



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

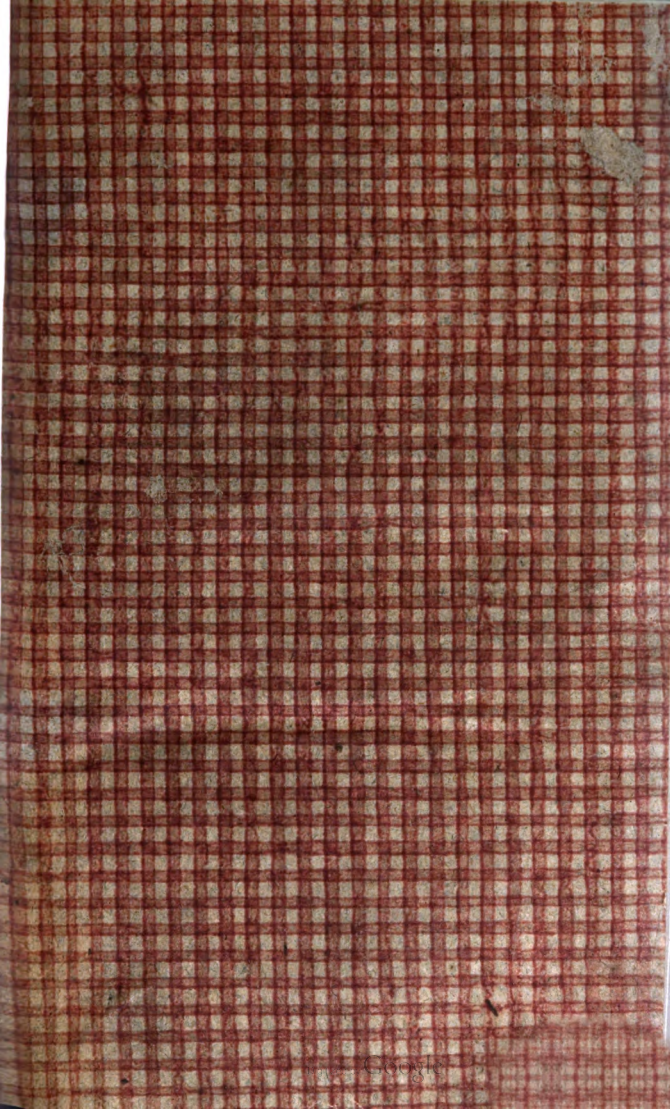
A 489750

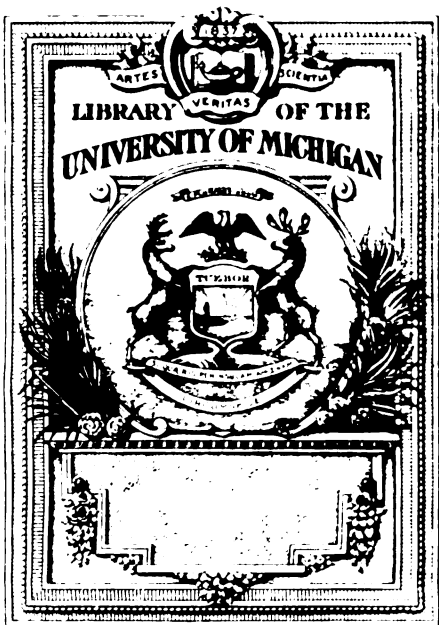
PROPERTY OF

The
University of
Michigan
Libraries

1817

ARTES SCIENTIA VERITAS





AP

20

M51

1775

no. 11

MERCURE DE FRANCE,

DEDIÉ AUX OISIFS.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

A O U T, 1775.

N^o. XI.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A A M S T E R D A M,
Chez MARC-MICHEL REY,
M D C C L X X V.

LIVRES NOUVEAUX.

Qu'on trouve Chez **MARC-MICHEL-REY**
Libraire sur le Cingle.

DROIT (Le) des Gens, ou Principes de la Loi Naturelle, appliqués à la conduite & aux affaires des Nations & des Souverains. Par M. de Vattel. Nouvelle édition augmentée, revue & corrigée. Avec quelques Remarques de l'Editeur. 4to. 2. vol. Anst. 1775. à f 6.

Histoire de l'Ordre du St. Esprit, Par M. de Saintfoix, Historiographe des Ordres du Roi. Un vol. 12 qui contient les 4 vol. de l'édition de Paris. Francfort 1775. à f 1-10.

Physiologie des Corps Organisés, ou Examen analytique des Animaux & des Végétaux comparés ensemble, à dessein de démontrer la chaîne de continuité qui unit les différens Regnes de la Nature. Edition Française du Livre publié en Latin à Manheim, sous le titre de Physiologie des Mouffes. Par M. de Necker, Botaniste & Historiographe de l'Electeur Palatin, Associé de plusieurs Académies, &c. &c. 8°. avec une Blanche. Bouillon 1775. à f 1-10.

Poësies de Société, dédiée à Stanislas II. Roi de Pologne. Par M. L. Rénaud. 8°. Leipzig 1775. à f 1.

Récréations (Les) de la Toilette. Histoires, Anecdotes. Aventures amusantes & intéressantes. 12. 2 vol. Paris 1775. à f 2-10.

Monde Primitif, analysé & comparé avec le Monde Moderne &c. 4to. 1773 — 1775, 3 Tomes.

Poesie del signor abate Pietro Metastasio, 8vo. 10 vol. Torino. 1757 — 1768.

Mélanges de Philosophie & de Mathématiques de la Société Royale de Turin, 4to. 4 vol. fig. 1759—1769.

DE L'HOMME ou des principes & des Loix de l'influence de l'Âme sur le Corps & du Corps sur l'Âme. Par J. P. Marat, Doct. en M. grand in-douze, en 2. vol. Amsterdam 1775 à f 2: 10.

Dissertation sur l'Arénic, qui a remporté le prix proposé par l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres, pour l'année 1773. Par M. Monnet, Minéralogiste employé au service du Roi de France &c. &c. &c. Berlin 1774.

Handwritten initials: *Handwritten*

2 LIVRES NOUVEAUX.

Don Pedre, roi de Castille, tragédie. Nouvelle édition, purgée des fautes qui se trouvoient dans les précédentes. On y a ajouté.

Eloge Historique de la Raison. Suivie d'une piece sur l'Encyclopédie, d'un petit écrit sur l'arrêt du Conseil du 13 Septembre 1774, qui permet le libre commerce des bleds dans le royaume, & de la Tactique, augmentée d'une Note très-intéressante.

Histoire de Jenni, ou le Sage & l'Athée, par Mr. Sherloc. Traduit par M. De la Caille en XII Chapitres.

De l'Homme, de ses Facultés intellectuelles & de son Education, ouvrage posthume de M. Helvetius, 8vo. 3 vol. 1774. à f 3 :-

MARC-MICHEL REY, Libraire à Amsterdam, débite actuellement les XVII. volumes de la réimpression de L'ENCYCLOPÉDIE, Folio, qui se fait à Genève, du Discours, & les Tomes 1. 2. 3. 4. 5. 6 des Planches. On publiera de six en six mois deux tomes de Planches sans interruption jusqu'à la fin de l'Ouvrage.

Les Loixirs du Chevalier d'Eon de Beaumont, ancien Ministre Plénipotentiaire de France, sur divers sujets importants d'administration, &c. pendant son séjour en Angleterre. Grand 8vo. en XIII Volumes 1774.

Oeuvres Philosophiques & Mathématiques de M. Guill. Jacob s'Gravesande, rassemblées & publiées par Jean Nic. Seb. Allamand Professeur à Leyde. 4to. 2 vol. avec XXX Planches en taille-douce. Amst. 1774. à f 8 :-

Traduction des XXXIV, XXXV, & XXXVIe. Livres de PLINE L'ANCIEN, avec des Notes. Par ETIENNE FALCONET. *Seconde Edition.* On y a joint d'autres écrits relatifs aux Beaux-Arts. grand 8vo. 2 vol. La Haye 1773. à f 4: de Hollande.

Droits (les) de Dieu, de la Nature & des Gens, tirés d'un livre de M. Abbadie, intitulé: Défense de la Nation Britannique, ou Réponse à l'avis aux Réfugiés. On y a ajouté un Discours de M. Noodt sur les Droits des Souverains, grand in-douze, 1 vol. 1775. à f 1:-

A V I S.

J'ai mis sous presse & je suis sur le point de publier un ouvrage intéressant, pour toutes les Nations; ce sont les *Plans & les Statuts* des différens établissemens ordonnés & fondés par SA MAJESTÉ IMPÉRIALE DE RUSSIE pour l'instruction de la Jeunesse de son Empire & pour le bonheur de tous ses Sujets.

A 2

Ces Etablifsemens font *La Maison d'Education de Moscou ; l'Académie & l'École des Beaux Arts ; la Communauté des Demoifelles Nobles & des Bourgeoifes ; le Corps des Cadets de terre ; la Caisse des Veuves & des Orphelins ; une Caisse de Dépôt ouverte au Public , & un Lombard.*

La traduction Françoisse de cet Ouvrage a été faite à St. Pétersbourg , par un François qui possède les deux Langues , d'après les Originaux Russes & sous les yeux de Monsieur le *Général Betzky*, Directeur de tous ces Etablifsemens.

On apprendra dans les différentes pièces qui le composent , à bien connoître le génie & les mœurs actuelles de la Nation , & les efforts de l'IMPÉRATRICE pour créer une génération nouvelle d'hommes vertueux , instruits & laborieux ; pour éteindre des abus invétérés , pour en prévenir de nouveaux ; pour conserver les enfans abandonnés de leurs parens ; pour soulager les Veuves & les Orphelins ; pour assurer les successions aux véritables héritiers ; pour mettre en valeur & en circulation les fonds des sujets ; pour sauver les fortunes des particuliers , de la rapacité des usuriers ; pour affranchir des Serfs , & former un tiers état libre & Manufacturier ; & sur-tout pour perfectionner l'Education de l'un & de l'autre sexe , multiplier les gens , les mères & les enfans honnêtes , & assurer le regne des bonnes mœurs.

La sagesse des réglemens exposés dans le plus grand détail , en fait une lecture intéressante par elle-même , & elle le devient d'avantage encore par des morceaux relatifs à l'instruction de la Jeunesse & à la conservation de la santé , objets d'une utilité commune à toutes les contrées.

Ce recueil formera 2 vol. grand in-douze , de 50 feuilles d'impression , à f 2 : 10. courant de Hollande.

Une seconde édition in 4to. en deux parties , sera ornée de plus de 90 morceaux de gravure plus ou moins considérables , à f 10 : 10. de Hollande.

On n'a rien négligé pour que l'édition fût belle & correcte.

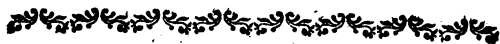
Les différentes Nations policées de l'Europe desiroient depuis long-tems la publication de cet ouvrage.

Il est propre à montrer à des Peuples qui croient tout connoître & avoir tout exécuté dans ce genre , qu'ils pourtoient bien n'en être qu'aux premiers élémens.

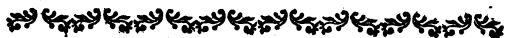


MERCURE DE FRANCE.

A O U T. 1775.



*PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.*



STANCES SUR LE BONHEUR.

L Le Bonheur, ô Mortels! pour vous si plein d'appas,
A mes yeux détrompés n'est plus qu'une chimere,
Un songe séducteur, qui, d'une aile légère,
Au moment du réveil s'envole de nos bras.

Dans l'age heureux de la tendresse;
Age brillant, rapide, & qui fuit sans retour;

A 3

6 MERCURE DE FRANCE.

Je pensois en jouir dans le sein de l'Amour,
Hélas ! je fus trahi par ma jeune Maîtresse.

Le temps me consola, ramena le desir :
Encor dans mon printemps, confiant & sensible,
Je sentis, je pensai qu'il m'étoit impossible,
Entouré de ses fleurs, de ne plus en cueillir.

Je fis choix d'un ami qui me parut sincère :
Il ne m'ouvrit son cœur que pour tromper le mien.
Par la sœur abusé, délaissé par le frère,
J'essayai de n'aimer plus rien.

Perfide amour ! amitié mensongère !
Je les rompis vos funestes liens !
Mais quand j'y songe encor, votre chaîne m'est chère :
Que vos illusions me donnoient de vrais biens !

Ainsi tous les plaisirs, enfans de la folie,
Pour déchirer mon cœur l'ouvroient à leurs transports ;
Ils remplissoient de fiel la coupe de ma vie,
Après avoir versé la douceur sur ses bords.

En vain, pour dissiper l'ennui qui me consume,
Aux Muses, aux Beaux-Arts je vais sacrifier ;
J'ai perdu ma Daphné, j'embrasse un vain laurier :
Mais au lieu du bonheur il produit l'amertume.

Pour le supplice de mon cœur
 Trop long-temps mon esprit embellit ce fantôme ;
 Insensé ! j'appellois, je cherchois le bonheur ,
 Et j'oublois que j'étois homme.

Rac M. B.

L'AMITIÉ TRAHIE.

QUE dans les vifs transports de ses embrassemens
 Votre Amante vous jure une ardeur éternelle,
 Et bientôt à l'Amour devenue infidèle,
 Voye, en riant de vos tourmens,
 Le Zéphyr, aussi léger qu'elle,
 Emporter ses légers sermens ;
 Que la volage même en devienne plus belle,
 Et compte tous ses jours par ses nouveaux Amans :
 Votre douleur n'est point mortelle ;
 Vous l'oubliez au bout de deux printemps ;
 On fait que l'amour & le Temps,
 Hélas ! ont toujours eu des ailes.
 Qui l'Amour est perfide & sur-tout inconstant ;
 Il est aveugle, il est enfant ;
 Frivole papillon, il vole aux fleurs nouvelles,
 Les voit, brûle, jouit, les quitte en un instant.
 Toute rose, malgré ses épines cruelles,

Malgré cette pudeur que nous admirons tant,
 Allez souvent s'oublier, & ressemble à nos Belles :

Le Zéphyr est si caressant !

O toi qui pris naissance au séjour des orages !

Cruelle Mère des Amours !

Beauté ! beauté fatale & chère à tous les âges !

Je ne suis plus surpris que des cœurs les plus sages

Ton pouvoir souverain trouble les plus beaux jours ;

Ton fils, ton cruel fils, dans des antres sauvages,

Parmi les tigres & les ours,

Fut élevé par des Antropophages ;

Nos larmes, notre sang sont ses plus doux breuvages ;

Et ses moindres faveurs il nous les vend toujours.

Il exige nos vœux & rit de nos hommages :

Mais enfin... l'on connaît ses tragiques retours,

Alors, tendre Amitié ! tu nous es nécessaire ;

Tu viens sécher les pleurs qu'à fait couler ton frère ;

Tu fais nous consoler par tes épanchemens ;

Et le cœur fait pour toi, devenant plus sensible,

S'éclaire & goûte enfin, dans un calme paisible,

Non des sensations, mais de purs sentimens.

Mais, Dieux ! ô perfidie affreuse !

O honte ! ô forfait ! ô douleur !

Si, plus coupable & plus trompeuse,

L'Amitié te trahit en fascinant ton cœur ;

Si, pour séduire ta tendresse,

Elle te flatte, te caresse,
 Et colore avec art ses atroces noirceurs,
 Si, par des discours suborneurs,
 Elle engage ta confiance,
 Et, dans des rapports imposteurs,
 Calomniant ton innocence,
 Sur ton esprit & sur tes mœurs
 Elle verse en secret le poison des erreurs ;
 Parmi tes assassins !... ciel !.. ma plume s'arrête...
 Si tu vois ton ami le poignard à la main !
 Infortuné !.. frémis.. enveloppe ta tête,
 Et laisse-toi percer le sein,

Par le même.

*A M. le Comte DE BARBANÇON, que
 S. A. S. Monseigneur le Duc d'Orléans a nommé Colonel-Lieutenant de son
 Régiment d'Infanterie.*

DE la Phalange d'Orléans
 Nous allons vous voir à la tête ;
 A bien faire elle est toujours prête ;
 A l'exemple des Commandans.
 Le nom d'un Prince qu'on adore,

Ce nom chéri qui nous honore,
 Est imprimé dans notre cœur ;
 Il est synonyme à l'honneur,
 Il est synonyme au courage,
 Il est fait pour porter bonheur ;
 Oui, mon Colonel, je présume
 Qu'un jour vous obtiendrez le gage,
 Qu'un Roi qui s'y connoit, accorde à la valeur ;
 Venez donc nous guider au chemin de la gloire,
 Venez, nous nous souvenons tous
 De la bataille de Rocoux,
 Nous décidâmes la victoire,
 Nous en ferons sûrs avec vous.

*Par M. le Clerc de la Mothe, Chev. de
 St. Louis, Capitaine audit Régiment.*

LE LAPIDAIRE & LE DIAMANT.

Fable.

UN Lapidaire avoit eu deux enfans
 Dont le premier, dans sa jeunesse,
 Négligé sur ses goûts, ses défauts, ses penchans,
 Avoit depuis donné, sans cesse,
 Dans les plus grands dérèglemens ;
 Il leur livroit tous ses momens.
 Mais le cadet, que l'œil du pere,

Plus éclairé par un premier malheur,
 Avoit conduit par un sentier meilleur,

Possédoit un doux caractère,
 De l'esprit, avec un bon cœur.

Un jour que notre Lapidaire

Tenoit un Diamant de prix,

Jugez s'il dût être surpris

D'entendre, d'une voix très-claire,

Le Diamant parler ainsi :

- „ Vous avez du chagrin, c'est votre faute aussi ;
 „ Voyez moi, c'est de vous que je tiens l'existence,
 „ En me formant, en me rendant poli,
 „ Je vous dois plus que la naissance ;
 „ Et si pour votre fils aîné
 „ Aux mêmes soins vous vous fussiez donné,
 „ Vous verriez ses vertus, ses talens, sa prudence,
 „ Vous tenir lieu de récompense.”

Par le même.

SONGE MERVEILLEUX.

Traduit de l'Anglois du Babillard.

JE prenois ces jours passés une promenade solitaire dans les jardins de *Lincoln's inn* ; & comme il arrive souvent aux vieil-

lards qui ont fait peu de progrès dans le monde du côté de la réputation & de la fortune, je réfléchissois avec une sorte de peine à l'avancement rapide & à l'élevation subite de plusieurs personnes bien moins âgées que moi, & je murmurois de la distribution inégale de richesses, d'honneurs & de dignités répandus sur les différens états de la vie. La nuit me surprit dans ces pensées mortifiantes : mais son silence, joint à la beauté du temps & à sa sérénité, me conduisit à une contemplation qui me causa des idées plus agréables. Je levai les yeux vers le ciel : le firmament me parut dans tout son éclat ; la multitude infinie d'étoiles dont il étoit orné, formoit un spectacle ravissant pour quelqu'un qui se plaît à l'étude des ouvrages de la Nature, & je ne pus l'envisager sans méditer sur le Créateur de tant d'objets aussi magnifiques. C'est dans ces momens de calme que la philosophie inspire la religion, & que la religion ajoute aux plaisirs de la philosophie.

Je me retirai plein de contentement d'avoir passé quelques heures dans une si noble occupation, & ne doutant point qu'elle n'influât agréablement sur mon sommeil. En effet, je ne fus pas plutôt

endormi que j'eus un songe qui m'affecta prodigieusement. Il avoit quelque chose de si majestueux & de si imposant, que je ne puis m'empêcher de le rapporter malgré l'incohérence d'idées qu'on peut y découvrir dans plusieurs endroits, & à laquelle les songes sont ordinairement sujets.

Je crus revoir ce même firmament illuminé par les astres brillans qui m'avoient récréé avant mon sommeil. Mes yeux errans sur ces objets, s'arrêterent au signe de la Balance : je le considérai avec attention, & je vis pointer au milieu de cette constellation & s'accroître par degrés, une lumière extraordinaire qui m'affecta de la même manière que si j'eusse vu le soleil se lever en plein minuit. A mesure qu'elle augmentoit en grandeur & en éclat, il me sembloit qu'elle approchoit vers la terre. En effet, j'y découvris bientôt comme une ombre entourée de rayons & à qui, peu-à-peu, je reconnus distinctement la figure d'une femme. J'imaginai d'abord que ce pouvoit être l'intelligence qui gouvernoit la constellation d'où je l'avois vue descendre; mais lorsque je fus à portée de la regarder de plus près, elle

me parut environnée de tous les attributs avec lesquels on représente ordinairement la Déesse de la Justice. Son air majestueux & terrible étoit adouci par les traits de la beauté la plus éclatante. Si le sourire se mêloit à la douceur de ses regards, elle remplissoit l'ame de joie; le courroux venoit-il à les enflammer, elle y portoit la crainte & l'épouvante. Elle tenoit un miroir que je reconnus bientôt pour celui que les Peintres mettent entre les mains de la Vérité.

Je vis partir de ce miroir, comme un éclair au milieu du jour, une clarté plus vive que celle qui accompagnoit la Déesse: toutes les fois qu'elle venoit à l'agiter, le ciel & la terre, tour à tour, étoient illuminés. Quand elle fut descendue assez près de la terre, pour être vue des mortels & leur faire entendre sa voix, elle répandit autour d'elle des nuages variés, qui divisèrent sa splendeur, trop éblouissante, en une infinité de rayons plus tempérés, & par ce moyen elle leur rendit son éclat plus supportable.

Tous les habitans de la terre, frappés de cet événement étrange, se rassemblèrent dans une vaste plaine. Aussitôt on

entendit une voix qui sortit des nuages, & qui annonça que le but de cette apparition étoit de rendre à chacun ce qui lui étoit dû & de lui en assurer la possession. A cette déclaration solennelle, la crainte & l'espérance, la joie & la douleur s'emparèrent des esprits & les agiterent de différentes manieres. Le premier édit portoit que toutes les richesses fussent immédiatement rendues à leurs véritables propriétaires: sur quoi chacun prit en main les titres de ses possessions. Comme la Déesse tourna le miroir de la vérité sur la multitude, on se mit à examiner les différentes pieces à la clarté qu'il répandoit. Ses rayons avoient la propriété de mettre en feu tout ce qui étoit faussement fabriqué. On vit aussitôt quantité de papiers s'enflammer, de parchemins se plier en se rétrécissant, & la cire des sceaux se fondre & couler de toutes parts, ce qui formoit le spectacle le plus bizarre. Souvent le feu ne parcouroit que deux ou trois lignes & s'arrêtoit; & c'étoit aux interlignes & aux codiciles que le feu prenoit ordinairement. Comme la lumière pénétoit jusques dans les retraites les plus cachées, elle découvrit les actes qui s'étoient per-

dus par accident, & ceux qui avoient été dérobés & receles à dessein, ce qui occasionna une révolution étonnante: les dépouilles de l'extorsion & tous les fruits de la fraude & de la subornation furent ramassées, & formoient un tas si prodigieux, qu'il s'élevoit, pour ainsi dire, jusqu'aux nues. Il fut appelé la montagne de restitution; & tous ceux qui avoient été trompés furent invités d'aller y reprendre ce qui leur appartenoit.

Alors on vit une foule de misérables quitter les drapeaux de l'indigence & se revêtir d'habits couverts de brocards & ornés de broderies, dont ils dépouillèrent ceux que l'opulence en avoit décorés; & quantité de gens qui avoient joui de fortunes immenses tombèrent tout-à-coup dans un état de médiocrité; & il leur restoit à peine de quoi satisfaire leurs besoins essentiels.

Un second édit, qui avoit pour but de ranger tout le genre humain en familles; ordonna que tous les enfans se rendissent auprès de leurs véritables pères. Aussi-tôt une grande partie de l'assemblée se mit à changer de place, parce que le miroir présentant avec éclat la vérité, chacun étoit conduit, comme par

un instinct naturel, vers ses propres parens. C'étoit un spectacle affligeant de voir des chefs de familles nombreuses perdre tout à-coup tous leurs enfans, & quantité de célibataires chargés de familles considérables. On voyoit d'un côté l'orphelin abandonné trouver un pere opulent & se réunir à une famille distinguée, de l'autre l'héritier présomptif d'une grande fortune se prosterner devant celui à qui, un moment auparavant, il commandoit en maître. Ces changemens auroient pu produire de grandes plaintes si le malheur n'ût pas été, pour ainsi dire, général, & si la plupart de ceux qui venoient de perdre leurs enfans ne les eussent retrouvés dans les mains de leurs meilleurs amis.

Après que les hommes, qui avoient été victimes de l'usurpation, furent réintégrés dans leurs droits, & que l'ordre naturel fut rétabli dans les familles, on entendit publier un troisieme édit qui ordonna que tous les postes honorables fussent conférés aux personnes qui auroient le plus de mérite & de capacité. Les hommes robustes, ceux d'une taille avantageuse, d'autres qui possédoient de grandes richesses, se présentèrent sur le

B

champ avec assurance; mais ne pouvant résister à l'éclat du miroir qui les éblouissoit, ils retomberent aussitôt dans la foule. Ainsi que l'aigle qui essaye les yeux de ses petits aux rayons du soleil, la Déesse éprouvoit la multitude en exposant chaque individu aux effets du miroir. J'en vis quantité détourner le visage, sans doute parce qu'ils reconnoissoient leur foiblesse, & ne se sentoient pas assez de mérite pour montrer des prétentions. Il n'y eut que les hommes véritablement vertueux, les savans, & ceux qui s'étoient distingués soit dans le métier des armes, soit dans le commerce ou dans les affaires, qui purent en soutenir l'éclat. La Déesse en composa d'abord un corps particulier qu'elle détacha de cette foule prodigieuse qui la regardoit avec une secrète vénération se retirer à l'écart; mais comme elle vouloit que tous les postes fussent remplis convenablement, elle fit différens choix parmi ce corps recommandable, & les emplois les plus élevés, ainsi que ceux d'une classe inférieure, furent distribués conformément au mérite, à l'habilité & aux talens de chacun.

Ces actes de justice exécutés, les hom-

mes furent congédiés par la Déesse, & se retirèrent. Un instant après la plaine fut couverte d'une multitude infinie de femmes. A la vue de cette foule aimable, mon cœur tressaillit. Alors je vis briller sur leurs visages l'éclat du miroir céleste; elles me semblèrent plutôt autant de Divinités descendues à la suite de la Déesse, que des mortelles qui se présentoient devant elle pour subir ses arrêts. Tant de femmes parlant, pour ainsi dire, toutes à la fois, formerent un tintamare & une confusion inexprimable; envain la Déesse ordonnoit le silence, il fallut qu'elle employât la sévérité pour les rendre attentives à ses édits. Comme elles avoient été prévenues que l'affaire la plus importante de leur sexe, c'est à dire celle de la préséance dans les rangs, alloit être décidée dans ce moment, le trouble s'étoit répandu parmi elles & y avoit occasionné beaucoup de disputes. Les mots naissance, beauté, esprit, talents, richesses, retentissoient de toutes parts à mes oreilles. Les unes se glorifioient du mérite de leurs époux, tandis que d'autres tiroient avantage de l'empire qu'elles exerçoient sur eux. Quelques unes se faisoient un grand mérite

d'être restées vierges, d'autres se van-
toient du grand nombre d'enfans qu'elles
avoient mis au monde, plusieurs d'être
issues de familles distinguées, d'autres
d'avoir donné la vie à des personnes qui
s'étoient illustrées dans le monde. L'une
cherchoit à briller par les agrémens de
la danse, l'autre par les accens d'une voix
mélodieuse: en un mot, on ne voyoit
de tous côtés que lorgnades, signes de
tête, jeux d'éventail, sourires, tons de
dédain, soupirs affectés, & chacun des
artifices que les femmes employent or-
dinairement pour captiver notre sexe.
La Déesse ordonna donc pour terminer
toute querelle, que chacune d'elles se
placat suivant le plus ou moins de beauté
qu'elle avoit. Cette ordonnance les flatta
infiniment, & le plus grand nombre
mit aussitôt en œuvre tout l'art possible
pour paroître davantage. Celles qui se
croyoient des agrémens dans la démarche
& dans le maintien, cherchoient les
moyens de s'avancer & de se reculer, af-
fectoient de faire de faux pas, afin
d'avoir occasion de se montrer dans les
attitudes les plus séduisantes; celles dont
le sein étoit formé avec grâce, étoient
fort empressées de lever la tête au-dessus

de la foule, & d'observer les endroits les plus reculés; plusieurs se couvroient les yeux de la main, sous prétexte de contempler plus aisément la gloire de la Déesse: mais dans le vrai, pour faire voir de beaux bras & de jolies mains. Ce fut pour elles une nouvelle source de joie lorsqu'elles apprirent que l'édit portoit que chacune d'elles seroit elle même son propre juge dans la décision de cette grande affaire, & qu'elle alloit occuper un rang conformément à l'opinion qu'elle prendroit d'elle en s'observant dans le miroir. La plûpart se livroient aux douces espérances lorsque la Déesse fit paroître le miroir de la vérité, qui s'agrandissoit à mesure qu'il s'approchoit de l'assemblée. Il avoit la propriété singulière de détruire toute fausse apparence, & il représentoit les objets sans aucun égard pour les traits extérieurs, qui n'avoient pas de rapports au véritable caractère. La Déesse le fit agir dans un si grand nombre de dispositions différentes, que toutes les femmes purent aisément y contempler leurs perionnes. On vit bientôt celles qui avoient le plus de ces dons qui rendent leur sexe véritablement estimable, se parer des traits de la beauté la plus

éclatante; elles en conçurent une joie pure qui les embellissoit encore; on les distinguoit aisément de celles qui possédoient le moins de ces perfections, ou qui les avoient méprisées pour n'en montrer que les apparences. Il est impossible d'exprimer l'étonnement & la fureur de ces dernières, lorsque leurs véritables traits leur furent présentés dans le miroir; quantité, effrayées à la vue de leurs propres figures, tâchoient de briser le miroir: mais elles ne pouvoient y atteindre. Plusieurs autres se désespéroient de voir leurs appas se flétrir au moment où elles les regardoient. La femme emportée, violente, qui avoit entendu tant de fois faire l'éloge de son esprit & de sa vivacité, crut appercevoir une furie lorsqu'elle se regarda dans le miroir; l'amante mercenaire y vit une harpie, & la coquette rusée un sphinx, & les uns & les autres conçurent pour leurs figures une aversion & un dégoût proportionné à l'estime qu'elles leur portoient auparavant. Pour moi je ne pus voir sans gémir tant de beaux visages perdre en un clin d'œil tout leur éclat pour se couvrir des nuances de la difformité; il est vrai que j'eus en même temps la conso-

lation d'en voir plusieurs autres, que j'avois jusques-là regardés comme des chefs-d'œuvre de la nature, recevoir par cette épreuve des grâces nouvelles. Quelques-unes étoient si modestes qu'elles éprouverent la plus grande surprise à la vue de leurs traits; j'en remarquai d'autres qui avoient mené une vie austere & retirée, dont les traits s'animèrent par les appas les plus vifs & les plus touchans; mais ce qui me frappa le plus, ce fut une certaine image que j'apperçus dans le miroir, qui me parut être l'objet le plus charmant que j'eusse jamais vu de ma vie. Ses traits avoient quelque chose de céleste; ses yeux brilloient d'un feu qui sembloit animer tout ce qu'elle regardoit. Son air étoit majestueux, son maintien noble, son port élevé; elle avoit une prééminence marquée sur toutes les autres femmes.

Je desirois ardemment de voir celle dont l'image me faisoit une si douce impression, & je la reconnus dans la personne qui étoit à mes côtés & sur le même point de vue que moi, par rapport à la disposition du miroir. C'étoit une petite vieille dont le visage étoit sillonné de rides & la tête couverte de

cheveux gris; toutes les fois qu'elle se contemplot dans le miroir, son visage s'animoit d'une gaieté pleine de candeur, qui sembloit élever son âme jusqu'au ravissement. Ce songe eut pour moi une singularité que je ne puis taire; c'est que je conçus pour elle un penchant si vif, qu'il me vint dans l'idée de lui faire des propositions de mariage: mais comme j'allois lui adresser la parole elle me fut enlevée, parce qu'il fut ordonné que toutes les femmes qui étoient contentes de leur figure allassent se placer à la tête de leur sexe.

Cette assemblée d'élite formoit un corps plein de grâces & de majesté; mais comme cette division n'occasionnoit pas sur la multitude une diminution aussi considérable qu'il eût été à souhaiter, la Déesse, après avoir retiré le miroir, fit quelques distinctions parmi les femmes qui n'avoient pas été contentes de leurs figures. Elle prononça plusieurs arrêts qui me parurent très sages. Je m'en rappelle deux entr'autres qui m'ont affecté très-vivement. Ils regardoient, l'un, les femmes qui avoient manqué d'indulgence envers leur sexe, & qui avoient décrié la conduite des autres femmes; l'autre,

celles qui ne s'étoient pas observées avec assez de sévérité sur leurs obligations, & ils avoient pour objet de faire un exemple des unes & des autres.

Par le premier, les femmes qui s'étoient livrées au plaisir de la médisance furent condamnées à perdre l'usage de la parole: punition bien humiliante pour les coupables, & vraiment faite pour extirper jusqu'à la racine du vice. Cet arrêt ne fut pas plutôt prononcé, que le murmure continuel qui s'étoit fait entendre dans l'assemblée jusqu'à ce moment, se calma sur le champ. J'étois immobile de surprise & de chagrin de voir un si grand nombre de personnes, que j'avois toujours crues les plus vertueuses de leur sexe, devenir tout à coup muettes. Une Dame qui se trouva auprès de moi, & à qui je ne pus cacher ma peine, me dit qu'elle étoit étonnée de me voir prendre tant de part à la disgrâce d'une troupe de... Elle s'arrêta tout court, & je ne tardai pas à reconnoître qu'elle participoit à la disgrâce commune. Ce désastre tomba particulièrement sur cette classe de femmes qui portent parmi nous le nom de prudes: expression trop foible pour donner une juste idée de ces fem-

mes hypocrites, qui ont l'art de s'arroger les avantages qui ne sont dûs qu'à la vertu, & qui s'élèvent sur les ruines de celles qu'elles déshonorent, en divulguant leurs foiblesses. Par le second arrêt, les femmes qui avoient couru les risques de devenir meres, devoient paroître aux yeux de toute l'assemblée avec les signes caractéristiques de leur chute. L'exécution de cet arrêt révéla un si grand nombre de fautes, que je sentis redoubler mon respect & mon admiration pour le corps précieux que le miroir de la vérité avoit ramassé parmi la foule; mais je ne pus m'empêcher de gémir de le voir si peu nombreux en comparaison du reste de l'assemblée; j'ignore quelle fut la suite de cette scene importante: apparemment que le spectacle nouveau qu'elle offroit à mes regards me frappa trop vivement pour pouvoir le supporter plus longtemps.

A mon réveil je ne pus penser, sans étonnement, à la bizarrerie de cette espece de vision, & ce fut un véritable soulagement pour moi, lorsque, sorti tout-à-fait des régions de l'illusion, je pus me convaincre par la réflexion, que la vertu rencontre parmi le beau sexe

plus de profélites que mon rêve ne m'a-
voit donné occasion de l'imaginer, &
qu'il est beaucoup de femmes à qui on
peut appliquer ce que Milton fait dire
à Adam lorsqu'il s'entretient avec l'Ange
au sujet d'Eve, après avoir exprimé le
sentiment de sa supériorité sur elle.

„ Cependant, quand je l'envisage,
„ elle semble si parfaite & si remplie de
„ la connoissance de ses droits, que ce
„ qu'elle veut faire ou dire, paroît le plus
„ sage, le plus vertueux & le meilleur.
„ La science se déconcerte en sa présen-
„ ce; la sagesse discourant avec elle, se
„ démonte & ressemble à la folie. L'au-
„ torité & la raison l'accompagne, com-
„ me si elle eût été conçue dans les idées
„ de Dieu indépendamment de moi, pour
„ être la première; enfin les graces ont
„ élu leur demeure dans sa personne ai-
„ mable, elles ont placé autour d'elle,
„ comme une garde angelique, le res-
„ pect & la crainte”.



JUGEMENT D'ALPHONSE, *Roi de Castille.*

UN Contador (1) épris de tout plaisir,
Dissipa, sans remords, une immense richesse ;
Enfin réduit au stérile desir,
Accablé des fléaux qui frappent la vieillesse,
En proie à des Sergens qui l'obsédoient sans cesse,
Le trépas pouvoit seul de ses maux l'affranchir.

‡ Un Créancier, pour combler ses disgraces,
Dans sa fureur, le fait mettre en prison :
En vain oppose-t-il injures & menaces,
On le relégue en un sombre donjon.
Lui, qui mêlant à la splendide chère
Les pampres de Bacchus, les myrthes de Cythere,
Epuisoit les ressorts de ses sens émouffés ;
Dans ce séjour affreux, joint l'austère, l'abstinence,
L'amertume du cœur, l'abandon, l'indigence,
Au regret superflu de ses plaisirs passés.

Un seul ami, qui lui restoit fidele,
Se jette aux pieds du Roi, l'implore en sa faveur :
Sage Alphonse, dit-il, des grands Rois le modele,
Ayez pitié de ce dissipateur.

(1) Banquier.

La perte de ses biens punit trop sa démesure ;
 Ne souffrez pas, Prince plein de clémence,
 Que faisant en prison périr un débiteur,
 D'inhumains créanciers consommant leur vengeance :

S'il est, répond le Roi, consacré tant de biens ;

Ou tout au moins une partie,

Au service du Prince, au bien de la Patrie ?

A soulager la détresse des siens,

Thémis en sa faveur se verroit attendrie :

Mais qu'a-t-il fait pour ses Concitoyens ?

A-t-il aidé la vertu, l'indigence ?

Voit-on que ton ami, dans le vice plongé,

Par la perte des biens enfin soit corrigé ?

La probité, l'esprit & la science,

Trésors plus précieux que l'or & la puissance,

En faveur de ton protégé

Réclament-ils mon indulgence ?

L'indigne ami, pour lequel ton bon cœur

Si vivement me sollicite,

Rempli de dureté, de fiel & de hauteur,

Abusa trop d'un fragile bonheur,

Que sans doute il tenoit d'une voie illicite ;

Qu'il reste donc captif, en proie à ses remords ;

N'espère pas de fléchir ma justice

Pour un ami qui mérite un supplice.

Comme il s'est ruiné pour les plaisirs du corps ;

Il faut aussi que le corps en pâtisse.

Par. M. Flandy;

C H A N S O N.

AIR: *Nous sommes assis à l'aïse, &c.*

NON, disoit Life à Julie,
 Non, je ne veux pas aimer :
 L'amour ! ah ! quelle folie !
 Il fait gémir & pleurer.
 Pour un seul Berger fidele,
 Il en est mille inconstans.
 Qu'on me trouve laide ou belle,
 Moi, je ne veux point d'Amans.

Life étoit alors dans l'âge
 Ou l'Amour guette l'instant
 De fixer un cœur volage
 Par le plus doux sentiment.
 L'Amour entend la Bergere,
 Et, riant de son erreur,
 Vite, d'une main legere,
 Il lui lance un trait au cœur.

Le jeune Berger Clitandre

Arrive dans ce moment :
 Life commence à comprendre
 Que l'Amour est bien puissant,
 Clitandre est honnête, affable ;
 Qu'un tel homme est séduisant !
 Clitandre la trouve aimable ;
 Life le trouve charmant.

Le jour baisse ; on se retire...
 „ Demain, demain, s'il fait beau...
 „ Clitandre... apporte ta lyre...
 „ Tu joueras quelqu'air nouveau.”
 Le lendemain dès l'aurore
 On se trouve au rendez-vous.
 On dit qu'ils y vont encore
 Chanter les airs les plus doux.

Par M. T...

LES TROIS AVIS.

Conte moral.

DAMIS, brulant de la plus tendre flamme,
 De son Amante alloit faire sa femme,
 Quand celle à qui tout obéit... la Mort
 S'offre à ses yeux... Prends pitié de mon sort !
 Lui cria-t-il ; jeune, novice encore,

Des vrais plaisirs je n'ai vu que l'aurore :
 Permits du moins que j'en jouisse !.. Eh bien !
 Soit , lui dit - elle ; abrégeons l'entretien ;
 Tu m'as touchée , & j'en frémiss !... Ecoute ;
 Et garde - toi de former aucun doute
 Sur ma promesse... A dater de ce jour ,
 Chez toi , *Damis* , ne crains plus mon retour ,
 Si trois avis , sûrs & sans équivoque ,
 De ce retour n'ont précédé l'époque.
 Adieu... L'Époux , remis de sa terreur ,
 Vole à *Chloé* démontrer le bonheur
 D'être vivant... Delà , sans soin ni cure ,
 Que d'épuiser les dons de la nature ,
 Le bon *Damis* de toute volupté ,
 Comblé , repu jusqu'à satiété ,
 De lustre en lustre ayant traîné sa vie ,
 A son seizième , & presque à l'agonie ,
 Croyoit encor , par la Mort oublié ,
 De son registre avoir été rayé...
 Quand , tout - à - coup , la barbare édentée ,
 Glaçant d'effroi son ame épouvantée :
 Allons , dit - elle... Es tu prêt ? .. Viens , suis moi.

Te suivre ! .. non , j'ai compté sur ta foi...
 Oui , j'ai compté (par le ciel que j'implore !)
 Sur trois avis... Tu m'en dois deux encore.

Paix , mon ami !.. Depuis dix ans passés ,
 Ton corps débile & ses membres glacés ,

Du mouvement t'ont-ils permis l'usage ?
 Depuis six ans, victime de ton âge,
 Et des plaisirs destructeurs de tes sens,
 Entendis-tu les cris les plus perçans ?
 Et depuis trois, ton obscure paupière
 Des cieux a-t-elle entrevu la lumière ? ..
 Foible mortel ! si tu l'oses, réponds ? ..
 N'étoient-ce pas trois bons avis ? .. Partons.

Par M. D. L. P.

*INSCRIPTION d'une Fontaine cou-
 verte d'un ombrage charmant, & située
 dans un hermitage très-retiré.*

LE calme de ces lieux, le frais de cet ombrage
 Est préférable, pour le Sage,
 Au luxe des palais, au fracas des cités.
 Le crystal pur de mes flots argentés
 Lui promet un plus doux breuvage
 Que l'éclat pétillant des vins les plus vantés ;
 Enfin si le plaisir se rencontre à la ville,
 Il est souvent trompeur & toujours dangereux ;
 Le bonheur sur mes bords a fixé son asyle,
 Un cœur même insensible y pourroit vivre heureux.

Par M. de Lamoligniere.

C

LE mot de la premiere Enigme du volume précédent est *Navire*; celui de la seconde est *Bottes*; celui de la troisieme est *Aigle*; celui de la quatrieme est *Chapeau*. Le mot du premier Logogryphe est *Arbre*, où se trouvent *barre* (terme de marine), *Bar* le Duc, *Bar* sur Aube, *Bar* sur Seine, & *re*; celui du second est *Révolte*, où l'on trouve *re* & *volte* (terme de manège); celui du troisieme est *Cave*, où l'on trouve le mot latin *ave*.

É N I G M E.

JE vous offre, Lecteur, mon petit ministère,
 Tout le monde convient de son utilité :
 Souvent, sans mon secours, vous ne pourriez pas faire
 Celui qui me dévore avec avidité.
 A mes extrémités je porte une matiere
 Qui me donne du prix, mais qui fait mon malheur ;
 La nuit comme le jour je deviens nécessaire

Au Peuple, au Philosophe & même à l'Orateur.
 Je peux, sans contredit, procurer la lumière
 A tous les Beaux-Esprits, dès qu'ils en ont besoin ;
 Mais où me rencontrer ? Ah ! c'est une autre affaire ;
 Cherchez, on me met dans un coin.

Par M. Hubert.

A U T R E.

Aux Œdipes je fais ici
 Donner un peu de tablature.
 Avec facilité je peins d'après nature ;
 Vous peignez, me dit-on, & vous rimez aussi ?
 A ce double talent on ne peut s'y méprendre :
 Votre nom est Dav.. On me fait trop d'honneur :
 Si jamais je deviens, comme lui, bon rimeur,
 Cette métamorphose aura de quoi surprendre.
 Lecteur, pour vous parler en vers,
 Je ne vous en fais point mystère,
 Sans tant de façons je me fers,
 Comme bien d'autres font, d'une muse étrangère.
 Avec la même bonne foi,
 Je conviens qu'en tout point, de ce Dav.. à moi,
 La différence est infinie ;
 Très-froide, je n'ai point le feu de son génie,
 Et cette vigueur de pinceau,
 Que n'ont point les peintres femelles.

J'excepterai quelques-unes d'entre elles
 Aimable Val.. *Rosalba* de nos jours,
 Voy.. Boq.. Vig.. souffrez que je vous nomme :
 Des mains du Dieu des Arts, de celles des Amours
 Vous recevez & partagez la pomme.
 A la postérité vos tableaux passeront,
 Quand tous les miens à vau-leau s'en iront.
 Lecteur, en me peignant moi-même,
 Vous croirez que c'est un problème
 Qu'ici-je vais vous proposer ;
 Je vois votre embarras & veux m'en amuser.
 Sans être ni brune, ni blonde,
 Malgré mes rides, si j'en ai,
 On n'en sera point étonné,
 En sachant que je suis plus vieille que le monde.
 J'ai cependant par fois, soit dit sans vanité,
 De la fraîcheur, de la beauté ;
 faut tout dire aussi, je suis à la fontaine,
 Qui chez la vieillese ramene
 La saison des jeux & des ris ;
 Si je n'ai point de coloris,
 Il est un Dieu charmant qui m'en donne & m'anime :
 Avec lui quand je m'unirai,
 (En rougissant je l'avouerai,
 Notre union est très-intime,)
 Par mon vif incarnat, Lecteur, j'effacerai
 L'aurore au teint vermeil, même j'éclipserai
 Par fois l'astre du jour. Eh bien ! vous êtes belle,
 A la bonne heure, me diront
 Les laides qui me connaîtront ;

Mais, pour séduire un cœur, la beauté suffit-elle ?
 Sans esprit, la beauté, foible présent des Dieux,
 Monotones appas qui ne parlent qu'aux yeux,
 Aux yeux seuls ont le droit de plaire :
 Mais l'esprit, en parlant au cœur,
 S'il s'endort le réveille ; & vous, tout au contraire,
 Froide, sans nul esprit, y portez la langueur,
 Et, douce jusqu'à la fadeur,
 Ne rappelant point son buveur,
 Insipide beauté, qui bientôt le dégoûte,
 Vous ne lui donnez point la goutte.
 On peut me dire encor, on ne mentira pas,
 Que je ferois très-mal les honneurs d'un repas ;
 On me préférera ce convive agréable,
 Inspirant la gaîté, françois, vif & léger ;
 D'un préjugé peu favorable
 Il fait revenir l'étranger,
 Qui rend justice à son mérite ;
 Dans les cœurs les plus froids quelquefois il excite
 Une douce chaleur. Mesdames, entre nous,
 S'il vous attendrissoit, de lui méfiez-vous ;
 Il vous meneroit loin, en vous tournant la tête ;
 Téméraire, indiscret, il brusque une conquête,
 Il fait faire bien des faux pas ;
 Pour vous en garantir, ne m'abandonnez pas ;
 Par fois il est si vif, & moi si flegmatique,
 Qu'ainsi que le peuple Helvétique,
 Avec moi, quoique belle ; il sympathise peu ;
 Quand l'un est tout de glace, oui, l'autre est tout de feu,
 Et cependant on nous marie ensemble ;

Alors notre union ressemble
 A celle de certains époux :
 Sexe charmant qu'en pensez-vous ?

A U T R E.

VÉNUS sortit du sein des flots,
 Et je leur dois aussi mon existence.
 J'ai deux aspects, voyons leur différence :
 Je suis très-bon dans le propos,
 Et le soleil préside à ma naissance ;
 Combien j'ai de greniers en France !
 Et combien de gens à bons mots
 Sans moi n'auroient point d'éloquence !
 Madrigal, épigramme & ragoût,
 A tout cela je mets la sauce :
 C'est toujours moi qui les rehausse
 Et qui fais leur donner du goût.

Ami Lecteur, si tu plaisante,
 Tu pourrois bien dire, sur-tout,
 Que tu n'en trouves pas beaucoup
 Dans l'Enigme qu'on te présente.

*Par M. le Clerc de la Mathé, Chev. de
 St Louis,*

A U T R E.

J'AI beaucoup d'yeux, mais je n'ai point de tête.
 Et je ne fers à rien lors que je suis dehors !
 Quoique sans pieds, j'entre & je fors,
 Je vas, je viens : enfin quand je m'arrête,
 On a grand soin de me vuidier le corps.

Par M. Parron Capit. d'Infanterie.

L O G O G R Y P H E.

EN tout psys je suis d'usage :
 Mais je fers plus communément
 Aux citoyens du bas étage
 Qu'à des gens d'un plus haut parage ;
 J'affronte l'orage & les vents ;
 Je perds un peu mon étalage
 Lorsque Flore commence à régner dans nos champs.
 Je n'ai pas beaucoup d'agrémens :
 Mais l'utile en moi dédommage.
 Je me garderai bien d'en dire davantage
 Tu m'aurois bientôt sous la main.
 Comme ce n'est point mon dessein,
 Apprend qu'en mes neuf pieds on trouve une substance

Invisible aux yeux des mortels ;
 Ce qui nous annonce d'avance
 Que nous ne ferons point des êtres éternels ;
 Un très humiliant insecte ,
 Qui ronge tout & ne respecte
 Ni nos meubles , ni nos habits ,
 Ni même nous ; un très-vaste pays ,
 Très-éloigné , mais où l'Europe entière
 Porte le commerce & la guerre ;
 L'expression de la voix & du chant ;
 Un jeu presque passé de mode ;
 Ce qui fait malheureusement
 Aujourd'hui de l'hymen le premier fondement ;
 Des oiseaux amoureux le logement commode ;
 Le repas du milieu du jour ;
 Un Souverain qui n'est connu qu'en Italie ;
 Le Paradis terrestre , un faquin qu'on oublie ;
 La couleur qui n'est point l'ornement de l'amour ;
 D'un animal l'espece très-jolie ;
 D'un Sénateur Romain l'habillement pompeux ;
 Certain genre de poésie ;
 A Rome un Tribunal fameux ,
 La portion du corps tenant à la vessie ;
 Je donne encor un péché capital ?
 (Du Logogryphe c'est l'usage.)
 L'Empire dont sortir Carthage ;
 Un fleuve à plus d'un combattant fatal.
 Finissons , cher Lecteur , cet obscur bavardage ,
 Tu me rencontreras à pied comme à cheval ,
 Et rarement au fond d'un équipage ,

Par le même.

A U T R E.

Jx puis, en peu de temps, faire bien du chemin,
Supprime un de mes pieds, je serai dans ta main.

Par M. Lagache, fils.

A U T R E.

POUR se parer d'un élément,
A son action l'on oppose :
Mes pieds placés différemment,
La perle dans mon sein repose.

Par le même.

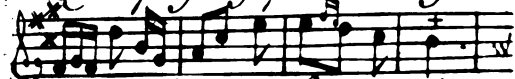


C H A N S O N.

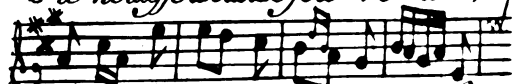
Paroles de M. Delaunay; Musique de M. Tessier, de l'Académie Royale de Musique.



Que le plaisir est peu de cho- se,



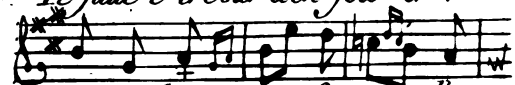
S'il ne laisse un doux sou- ve- nir;



C'est peu de cueillir u- ne ro- se,



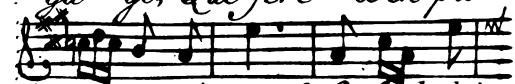
Il faut ê- tre sûr d'en jou- ir.



Si Zephir, en se- cret, l'en-



ga- ge, Que sert d'en pa-



roitre vainqueur? Le seul plai-

sir que l'on par-ta-ge
 Est digne de toucher un
 cœur, Est digne de tou-
 cher un cœur.

Si des plaisirs qu'Amour apprête
 Les rivaux troublent la douceur,
 C'est fort exposer sa conquête
 Que de publier son bonheur :
 Souvent on cesse de se plaire
 Quand on est libre de jouir,
 Toujours la gêne & le mystère
 Rendent plus piquant le plaisir.



 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

- *Histoire des campagnes de M. de Maillebois, en Italie; pendant les années 1745 & 1746. Dédiée au Roi, par M. le Marquis de Pesay, Mestre de-Camp de Dragons, &c. 2 vol in-4°. avec un vol. de pieces justificatives, & un de planches in-folio à Paris, de l'Imprimerie Royale; & se trouve chez Panckoucke, libraire, Prix, 144 liv. en blanc.*

On voit avec plaisir un jeune Militaire, déjà connu par des poésies agréables, joindre à ce mérite un travail plus solide & plus utile, qui suppose des connaissances réfléchies & le zele de sa profession. Le choix qu'on a fait de M. de Pesay, pour la rédaction de ces Mémoires suffirait pour son éloge, & il a justifié ce choix par l'exécution. Le premier volu-

• *Les deux articles suivans sont de M. de la Harpe.*

me contient l'histoire de la dernière guerre d'Italie, écrite en latin par Castruccio-Bonamici, qui servait dans l'armée combinée de France & d'Espagne. Cet écrivain, correct, élégant, & qui même a quelquefois de l'éloquence, ne rend pas toujours justice aux opérations des Généraux Français, soit qu'il les ait ignorées, soit qu'il se laisse aller à la partialité nationale. Mais en général il s'explique avec beaucoup de modération & sans paraître jamais passionné, ce qui peut-être devait engager M. de Pefay à le combattre avec moins d'amertume dans les notes qui accompagnent sa traduction. Au reste cette vivacité est excusable par son motif, c'est l'amour de la patrie & le zèle de l'amitié.

Les deux autres volumes contiennent le Journal exact des campagnes de 1745 & 1746, par M. le Maréchal de Maillebois, qui sert de base à la narration de M. de Pefay, & qui est appuyé de pièces justificatives. „ Ce ne sont point (dit l'Éditeur „ dans le discours préliminaire) mes propres idées sur l'art de la guerre que je „ prétends publier aujourd'hui. Le génie „ aurait lui même besoin du concours de „ l'expérience, pour poser les principes de „ cet art qui fait la destinée des Empires.

„ Le génie est rare à tout âge , & l'expé-
 „ rience ne se trouve pas au mien.

„ Mais rassembler les fruits épars de
 „ l'expérience & les rayons fugitifs du
 „ génie, les combiner & les ranger dans
 „ un ordre qui permette d'en profiter, est
 „ un genre de travail dont tout esprit
 „ droit peut s'acquitter avec de l'applica-
 „ tion : tel a été mon but.

„ Le livre que je mets au jour, contient
 „ d'excellentes choses, & j'ose l'avancer,
 „ parce que toutes celles là ne m'appar-
 „ tiennent point. J'ai dit ce que les au-
 „ tres ont exécuté. J'ai fouillé une mine
 „ féconde, il m'a été facile d'en ex-
 „ traire des trésors... je desirais de-
 „ puis long-temps (ajoute-t-il) une oc-
 „ casion de puiser à des sources pures, les
 „ principes & les détails secrets d'un métier
 „ que j'étudie par choix, & dont l'étude
 „ est mon devoir. Ce zèle m'a valu la con-
 „ fiance d'un de nos Généraux, que ses
 „ rivaux mêmes placent au rang des grands
 „ maîtres. Je dois à cette confiance la com-
 „ munication des matériaux précieux qui
 „ pouvaient le mieux me satisfaire. L'a-
 „ mitié m'a rendu dépositaire de tous les
 „ plans & papiers relatifs aux campagnes
 „ de 1745 & 1746, en Italie; par une

„ bienveillance naturelle au vrai talent,
 „ le même homme a ajouté à ce dépôt,
 „ les conseils qui pouvaient le rendre plus
 „ utile pour moi & plus important pour
 „ les autres. J'ai regardé comme une des
 „ plus douces obligations que m'imposait
 „ la reconnoissance, le soin de mettre
 „ plus en vue les services rendus à ma
 „ patrie par l'homme supérieur qui dai-
 „ gnait m'éclairer.

„ M. de Pefay observe très-judicieuse-
 „ ment le degré d'intérêt que doit attra-
 „ cher le lecteur citoyen aux objets trai-
 „ tés dans ces Mémoires, & l'espece de
 „ circonspection qu'il a dû mêler au res-
 „ pect pour la vérité.

„ Jamais Mémoires militaires n'inté-
 „ resserent plus de peuples & de parti-
 „ culiers à la fois. Il faut compter l'Es-
 „ pagne, dont le Monarque actuel, en
 „ personne, & la plupart des Généraux vi-
 „ vans étaient en action dans cette guerre
 „ entreprise pour elle; le Royaume de
 „ Naples menacé d'un envahissement, &
 „ où le même Souverain offrait dans sa
 „ Cour un modele aux politiques, aux
 „ législateurs, & à Vélétri, un grand
 „ exemple aux guerriers. Il faut compter
 „ encore la Sardaigne & son Roi, partie

„ la plus intéressée des belligérentes, la
 „ Hongrie, dont la Reine voyoit atta-
 „ chés sa puissance & son sort au succès de
 „ ces campagnes; l'Angleterre, qui ne
 „ mit jamais en avant tant d'or & de né-
 „ gociations; la République de Gênes,
 „ qui vit alors naître & se développer sa
 „ révolution la plus importante; la Fran-
 „ ce enfin où les amis & les rivaux garan-
 „ tissent une égale activité, soit pour la
 „ critique, soit pour l'éloge.

„ Tranquille au milieu de ce conflit
 „ d'amours propres puissans, je me repo-
 „ se sur l'intention de mon cœur. J'ai
 „ voulu m'instruire; j'ai voulu rendre
 „ hommage au talent & à la vérité. J'euf-
 „ se désiré de l'éloquence pour louer di-
 „ gnement un homme à qui je dois beau-
 „ coup, & qui, jeune encore, avait déjà
 „ fait des choses dignes d'être louées,
 „ j'ai dit ce qu'il a fait, j'ai cru son éloge
 „ fini; je laisse à la France à le nommer.

„ J'ai rapporté littéralement plusieurs
 „ de ses Mémoires, instructions & pro-
 „ jets, sûr de l'honorer ainsi davantage
 „ que par des louanges. C'est dans ces
 „ écrits originaux placés par les connais-
 „ seurs au rang des modèles du genre,
 „ que l'Officier jeune pourra prendre des
 „ idées

idées militaires, que l'Officier instruit pourra s'instruire encore, que l'homme impartial saisira l'occasion d'applaudir, & que l'envieux trouvera sa peine.

„ Dans ces instructions, chef-d'œuvre de précision & de clarté, tous les gens de guerre puiseront le desir d'en avoir de semblables à suivre. Ils y verront anéanti cet art détestable des obscurités volontaires, des amphibologies méditées, qui laissant au Chef médiocre & méchant, l'espoir d'un succès usurpé, s'il a lieu, lui conserve encore la ressource coupable d'accuser du revers, l'inférieur qu'il compromet, par ignorance ou par intention. !Talent funeste! génie honteux, de quiconque n'en a point d'autre! profanation du pouvoir! crime qui devient plus révoltant par l'impunité, & qui prouve à tant de braves serviteurs du Roi, que les coups de fusil ne sont pas à la guerre les dangers les plus à craindre!

„ M. de Pesay annonce des idées très-élevées sur l'influence que l'honneur militaire peut avoir sur les mœurs. Non sans doute, ce n'est pas seulement dans les camps que les militaires peuvent

D

„ bien mériter de leurs concitoyens. La
 „ carrière de toutes les sciences est ou-
 „ verte à leur activité, parce que toutes
 „ les sciences rentrent dans la leur; & s'il
 „ leur est donné, comme aux gens de lettres,
 „ d'étendre les lumières, il leur est en-
 „ core prescrit, comme aux Magistres, de
 „ pratiquer les vertus & d'épurer les mœurs.
 „ Les nations portent dans leur sein des ennemis
 „ plus dangereux que les peuples rivaux; ce
 „ sont les vices, ces plus forts que les armées,
 „ & (j'ose dire) c'est aux militaires à combattre
 „ les uns & les autres. C'est à ce corps respectable,
 „ rendu à toute sa dignité, à se montrer le
 „ vrai sanctuaire de l'honneur. Si c'est à lui
 „ à chasser l'ennemi de ses frontières par son
 „ bras, c'est encore à lui à bannir le vice de la
 „ société par son exemple. S'élevant par degrés
 „ au niveau des lumières de son siècle, ce corps
 „ ne connaît plus cette effervescence ombrageuse,
 „ cet abus du courage de nos pères, où une
 „ inadvertance ne provoque plus un repentir
 „ mortel. Mais c'est peu de voir proscrire une
 „ manie barbare; il faut que l'emploi vraiment
 „ sacré qu'il faut prescrire à la valeur, il faut
 „ que dans la société le calomniateur, l'intrigant

l'envieux, l'ami perfide, le vil séducteur de l'innocence, trouvent par-tout contre le lâche, des vengeurs & des juges. Il faut que l'homme de guerre ne croie pas tous ses devoirs acquittés en temps de paix, quand il n'a pas fui à la guerre; peut-être faut-il enfin que le droit auguste de défendre la patrie soit refusé même au brave s'il n'est pas vertueux.

„ Mais, quoique plein de l'enthousiasme de son métier, il déteste avec tous les bons citoyens le fléau de la guerre qui rassemble tous les fléaux; il est des hommes qui déjà osent se plaindre de la longueur d'une paix bienfaisante. Ceux là peindront nos milices comme perdues dans le repos. Ceux là seuls ne rougiront pas de faire souffrir vingt millions d'hommes pour apprendre à deux cens mille autres à ravager la terre.

„ Ah! loin des conseils des Rois, ces esprits turbulens, dont l'ambition forme les orages politiques, dont le trouble est l'élément, & l'intrigue le génie; qui appliquant de courtes vues à de vastes objets, précipitent des révolutions inattendues même pour eux; satisfont à de petits intérêts par de grands

„ défastres; fondent des fortunes iniques
 „ sur les publiques calamités; & , sous
 „ le vain prétexte d'une gloire nationale,
 „ appellent ces guerres, qui même répu-
 „ tées heureuses, retardent d'autant de
 „ siècles les progrès de l'esprit humain,
 „ sans avoir reculé d'un pas les limites de
 „ l'Empire; Egoïstes barbares, que je
 „ comparerais (s'ils étaient grands) à ces
 „ monstres des mers lointaines que le mu-
 „ gissement des tempêtes fait bondir de
 „ joie, que les vents déchainés rassem-
 „ blent à la côte, & qui là, dans un re-
 „ cueillement affreux; attendent les vic-
 „ times que leur dévoueront les naufra-
 „ ges.

„ Puissent plutôt des Ministres patriotes,
 „ des génies sages & des cœurs sensibles,
 „ sans cesse environner le Trône! Echos
 „ du peuple, organes de la raison, ceux-
 „ là répéteront aux Monarques que la
 „ guerre est toujours une atroce démence;
 „ que c'est un appauvrissement, que les
 „ conquêtes; que l'histoire, plus juste à
 „ mesure que les hommes s'éclairent;
 „ s'appête à jeter un jour terrible sur la
 „ gloire abhorrée des conquérans; & que
 „ cette foule des panégyristes elle-même,
 „ honteuse enfin d'avoir nourri tant de

fureurs par les louanges, n'a plus d'encens à brûler pour les désolateurs du monde".

L'Auteur caractérise très-noblement ce genre de courage qui naît du sentiment de l'honneur, & qui, dans un moment d'action, anime le soldat Français comme l'Officier. „ Il est des cœurs froids; il est des esprits envieux & faibles qui ne pouvant atteindre à la hauteur des âmes fortes, se réservent le morne plaisir de rabaisser tout au niveau de leur triste médiocrité. Ceux-là prennent pour exaltation l'état naturel de ceux dont la comparaison les humilie. Ils traitent de convulsion le degré d'énergie qu'ils n'ont pas, accusent d'emphase l'expression vraie du sentiment qu'ils ignorent; &, quand on leur dit, que c'est pour de la gloire que le soldat brave la mort, ils répondent que c'est pour cinq sous par jour, & s'applaudissent d'avoir ainsi calomnié la nature humaine.

„ Eh bien, ceux-là se trompent. Pour de l'argent, peut-être le soldat s'enrôle. Pour avoir du pain tous les jours, il s'engage à se faire tuer un jour de bataille; cela est possible. Mais ce jour

„ de mort & de gloire est-il arrivé ; c'est
 „ pour l'honneur, & pour l'honneur seul
 „ que combattent le grenadier & l'hom-
 „ me de recrue, ou bien ils prennent la
 „ fuite & retrouvent leur cinq sous & la
 „ honte.

„ Pendant le siège de Lille, il est ques-
 „ tion d'aller reconnaître les progrès d'une
 „ sappe. L'action est périlleuse à l'excès.
 „ Cent louis sont promis au soldat qui la
 „ tentera heureusement. Cinq y mar-
 „ chent tour-à-tour. Les cinq sont tués,
 „ aucun n'a rempli l'objet. Un sixième
 „ se présente. C'est un jeune homme
 „ d'une figure charmante. On le voit
 „ partir à regret. Il s'éloigne. On compte
 „ les minutes, elles se passent; le jeune
 „ homme ne revient pas; on le pleure.
 „ Il reparaît, le compte est rendu; on
 „ marche, la sortie la plus vigoureuse
 „ s'exécute; les ouvrages sont comblés;
 „ on rentre dans la Place. Alors en pré-
 „ sence de la garnison victorieuse, le
 „ Général appelle le brave qui a préparé
 „ son triomphe. Le grenadier sort de
 „ rang. On lui offre la récompense in-
 „ diquée; grand merci, mon Général,
 „ on ne va pas là pour de l'argent, re-
 „ pond le Grenadier, & il retourne à
 „ son poste.

„ A un autre siège on montre à des
„ grenadiers une brèche à peine commen-
„ cée. Les circonstances invitent à tenter
„ soudain l'escalade. Enfans, passerez-
„ vous bien là, leur dit le Comman-
„ dant de tranchée; oui, mon Général,
„ à la faveur des coups de fusils, répon-
„ dent les grenadiers Français, & cette
„ expression sublime est devenue prover-
„ be parmi eux.

„ Au camp devant Tournai, la veille
„ de la bataille de Fontenoi, on entend
„ le soir passer à toutes jambes une foule
„ de courriers au milieu du quartier géné-
„ ral; on s'étonne, on s'informe, parce
„ que la veille d'une bataille on s'infor-
„ me de tout. Quels sont ces courriers?
„ Ce sont des grenadiers de Normandie
„ qui reviennent de semestre. Ils ont ap-
„ pris à quinze lieues delà qu'on se bat
„ le lendemain, & ils ont pris la poste
„ pour être de la fête... Où se retrouve
„ ici l'influence des cinq sous par jour?
„ Il n'est pas un régiment français,
„ dont les annales mieux conservées,
„ n'offrissent vingt traits semblables,
„ aussi dignes d'admiration, aussi peu
„ vantés, aussi peu connus, par la raison
„ même qu'ils font en grand nombre,

„ & qui, malgré cet oubli presque dé-
 „ courageant, se reproduiront d'âge en
 „ âge, tant qu'il y aura des grenadiers
 „ & de l'amour-propre”.

M. de Pesay finit pas des souhaits qui
 font honneur à la sensibilité de son âme
 & à ses vues patriotiques. Puisse donc
 une émulation universelle être encoura-
 gée!

„ Puisse les Rois assurer leur bien-
 „ veillance au talent, & leurs bontés fa-
 „ milieres aux vertus!

„ Puisse la récompense venir chercher
 „ qui la mérite & le plaisir du bienfait
 „ rester ainsi tout entier au bienfaiteur;

„ Pour que la reconnaissance soit vrai-
 „ ment douce, puisse la grâce n'avoir
 „ plus besoin de se dégrader d'avance par
 „ la sollicitation!

„ Que l'argent ne récompense plus le
 „ riche!

„ Que l'argent ne puisse être réputé ré-
 „ compense pour personne; qu'il devien-
 „ ne un secours assuré pour les besoins,
 „ un ressort de plus pour les travaux!

„ Que les Ministres songent que les
 „ Rois ne sont pas assez riches pour payer
 „ l'honneur avec de l'argent!

„ Que l'argent seul n'obtienne donc
 „ jamais l'emblème de l'honneur!

„ Alors la paix peut durer, la guerre
„ peut nous rappeler aux armes. En tout
„ temps, à toute heure la France aura
„ par-tout des héros prêts pour sa défen-
„ se. L'habitude du bonheur social don-
„ nera au simple citoyen, comme au sol-
„ dat exercé, des forces irrésistibles pour
„ repousser l'ennemi. Des fonds inépu-
„ sables naîtront pour les trésors de l'E-
„ tat, & le Monarque pourra payer di-
„ gnement nos blessures avec des regards,
„ & nos victoires avec des couronnes de
„ chêne... France, un jour nouveau luit
„ sur toi. L'enthousiasme de la vertu ne
„ semble plus une exagération; l'espoir
„ du bonheur public n'est plus un songe.
„ Il parut l'être quand le sort voulut re-
„ mettre les rênes d'un grand royaume aux
„ mains inexpérimentées de la jeunesse.
„ A cette époque, le doute & l'effroi
„ nous furent permis, & le libre aveu
„ de nos craintes dissipées est aujourd'hui
„ le premier éloge du Souverain. Un
„ Roi jeune a confondu nos idées par des
„ résolutions au-dessus de son âge. Il nous
„ a rendu l'espérance, & déjà l'espérance
„ se réalise. Sa Cour devient le sanctuaire
„ des vertus & des plaisirs domestiques.
„ L'union des familles est prêchée d'exem-

„ ple par les Rois. Tout annonce la con-
 „ corde, tout sollicite les rapproche-
 „ mens; tout invite à la paix, au bon
 „ ordre, à la douce fraternité; & de
 „ cet exemple d'une Cour chérie résulte,
 „ pour la société entière, une révolu-
 „ tion dans les mœurs, qui n'échappe
 „ déjà plus à l'œil attentif. Les cabales
 „ tombent ou gémissent de leur peu de
 „ pouvoir; l'esprit de parti s'éteint; les
 „ haines politiques meurent; le citoyen
 „ aborde le citoyen avec un front plus
 „ ouvert, enfin la faveur honore.”

Ces fragmens du Discours préliminaire,
 écrits avec une éloquence & une franchi-
 se militaires, suffisent pour donner une
 idée du style des Mémoires dont le fonds
 est d'ailleurs aussi important qu'instructif.
 Les cartes qui sont jointes à l'ouvrage
 sont d'une exécution parfaite; c'est un ta-
 bleau très-complet & très-détaillé dans
 lequel tous les gens du métier peuvent
 puiser des lumières en étudiant ces opéra-
 tions admirées des connaisseurs, exécutées
 dans un pays où la guerre a toujours été
 très difficile & très-épineuse & par con-
 séquent très-instructive.

Diatrise à l'Auteur des Ephémérides.

Cette petite brochure, que l'on trouve chez tous les Libraires qui vendent les nouveautés, est d'un homme célèbre qui étend ses regards sur tous les objets, qui les éclaire par la netteté de ses idées & les embellit des graces de son imagination: c'est à de tels écrivains qu'il appartient sur-tout de diriger l'opinion publique sur les matieres importantes, & celle dont il s'agit ici méritait d'attirer son attention. L'utilité, encore combattue, des opérations bienfaisantes d'un Gouvernement éclairé, est l'objet de cette petite Feuille, écrite de ce style agréable & piquant qui est toujours celui de l'Auteur. On trouve d'abord un tableau vif & rapide de notre monarchie dans les temps de misere & d'ignorance.

„ Nous habitons, nous autres Celtes,
 „ un climat plus rude & un pays moins
 „ fertile qu'il ne l'est de nos jours. La Na-
 „ tion fut cruellement écrasée depuis Ju-
 „ les César jusqu'au Grand Julien le Phi-
 „ sophe, qui logeait à la Croix de fer
 „ dans la rue de la Harpe. Il nous traita
 „ avec équité & avec clémence comme le

„ reste de l'Empire. Il diminua nos im-
 „ pôts, il nous vengea des déprédations
 „ des Germains. Il fit tout ce qu'a voulu
 „ faire depuis notre grand Henri IV. C'est
 „ à un Payen & à un Huguenot que nous
 „ devons les seuls beaux jours dont nous
 „ ayons jamais joui jusqu'au siècle de
 „ Louis XIV.

„ Notre sort était déplorable quand
 „ des barbares, appelés Visigoths, Bour-
 „ guignons & Francs, vinrent mettre le
 „ comble à nos longs malheurs. Ils rédui-
 „ firent en cendre notre pays, sur le seul
 „ prétexte qu'il était un peu moins horri-
 „ ble que le leur. Alors tout malheureux
 „ agriculteur devint esclave dans la terre
 „ dont il était auparavant possesseur li-
 „ bre; & quiconque avait usurpé un châ-
 „ teau, & possédait dans sa basse-cour
 „ deux ou trois grands chevaux de charet-
 „ te, dont il faisait des chevaux de ba-
 „ taille, traita ses nouveaux serfs plus ru-
 „ dement que ces serfs n'avaient traité
 „ leurs mulets & leurs ânes.

„ Les Barbares, devenus Chrétiens
 „ pour mieux gouverner un peuple Chré-
 „ tien, furent aussi superstitieux qu'ils
 „ étaient ignorans. On leur persuada
 „ que pour n'être pas rangés parmi les

„ boucs quand la trompette annoncerait
 „ le jugement dernier, il n'y avait d'au-
 „ tre moyen que d'abandonner à des Moi-
 „ nes une partie des terres conquises. Ces
 „ Bourgraves, ces Châtelains ne savaient
 „ que donner un coup de lance du haut
 „ de leurs chevaux à un homme à pied,
 „ & quelques Moines savaient lire &
 „ écrire.

„ Ils se mirent donc au droit des con-
 „ quérans. Delà vint qu'en Allemagne
 „ tant de Prieurs, de Moines, devinrent
 „ Princes, & qu'en France ils furent Sei-
 „ gneurs Suzerains, ce qui ne s'accordait
 „ pas trop avec leur vœu de pauvreté. Il
 „ y a même encore en France des provin-
 „ ces entières où les cultivateurs sont es-
 „ claves d'un couvent. Le pere de fa-
 „ mille qui meurt sans enfans n'a d'autre
 „ héritiers que les Bernardins, ou les
 „ Prémontrés, ou les Chartreux, dont
 „ il a été serf pendant sa vie. Un fils,
 „ qui n'habite pas la maison paternelle à
 „ la mort de son pere, voit passer tout
 „ son héritage aux mains des Moines.
 „ Une fille, qui s'étant mariée, n'a pas
 „ passé la nuit de ses noces dans le
 „ logis de son pere, est chassée de cette
 „ maison, & demande en vain l'aumône

„ à ces mêmes Religieux à la porte de la
„ maison où elle est née. Si un serf va s'é-
„ tablir dans un pays étranger, & y fait
„ une fortune, cette fortune appartient
„ au couvent. Si un homme d'une autre
„ province passe un an & un jour dans
„ les terres de ce couvent, il en devient
„ esclave. On croirait que ces usages
„ sont ceux des Cafres ou des Algonquins.
„ Non, c'est dans la patrie des l'Hôpital
„ & des Daguesseau que ces horreurs ont
„ obtenu force de loi, & les Daguesseau
„ & les l'Hopital n'ont pas même osé
„ élever leur voix contre cet abominable
„ abus. Lorsqu'un abus est enraciné, il
„ faut un coup de foudre pour le dé-
„ truire.

„ Cependant, les cultivateurs ayant
„ acheté enfin leur liberté des Rois & de
„ leurs Seigneurs dans la plupart des pro-
„ vinces de France, il ne resta plus de
„ serfs qu'en Bourgogne, en Franche-
„ Comté, & dans peu d'autres cantons.
„ Mais la campagne n'en fut gueres plus
„ soulagée dans le royaume des Francs.
„ Les guerres malheureuses contre les An-
„ glais, les irruptions imprudentes en Ita-
„ lie, la valeur inconfidérée de François
„ I^{er}. enfin, les guerres de religion qui

„ bouleverserent la France pendant qua-
„ rante années , ruinerent l'agriculture
„ au point, qu'en 1598, le Duc de Sully
„ trouva une grande partie des terres en
„ friche, faute, dit-il, de bras & de fa-
„ cultés pour les cultiver. Il était dû,
„ par les Colons, plus de vingt millions
„ pour trois années de taille. Ce grand
„ Ministre n'hésita pas à remettre au peu-
„ ple cette dette alors immense ; & dans
„ quel temps ! Lorsque les ennemis ve-
„ naient de se saisir d'Amiens, & que
„ Henri IV courait hazarder sa vie pour
„ le reprendre.”

L'Auteur vient à l'article des bleds ; &
suivant sa méthode ordinaire, il donne
une forme dramatique à des idées utiles
& à des spéculations patriotiques. „ Je
„ suis laboureur, & cet objet me regar-
„ de. J'ai environ quatre-vingt personnes
„ à nourrir. Ma grange est à trois lieues
„ de la ville la plus prochaine ; je suis
„ obligé quelquefois d'acheter du fro-
„ ment, parce que mon terrain n'est pas
„ si fertile que celui de l'Egypte & de la
„ Sicile.

„ Un jour un Greffier me dit, allez-
„ vous-en à trois lieues payer chèrement
„ au marché de mauvais bleds. Prenez des

„ Commis un acquit à caution; & , si
 „ vous le perdez en chemin , le premier
 „ sbirre qui vous rencontrera sera en droit
 „ de saisir votre nourriture , vos chevaux,
 „ votre personne , votre femme , vos
 „ enfans. Si vous faites quelque difficulté
 „ sur cette proposition , sachez qu'à vingt
 „ lieues , il est un coupe-gorge qu'on ap-
 „ pelle Jurisdiction; on vous y traînera,
 „ vous serez condamné à marcher à pied
 „ jusqu'à Toulon , où vous pourrez la-
 „ bourer à loisir la Mer Méditerranée.
 „ Je pris d'abord ce discours instructif
 „ pour une froide raillerie. C'était pour-
 „ tant la vérité pure. Quoi! dis-je, j'au-
 „ rai rassemblé des colons pour cultiver
 „ avec moi la terre, & je ne pourrai ache-
 „ ter librement du bled pour les nourrir
 „ eux & ma famille? Et je ne pourrai
 „ en vendre à mon voisin quand j'en au-
 „ rai de superflu? — Non, il faut que
 „ vous & votre voisin creviez vos che-
 „ vaux pour courir pendant six lieues.—
 „ Eh! dites-moi, je vous prie? j'ai des
 „ pommes de terre & des châtaignes,
 „ avec lesquelles on fait du pain excellent
 „ pour ceux qui ont un bon estomac; ne
 „ puis je pas en vendre à mon voisin, sans
 „ que ce coupe-gorge dont vous m'avez
 „ parlé

parlé m'envoie aux galeres? — Oui
 — pourquoi, s'il vous plait, cette
 énorme différence entre mes châtaignes
 & mon bled? — Je n'en fais rien. =
 C'est peut-être parce que les charensons
 mangent le bled, & ne mangent point
 les châtaignes? — voilà une très mau-
 vaise raison. = Eh bien! si vous, en vou-
 lez une meilleure, c'est parce que le
 bled est d'une nécessité première, &
 que les châtaignes ne sont que d'une
 seconde nécessité. = Cette raison est
 encore plus mauvaise. Plus une denrée
 est nécessaire, plus le commerce en doit
 être facile. Si on vendoit le feu & l'eau,
 il devrait être permis de les importer &
 de les exporter d'un bout de la France
 à l'autre.

Je vous ai dit les choses comme elles
 sont, me dit enfin le Greffier. Allez vous
 en plaindre au Contrôleur-Général?
 c'est un homme d'Eglise & un Juriscon-
 sulte; il connaît les loix divines &
 les loix humaines, vous aurez double
 satisfaction.

Je n'en eus point. Mais j'appris qu'un
 Ministre d'Etat, qui n'était ni Conseil-
 ler, ni Prêtre, venait de faire publier
 un édit, par lequel, malgré les pré-

E

„ jugés les plus sacrés , il était permis
 „ à tout Périgourdin de vendre & d'ache-
 „ ter du bled en Auvergne , & tout
 „ Champenois pouvait manger du pain
 „ fait avec du bled de Picardie.

„ Je vis dans mon canton une douzaine
 „ de laboureurs mes freres , qui lifaient
 „ cet édit sous un de ces tilleuls , qu'on
 „ appelle chez nous un rosny , parce que
 „ Rosny , Duc de Sulli les avait plantés.

„ Comment donc ! disait un vieillard
 „ plein de sens , il y a foixante ans que je
 „ lis des édits ; ils nous dépouillaient pres-
 „ que tous de la liberté naturelle en style
 „ inintelligible , & en voici un qui nous
 „ rend notre liberté , & j'en entends tous
 „ les mots sans peine ! voilà la premiere
 „ fois , chez nous , qu'un Roi a raison-
 „ né à son peuple ; l'Humanité tenait la
 „ plume & le Roi a signé. Cela donne
 „ envie de vivre , je ne m'en souciais
 „ guere auparavant ; mais , sur-tout que
 „ le Roi & son Ministre vivent.

„ Cette rencontre , ces discours , cette
 „ joie , répandue dans mon voisinage
 „ réveillèrent en moi un extrême desir de
 „ voir ce Roi & ce Ministre. Ma passion
 „ se communiqua au bon vieillard qui ve-

fait de lire l'Edit du 13 Septembre ,
sous le tofny.

„ Nous allons partir , lorsqu'un Procureur Fiscal d'une petite ville voisine nous arrêta tout court. Il se mit à prouver que rien n'est plus dangereux que la liberté de se nourrir comme on veut ; que la loi naturelle ordonne à tous les hommes d'aller acheter leur pain à vingt lieues ; & que si chaque famille avait le malheur de manger tranquillement son pain à l'ombre de son figuier , tout le monde deviendrait monopoleur. Les discours véhémens de cet homme d'Etat ébranlerent les organes intellectuels de mes camarades. Mais mon bon homme , qui avait tant envie de voir le Roi , resta ferme. Je crains les monopoleurs , dit-il , autant que les Procureurs ; mais je crains encore plus la gêne horrible sous laquelle nous gémissons ; & de deux maux il faut éviter le pire.

„ Je ne suis jamais entré dans le Conseil du Roi , mais je m'imagine que lorsqu'on se fait devant lui les avantages & les dangers d'acheter son pain à sa fantaisie , il se mit à sourire , & dit :

„ Le bon Dieu m'a fait Roi de France ,

E 2

„ & ne m'a pas fait grand panetier ;
 „ veux être le protecteur de ma Nation
 „ & non son oppresseur réglementaire. Il
 „ pense que quand les sept vaches ma-
 „ gres eurent dévoré les sept vaches gras-
 „ ses, & que l'Égypte éprouva la disette,
 „ si Pharaon, ou le Pharaon avait eu un
 „ sens commun, il aurait permis à son
 „ peuple d'aller acheter du bled à Babilo-
 „ ne, & à Damas ; & s'il avait eu un cœur,
 „ il aurait ouvert ses greniers *gratis*, sans
 „ à se faire rembourser au bout de sept
 „ ans que devait durer la famine. Mais
 „ forcer ses sujets à lui vendre leurs terres,
 „ leurs bestiaux, leurs marmites, leur li-
 „ berté, leurs personnes, me paraît l'ac-
 „ tion la plus folle, la plus impraticable,
 „ la plus tyrannique. Si j'avais un Con-
 „ trôleur Général qui me proposât un tel
 „ marché, je crois, Dieu me pardonne,
 „ que je l'enverrais à sa maison de campa-
 „ gne avec ses vaches grasses. Je veux
 „ essayer de rendre mon peuple libre &
 „ heureux pour voir comment cela fera.
 „ Cet apologue frappa toute la compa-
 „ gnie. Le Procureur-Fiscal alla procé-
 „ der ailleurs ; & nous partîmes le bon-
 „ homme & moi dans ma charrette, qu'on
 „ appelait carosse, pour aller au plus vite
 „ voir le Roi.

„ Quand nous approchâmes de Pontoise, nous fûmes tout étonnés de voir environ dix à quinze mille paysans qui couraient comme des fous en hurlant, & qui criaient, les bleds, les marchés, les marchés, les bleds. Nous remarquâmes qu'ils s'arrêtaient à chaque moulin, qu'ils le démolissaient en un moment, & qu'ils jetaient bled, farine & son dans la rivière. J'entendis un petit Prêtre qui, avec une voix de Stentor, leur disait : faccageons tout, mes amis, Dieu le veut ; détruisons toutes les farines, pour avoir de quoi manger.

„ Je m'approchai de cet homme, je lui dis, Monsieur, vous me paraissez échauffé, voudriez-vous me faire l'honneur de vous rafraîchir dans ma charrette ? J'ai de bon vin. Il ne se fit pas prier : mes amis, dit-il, je suis habitué de paroisse. Quelques uns de mes confreres & moi nous conduisons ce cher peuple. Nous avons reçu de l'argent pour cette bonne œuvre. Nous jetons tout le bled qui nous tombe sous la main, de peur de la disette. Nous allons égorger dans Paris tous les boulangers pour le maintien des loix fondamentales du Royaume, voulez-vous être de la partie ?

E 3

„ Nous le remercîâmes cordialement,
 „ & nous prîmes un autre chemin dans
 „ notre charrette pour aller voir le Roi.
 „ En passant par Paris, nous fûmes té-
 „ moins de toutes les horreurs que com-
 „ mit cette horde de vengeurs des loix
 „ fondamentales. Ils étoient tous ivres,
 „ & criaient d'ailleurs qu'ils mouraient
 „ de faim. Nous vîmes à Versailles passer
 „ le Roi & la Famille Royale. C'est un
 „ grand plaisir, mais nous ne pûmes avoir
 „ la consolation d'envisager l'Auteur de
 „ notre cher Edit du 13 Septembre. Le
 „ gardien de sa porte m'empêcha d'en-
 „ trer. Je crois que c'est un Suisse. Je me
 „ serais battu contre lui, si je m'étais senti
 „ le plus fort. Un gros homme qui por-
 „ tait des papiers, me dit : allez, retour-
 „ nez chez vous avec confiance, votre
 „ homme ne peut vous voir ; il a la gout-
 „ te ; il ne reçoit pas même son médecin,
 „ & il travaille pour vous.
 „ Nous partîmes donc mon compagnon
 „ & moi, & nous revînmes cultiver nos
 „ champs ; ce qui, à notre avis, est la
 „ seule manière de prévenir la famine.
 „ Nous retrouvâmes sur notre route
 „ quelques-uns de ces automates grossiers
 „ à qui on avait persuadé de piller Pon-

toise, Chantilli, Corbeil, Versailles & même Paris. Je m'adressai à un homme de la troupe qui me paroisoit repentant. Je lui demandai quel démon les avoit conduits à cette horrible extravagance? Hélas! Monsieur, je ne puis répondre que de mon village. Le pain y manquait, les Capucins étoient venus nous demander la moitié de notre nourriture au nom de Dieu. Le lendemain les Récollets étoient venus prendre l'autre moitié. = Eh! mes amis, leur dis-je; forcez ces Messieurs à labourer la terre avec vous, & il n'y aura plus de disette en France."

Théorie du Luxe, ou traité dans lequel on entreprend d'établir que le luxe est un ressort non-seulement utile, mais même indispensablement nécessaire, à la prospérité d'un Etat. A Paris, chez Jean-François Bastien, Libr.

On nous a représenté le luxe comme le plus cruel ennemi du genre humain, comme un monstre dont le venin est si subtil & si actif, qu'on ne peut jetter les yeux sur lui sans en ressentir les atteintes

mortelles; un tyran perfide, qui, sous le voile trompeur de la prospérité publique, cache les cadavres des malheureux qu'il immole journellement. On a employé toutes sortes d'images pour décrier le luxe. Les Chymistes, a-t-on dit, pient, brisent les matieres qu'ils font entrer dans leurs alambics; ils en concentrent les esprits par la distillation, pour composer ces liqueurs voluptueuses, qui flattent le goût & l'odorat: le luxe en agit de même avec les hommes... C'est du plus pur de leur sang qu'il tire ou ces ornemens dont il se pare avec tant d'orgueil, ou ces raffinemens de délicatesse qu'il goûte avec tant de sensualité. Ceux qui ne s'arrêtent qu'au résultat de son opération, en admirent le succès: ils n'examinent pas ces préparatifs si ruineux qui l'ont précédé.

On a comparé encore la félicité apparente que produit le luxe, à ces fièvres violentes qui ne prêtent, durant le transport, une force incroyable aux malades, que pour la leur ôter au déclin de l'accès. Les Philosophes ont soutenu que le luxe étoit un crime contre l'humanité, toutes les fois qu'un seul membre de la société souffroit & qu'on ne l'ignoroit

pas. S'ils ont avoué que le luxe pouvoit être nécessaire pour donner du pain aux pauvres, ils ont dit en même temps qu'il n'y auroit point de pauvres s'il n'y avoit point de luxe. Les Historiens ont aussi employé leur éloquence pour en peindre les funestes effets dans la chute & le renversement des Empires. Plusieurs Législateurs se sont fait un devoir de le proscrire. L'Auteur de l'Ouvrage que nous annonçons a regardé comme de vaines déclamations tout ce qu'on a publié jusqu'à présent contre le luxe. Il avoue que dans la théorie, l'opinion commune est peu favorable à son système; mais il soutient que dans la pratique tout le monde se livre au luxe. Ceux qui l'ont le plus décrié, n'ont pas été à portée, par leur place, d'en bien observer les effets, & n'ont fait nulle étude de l'économie politique. Les hommes d'Etat occupés de l'administration du Royaume, ont vu de près la nécessité de favoriser le luxe, en le prenant dans sa juste acception. Ils l'ont regardé comme le moyen d'exciter l'industrie, de faire fleurir les arts, circuler les especes & peupler les villes; l'Auteur de la théorie du luxe se déclare pour cette opinion, & prétend

que ce seroit nous ramener à l'état primitif, très-inférieur à l'état actuel de civilisation, que de vouloir proscrire ce moyen efficace de bannir l'indigence & l'oisiveté du corps de la société. Faire dépenser les riches, c'est assurer aux pauvres un moyen assuré de se procurer leur subsistance par leur travail. Les besoins du luxe, multipliant à l'infini les branches de l'industrie & du travail, fournissent à tout le monde de quoi vivre, en s'occupant, & répandent ainsi l'aisance dans tout un Peuple. D'après cette idée, cet Auteur soutient que le luxe ne nuit ni à la population, ni à l'agriculture, ni aux bonnes mœurs. Il prétend que les reproches que l'on fait au luxe par rapport aux mœurs, viennent de ce que l'on n'a pas des idées nettes sur la morale civile. L'Ouvrage est terminé par une dissertation sur le sens primordial du mot *Luxe*. L'Auteur, qui convient qu'il combat un sentiment presque généralement reçu, demande qu'on examine ses raisons avec une attention suivie, & qu'on veuille se dépoûiller de ses préventions. Les vérités les plus claires, dit-il, n'échouent que trop souvent contre l'enthousiasme & l'habitude. Cette matière, quoi-

qu'elle ne soit pas neuve, est traitée d'une manière intéressante: on ne sauroit trop discuter les questions qui tiennent de si près aux sociétés politiques.

Monde primitif analysé & comparé avec le monde moderne, considéré dans l'histoire naturelle de la parole, ou origine du langage & de l'écriture; par M. Court de Gebelin. (Se trouve à Amsterdam chez Rey, Savoir les tomes I, II, III.)

> Ce nouveau volume du monde primitif est des plus intéressants. Il est divisé en cinq Livres, dont chacun offre un objet différent & propre à piquer la curiosité. Le 1^{er} roule sur l'art étymologique; le 2^e donne l'analyse de l'instrument vocal, le 3^e expose les variétés qu'éprouve cet instrument chez chaque Peuple, & les causes & les effets de ces variétés; le 4^e les mots qui résultent nécessairement des sons que donnent ces instrumens, & de leurs rapports avec les objets qu'on vouloit peindre par ces mots; le 5^e fait voir que l'écriture nâquit comme le langage, par l'imitation même des objets qu'on vouloit peindre.

Sans l'art étymologique, les rapports des langues sont nuls, & l'on ne peut prononcer sur l'origine des mots; cependant il n'est aucun art plus décrié: notre Auteur a donc été obligé de remonter aux causes de ce décri; & en convenant qu'il tomboit sur de fausses méthodes, il prouve que, par les principes qu'il pose & les règles qu'il s'est prescrites à cet égard, sa marche est aussi sûre qu'elle le seroit peu par les méthodes ordinaires. Nous invitons d'autant plus volontiers nos Lecteurs à juger par eux-mêmes de ce que notre Auteur dit, qu'ils en seront plus disposés à le suivre dans ses recherches, & à ne pas le confondre avec les Etymologistes qui ont paru jusques ici, & qui ne faisoient pas assez d'usage d'une bonne critique. Peut-être cette partie auroit-elle pu être un peu plus resserrée; le desir de persuader sur un objet fondamental pour cet Ouvrage, devient cependant une excuse des plus légitimes aux yeux de tout Lecteur indulgent. Sa marche y est aussi neuve qu'elle l'a été à l'égard des volumes précédens.

Voulant démontrer que la parole étoit naturelle à l'homme, & non l'effet de

son industrie & de ses recherches, M. G. analyse dans le second livre l'instrument vocal d'après les Anatomistes les plus célèbres & d'après les plus grands Physiciens. Ce n'est pas la partie la moins intéressante de son Ouvrage: on y voit que l'homme put parler dès l'instant qu'il exista; que ses besoins lui en firent une loi; & que son intelligence lui fit appercevoir les moyens propres à faire des sons de l'instrument vocal, les fideles interprètes de ses pensées, de la maniere la plus simple & la plus sûre.

Mais cet instrument vocal éprouve en chaque lieu les variétés auxquelles les objets Physiques sont exposés en changeant de climat: dès lors les mêmes mots doivent être rendus d'une maniere différente en chaque lieu, suivant les loix physiques qui y affectent l'instrument vocal; il a donc fallu nécessairement, afin de comparer les langues & remonter à leur origine, déterminer les loix que suit à cet égard l'instrument vocal, & les suivre dans leurs effets; c'est l'objet du troisieme livre. On y voit les diverses substitutions qui ont lieu entre les sons, les altérations qui en résultent pour chaque mot composé de quelqu'un de ces

sons, & les moyens de reconnoître ces mots, malgré la multitude de métamorphoses sous lesquelles ils se cachent. Ici, sont mises à contribution une multitude de langues anciennes & modernes, d'Europe & d'Asie; &c. & on y voit tels mots prononcés différemment par vingt Nations, sans cesser d'être les mêmes. Cette portion de volume que nous annonçons, est étonnante par les rapports qui en résultent entre des mots qui, jusques ici, paroissent n'en avoir aucun, & par les conséquences qui en résultent en faveur du système de l'Auteur, qui montrent des facilités jusques ici absolument inconnues à ceux mêmes qui étoient le plus versés dans la connoissance des langues.

Chacun des sons donnés par l'instrument vocal reçut une valeur constante, & cette valeur forma la première base de la langue primitive: mais cette valeur ne fut & ne put jamais être arbitraire; c'est ce que l'on fait voir dans le quatrième livre, en démontrant que la langue n'est qu'une peinture; que tout mot eut sa raison; que c'est cette raison qui constitue la beauté de l'éloquence & de la poésie; que les voyelles furent la pein-

ture & le langage des sensations, tandis que les consonnes furent la peinture & le langage des idées : ce qu'on démontre par les mots mêmes qui en ont résulté dans les langues savantes, & dans la Chinoise elle-même, dont on développe ici la nature & les rapports avec toutes les autres.

En suivant les mêmes principes d'imitation sur lesquels est élevé le monde primitif, M. G. parvient, avec la même simplicité, à l'origine de l'écriture alphabétique, dont chaque caractère n'est qu'une peinture relative aux objets peints par les mots que forment les voyelles & les consonnes; & l'on voit que tous ces objets sont puisés dans l'homme lui-même, pour qui étoient destinés le langage & l'écriture.

On y fait voir que cet alphabet primitif & naturel a formé les alphabets de tous les Peuples anciens & modernes, comme le justifient un grand nombre d'alphabets & les monumens anciens qu'on rapporte ici, & qui peuvent être regardés comme la base d'une diplomatique ancienne d'autant plus intéressante, qu'elle réunit les belles découvertes faites

depuis peu sur les langues anciennes, & sur les alphabets de la Phénicie & de Palmire.

Sur la formation des Jardins; par l'Auteur des considérations sur le Jardinage.

„ Nous avons du plaisir lorsque nous voyons un jardin bien régulier, & nous en avons encore lorsque nous voyons un lieu brut & champêtre”.

MONTESQUIEU SUR LE GOUT.

Brochure in-8°. prix 1 livre 4 sols. A Paris, chez Dorez, Libraire.

L'ART du jardinage est en Europe une branche collatérale de celui de l'Architecture, qui assujettissant à ses formes symétriques & compassées les jardins les plus vastes, n'en fait ordinairement que des especes de villes de verdure. En Angleterre, le goût dominant est opposé à celui de l'Europe entière; les Anglois ont universellement adopté une manière nouvelle, dans laquelle ils ont pros crit jusqu'à l'apparence même de l'art, en sorte que la plupart de leurs jardins

dins différent très-peu des champs ordi-
 naires, tant la nature vulgaire y est servi-
 ement copiée. Les François, & quel-
 ques autres Nations, commencent à imi-
 ter les Anglois dans l'art de former les jar-
 dins. Cet art si vaste & si profond, qui,
 par l'étendue des lieux où ils s'exerce,
 n'a d'autres limites que celles de l'organe
 même de la vue, & qui, par la diversité
 des matériaux qu'il emploie, embrasse la
 nature entière; se trouve cependant,
 comme les autres, sujet aux vicissitudes
 de la mode. „ Il semble, suivant la ré-
 „ flexion de l'Auteur de l'Écrit que nous
 „ annonçons, que pendant un temps, ja-
 „ loux de la puissance qui lui a été ac-
 „ cordée sur la nature, l'homme ait
 „ craint de lui laisser la moindre appa-
 „ rence de liberté: on paroît aujourd'hui,
 „ en préférant les beautés naturelles,
 „ proscrire de l'art tout ce qu'il pourroit
 „ faire de régulier". Est-il un de ces
 deux sentimens qui mérite la préférence
 à l'exclusion de l'autre? Ou seroit-il un
 moyen de les concilier? C'est ce qui fait
 l'objet de cet écrit sur la formation des
 jardins. L'Auteur admet la distinction
 des deux genres, le naturel & le régulier.
 Le résultat de ces réflexions est que le

genre libre, bien préférable au genre régulier dans les grandes étendues, doit à son tour lui céder, sans difficulté, la formation du voisinage des habitations & de tous les lieux où l'opération humaine est reconnue. Une habitation placée dans le lieu le plus agréable au Maître eu égard au voisinage de l'eau, à la proximité d'un grand chemin, ou à la jouissance d'une vue riche & étendue, ne pouvant par sa construction même, autant que par sa position, passer pour un ouvrage de la nature, doit être régulière dans tous ses points, afin de ne laisser échapper aucun agrément dans le genre qui lui convient. Mais le pourtour d'une maison régulière peut-il ne pas être une terrasse dressée de niveau avec une légère pente pour en dessécher le pied? Les routes qui y mènent étant alignées, pour procurer par la ligne droite la voie la plus courte, ne doit-on pas au moins, dans les extrémités voisines de l'habitation, les border d'arbres pareillement alignés, choisis du même âge, d'une seule espèce, ou au plus de deux entre-mêlés? Ne faut-il pas placer ces arbres à distances égales, diriger même leurs branches, de manière à laisser de l'air au chemin, &

broëurer de l'ombrage à celui qui a eu l'industrie de rendre la route ferme & unie pour sa commodité? L'air & le soleil étant nécessaires à la salubrité d'une habitation, peut-on se dispenser de l'isoler par une esplanade? Et cette esplanade qu'on ne veut pas laisser entièrement nue, publiant à tous les yeux qu'elle n'est point l'effet du hasard, ne convient-il pas de disposer symmétriquement & déterminer régulièrement les piéces d'eau, les tapis de gazon, même les fleurs & plantes d'ornement qu'on y présente à la vue? Enfin dans la plantation de bois, très bornés & circonscrits par des allées dressées & sablées, pour que l'on puisse s'y promener en tout temps, & alignées pour ne point offusquer la vue; dans l'intérieur de ces bosquets, dont une promenade assidue auroit bientôt banni l'air silvestre, quand même il n'eut pas été disparate avec les objets voisins, le bon goût ne demande-t-il pas que, se livrant au genre régulier, on forme des salles symmétrisées, majestueuses, tant par la belle proportion entre les distances & l'élévation des colonnes naturelles qu'emploie cette architecture végétale, que par la rectitude & la grace même des

contours, que l'art des tontures fait prendre à la verdure qui les entoure & les couvre? „ C'est en tous points, ajoute „ l'Auteur de cet Ecrit, se conformer au premier principe de la formation des jardins, qui est de déployer „ en son entier le pouvoir de l'art, & „ d'en suivre les regles avec recherche „ jusques dans les détails, dès qu'une „ fois le genre régulier domine dans la „ partie principale". Mais il y a des défauts à éviter. Etendre la régularité dans des endroits trop éloignés, établir une symmétrie calquée dans des lieux dont la correspondance a besoin d'être cherchée, embrasser enfin avec tant de préférence un genre de décoration qu'on l'emploie par tout sans variété, sont trois défauts considérables, également essentiels, qui, par l'ennui qu'ils procurent, arrêtent tout l'effet qu'on est en droit de demander aux jardins réguliers: savoir, de frapper d'admiration ceux qui les parcourent pour la première fois, & d'enchanter, de plus en plus, chaque jour le connoisseur qui les fréquente, lorsqu'il a bien saisi l'esprit de leur formation, L'Auteur rappelle ici cette regle ancienne, énoncée par Caton d'une manière

expressive: Bâtissez, dit-il, de maniere que la maison ne cherche point le jardin; on pourroit ajouter: Ni le jardin la maison.

L'Auteur, avant de quitter le genre régulier, nous arrête un moment sur cette intelligence de distribution, qui, sans jeter dans les dépenses également ingrates & infructueuses des grands mouvemens de terre, fait présenter un commencement de symmétrie assez étendu pour satisfaire le premier coup d'œil, & l'arrêter à propos suivant que l'exigent les convenances; qui fait masquer un biais ou une inégalité de terrain par une façade de bosquet, &c.

L'Auteur, pour fixer un peu plus nos idées, jette un coup d'œil rapide sur la formation du parc de Versailles. Il en remarque les beautés & les défauts. Il passe ensuite à ce qu'il appelle le genre libre ou naturel, qui ne convient qu'aux terrains d'une grande étendue.

Ce genre, lorsque le terrain, par sa situation, prête à l'expression des différens caractères de la nature en grand, produit des effets enchanteurs. En sera-t-il de même à proportion dans un lieu plus resserré? „ J'en doute fort, dit l'Au-

teur. Il deviendrait trop difficile de
dissimuler que cette prétendue liberté
de la nature n'est qu'un ouvrage hu-
main, une copie servile & défigurée,
ou pis encore, l'effet du caprice. En
effet ne fait-on pas que ce célèbre jar-
din de l'Empereur de la Chine, dont
la description a servi de guide pour la
formation de tous les autres, est un
enclos de plusieurs lieues; & que s'il
est distribué en différens quartiers, cha-
cun est encore prodigieusement étendu?
Ne voyons-nous pas qu'en Europe les
jardins libres, chéris des Anglois,
contiennent plusieurs centaines
d'arpens? A quoi donc songent ceux
qui, dans une étendue bornée à quel-
ques arpens d'un terrain égal, souvent
même privé d'eau, entreprennent, par
des mouvemens de terre aussi coûteux
qu'infructueux, même pour le coup-
d'œil, d'élever des montagnes & de
creuser des précipices; qui, formant
un lit de terre glaise à une rivière en-
tendue d'eau de puits, la font serpenter
à commandement au milieu d'un ter-
rain uni, qui prétendent rassembler
toutes les cultures qu'on trouve à la
campagne, lorsqu'une berge, houe-

rée du nom de colline, est plantée
 de deux ou trois cents sèps de vigne;
 qu'ailleurs un carré de choux ou d'ar-
 tichaux se trouve à côté d'une petite
 piece d'avoine, ou d'une cheneviere
 d'une ou deux perches; qui apportent
 sur leur riviere des rochers, à travers
 lesquelles l'eau forme une petite cas-
 cade dans un terrain sableux ou argil-
 leux, où l'on ne trouve nul autre frag-
 ment de cailloux; qui, au milieu d'isles
 faites à plaisir, construisent dans l'une
 un pavillon à la Turque ou à la Chi-
 noise: dans l'autre, un petit temple;
 ou plutôt le modele d'un temple Grec;
 & suivant que la fantaisie le leur ins-
 pire, font ici un pont-de-pierre & de
 brique, là un autre de mulieres brutes,
 ailleurs un petit pont de planche, le
 tout si rapproché, qu'il s'apperçoit d'un
 même coup-d'œil, sans qu'on puisse
 découvrir une seule raison qui ait dé-
 terminé là ou là ces diverses construc-
 tions; qui tracent ensuite presque à
 plat, de petits chemins tortueux, tels
 que la nécessité de monter les fait pra-
 tiquer sur les lieux escarpés; font enfin
 sabler tous ces sentiers, & les bordent
 de fleurs ou de lignes d'arbustes. Ne

„ s'imagine-t-on pas voir exécuté le ridicule projet du parterre géographique, au moyen duquel le Jardin des Tuileries se trouvoit converti en un plan de Paris ? ”

Les observations que l'Auteur fait dans la suite de cet écrit sur le genre libre, sont fort succinctes; elles convaincront néanmoins l'Artiste ou l'Amateur que ce genre, pour paroître naturel, est assujetti à beaucoup de convenances, & demande, pour parvenir à son but, qui est également de plaire, au moins autant de méditation que le genre régulier.

Suite des Epreuves du Sentiment ; par M. d'Arnaud. Tome III^e. Quatrieme, Anecdote. Liebman. Vol. in-8^o. avec figures. A Paris, chez Delalain, Libr.

L'INFORTUNÉ Liebman nous est ici représenté soulageant ses ennuis par le récit qu'il fait de sa propre histoire à un homme sensible, au Peintre même des Epreuves du Sentiment, qui voyageoit alors en Allemagne. „ Dès mon enfance, lui dit Liebman au commencement de son histoire, je fus frappé d'une vérité qui

„ m'effraya: je vis qu'on ne connoissoit
 „ ni l'amitié, ni l'amour, quoiqu'on en
 „ parlât beaucoup; j'appris à redouter
 „ ces liaisons fondées sur l'intérêt; mon
 „ cœur cependant étoit dévoré du besoin
 „ d'aimer. Mes premiers regards se fati-
 „ guèrent sur un amas de volumes; mais
 „ des livres ne suffisoient pas au bonheur.
 „ Tout ce qui m'entouroit, m'avertissoit
 „ que je mourrois de disette au sein de
 „ l'abondance; que la société ne m'of-
 „ friroit que des simulacres & jamais d'ob-
 „ jets réels; que la délicatesse qui me
 „ tourmentoit, loin d'être satisfaite,
 „ s'irriteroit des faux plaisirs que ce mon-
 „ de si foible, si imposteur me promet-
 „ toit. Je m'étois fait sur-tout une idée
 „ si extraordinaire de l'amour, que je
 „ n'osois à peine m'avouer à moi même
 „ tout ce que je desirois à ce sujet: c'étoit
 „ bien plus que la beauté dont je de-
 „ mandois la perfection; j'aurois voulu
 „ trouver un cœur qui n'eût respiré que
 „ par le mien, qui n'eût formé des vœux
 „ que pour moi seul, qui n'eût pas eu un
 „ sentiment que je ne l'eusse inspiré &
 „ qui ne m'appartînt; en un mot, j'au-
 „ rois souhaité être un autre Pygmalion,
 „ & animer une statue qui m'eût conser-

„cré son existence“. Liebman nous apprend dans la suite de son histoire que maître de ses biens à l'âge de dix huit ans, il s'affermissoit de jour en jour dans cette façon de penser, lorsque la femme d'un de ses Jardiniers vint à mettre au monde une fille qui annonçoit l'assemblage des graces. Cet homme mélancolique faisoit aussi-tôt un projet qui, à tout autre qu'à lui, eût paru extravagant & d'une exécution impossible. Son esprit s'égaroit dans le merveilleux; son cœur s'échauffoit. Il forma le dessein de faire élever Amélie, c'est le nom qu'il avoit donné à cette fille, pour en créer l'objet de cet amour, que peut-être il étoit seul capable de ressentir. Il fit part de ses vues aux parens de l'enfant. Il vouloit qu'Amélie, qu'il avoit choisie pour être un jour son épouse, ne partageât ses premiers regards qu'entre sa mere & lui, & qu'elle fût élevée dans la persuasion qu'il n'y avoit sur la terre, excepté elle & sa mere, d'autre créature que Liebman. Cet Amant mettoit son bonheur à voir cet enfant former ses premiers pas pour aller à lui, articuler ses premiers sons pour répéter son nom, faire usage enfin de ses premiers mouvemens pour lui procurer ses innocentes caresses. Liebman

ajoutoit tous les jours à son plan , & goûtoit de plus en plus le bonheur de voir Amélie répondre à ses vœux. „ Quand je prenois cette charmante enfant sur mes genoux , avoue-t-il dans le récit qu'il fait , c'étoit alors qu'une langueur délicieuse couloit dans mes veines. Mais que les plaisirs de mon cœur étoient au-dessus de ceux de mes sens ! Quelle volupté inconnue à tous les autres humains je me promettois ! Il y aura donc dans l'Univers une créature qui n'existera que pour moi , qui ne sera remplie que du seul désir de me plaire , qui m'aimera sans partage ! Je serai l'unique objet auquel se rapporteront ses sentimens , ses actions , ses plus indifférentes idées ! Amour , amitié , bonheur suprême de deux ames qui ne forment que la même ame , je goûterai donc vos délices ! ”

Amélie élevée en quelque sorte dans le sein de l'Amour , en respiroit tous les sentimens. Liebman étoit aimé & ne pouvoit douter de son bonheur. Mais qu'est ce que l'avantage de plaire lorsqu'on n'a point de rivaux ? La vanité a-t-elle lieu de s'enorgueillir d'un triomphe fondé sur l'ignorance ? „ Si Amélie , se

91 MERCURE DE FRANCE.

„ disoit souvent Liebman, savoit qu'il y
„ a d'autres hommes, si, ses lumieres étent
„ dant les facultés de son ame, elle me fair
„ soit un sacrifice éclatant, alors... voilk
„ le bonheur suprême, & celui dont j
„ m'applaudis lui est bien inférieur." C'et
ainsi que chez les hommes l'opinion at
tere toujours nos jouissances & chasse le
bonheur devant nous. Un cœur surchargé
aime à s'épancher, & Liebman desiroit
encore d'avoir un confident de son a-
mour. Il eut ce confident & ce fut le
terme de son bonheur. La jalousie versa
ses poisons dans le cœur de ces Amans,
& conduisit bientôt la sensible Amélie au
tombeau. Cette mort forme ici un ta-
bleau pathétique & très propre à remplir
le Lecteur des impressions d'une douce
mélancolie, la premiere peut être des
voluptés.

*La Victime mariée, ou Histoire de Lady
Villars, traduite de l'Anglois; par
M. A. 2 parties in-12. A Londres;
& se trouve à Paris, chez Mérigot le
jeune, Libraire.*

Ce Roman est dans la forme épistolaire. Adelaïde Montague répond à l'empressement qu'avoit une de ses amies d'apprendre l'histoire de l'infortunée Lady Villars, dont elle avoit vu le portrait qui l'avoit intéressée. Elle lui fait part des particularités de cette funeste histoire dans ses lettres, auxquelles elle en ajoute plusieurs que lui avoit autrefois écrites Lady Villars. Ces dernières instruisent les lecteurs, des sentimens de cette victime du préjugé qui veut qu'un titre & une fortune soient les seuls objets que l'on recherche dans le mariage. On voit dans la suite de ce roman que le Colonel Walton, pere de Lady Villars, n'auroit jamais consenti à sacrifier le bonheur de sa fille à ce préjugé, sans la condescendance qu'il avoit pour une femme impérieuse, hautaine & dont le caractère naturellement capricieux avoit été gâté par l'habitude de n'éprouver jamais la moindre contradiction. Le Colonel Walton, mari si doux, si complaisant, si foible, nous est cependant représenté ici comme un homme d'esprit. „ Que les femmes sont „ bien dans l'erreur, écrit Adelaïde Montague à son amie, lorsqu'elles établissent „ comme une maxime; *qu'un mari sot est*

„ *le plus aisé à gouverner !* Cette maxime a
 „ tant de fois été démentie par l'expé-
 „ rience, que je m'étonne que nous ne
 „ l'ayons pas effacée depuis long-temps de
 „ notre recueil. Un sot est toujours déci-
 „ sif & attaché à ses opinions, toujours
 „ jaloux de son autorité, toujours effrayé
 „ qu'on n'empiete sur ses droits. Il y a au
 „ contraire mille bagatelles qu'un homme
 „ de sens regarde comme au-dessous de
 „ lui ; & , par l'habitude qu'il contracte de
 „ céder dans les occasions qu'il regarde
 „ comme de peu d'importance, il vient
 „ quelquefois à perdre cette supériorité,
 „ que tout mari devoit conserver dans sa
 „ famille.” Le pauvre Colonel Walton
 étoit une preuve bien frappante de cette
 vérité. Sa fille, née malheureusement
 pour elle, avec un cœur sensible & tour-
 menté par le besoin d'aimer, se vit pri-
 vée d'un amant généreux dont l'amour
 constant & vertueux auroit fait son bon-
 heur. Elle ne trouva au contraire dans ce-
 lui que ses parens lui firent épouser,
 qu'un objet encore plus méprisable par les
 sentimens & le caractère que par la figu-
 re dont on nous trace dans ces lettres un
 portrait ridicule. „ Votre fort, écrivoit
 „ Lady Villars à Miss Adelaïde Monta-

„ que son amie, qui venoit de perdre un
„ époux qu'elle chériffoit, votre sort
„ comparé au mien est encore plus heu-
„ reux. Vos larmes peuvent couler fans
„ contrainte, devant des parens qui tâ-
„ chent d'adoucir vos peines, & qui ne
„ vous en font point un crime: au lieu
„ que moi, infortunée que je fuis, je me
„ vois condamnée à finir mes jours dans
„ un cercle perpétuel de contrainte & de
„ déguifement; à souffrir fans cefse tous
„ les tourmens d'un amour fans espoir;
„ à cacher, sous le masque de la civilité
„ & de la fatisfaction, les véritables fen-
„ timens d'un cœur plein de reffentiment
„ & de mépris. Ah! quelle tâche, Ade-
„ laïde!”

Cette épouse infortunée, fuccombant
enfin sous le poids de ses entuils, s'échap-
pe de la maison de son mari, ou plutôt de
son tyran jaloux & va mourir de langueur
dans un pays étranger. Elle eut du moins,
dans son infortune, la consolation de se
voir regrettée d'un pere qui versa souvent
des larmes ameres sur le sort de sa fille.
L'exemple de ce pere doit apprendre à
ceux qui tiennent sa place que, s'il est per-
mis à un pere de diriger le goût de sa fille
dans le choix d'un époux, il ne doit ja-

mais le contraindre. En effet, si une fille sensible ne peut trouver le bonheur dans un mariage contracté avec indifférence, quel sort lui est réservé lorsque son époux ne paroît à ses yeux qu'un tyran méprisable? Il lui arrivera alors comme à Lady Villars de finir ses jours dans la douleur & dans les larmes, & d'être encore souvent l'objet de la censure d'un public oisif qui, ne jugeant que sur les apparences, est toujours disposé à croire que c'est par esprit de légereté & amour de l'indépendance qu'une femme mariée se plaint de son sort. „ Le plus pur des esprits célestes, qui paroîtroit sur la terre „ sous la forme d'une femme, ne seroit point à l'abri des traits de la calomnie.” Ce passage sert d'épigraphe à ce Roman, où l'Auteur auroit pu répandre plus d'intérêt s'il eût mieux connu l'art des préparations & des nuances. Cet écrit néanmoins attache par quelques détails, & parce qu'il présente aux peres de famille une leçon de conduite souvent répétée, mais que l'on ne peut trop souvent leur remettre sous les yeux.

Journal Littéraire, dédié au Roi, par une Société d'Académiciens. A Berlin, & se trouve à Paris, chez Lacombe, Libraire.

Ce Journal, qui a commencé au mois de Septembre 1772, & dont il paroît déjà quatorze volumes, a le plus grand succès dans les Provinces du Nord de l'Allemagne, & mérite d'être favorablement accueilli en France. Le titre seul de cet Ouvrage, & la dédicace qu'en a agréé un Roi connoisseur, semblent répondre au Public du goût, de la sagesse & de la solidité avec lesquels il est rédigé. Il devoit nous suffire de l'annoncer. Cependant nous croyons devoir, pour la satisfaction de nos Lecteurs, transcrire ici, du moins en partie, la préface que les savans Auteurs ont mise à la tête du premier volume. Ils commencent par se faire à eux mêmes les objections & les reproches qu'on fait d'ordinaire aux Journaux & à leurs Rédacteurs. Quel métier, dit-on, que celui de Journaliste ! Lorsqu'on pourroit employer son loisir & son travail à faire de nouvelles découvertes, à enrichir les sciences & la littérature, perdre l'un & l'autre à mettre en lambeaux

G

„ des livres imprimés , & , dans cette
 „ occupation ; flotter sans cesse entre la
 „ crainte de se faire des ennemis & celle
 „ de manquer à la vérité ; lutter contre
 „ son propre penchant , de peur de don-
 „ ner à un Auteur qu'on aime des louan-
 „ ges qu'il ne mérite pas , & de blâmes
 „ dans un Auteur qu'on n'aime pas et
 „ qu'il y faudroit louer , & le tout pour
 „ amuser la frivolité , pour accoutumer
 „ le Lecteur à se passer de connoissances
 „ approfondies , & même à les mépriser.
 „ car quel autre fruit produisent les Jour-
 „ naux ? Ils ne nous apprennent rien de
 „ nouveau , si ce n'est l'existence d'un
 „ livre que nous aurions également con-
 „ nu , quoiqu'un peu plus tard peut-être.
 „ La liaison des idées , la suite des rai-
 „ sonnemens ne sauroient se trouver
 „ dans un extrait , quelque bien fait qu'il
 „ soit , & il est impossible qu'il le soit.
 „ Un homme se charge d'un Journal
 „ connoît-il toutes les sciences & tous
 „ les arts ? Est-il en état d'apprécier tous
 „ les Ouvrages qui paroissent ? A-t-il
 „ seulement le temps de les lire ? Com-
 „ bien de fois la partialité vient-elle
 „ corrompre la droiture de son jugement ,
 „ & tourner au détriment des Auteurs
 „ son éloquence & ses lumières ? Ouvrez

un Journal : ce sera un bonheur si vous n'y voyés élevés jusqu'aux nues les Ouvrages les plus médiocres ; les plus mauvais même , & rabaissés les plus parfaits. Cette partialité va si loin ; que le plus sûr seroit peut-être d'acheter les livres que les Journalistes censurent , & de laisser dans le magasin des Libraires ceux que les Journalistes approuvent : Ce qui augmente leur tort , c'est qu'un simple particulier n'a aucun droit de s'arroger la Dictature dans la République des Lettres. Après tout , les plus grands efforts d'un Journaliste se réduiront à faire un abrégé d'un bon livre , & tout abrégé sur un bon livre est un sot abrégé , dit Montagne.

Telles sont les plaintes qu'on fait communément contre les Journaux & contre leurs Auteurs ; c'est de regarder les premiers comme inutiles , & de taxer les seconds d'ignorance ou de partialité. Ces griefs sont ici refutés solidement , & d'abord quant à l'inutilité prétendue des Journaux. „ Quel est , continuent les Auteurs de la Préface que nous analysons , quel est le véritable but que se proposent les Gens de Lettres ? C'est , sans doute , d'éclairer le monde , & le seul

„ moyen de l'éclairer, c'est de publier
 „ des livres. Mais les circonstances dans
 „ lesquelles se trouvent la plupart de
 „ Lecteurs, sont cause que, pour bien
 „ des personnes, les meilleurs Ouvrages
 „ ne produisent aucun effet, ou n'en pro-
 „ duisent que trop. ” On fait voir com-
 bien les Journaux servent à la circula-
 tion prompte & rapide des connoissances
 de l'esprit humain ; de quelle utilité ils
 sont pour le Savant, en le mettant à
 portée de connoître & de se procurer les
 livres dont il a besoin pour les matieres
 qu'il veut approfondir, & d'acquérir une
 notice suffisante sur celles qu'il se con-
 tente de ne pas ignorer ; combien ils sont
 indispensables pour l'homme du monde
 qui veut s'instruire, & dont les occupa-
 tions ne lui laissent que peu de temps à
 consacrer à la lecture ; qu'enfin la sen-
 tence de Montagne, quoique vraie en
 général, est fautive en particulier, & ne
 tombe pas sur les Journaux destinés, non
 à abrégér les livres, mais à les faire con-
 noître par ce qu'ils ont de plus impor-
 tant. Les Auteurs de la Préface en con-
 cluent, que mettre en lambeaux des livres
 imprimés, comme on le dit par mé-
 pris, n'est pas un métier aussi ridicule

On le prétend, puisqu'il sert à répandre le goût dans le gros d'une Nation, à éclairer même les plus savans.

A l'égard du reproche même d'ignorance ou de partialité, qu'on fait aux Journalistes, les Auteurs du Journal de Berlin se flattent qu'ils seront à l'abri de cette double inculpation. Le plan qu'ils proposent de suivre dans la composition de cet Ouvrage, est bien propre à garantir de ces imputations. Le voici :

1^o. ,, Afin que nos extraits soient exacts, raisonnés & profonds, nous nous sommes associés en si grand nombre, que chacun de nous ne s'occupera que d'un seul genre d'ouvrage, de la science qu'il possède le mieux ; & de plus, il n'aura qu'un très-petit nombre d'extraits à fournir dans le courant de l'année.

,, Nous serons si attentifs à laisser à chacun son district, que lorsqu'un livre contiendra différentes matières, comme il arrive dans les Collections Académiques, l'extrait sera fait par plusieurs d'entre nous. Nous croyons devoir sacrifier l'uniformité du style à la justesse & à l'exactitude de l'extrait.

20. ,, Nous nous proposons de donner

„ des analyses complètes & de suivre ne
 „ Auteurs pas à pas, lorsque leur mérite
 „ consistera sur-tout dans la méthode
 „ dans l'ordre, le rapprochement & la
 „ suite des idées. Cette manière n'est fa-
 „ vorable ni à la partialité, ni à l'igno-
 „ rance. Elle ne permet pas d'extraire
 „ d'un bon Ouvrage quelques endroits
 „ foibles, & d'un livre foible quelques
 „ morceaux heureux; & nous ne con-
 „ cevons pas qu'on puisse suivre un Au-
 „ teur pas-à-pas, & l'accompagner dans
 „ toute sa marche, sans l'entendre &
 „ même sans l'avoir bien étudié.

3°. „ Nous n'analyserons que des Ou-
 „ vrages capables de faire quelque sen-
 „ sation. Comme les principales langues
 „ sont entendues dans cette Société, nous
 „ trouverons toujours des livres dignes
 „ d'être connus.

4°. „ Nous userons de *la plus grande*
 „ réserve par rapport aux éloges & aux
 „ critiques... nous nous les interdirons
 „ également. Nous prions MM.. les Au-
 „ teurs de faire attention à cet article,
 „ & de ne pas trouver mauvais que nous
 „ n'ajoutions pas à leurs noms les épi-
 „ thetes honorables que nous leur accor-
 „ dons dans notre cœur, mais que nous

ménagerons dans nos extraits, dans lesquels nous ne ferons que simples rapporteurs. Ce ne sera pas nous, ce sera le public qui remarquera les fautes & les beautés qui les rachètent; nous entendons toutes les beautés essentielles & quelques beautés de détail: car il n'est pas possible de faire passer dans un extrait toutes celles de la dernière sorte.

5°. „ S'il se présente à notre esprit quelque objection contre les principes de l'Auteur, ou contre les conséquences qu'il en tire, nous les proposerons comme des doutes, dont nous laisserons la décision au Public.

„ En faisant un extrait, nous découvrirons peut-être quelques questions importantes, que notre Auteur n'aura pas examinées; si nous nous croyons en état de les approfondir, nous nous en occuperons, mais dans des articles séparés.

„ Nous comptons sur l'indulgence du Public s'il nous arrive quelquefois de nous livrer, malgré nous, à notre goût particulier, aux inconstance passagères du temps, à l'esprit de la Nation, aux préjugés courans: au moins nous ne

„ nous écarterons jamais des égards qu'on
 „ doit aux talens supérieurs du génie. Ha-
 „ sarder quelque supplément à leurs re-
 „ cherches, proposer quelques doutes sur
 „ quelque-une de leurs assertions, n'est cer-
 „ tainement pas leur manquer, ni à plus
 „ forte raison se déclarer leur ennemi”.

Tel est le plan du Journal que nous
 annonçons : il est digne des Savans qui
 l'ont formé.

C O N D I T I O N S .

Chaque volume, grand in-12, beau
 papier, d'environ 360 pages, est divisé
 en cinq parties égales. La première sera
 consacrée à des ouvrages de mathémati-
 ques, pures ou mixtes; la deuxième, à
 des ouvrages de physique générale & ex-
 périmentale; la troisième, à des ouvrages
 de philosophie spéculative; la quatri-
 ème, à des ouvrages de littérature & la
 cinquième enfin à l'annonce des ouvrages
 nouveaux non analysés, aux nouvelles
 littéraires, & à de petites pièces fugi-
 tives.

On ne donnera d'abord que six volu-
 mes par an, tous les deux mois un, & le

prix de l'abonnement est de 15 liv. pour la France; on peut commencer à telle année que l'on juge à propos. Les quatorze volumes, déjà publiés, de ce Journal, se trouvent à Paris chez Laçombe, Lib. rue Christine, ou chez M. Roffel, Correspondant dudit Journal, rue du Grand Chantier, lesquels en recevront aussi les souscriptions. C'est à ce dernier que les François qui auront quelques articles à y faire insérer, sont priés de les adresser, francs de port.

Traité de la dissolution des Métaux, par M. Monet, des Académies Royales des Sciences de Stockholm, de Turin, de Rouen & de la Société Littéraire d'Auvergne. Vol. in-12. de 352 pages Prix, 3 liv. relié. A Amsterdam; & se trouve à Paris, chez Didot l'aîné, Libraire & Imprimeur.

LA dissolution des Métaux, partie très-intéressante de la Chymie, & celle qui influe le plus sur les arts, méritoit un traité particulier, & ce traité ne pouvoit être mieux rempli que par un Chymiste qui, éloigné de tout esprit de système, s'est appliqué uniquement à rassem-

bler des faits, fruits de ses propres expériences. Ces esprits systématiques qui courent après de veines théories que quelques faits établissent, & que d'autres faits détruisent, pourront se convaincre, en lisant ce nouvel ouvrage, que la cause qui fait agir les corps n'est pas la même dans tous, & que les corps qui se ressemblent le plus, diffèrent essentiellement entre eux. Ils reconnoîtront que la Nature les a formés indépendamment les uns des autres; & a mis autant de variétés chez eux, que dans les autres parties qui composent ce vaste Univers.

Kunkel nous avoit déjà donné une suite d'expériences sur la dissolution des métaux. M. Monet s'est fait un devoir de le citer dans son traité, ainsi que les autres Auteurs qu'il a consultés. Au reste il a eu soin d'écarter de son ouvrage les faits généralement connus; ou s'il en a rappelé quelques uns, ç'a été uniquement dans le dessein de faire un tout de différentes parties éparées dans divers ouvrages, & de former en quelque sorte un arbre généalogique sur la dissolution des métaux dont les rameaux embrassent tous les travaux & les livres des Chymistes, mais sans vouloir s'approprier ces rameaux.

Histoire de Lorraine, par M. l'Abbé Bexon; proposée par souscription; chez les principaux Libraires de chaque Ville, & à Paris chez Valade, Sallant & veuve Defaint.

La Lorraine a été gouvernée, durant une longue suite de générations, par des Princes bons, généreux, bienfaisans, & qui ont fait régner avec eux les arts, les mœurs & la paix. Ce petit Etat a eu ses Trajans & ses Titus, & c'est dire assez que son Histoire peut être utile au bonheur des Nations. Cette Histoire cependant est peu connue. Ce n'est pas qu'elle n'ait été écrite bien des fois; elle a ses anciens Auteurs; Duboulay, Chantereau le Fevre, Vassebourg, &c. mais ils ont rempli leurs écrits de discussions & de problèmes de généalogie: leur langage d'ailleurs a beaucoup vieilli & peut rebuter le Lecteur. Dom Calmet est venu qui a rassemblé plusieurs fragmens & divers Mémoires peu connus; & à force de compiler, il a formé une Histoire de Lorraine en six volumes in-folio. Les recherches & les discussions de cet Ecrivain laborieux ont guidé M. l'Abbé Bexon

dans la nouvelle Histoire de Lorraine qu'il entreprend, & qu'il faut bien distinguer d'un *Abrégé chronologique, de l'Histoire de Lorraine*, en deux volumes in-8°. annoncé dans plusieurs papiers publics.

M. l'Abbé Bexon nous prévient dans un *Prospectus*, que trois discours serviront d'introduction à son Histoire de Lorraine, & renfermeront, dans une exposition rapide, les événemens qui se sont succédés en Europe dans l'espace de mille ans. Le premier a pour objet les Gaules conquises par les Romains; le second, les Gaules conquises par les Francs; le troisieme, l'Austrasie ou le Royaume de Lorraine. „ Ces discours, „ est-il dit dans le *Prospectus*, comprennent tout ce qu'on fait des plus hautes „ antiquités du Pays. Ils peignent les „ fiers Germains & les Ganlois nos peres. „ On verra les vastes conquêtes des Romains dans ces régions, les contre-coups „ qu'y fit ressentir la destruction de leur „ Empire, les ravages universels des „ Barbares, l'étendue de la puissante „ Austrasie, sa chute, & la naissance de „ la Lorraine au milieu des débris de la „ Maison de Charlemagne. Arrivée à la

„ formation de l'Etat de Lorraine, l'His-
 „ toire prend une marche plus lente
 „ chaque regne est compris sous le nom
 „ de son Prince. Rien de ce qui peut
 „ retracer la législation, les mœurs, les
 „ opinions, le caractère des siècles & des
 „ hommes, n'a été négligé. Quelquefois
 „ le fil paroît interrompu; les événemens
 „ restent isolés: ce sont les lacunes des
 „ annales, ce sont les pertes de l'anti-
 „ quité. On a rejeté au frontispice de
 „ chaque regne tout ce qui a pu être
 „ compris & montré clairement sous le
 „ nom de *chronologie*, les alliances, les
 „ Descendans, les Princes contempo-
 „ rains. Debarrassée de ces détails l'His-
 „ toire marche plus libre & plus franche,
 „ sans avoir la difficulté de les placer,
 „ ni l'inquiétude de les oublier. A la
 „ suite des regnes de nos Princes est
 „ placé celui de Stanislas, non moins
 „ cher à la Patrie. Une notice, remplie
 „ de siècle en siècle, fera connoître les
 „ Hommes illustres, les Savans & les
 „ Artistes, & servira sans doute à di-
 „ minuer un préjugé créé par l'ignorance
 „ ou peut-être par l'envie. Enfin le der-
 „ nier morceau de cette Histoire sera
 „ une histoire naturelle du Pays. L'hom-

110 MERCURE DE FRANCE:

„ mé va recueillant sans cesse les faits
„ incertains & passagers de l'homme,
„ sans remarquer seulement les faits im-
„ mortels & admirables de la nature”.

Cette Histoire formera deux volumes in-8°. Le prix sera de 6 liv. pour les Souscripteurs, & de 9 pour ceux qui n'auront pas souscrit. On ne payera la souscription qu'en recevant le premier volume, que le second suivra de près.

Réflexions philosophiques sur l'impôt, où l'on discute les principes des Economistes, & où l'on indique un plan de perception patriotique, accompagnées de notes. Par Jérôme Tifaut de la Noue.

Disciplina imperandi est amara quod multis expedit quoniam respublica nimium soliditatis accipit, si tributiorum facultas illaesa consistit.

Caesiod. Lib. IX. Epist. 9.

Vol. in-8°, de 360 pages, avec fig.
prix 3 liv. A Paris, chez la Veuve Barrois & Fils, & chez Didot l'aîné, Libraire & Imprimeur.

L'Auteur fait des observations préliminaires sur les différentes causes qui rendent la perception de l'impôt difficile. Il donne un tableau abrégé de ce qui rend la Société essentielle à l'homme, & de ce qui peut contribuer à la consolider. Il rappelle ce mot ingénieux de Pittacus, le Législateur de Mytilene. „ La preuve d'un bon gouvernement, disoit ce Sage, n'est pas que les Peuples craignent le Prince, mais qu'ils craignent pour lui”.

L'Auteur indique les principes que l'on doit suivre dans l'imposition. Il passe ensuite dans le corps de l'Ouvrage à la discussion des idées *sophistiquées*, pour nous servir de son expression, de la plupart des Economistes: „ idées, dit-il, qui ressemblent fort aux brillantes propositions des Adeptes; avec eux, l'on voit toujours la pierre philosophale jusqu'à l'instant où l'opération s'acheve”.

L'Auteur s'arrête sur-tout à discuter le *Nouveau Plan d'imposition économique*, publié, il y a quelque temps, parce qu'il a pour base les principes généraux qu'il combat dans son Ouvrage. Il finit par donner un plan de perception qu'il ap-

pelle patriotique. On y reconnoît effectivement les vues d'un bon Citoyen. L'Auteur fait voir la difficulté d'imposer les terres, l'impossibilité de le faire dans une proportion juste, & l'inconvénient qui en résulte pour le consommateur. Il cherche une pratique d'impôt où celui qui paye, puisse, sans gêne, payer toujours; où le luxe & la richesse soient obligés de fournir au fisc la majeure partie des sommes.

Un problème d'économie politique, très important à résoudre, seroit celui-ci: „ Trouver un plan d'imposition où „ l'on se serviroit des mœurs pour obtenir l'impôt, & de l'impôt pour conserver les mœurs”. Nous ne déciderons point si M. de la Noue a résolu ce problème; mais nous pouvons assurer de moins que cet Ecrivain estimable l'a eu devant les yeux en dictant ses réflexions sur l'impôt.

Traité du farcin, maladie des chevaux, & des moyens de le guérir; Ouvrage utile & nécessaire aux Ecuyers, Cavaliers, Militaires, &c. aux Marchands de chevaux, Fermiers, Laboureurs, Entrepreneurs de voitures, & généralement

lement à toutes personnes qui sont obligées par état d'employer le service des chevaux. Par M. Hurel, Maître Maréchal à Paris, Troisième édition. Brochure in-8°. de 45 pages. Prix 30 sols. A Paris, rue St. Jean de Beauvais, la première porte cochère au-dessus du Collège.

LES différentes éditions de ce petit Traité seront d'autant mieux accueillies, que l'instruction y est toujours appuyée sur l'expérience.

Recueil d'observations sur les différentes méthodes proposées pour guérir la maladie épidémique qui attaque les bêtes à cornes; sur les moyens de la reconnoître par-tout où elle pourra se manifester; & sur la manière de désinfecter les étables. Par M. Félix Vicq d'Azyr, Médecin envoyé par les ordres du Roi dans les Provinces où règne la contagion. Brochure in-4°. A Paris, de l'Imprimerie Royale.

CES observations, fruit d'un zèle éclairé & d'une expérience consommée, doivent se trouver entre les mains de
H

tous ceux qui vivent à la campagne, ou qui sont dans le cas de veiller sur les bestiaux. Le Gouvernement, après avoir donné les ordres les plus sages & les instructions les mieux circonstanciées, après avoir indiqué des moyens sûrs & faciles pour reconnoître l'épizootie partout où elle se manifestera, n'a-t-il pas lieu d'attendre la cessation entière de ce fléau? Si, par un accord heureux & unanime, les Puissances Etrangères prenoient le même parti, ne pourroit-on pas raisonnablement espérer de voir enfin tout-à-fait disparoître cette terrible maladie, qui, en désolant les campagnes, détruit les véritables richesses d'un Etat?

Mémoire sur les Pays de l'Asie & de l'Amérique situés au Nord de la Mer du Sud; accompagné d'une carte de comparaison des plans de MM. Engel & de Vaugondy; avec le plan des cartes modernes. Par J. N. Buache, Géographe ordinaire du Roi. Broch. in-4^o. de 22 pag. A Paris, chez l'Auteur, rue du Foin St. Jacques.

M. Buache entreprend dans ce Mé-

espoir de défendre les cartes modernes contre les raisonnemens de MM. Engel & de Vaugondy. M. Buache, fondé sur de bonnes observations astronomiques, suivant le jugement même qu'a porté l'Académie Royale des Sciences sur ce Mémoire qui lui a été présenté, réussit mieux que MM. Engel & de Vaugondy à déterminer la vraie position géographique du Kamtschatka. Quant aux autres parties, il n'y a aucune certitude de part & d'autre ; mais les raisonnemens de M. Buache paroîtront pour le moins aussi concluans que ceux des deux autres Géographes.

A N N O N C E S,

ON trouve actuellement chez Lacombe, Libraire, les Livres suivans, dont il s'est rendu propriétaire.

Abrégé chronologique de l'Histoire du Nord, ou des États de Dannemarck, de Russie, de Suede, de Pologne, de Prusse, de Courlande, &c. avec des remarques particulieres sur le génie, les mœurs, les

116 MERCURE DE FRANCE.

usages de ces Nations ; sur la nature & les productions de leurs climats ; ensemble un précis historique concernant la Lapponie, les Tartares, les Cosaques, les Ordres militaires des Chevaliers Teutoniques & Livoniens ; la notice des Savans & illustres, des Métropoles & Patriarches de Russie ; des Archevêchés & Evêchés de Pologne, des Princes contemporains, &c. Par M. Lacombe. 2 vol. in-8°. rel. prix 12 l.

Abrégé chronologique de l'Histoire Ecclesiastique, &c. Par M. Macquer ; 3 vol. in-8°. rel. 18 liv.

Annales Romaines, ou abrégé chronologique de l'Histoire Romaine ; par le même ; 1 vol. in-8°. prix rel. 6 liv.

Abrégé chronologique de l'Histoire de l'Espagne & du Portugal ; par MM. Macquer & Lacombe ; 2 vol. in-8°. reliés ; prix 12 liv.

Dictionnaire portatif des Beaux-Arts, ou abrégé de ce qui concerne l'architecture, la sculpture, la peinture, la gravure, la poésie & la musique, &c. par M. Lacombe ; vol. in-8°. rel. prix 4 liv. 10 sols.

Le Spectacle des Beaux-Arts, ou considérations touchant leur nature, leurs objets, leurs effets & leurs regles principales, &c. par M. Lacombe; in-12. rel. prix 2 l. 10 s.

Dictionnaire Ecclésiastique & canonique portatif, ou abrégé méthodique de toutes les connoissances nécessaires aux Ministres de l'Eglise, & utiles aux Fideles qui veulent s'instruire de toutes les parties de la Religion; par une Société de Religieux & de Jurisconsultes; 2 vol. in-8. rel. prix 9 liv.

LIVRES NOUVEAUX.

La France illustre, ou le Plutarque François; par M. Turpin: année 1775. III^e cahier in-4^o. contenant l'Histoire ou l'Eloge historique du Maréchal de Belle-Isle, avec le portrait gravé. Prix 3 liv. séparément, & 36 liv. les 13 cahiers par souscription. A Paris chez l'Auteur, & chez Lacombe, Libraire, rue Christine.

H 3

Physique du Monde démontrée par une seule cause & un seul principe commun à tous les corps en général, propre à chacun d'eux en particulier, & prouvé par l'expérience. Par P. B. Deshayes, Docteur en Médecine, Médecin ordinaire de la Maison du Roi - in-8°. A Versailles, chez B'iaizot, Libr.; & à Paris chez Valade, Libraire.

Nouvelles expériences & observations sur le fer, relativement à ce que M. de Buffon a dit de ce métal, dans l'introduction à l'histoire des minéraux. Par M. Ducoudray, Capitaine d'Ouvriers au Corps de l'Artillerie, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences. A Upsal, & à Paris chez Ruault, Libraire.

Les Devoirs du Prince réduits à un seul principe, ou discours sur la Justice; dédié au Roi; deux parties en un volume in-8°. Par M. Moreau, Historiographe de France. A Versailles, de l'Imprimerie du Roi; & à Paris, chez Moutard, Libraire.

Nous rendrons compte dans le prochain *Mercure* de cet Ouvrage impor-

tant, qui établit la gloire du Souverain
& le bonheur des Peuples.

Connoissances des Temps pour l'année
bissextile 1776, publiée par l'ordre de
l'Académie Royale des Sciences, &
calculée par M. Jeurat, de la mê-
me Académie; in 8°. de l'Imprimerie
Royale; chez Panckoucke, Libr.

C'est la 98^e publication, sans inter-
ruption, de la *Connoissance des Temps*,
qui a été successivement entreprise par
M. Picard en 1679, par M. le Fevre
en 1685, par M. Lieutaud en 1702,
par M. Godin en 1730, par M. Ma-
raldi en 1735, par M. de Lalande en
1760, enfin par M. Jeurat en 1775.
Ce dernier volume, plus considéra-
ble que les précédens, renferme beau-
coup de tables de calcul, & d'objets
relatifs à l'astronomie, à la mesure
des lieux & des temps, & à la na-
vigation.

Les Hommes de Prométhée, poëme,
par M. Colardeau. Brochure in-8°. A
Paris, chez le Jay, Libraire.

H 4

Le Barbier de Séville, ou la Précaution inutile, Comédie en quatre actes ; par M. de Beaumarchais ; représentée & tombée sur le Théâtre de la Comédie Française aux Tuileries, le 23 de Février 1775.

. . . Et j'étois pere, & je ne pus mourir!

Zaire, Acte II.

Précédé d'une *Lettre modérée sur la chute & la critique du Barbier de Séville*; in-8°. A Paris, chez Ruault, Libr.

Physiologie des corps organisés, ou Examen analytique des animaux & des végétaux, comparés ensemble, à dessein de démontrer la chaîne de continuité qui unit les différens regnes de la Nature. Edition Française du Livre publié à Manheim sous le titre de *Physiologie des Mouffes*. Par M. de Necker, Botaniste & Historiographe de l'Electeur Palatin, Associé de plusieurs Académies, &c. &c. in-8°. A Bouillon, & à Paris chez La-combe, (& à Amsterdam chez Rey.)

Dictionnaire historique & géographique

portatif d'Italie, contenant une description des Royaumes, des Républiques, des Etats, des Provinces, des Villes & des lieux principaux de cette contrée; avec des observations sur le commerce de l'Italie, sur le génie, les mœurs & l'industrie de ses Habitans, sur la musique, la peinture, l'architecture; sur les choses les plus remarquables, soit de la nature, soit de l'art; ensemble l'histoire des Rois, des Papes, des grands Hommes, des Ecrivains & des Artistes célèbres, des Guerriers illustres; & une exposition des loix principales, des usages singuliers, & du caractère des Italiens. Ouvrage dans lequel on a rassemblé tout ce qui peut intéresser la curiosité & les besoins des Naturels du Pays & des Etrangers. 2 vol. grand in-8°. d'environ 700 pages chacun. Prix 12 liv. reliés. A Paris, chez Lacombe, Libraire, 1775.

Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles & dans les arts qui en dépendent; savoir: l'espace, le vuide, le temps, le mouvement & le lieu; la matiere ou les corps; la terre; l'eau; l'air, le

fon; le feu; la lumiere & les couleurs; l'électricité; l'astronomie physique; le globe terrestre; l'économie animale; la chimie; la verrerie; la teinture. Avec un abrégé de la vie des plus célèbres Auteurs dans ces sciences. Par M. Savérien. 1 vol. in-8°. Prix 5 liv. relié. A Paris, chez Lacombe, Libr. rue Christine, 1775.

Les Idylles de M. Berquin ne se trouvent plus que chez Ruault, Lib.

Le Second Recueil vient de paroître en deux éditions, pour répondre aux deux éditions qui se sont faites du premier Recueil. Ce second Recueil, comme le premier, est orné de douze figures gravées par les meilleurs Artistes. Prix 6 liv. broché.

On trouve chez le même Libraire les deux parties reliées en un seul volume, veau fauve, doré sur tranche, prix 12 l. & une petite édition des deux parties en un volume, avec un frontispice gravé, prix 1 liv. 4 sols br. & 2 l. rel. en veau fauve, doré sur tranche.

L'Avare, Comédie de Moliere, en cinq actes, mise en vers, avec des changemens; par M. Mailhol. De l'Imprimerie de

Bouillon. Brochure in-8°. de 142 pages; prix 24 s. broché. A Paris, chez La-combe, Lib.

Prospectus imprimé à Berlin.

Médailles sur les principaux événemens de la Maison de Brandebourg, depuis Frédéric-Guillaume, dit le grand Electeur, jusqu'à Frédéric le Grand II du nom & troisième Roi de Prusse; avec les explications historiques de tout ce qui concerne les événemens sur lesquels ces médailles ont été frappées. A Berlin, chez G. J. Decker, Imprim. du Roi, 1775.

L'Histoire d'une Nation ne sauroit nous être rendue avec plus de précision, de certitude & de vérité que par la voie des médailles: ce sont des momumens qui constatent les faits les plus mémorables, en établissent l'authenticité, en déterminent la nature, en indiquent l'importance & en fixent l'époque; c'est par le moyen des médailles que les tems les plus reculés des Grecs & des Romains, nous sont connus d'une manière plus parfaite que tout ce qui concerne les autres Peuples de l'antiquité. Les grandes actions des hommes illustres, la suite des événemens qui ont contribué à l'agrandissement & à la décadence des Empires, tout ce qui a eu quelque influence remarquable sur la prospérité & le bonheur des hommes, sur les sciences & les arts, sur les établissemens avantageux à la société, se trouve empreint sur ces métaux, de manière à en porter le souvenir & l'image jusques chez nos derniers neveux. Un autre avantage non moins considérable, c'est que les mé-

dailles prouvent par elles-mêmes à quel degré les arts ont été cultivés & perfectionnés à l'époque où elles ont été frappées; ainsi un recueil de médailles doit doublement intéresser la Nation qui en est l'objet, & tous ceux qui aiment les arts & les sciences.

Mais les recueils de cette espèce deviennent bien plus importants encore lorsqu'ils ont pour objets les faits d'une Nation célèbre, d'une Nation qui a fait de grandes choses; lorsqu'elles transmettent les époques les plus brillantes de cette Nation, qu'elles en peignent les efforts les plus étonnans & les progrès rapides; lorsqu'elles conservent l'image & les traits des grands hommes qui l'ont servie, élevée, agrandie, & portée au rang des Nations les plus célèbres.

Sans doute que, d'après ces considérations, on nous fera gré d'avoir enrichi la Littérature de l'Ouvrage que nous annonçons au Public. Eh! quelle Nation a produit en si peu de temps & tant de grands hommes & tant de grandes choses? Quelle Nation a plus de titres pour attirer & fixer l'attention de notre siècle?

Cet Ouvrage sera exécuté dans le même format que les Mémoires de Brandebourg, c'est-à-dire que ce sera un grand in-40. Il renferme environ trois cents médailles, outre plusieurs autres tailles-douces analogues au sujet, & les bustes des quatre Princes dont on y verra les regnes glorieux; ces bustes seront accompagnés d'un précis historique des regnes de ces Princes; le tout sera exécuté avec le plus grand soin & sur le plus beau papier; les tailles-douces seront gravées dans le goût antique & par les plus habiles Maîtres.

La souscription sera ouverte jusqu'à la fin de cette année 1775; les Souscripteurs payeront trois ducats, & quatre ducats s'ils veulent l'avoir sur du papier fin d'Hollande; ceux qui n'auront pas souscrit en payeront trois Frédéric's d'or. On remettra aux Souscripteurs un billet imprimé & signé par l'Auteur, M. Ricaud de Tirgale, Lieutenant-Colonel Ingénieur au service de S. M., & par l'Editeur: on fera remettre le prix de la souscription à l'Imprimeur du Roi, Decker, lequel remettra l'exemplaire à tous ceux qui auront payé à temps; ce ne sera qu'à la fin de l'année 1776 que l'on pourra livrer l'Ouvrage.

On peut souscrire à Paris chez M. Metra, Agent du Roi de Prusse, rue St. Victor.

A C A D É M I E S.

I.

N I S M E S.

*Séance publique de l'Académie Royale
de Nismes.*

L'ACADÉMIE de Nismes a tenu sa séance publique le 13 Juin 1775. M. le Comte

de Marcillac, Capitaine de Cavalerie, Gentilhomme de Monseigneur le Prince de Conti, Chancelier, en a fait l'ouverture, en l'absence du Directeur, par un Discours destiné à servir d'introduction à un Ouvrage sur les Loix de Lycurgue.

M. Baragnon, Juge-Mage d'Uzès, Associé de l'Académie, a lu une Ode à la Jeunesse, pour l'exciter au travail.

M. Vincens, Négociant, a lu un Essai historique sur l'origine de la soie, principalement par rapport au commerce que la Ville de Nîmes fait de cette matière.

M. le Baron de Marguerittes a lu un Poëme sur la piété filiale.

M. de Vallongue, après avoir fait connoître les regrets de la Compagnie sur la maladie de M. l'Abbé de Mérez, Prévôt de la Cathédrale & Directeur de l'Académie, lut quelques morceaux détachés du Discours que ce dernier avoit préparé pour l'ouverture de la séance.

Enfin M. Séguier, Secrétaire perpétuel, annonça que le prix qu'on devoit donner à cette séance étoit réservé pour l'année prochaine, & finit par la lecture du Programme ci-joint.

Programme de l'Académie Royale de
Nismes.

L'Académie avoit proposé pour le sujet du prix de l'année 1775, l'*Eloge de l'Esprit de Fléchier, Evêque de Nismes*. Elle desiroit depuis long-temps de s'acquitter de la reconnoissance qu'elle devoit à la mémoire de ce Prélat illustre, qui fut son restaurateur, & lui procura l'association de l'Académie Française.

L'Académie se flattoit de voir un grand nombre d'Orateurs célébrer à l'envi les vertus & le savoir d'un Evêque également recommandable aux Lettres & à la Religion. Le petit nombre & la médiocrité des Pièces qui lui ont été adressées, la déterminent à proposer le même sujet pour l'année prochaine.

C'est à regret qu'elle s'est vue forcée d'exclure deux Ouvrages dont les Auteurs se font fait connoître. L'un a pour devise: *Vir bonus, dicendi peritus*; l'autre *Studio eloquentiæ, sapientiæque notus*.

Le prix de 300 liv. sera délivré, & l'Ouvrage qui l'aura mérité sera lu à la séance publique du mois de Juin 1776.

Les paquets seront adressés, francs de

port, au Secrétaire perpétuel de l'Académie. Ils ne seront pas reçus après le 31 Mars 1776.

Chaque Auteur mettra une devise à la tête de son Ouvrage; il y joindra un billet cacheté, qui contiendra la même devise, son nom & le lieu de sa résidence.

Les Membres de l'Académie, les Associés & les Auteurs qui se seront fait connoître directement ou indirectement, ne seront pas admis au concours.

II.

D I J O N.

Prix proposés par l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, pour les années 1775, 1776 & 1777.

L'Académie a annoncé, depuis trois ans, que le prix de 1775 seroit adjugé à celui qui auroit donné la réponse la plus satisfaisante à la question suivante:

Quels sont les avantages que les mœurs ont retirés des Exercices & des Jeux publics, chez les différens Peuples & dans les différens temps où ils ont été en usage ?

On

On a vu dans les Programmes des années précédentes, que l'Académie souhaite que ceux qui aspireront à ce prix, considèrent les exercices & les jeux publics du côté moral & politique, & fassent sentir jusqu'à quel point on doit regretter de les avoir abandonnés. Elle espere que l'importance du sujet proposé aura fait faire d'heureux efforts, & qu'elle n'aura pas, comme dans les deux dernières années, le désagrément de refuser la couronne promise.

Le prix de 1773 ayant été réservé, celui de 1776 sera double, & aura pour sujet la même question de Médecine pratique proposée pour 1773, savoir:

Quelles sont les maladies dans lesquelles la Médecine agissante est préférable à l'expectante, & celle-ci à l'agissante; & à quels signes le Médecin reconnoît qu'il doit agir ou rester dans l'inaction, en attendant le moment favorable pour placer les remèdes?

Depuis plusieurs siècles les Médecins sont partagés sur cette grande question. Les agissans & les expectans croient leur système pratique autorisé par des raisonnemens concluans & des expériences décisives. Le moment où doit se dissiper l'illusion qu'ils se font nécessairement les

uns ou les autres, semble préparé par les lumieres que la philosophie a portées de nos jours sur tous les objets. L'Académie espere que le prix qu'elle propose aujourd'hui, hâtera la révolution que l'on est dans le cas de prévoir, & qui doit ramener à une méthode uniforme.

L'importance du sujet qui a déjà été proposé pour le prix de 1771 & pour celui de 1774, a décidé l'Académie à le proposer encore pour 1777, en triplant le prix. Elle le partagera, si plusieurs Mémoires remplissent ses vues; mais si elle n'a pas la satisfaction de pouvoir le décerner, elle renoncera à l'espoir d'obtenir la solution qu'elle desire, & emploiera les trois médailles à diriger l'émulation sur d'autres objets.

L'Académie demande donc encore pour le prix de 1777, que l'on détermine.

L'action des acides sur les huiles, le mécanisme de leur combinaison, & la nature des différens composés savonneux qui en résultent.

Les Auteurs sont invités à indiquer dans les trois regnes les productions naturelles les plus simples qui participent de l'état savonneux acide; à essayer en

ce genre de nouvelles compositions; à exposer leurs propriétés générales; à désigner leurs caractères particuliers, & à ne présenter leur théorie qu'appuyée de l'observation & de l'expérience.

Les Mémoires seront écrits en françois ou en latin, & l'on sera libre de leur donner l'étendue nécessaire.

Tous les Savans, à l'exception des Académiciens résidans, seront admis au concours. Ils ne se feront connoître ni directement, ni indirectement; ils inscriront seulement leurs noms dans un billet cacheté, & ils adresseront leurs Ouvrages, francs de port, à M. Maret, Docteur en Médecine, Secrétaire perpétuel, qui les recevra jusqu'au 1^{er} Avril inclusivement des années pour lesquelles ces différens prix sont proposés.

Le prix fondé par M. le Marquis du Terrail & par Madame Crussol d'Uzès de Montausier, à présent Duchesse de Caylus, consiste en une médaille d'or de la valeur de 300 liv. portant, d'un côté, l'empreinte des armes & du nom de M. Pouffier, Fondateur de l'Académie; & de l'autre, la devise de cette Société littéraire.

S P E C T A C L E S.

O P E R A.

L'ACADÉMIE royale de Musique continue les représentations de *l'Union de l'Amour & des Arts*, en attendant *Cythere assiégée*, Opéra comique en trois actes, par M. Favart, remis en musique par M. le Chevalier Gluck, & qui doit être joué dans le commencement d'Août.

Le projet de M. le Chevalier Gluck fut d'abord de donner ce ballet alternativement avec l'Opéra d'*Iphigénie*: il distribua même les rôles de son Opéra-comique aux sujets qui ne représentoient point dans *Iphigénie*; mais la difficulté de faire marcher ensemble deux Pièces nouvelles, qui entraînoient trop d'apprêts, l'engagerent à abandonner son dessein: cependant il demande & ceux qui veillent, en son absence, à l'exécution scrupuleuse de ses intentions, exigent que rien ne soit change à sa distribution; ce qui pourra priver le Public de voir quelques Acteurs & Actrices qui ont coutume de remplir ses premiers rôles dans la nou-

veauté. Au reste, jamais Piece de Théâtre n'aura été préparée, répétée & disposée avec plus de soins. Nous savons que l'on en a fait au moins vingt répétitions, au lieu de sept à huit, au plus, que l'on a coutume de faire. M. Gluck mérite sans doute à tous égards d'être excepté; & il faut que ses Admirateurs ne puissent reprocher aucune négligence pour l'intérêt de sa gloire. Ce célèbre Compositeur a donné en partant son entière confiance à M. le Berton Administrateur de l'Opéra, dont il connoît les talens & le *faire* agréable. M. le Berton a bien répondu à cet honneur par ses soins, par son zèle & par son activité; il a suppléé à ce que M. le Chevalier Gluck n'avoit pu faire avant son départ de Paris; il a travaillé & composé durant plusieurs mois, d'après les additions, les changemens & le dénouement que M. Favart a jugés nécessaires; il a composé en outre six grands morceaux de musique pour la fête du dernier acte, parmi lesquels il y a la *passacaille*, la *chaconne*, &c. Comme on fait que la musique de M. le Chevalier Gluck doit faire époque & causer une révolution sur le Théâtre Lyrique, il a paru important de ne pas laisser ignorer ce qu'il a fait & ce qu'on a fait.

pour lui. Nous rendrons compte dans le prochain Mercure du succès de cet Opéra.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LES Comédiens François ont donné le mercredi 26 Juillet la première représentation des *Arfacides*, Tragédie nouvelle en six actes, par M. Perault de Beausole.

Le plan de cette Tragédie a paru fort étendu & très-compiqué, & passant les bornes prescrites par le génie & par l'expérience. Un des successeurs d'Arface, Roi des Parthes, est fait prisonnier dans un combat que lui livre le Roi de Bithinie avec le secours des Romains. Il a échappé à la mort par la générosité de son frère, qui, le voyant en danger, & sachant qu'on en vouloit au Roi, lui arrache le bandeau royal, en ceint son front, devient l'objet des poursuites du vainqueur furieux, & subit le trépas. Le Prince captif aime une Romaine & en est aimé; il ose cependant conspirer contre Rome; il engage même dans son parti le Roi de Bithinie; mais

il trouve dans ce Roi un rival jaloux & terrible. Son nom & sa passion sont découverts; il succombe au moment de voir réaliser ses grands projets. Le Roi de Bithinie ne peut lui-même supporter l'infortune de son Amante, & se tue. Nous ne pouvons donner qu'une idée très-imparfaite de cette Tragédie, qui a été peu entendue, à cause du tumulte & de l'agitation d'une assemblée nombreuse. On fera sans doute quelques changemens à la seconde représentation, annoncée pour le samedi suivant. Nous en parlerons plus en détail dans le prochain volume.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens se disposent à donner incessamment la *Belle Arsenne*, Comédie nouvelle en trois actes, par M. Favart, imitée d'un conte de M. de Voltaire, & mise en musique par M. Monigny.

On prépare aussi à ce Théâtre la *Colonie*, Comédie traduite ou imitée d'un Intermede Italien, dont la musique est de Sacchini.

Mademoiselle de Villeneuve a joué, depuis la fin de son début, le rôle d'*Anette* dans la pièce d'*Anette & Lubin*, celui d'*Agathe* dans l'*Ami de la Maison*, & de *Zémire* dans la pièce de ce nom. On desire & on espere voir plus souvent cette charmante Cantatrice dans les rôles qui sont convenables à son âge, à son jeu & à ses talens. Les Actrices ses rivales ont tant d'avantages & de moyens de plaire, qu'elles ne doivent point craindre de partager avec cette jeune Débutante.

A R T S.

GRAVURES.

I.

Collection de tableaux, bronzes, marbres, terres cuites, médailles, pierres gravées, dessins, estampes, livres & manuscrits sur les sciences & les arts, &c. provenant du Cabinet de feu M. Mariette, Contrôleur général de la Grande Chancellerie de France, Honoraire Amateur

de l'Académie Royale de Peinture, & de celle de Florence.

CETTE collection, dont la vente se fera vers la fin de la présente année, est particulièrement riche en dessins & en estampes. Nous pouvons même ajouter que la partie des estampes & celle des dessins, sur-tout des dessins de l'Ecole d'Italie, présentent le choix le plus beau & le plus complet que Particulier ait jamais formé. Il faut aussi avouer que M. Mariette, ainsi que nous l'avons déjà remarqué dans la notice historique que nous avons donnée sur cet Amateur distingué, dans le second volume du Mercure du mois d'Octobre dernier, a eu les occasions les plus favorables pour satisfaire à cet égard son goût éclairé. Le catalogue de cette intéressante collection a été dressé avec soin & intelligence par F. Basan, Graveur, chez lequel on le distribue à Paris rue & hôtel Serpente; & chez Desprez, Imprimeur, rue Saint Jaques; prix 6 livres.

Ce catalogue, de 418 pages in-8^o. est précédé d'un éloge abrégé de M. Mariette, & d'une estampe allégorique que M. Basan, qui avoit été choisi par M. Mariette lui-même pour l'arrange-

ment de son Cabinet, a fait graver en l'honneur de cet Amateur distingué, comme un témoignage de son zèle & de sa reconnaissance. Cette estampe supérieurement gravée d'après le dessin de M. Cochin, représente le buste de M. Mariette, accompagné de l'Histoire & du Génie du Dessin, & éclairé par le flambeau que porte le Dieu du Goût. Des vignettes & autres ornemens accompagnent ce catalogue, auquel M. Basan a aussi joint quelques gravures exécutées par feu M. Mariette, d'une pointe fine & légère. Ces gravures pourront donner une idée du maniement facile de la pointe & de la plume de cet Auteur, dont il se trouve quelques dessins de paysages dans cette collection.

II.

Maximes générales du Gouvernement Agricole, le plus avantageux au genre humain; par M. Quesnay, de l'Académie des Sciences.

Ces Maximes sont gravées sur une grande feuille ornée des attributs de l'Agriculture; prix 24 sols. A Versailles, chez Blaizot, rue Satory; & à Paris au Bureau de Correspondance, rue des deux Portes Saint Sauveur.

G É O G R A P H I E.

Lz St. le Rouge, Géographe ordinaire du Roi, rue des Augustins, vient de donner quatre feuilles demi-topographiques de la côte de Barbarie, depuis le Cap Bon jusqu'à Gigery; deux plans de la Ville d'Alger; un de ses environs; un plan de Gigery, en huit demi-feuilles, grand raison, prix 3 l. Plus, une feuille sur Jésus de toute la côte, depuis Lerisse jusqu'à Ceuta, d'après Michelot, revue par Sidy Abdéramand, Envoyé de Tripoly. Prix 24 sols.

M U S I Q U E.

I.

Troisième & dernier volume du Traité de Composition musicale, fait par le célèbre Fux.

On peut, en l'étudiant avec attention, parvenir à bien composer en très-peu de temps. Il fut entrepris par ordre & aux

dépens de l'Empereur pour les Eleves d'Allemagne ; depuis , il a été adopté par M. Caffro , Maître de Musique du Roi & de la Reine de Naples , & du Conservatoire Royal.

Il l'a traduit en Italien , & c'est aujourd'hui le seul livre élémentaire de composition que l'on mette entre les mains des Eleves de ce Conservatoire.

C'est ce même Traité , traduit en François par le sieur Pietro Denis , qui est présenté au Public. Prix 7 l. 4 sols. A Paris aux adresses ordinaires.

Ceux qui voudront les trois volumes ensemble les payeront 16 l. seulement , chez l'Auteur , rue de l'Arbre - Sec , à la juste Balance , à côté du Café qui fait le coin.

II.

La Partition de Cythere assiégée , opéra-ballet en trois actes , remis en musique par M. le Chevalier Gluck , les paroles par M. Favart , se vendent , ainsi que les airs détachés , au Bureau d'abonnement musical , rue du Hafdard - Richelieu , la partition 24 liv. & les airs séparés 48 s. L'ouverture est gravée en parties séparées , pour plus de commodité du Public.

& ceux qui voudront l'acquérir sans la partition, payeront cette ouverture 2 liv. 8 f.

III.

Elémens de Musique, avec des leçons à une & deux voix, par M. Cajon, Maître de Musique. A Paris, chez Louette, cloître & passage St. Germain de l'Auxerrois.

NOTES *historiques sur la gravure & sur les Graveurs.*

N. B. Ces Notes sur la gravure, tirées du porte-feuille d'un très-habile Artiste, étoient destinées à un Ouvrage en forme de lettres où il étoit pareillement traité des autres Arts. Elles n'y ont point servi, c'est pourquoi on en a fait usage ici comme contenant des réflexions qui peuvent être utiles.

ON ne doit point regarder les excellens Graveurs comme de simples copistes; ce sont plutôt des traducteurs qui font passer les beautés d'une langue très-riche dans une autre qui l'est moins, à la vé-

rité, mais qui offre des difficultés, & exige des équivalens également inspirés par le génie & par le goût.

L'art de la gravure en taille-douce a été entièrement inconnu aux Grecs & aux Romains, ce qui est d'autant plus étonnant que, d'une part, ils gravoient des épitaphes sur cuivre; & que de l'autre, ils connoissoient les moyens de tirer des empreintes, par l'usage qu'ils faisoient des pierres gravées.

Cet art fut inventé vers le commencement du seizième siècle. La première découverte qui y conduisit fut celle de la gravure en bois. Albert-Durer grava sur bois beaucoup de morceaux estimés. Marc Antoine, après avoir aussi gravé de cette manière, imagina de graver sur des planches de cuivre, & le fit avec succès. Il nous reste de lui quantité de morceaux d'après Raphaël sur-tout, qui conservent une estime distinguée, malgré les progrès que cet art a faits depuis. Il a été suivi par plusieurs Graveurs qui ont eu du mérite, & dont on conserve les ouvrages sous le nom de petits Maîtres. Leurs estampes sont entièrement au burin, & la plupart ont traité des sujets en petit. On admire encore la justesse & la délicatesse

avec lesquelles ils rendoient de tres petites têtes, quoiqu'ils ne se servissent que du burin, instrument qui se prête très-difficilement à former les petits objets.

La gravure en bois s'est soutenue assez long-temps avec distinction. Le Titien lui-même, a gravé dans ce genre quelques morceaux, où l'on apperçoit les traces des rares talens qui le distinguoient. Plusieurs Artistes depuis, ont tenté de perfectionner cette gravure: nous avons eu dans ces derniers temps les freres le Sueur & Papillon, qui s'y sont distingués; cependant j'ose dire, pour ne pas déguiser ma pensée, qu'on a, selon moi, plutôt gâté que perfectionné cet art, en cherchant à le rapprocher de la gravure en taille-douce. On a voulu l'amener à un fini & à une propreté dont il n'est gueres susceptible, & dans lesquels il sera toujours très inférieur à la gravure sur cuivre. Il me semble qu'il eût été plus sage de le restreindre à imiter le goût du dessin d'une plume hardie, effet qu'il pouvoit produire aisément, & jusqu'à l'illusion même, dans les mains d'un bon dessinateur.

Je reviens à la taille-douce. Long-temps elle fut pratiquée avec le seul bu-

rin : mais enfin on découvrit la possibilité de l'ébaucher avec de l'eau-forte ; secours précieux , qui lui a donné un air de facilité & de légéreté , un goût de dessin , & un feu dans l'exécution , dont on n'avoit point d'idée. Ce progrès a produit deux genres de gravure ; chacun des deux est fixé aujourd'hui à ce qui lui est le plus convenable. La gravure purement au burin a embrassé les portraits ou autres ouvrages extrêmement finis ; celle commencée à l'eau forte & terminée au burin , a été préférée pour l'imitation des tableaux d'histoire , parce qu'ils sont peints d'une maniere plus libre & moins léchée. L'application de ce nouveau secours à la gravure a suivi d'assez près l'invention de cet art ; car nous avons des Caraches quelques estampes purement à l'eau forte , gravées avec tout le goût & tout l'esprit qu'on pouvoit attendre de ces excellens dessinateurs.

La Flandre & la France sont les pays où cet art a été le plus florissant. En Flandre , le fameux Corneille Vischer l'a porté au plus haut degré , & l'on peut dire qu'à plusieurs égards , personne ne l'a encore surpassé. Il joignoit au talent de bon dessinateur celui de graveur excellent

cellent ; ses ouvrages font des chefs-
d'œuvre , soit pour le goût de l'eau-
forte & le badinage spirituel de la poin-
te, soit pour la pureté, la fierté & la
belle couleur du burin. La Fricasseuse de
cigognets, le Marchand de mort-aux rats,
& plusieurs autres estampes de ce Maître,
seront toujours l'admiration des Connois-
seurs.

Il a eu pour contemporains ou pour
successeurs, Bloemart, Suiderhoff, Bols-
aert, & plusieurs autres, dont la plupart
ont gravé d'après Rubens. La liste de leurs
ouvrages formeroit un volume, & leur talent
mériteroit un éloge particulier.

Par la même raison, je ne ferai point
d'énumération des Graveurs qui ont ex-
cellé en France; elle seroit infinie. Je
ne bornerai à vous faire connoître les
plus célèbres.

Le fameux Edelink a porté la gravure
au burin au plus haut point de perfection.
quoiqu'il y ait eu dans son temps, & de-
puis, beaucoup d'excellens Artistes de ce
genre, aucun ne l'a surpassé ni même
égalé. Sa belle estampe de la Madeleine,
d'après le Brun, plusieurs grandes thèses,
& quantité de portraits, seront toujours
des modeles qu'on cherchera à imiter, sans

K

pouvoir peut-être les atteindre pour la pureté de la coupe, & la beauté du travail.

Rouffelet, Roulet, Masson, Mélan, les Poilly, Nanteuil doivent être cités après cet admirable Artiste; Nanteuil, sur-tout, qui grava d'après ses propres dessins avec le talent le plus rare.

Dans le même temps florissoit pour la gravure de l'histoire, mêlée d'eau-forte & de burin, le fameux Gérard Audran. Moins exercé qu'Edelink dans le burin, il lui étoit infiniment supérieur dans le dessin. Aussi personne n'a-t-il pu l'égalier dans l'art de traiter la chair avec goût, & d'assurer avec justesse les formes, & les contours du nud. Ses estampes, d'après les tableaux de le Brun, de le Sueur, de Coypel, sont admirables. Celles des batailles d'Alexandre, d'après le Brun, le sont d'autant plus, qu'il a sçu donner à ce Peintre un caractère, & une fierté de dessin, que ses tableaux n'offrent pas au même degré: talent bien rare chez les Graveurs. Il est peu de traducteurs qui puissent égaler l'Auteur original, & beaucoup moins qui le surpassent.

A ce maître supérieur ont succédé ses freres, parmi lesquels Jean est celui qui

qui est resté le moins au dessous de sa supériorité ; Simoneau, Duchange, Tardieu, Cochin peze, & quelques autres.

Si quelqu'un de nos jours peut être comparé à Gérard Audran, c'est le célèbre Laurent Cars. La sûreté de son dessin, & le goût de son travail nous rappellent presque tout ce que nous admirons dans le grand Audran. La manière & le choix du travail de Cars a même quelque chose de plus aimable ; mais la fermeté du dessin, & l'empâtement des chairs a encore plus de goût & de caractère chez Audran. Au reste, ce sont des hommes du premier ordre, des modèles à jamais précieux : on peut accorder à l'un des deux la préférence ; on doit à tous deux l'admiration. Leur manière de traiter l'histoire en grand ne laisse rien imaginer de plus parfait & de plus noble.

Je ne dois pas oublier plusieurs contemporains de Cars, & ses émules, entre autres les deux Dupuis. Charles Dupuis a gravé le mariage de la Vierge, d'après Carle Vanloo, morceau capital, & le plus bel ouvrage de ce Graveur. Nicolas Dupuis s'est distingué par son goût de gravure moelleux, & est connu

par quelques morceaux de la galerie de Versailles, & par l'estampe d'Enée, portant son pere Anchise, d'après Carle Van'oo; quoiqu'elle soit entièrement gravée au burin, elle a tout le goût qu'auroit pu lui donner une eau-forte spirituelle.

Aux Graveurs au burin, contemporains d'Edelink, que j'ai cités, il faut joindre Chereau, les Drevet, particulièrement le fameux Drevet fils, mort à la fleur de son âge, & qui néanmoins a laissé des chefs-d'œuvre de gravure, d'après Rigaud; le plus célèbre est le portrait de Bossuet.

De nos jours nous nous glorifions, à bon droit, du très estimé M. Schmidt, Graveur Prussien, qui s'est perfectionné en France, de M. Wille, que la beauté de sa coupe rend si célèbre. M. Daullé a laissé quelques bons morceaux. M. Tardieu fils, doit également être distingué, de même que Balechon, dont quelques estampes sont extrêmement recherchées des amateurs. A l'égard de ce dernier, je vois une sorte d'engouement pour lui dans le public, & j'avouerai que je ne le partage pas. Je rends justice à la beauté du burin qui caractérise le portrait du

Roi de Pologne: mais je n'admire de sa tempête, d'après M. Vernet, que la beauté de la gravure des flots; tout le reste, ciel, fabrique, rochers me paroît d'une gravure dure, sans goût dans le genre, & dans le choix du travail. Son unique mérite, selon moi, est un noir bien veûté. Je suis moins satisfait encore de ses Baigneuses, dont les chairs de femme sont noires. Il en a tellement forcé le travail dans le noir outré, qu'on croiroit qu'il a voulu représenter un clair de lune, tandis que M. Vernet a peint un coucher du soleil. Il en est de même de la Sainte Genevieve, où tout est forcé de noir, jusqu'aux moutons, quoique Vanello les eût peints blancs. Ce qui me donne de l'éloignement pour cette maniere outrée, c'est que je suis un peu dans le secret. Je fais qu'il est plus aisé de graver bien noir, que de graver proprement, & d'une belle coupe, lorsque les tailles sont légères, comme dans les ouvrages de Nanteuil.

Quoique le genre de l'histoire en grand soit presque abandonné par le peu de goût que le public conserve pour lui, il nous reste néanmoins encore plusieurs Graveurs en ce genre très dignes d'esti-

me. M. Lebas s'y est exercé plusieurs fois avec beaucoup d'art & de goût. MM. Flipart, l'Empereur, le Vasseu, ont continué de s'y appliquer, & leur succès est connu. M. de Saint Aubin s'y est distingué, quoiqu'il ait eu rarement l'occasion d'y appliquer ses talens.

La gravure en petit, qui peut, en quelque manière, être regardée comme un troisième genre, a aussi produit des hommes très-célebres. Le fameux Calot y a excellé; il a eu pour successeur Etienne Lahele, plus admirable encore. Les rares talens de ce Graveur n'ont pas encore été égalés quant aux grâces, au goût, à la sûreté du dessin, & au travail spirituel de la pointe. Le fameux le Clerc a été doué du plus beau génie. Ses ouvrages sont d'une touche sûre, & remplis d'esprit. Exact aux loix de la perspective, il regne une belle distribution dans ses compositions, dont les figures sont élégantes, & drapées avec noblesse. Cet habile homme posséda plusieurs rares qualités. Il fut Physicien, Mathématicien, Architecte, Homme de lettres. Sa composition fut facile, son exécution prompte & sûre; il traita tout également bien, l'histoire, le paysage, les animaux, l'ornement. Il enseigna la perspective dans l'Académie

Royale de Peinture; son fils lui succéda, & son petit-fils remplit aujourd'hui la même charge, dans la même Académie.

Picart a joui d'une assez grande réputation, cependant il a été fort inférieur à ses prédécesseurs; ses ouvrages sont du plus mauvais goût de gravure, chargés de petits points ronds, arrangés d'une manière insipide. Ce qu'ils ont de louable, c'est un genre de composition assez ingénieux, un goût de draper assez bon, & quelque justesse dans les formes.

Je ne m'arrêterai pas à vous parler de plusieurs Peintres qui ont gravé avec beaucoup d'art & de goût, tels que Vandyck, Reimbrant, & en France Gillot, & plusieurs autres, parce que je ne regarde pas cela comme un grand mérite en eux. Il est décidé que tout Peintre habile, conséquemment savant dessinateur, gravera avec succès à l'eau forte, pour peu qu'il veuille s'y appliquer: tout le mérite de cette gravure dépend de la science du dessin. C'est ce qui soutient la gravure en petit, genre de talent dans lequel M. Cochin le fils s'est distingué.

Tous les Graveurs que je viens de nommer ont été inventeurs, & conséquemment bons dessinateurs; car le dessin, au

moins en petit, est une condition de l'invention. Aussi M. Moreau, qui s'exerce dans le genre du petit, & qui se surpasse tous les jours lui-même, joint-il à l'invention la plus ingénieuse, & au dessin le plus correct, le goût de gravure le plus spirituel, & le plus agréable.

Je serois bien injuste & bien représentable, si je négligeois de vous nommer M. Aliamet comme un des Graveurs qui font le plus d'honneur à la France. Il a gravé des Maîtres Flamands & des Vernet avec le plus grand succès, & s'est montré en cela digne élève de M. Lebas, si distingué par la maniere infiniment supérieure dont il a gravé ces mêmes Maîtres.

La gravure en petit est aujourd'hui celle que l'on goûte le plus à Paris. MM. le Mire, Prevost, de St. Aubin, Fiquet, & plusieurs autres y excellent. Leur maniere est toute différente de celles qu'ont eue les Graveurs qui les ont précédés. Auparavant on se contentoit de donner l'esprit des objets avec peu de travail; maintenant ces petits morceaux sont terminés de la maniere la plus aimable, & presque aussi finis que les estampes de grande proportion. Quelqu'agréable que soit ce talent,

que j'appellerois volontiers un nouveau genre; il est cependant fâcheux que presque tous les Graveurs soient obligés de s'y attacher, & qu'il y ait si peu d'occasions de former des Graveurs dans celui de l'histoire en grand; & enfin il est à craindre qu'il ne se perde tout à fait.

Je ne m'étendrai point sur la gravure en maniere noire, talent presqu'entièrement abandonné en France, non qu'il ne puisse y être exercé avec succès, puisqu'il est plus facile que les autres, mais parce qu'il n'est propre à rendre que des tableaux obscurs, & que d'ailleurs on n'en peut tirer qu'un petit nombre de bonnes épreuves. Je vous parlerai encore moins d'une gravure colorée qui en est une suite, & qui fut apportée en France par M. Leblond, Anglois; talent avorté dès sa naissance, & qui n'a pas été accueilli.

Mais je ne dois pas oublier le genre de gravure qui imite le dessin au crayon. Cette découverte a été attribuée à M. François, & pouvoit l'être également à M. de Marteau, puisqu'il s'est annoncé dans le même genre presqu'en même-temps, & qu'il avoit déjà publié quelques essais qui sembloient y conduire.

On peut leur faire honneur à tous deux de l'invention, & croire qu'ils sont arrivés, en même-temps, au même but par différens moyens. M. François a donné quelques bons morceaux : M. de Marteau s'est distingué davantage ; ses productions nombreuses portent un caractère de supériorité qui entraîne en sa faveur. M. Bonnet y a joint la maniere d'imiter les dessins au noir & au blanc sur les papiers de couleur. Ces deux découvertes ont l'utilité importante de répandre partout les études bien copiées des meilleurs Maîtres, & conséquemment de faciliter aux provinces les plus éloignées les secours nécessaires pour commencer avantageusement l'instruction des élèves.

Il s'est encore élevé de nos jours un nouveau genre de gravure à l'imitation du lavis. Il en peut résulter quelque utilité pour multiplier les dessins lavés des grands Maîtres. Plusieurs Artistes l'ont tenté, & quelques uns y ont réussi par différens moyens. M. Stupart a publié sa maniere d'opérer, & quoiqu'elle présente des difficultés qui engageront difficilement à la suivre, on lui doit de la reconnaissance de la générosité qu'il a eue de faire part de ses découvertes. Celle qui

paroît la plus sûre, la plus prompte, & la plus facile, est dûe aux tentatives de M. le Prince, Peintre du Roi; mais elle est encore sous le secret.

C'en est assez pour une lettre; si elle vous est agréable, je pourrai dans la suite vous entretenir des moyens que je pense qu'il seroit utile d'employer pour maintenir cet art dans l'état florissant où il a toujours été en France.

MÉMOIRE sur un moyen nouveau de faire remonter les Bateaux.

Le Commerce reçoit des avantages infinis des transports qui se font par les rivières; cette vérité n'a pas besoin de preuves de détails; mais le fret est incomparablement plus coûteux en remontant qu'en descendant, par le nombre d'hommes, de chevaux, ou de bœufs qu'il faut y employer, & qu'il seroit très-heureux de pouvoir réserver pour la culture des terres.

Fau M. le Maréchal de Saxe est, je crois, un des premiers qui ait porté ses vues sur la recherche des moyens de faire

ce service par des machines dont le moteur fût l'effet du courant d'eau même contre lequel il s'agit de faire remonter les bateaux ; mais il s'est borné ainsi que tous ceux qui ont couru la même carrière, à les placer sous l'arche d'un pont, comme est celle qu'on voit au Pont-Neuf, n'ayant eu pour objet, ce semble, que d'éviter par-là, pour le tirage, les embarras qui se trouvent en grand nombre sur les deux berges d'une rivière traversant une grande Ville telle que Paris.

De nos jours, à la vérité, on a conçu le projet de faire remonter les bateaux de Rouen à Paris, par le moyen de la pompe à feu : mais il ne paroît pas que les expériences qu'on en a faites, aient répondu à l'espoir dont on s'étoit flatté ; on pourroit dire même qu'avec un peu de réflexion on se seroit évité la dépense des essais.

La nature offre un moyen plus assuré & bien moins dispendieux ; il est certainement possible de faire remonter les bateaux, quelque rapide que soit le courant d'une rivière, par la force même de ce courant.

Un Particulier ayant un état honnête

& déjà connu par plusieurs inventions utiles, a imaginé, il y a près de vingt ans, une machine simple, laquelle étant mise en mouvement par le courant de l'eau, tire à elle un bateau & le fait remonter.

Il s'agit d'en établir plusieurs de distance en distance, par des moyens qui ne gêneront nullement la navigation; quand une de ces machines aura tiré un bateau jusqu'à elle, ce bateau sera repris, sans perte de tems, par la machine d'après, pour continuer sa route,

Cette suite de machines placées ainsi le long d'une riviere, fera une nouvelle sûreté pour le commerce, & présentera des secours prochains dans les accidens, soit pour les personnes qui, tombées à l'eau, seroient exposées à se noyer, soit pour repêcher des effets & des marchandises échappées d'autres bateaux.

Un autre avantage important, est que la grande hauteur des eaux qui suspend toujours la navigation, & empêche souvent pendant long tems les Villes de recevoir les approvisionnemens, ne produira point cet effet, si le tirage des bateaux se fait par les machines proposées.

par ce mémoire: plus il y aura d'eau, plus le tirage se fera aisément.

Enfin l'agriculture ne peut que gagner à l'exécution de cette idée: nous avons plusieurs provinces dans lesquelles il sera très-intéressant de pouvoir rendre à ce premier, à ce plus important des arts, les hommes & les chevaux qu'on y emploie toute l'année au tirage des bateaux.

On peut voir tous les matins un modèle de cette machine, chez l'Auteur, dont la demeure sera indiquée par le Notaire ci après nommé.

Comme il ne se propose que de faire le bien, sans aucunes vues d'intérêt personnel, il désireroit que quelques citoyens, animés du même zèle, le missent à portée de faire construire seulement une de ces machines sur des dimensions assez grandes pour faire sur la Seine une expérience frappante & décisive dans le courant de cette année.

Messieurs de l'Académie Royale des Sciences seroient priés de vouloir bien s'y trouver, pour juger & la machine, & ses effets; c'est à ce Corps savant & impartial qu'il appartient de prononcer sur ces sortes de matières.

Pour parvenir à ce but, l'Auteur pro-

pose une espece de souscription, que chaque Souscripteur portera, pour sa part, à la somme qu'il jugera à propos, laquelle somme il aura la bonté de faire remettre chez M^e Lambot, Notaire, rue S. Honoré, derriere la Barriere des Sergens, où il en fera formé état & liste.

Le montant de cette Souscription servira aux frais & dépenses de cette Machine & de l'expérience.

Le premier avantage des Souscripteurs sera la satisfaction de concourir au bien de l'Humanité, du Commerce & de l'Agriculture, avantage réel & flatteur pour tout bon Patriote.

Le second est l'espoir d'être remboursé sur les premiers deniers que produiront les différens établissemens de ces machines, & de partager entre eux annuellement les bénéfices qui résulteront de ces établissemens, s'ils jugent à propos d'en former la compagnie.

Enfin, en supposant qu'on ne pût obtenir la permission de former ces établissemens, la machine en elle-même aura une valeur; elle pourra être vendue à l'encan, & la somme qui en provien-

dra sera répartie entre Messieurs les Souscripteurs, au prorata de leur mise.

Dès qu'il s'en sera présenté un certain nombre, ces Messieurs seront invités à s'assembler chez ledit M^e Lambot, Notaire, ou chez l'Auteur, à l'effet de régler avec lui de quelle maniere il sera procédé dans cet objet, pour que personne ne puisse douter de l'emploi convenable des fonds de la souscription.

ECONOMIE CIVILE.

Moyen très-simple pour rendre les incendies moins terribles, tiré des manuscrits de M. Pingeron, ancien Ingénieur de la Ville & Forteresse de Zamosch, en Pologne.

UN Anglois, ami de l'humanité, réfléchissant sur le grand nombre de malheureux qui périssent souvent au milieu des flammes dans la Ville de Londres (*),
pro-

(*) Les Compagnies d'assurance établies à Londres

propofa dernièrement à fes Concitoyens un moyen bien fimple pour faver la vie à ceux qui pourroient fe trouver dans une maifon embrâfée. Ce moyen sûr, auquel on n'avoit jamais penfé à caufe de fa fimplicité, confifte à continuer l'efcalier de chaque maifon jusques fur les toits, & à ouvrir par-là une communication facile. Il faudroit pour cet effet que la cage de l'efcalier fût élevée au-deffus de la maifon, comme cela fe voit dans la plupart des anciennes maifons à Lyon *. Si le feu, qui prend rarement à l'efcalier, commence

dres pour les maifons, & que l'on nomme fire offices, ne produiroient-elles pas un effet contraire au vœu public, en rendant chaque particulier moins attentif sur l'article du feu? En effet, n'est-il pas furprenant que chaque jour ne foit compté à Londres que par quelques incendies où périffent foyvent plusieurs perfonnes?

** La Ville de Lyon eft la feule en France où la plupart des anciennes maifons ont un belyedere ou tour, au-deffus de la cage de l'efcalier. Ces belyederes font foyvent une retraite agréable pour ceux qui aiment la folitude. Il y a grande apparence que l'ufage de ces tours a été apporté à Lyon par les Florentins & les Lucquois, qui y établirent les premières manufactures de foie, les belyederes étant très-communs dans toute l'Italie.*

L

à se manifester par le bas de la maison on s'enfuit par le toit sur les maisons voisines; si l'incendie commence par le haut, on se sauve par le bas en descendant l'escalier *.

Cette méthode suppose les maisons à peu près de même hauteur comme à Londres, ou que l'on laissât auprès du mur mitoyen de la maison la plus élevée des échelles de fer pour faciliter l'évasion des incendiés.

L'exécution d'un pareil projet ne nuit nullement à la sûreté publique, car la porte qui donne sur le toit sera fermée du côté de la maison par un verrouil ou par tout autre fermeture facile à ouvrir en dedans. Il faudroit encore que cette porte fût très-large.

** Dans le cas où la maison seroit incendiée par le haut & par le rez de chaussée, il n'y a d'autre ressource que de faire un trou dans les murs pour fuir dans la maison voisine; ne seroit-il pas alors à désirer que cette communication existât à demeure? On en seroit quitte pour en fermer la porte chacun de son côté. Au besoin, une serrure est bientôt ouverte ou forcée. L'inégalité des étages ne seroit point un obstacle: quelques marches serviroient à en faciliter la communication. Dans les Villes de guerre, cette communication devroit toujours exister de droit pour la défense même de la Place, lorsque l'ennemi seroit sur le rempart.*

Nombre de Particuliers ont imaginé à Londres des moyens très ingénieux pour descendre les incendiés par les fenêtres en très-peu de temps; les expériences en ont été faites avec succès: mais ces moyens exigent un grand appareil & beaucoup de dépenses.

On desire ardemment que MM. les Architectes procurent l'avantage dont on vient de parler, aux maisons qu'ils seront chargés de bâtir par la suite; il seroit encore à souhaiter qu'ils renoncassent à ce toit de mauvais goût nommé à la *mansarde*, du nom de son prétendu inventeur: car il rend les communications par le haut des maisons absolument impraticables dans le cas d'incendie, de même que les toits trop inclinés.

MÉMOIRE dans lequel on propose de faire une réforme dans la nourriture des chevaux. Par M. l'Abbé. Jacquin, Historiographe de Mgr. le Comte d'Artois.

L'avoine est la principale nourriture des chevaux : on la leur donne entière ; cet usage a bien des inconvéniens. Je vais les exposer en peu de mots, avant d'indiquer une méthode propre à rendre ces alimens plus profitables à ces précieux animaux, & moins dispendieux pour leurs Maîtres.

1. D'une mesure d'avoine que l'on donne à un cheval, il est constant qu'il n'y en a tout au plus que la moitié qui se convertisse en nourriture. Qu'on examine les crottins qu'il rend, on y retrouvera une bonne partie de l'avoine en nature : en voici la raison. Tous les grains qui n'ont pas été concassés & broyés sous les dents de l'animal, passent dans son estomac & traversent ses intestins sans lui procurer aucun suc alimentaire. La preuve de cette vérité se présente tous les jours sous les yeux. Qu'on repande sur une terre nouvellement labourée du fumier de cheval, frais, vous voyez peu de jours après ce champ se couvrir d'herbe, & cette herbe n'est autre chose que de l'avoine. Ces grains qui poussent, après avoir passé par l'estomac & les intestins du cheval, n'y ont donc souffert aucune altération, pas même celle qui auroit été suffisante pour en détruire le germe. Cette partie de l'avoine n'a donc fourni aucune nourriture :

elle est donc en pure perte & pour le cheval & pour le Maître.

2. J'ajoute que cette partie de l'avoine que le cheval rend en nature, est non seulement en pure perte pour lui, mais qu'en passant par son corps elle lui cause bien des maux.

D'abord elle use promptement ses dents. Le cheval en a quarante, savoir vingt-quatre mâchelières, quatre canines & douze incisives; ce qui indique qu'il n'est pas organisé pour faire sa nourriture de l'avoine seule, puisqu'il n'y a que les vingt quatre mâchelières qui puissent servir à la triturer: aussi les Arabes, dont les chevaux sont si renommés, parce qu'ils conservent long-temps leur vigueur, ne donnent point d'avoine aux leurs. Tant qu'il y a de l'herbe sur la terre, ils les font paître: lorsqu'elle manque, ils les nourrissent de dattes & de lait de chameaux, ce qui les rend légers & nerveux. Mais comme en Europe, sur-tout en France, l'avoine fait la principale partie de nourriture des chevaux, voyons quels effets elle produit quand on la leur donne entière.

Nous venons de dire qu'elle use promptement les dents des chevaux; en voici la preuve. Examinons un grain d'avoine: sa peau extrêmement dure, lisse & friable, le rend propre à glisser & à s'échapper de dessous les dents: mais il ne peut s'échapper sans occasionner un frottement violent qui les use. Est-il saisi par deux dents assez plates pour le bien retenir? les efforts de l'animal pour le broyer, les liment & les altèrent sensiblement, & leur font bientôt prendre une forme conique & pointue, qui les rend par la suite incapables de saisir & de concasser l'avoine. Cette altération des dents des chevaux, nour-

dis avec de l'avoine entière, est l'effet nécessaire de tout frottement violent, & souvent répété, de deux corps également durs l'un sur l'autre; aussi dans les Pays où l'on nourrit les chevaux avec de l'avoine entière, des l'âge de dix ans leurs dents, sur-tout celles d'en haut, paroissent émoussées, usées, longues & déchauffées; & à quinze ans, & même souvent plutôt, ces pauvres animaux sont hors d'état de servir, tandis qu'avec une nourriture plus saine, ils fourniroient une carrière de vingt-cinq à trente ans.

Secondement, le grain de l'avoine a deux pointes, l'une forte & aiguë, l'autre longue & plus émoussée; ces pointes, particulièrement la plus forte, usent & déchauffent promptement les dents des chevaux; aussi voyons nous que ces animaux périssent moins de vieillesse, que par la difficulté qu'ils éprouvent, dès leur jeunesse, à mâcher leur avoine suffisamment pour en tirer une nourriture convenable, car il faut remarquer que plus ils avancent en âge, moins ils tirent de substance de l'avoine, parce que leurs dents déchauffées, allongées, usées & formées en pointes, ont de la peine à la saisir, à la concasser, à la broyer, & par-là à la rendre propre à former dans l'estomac un chyle capable de réparer les forces abattues par un travail long & pénible. Il est aisé d'observer que les vieux chevaux sont très-longs à manger leur avoine, & qu'ils sont obligés, par impatience, d'en avaler la plus grande partie dans son entier, après l'avoir humectée avec un peu de salive. Dans cet état, d'une mesure d'avoine qu'on donne à un vieux cheval, il n'en tourne pas la moitié, à beaucoup près, au profit de son esto-

mac. C'est encore bien pis quand ce malheureux se trouve à côté d'un jeune cheval dispos des dents, & qui, après avoir avalé promptement la portion, se jette avec avidité sur celle de son voisin.

D'ailleurs les deux pointes de l'avoine dont nous venons de parler, ont encore un autre inconvénient, c'est de percer & de déchirer les gencives, la langue & le palais du cheval. Qu'on visite la bouche des jeunes chevaux & de ceux qui ont été long-temps au verd, après leur avoir donné les premières fois de l'avoine, on la trouvera en sang; si dans la suite on n'en apperçoit plus, cela vient de ce qu'à force de cicatrices le palais & les gencives se durcissent au point de résister à ces pointes meurtrières: mais qu'arrive-t-il? Le palais & les gencives ainsi couverts de callosités, par l'abondance des cicatrices, ne laissent pas suinter avec la même facilité & la même abondance la salive, cette sécrétion si nécessaire à la digestion des aliments & à la chyfication.

De plus, cette partie des grains de l'avoine qui se refusent au broyement, & qui passent en entier avec leurs pointes non émoussées, blesse l'œsophage du cheval, fatigue son estomac & déchire ses intestins.

3. En donnant l'avoine entière aux chevaux, il faut leur en faire prendre le double de ce qui suffiroit pour les nourrir, si l'on suivoit une autre méthode. On se plaint que l'avoine augmente tous les jours; que, suivant la proportion du bled, elle devient chaque année plus chère; qu'enfin la surabondance des chevaux consacrés au luxe dans les écuries des grands Seigneurs & des riches par-

ticuliers, en rend la valeur exorbitante, sur-tout dans les grandes villes & dans leurs environs : on a raison ; mais est-il bien aisé de corriger le luxe ? il le fera sans doute beaucoup plus de faire adopter une méthode plus saine pour les chevaux & moins dispendieuse pour leurs Maîtres : c'est celle que je vais proposer.

Elle consiste à faire concasser l'avoine avant de la donner aux chevaux. Cette opération n'est pas difficile : toutes sortes de moulins propres à moudre le bled, le seigle, l'orge, &c. sont bons à concasser l'avoine, c'est-à-dire réduire chaque grain en trois ou quatre morceaux, pourvu qu'ils soient nouvellement rebattus & r'habillés. Comme les Officiers de Cavalerie ont coutume, lorsqu'ils veulent rafraichir leurs chevaux, de leur donner de l'orge concassée ; il n'y a guere de Meuniers en France qui ne soient au fait de cette Opération & du mécanisme qu'elle exige pour élever la meule de dessus, au point de pouvoir diviser chaque grain en trois ou quatre parties.

S'il en coûte quelque chose pour cette trituration, le profit pour chaque Particulier n'en sera pas moins évident & réel, puisqu'avec moitié moins de grain il nourrira mieux les chevaux que par l'ancienne méthode. De plus, l'avantage devient immense pour la société, en ce que les Cultivateurs n'étant plus obligés de mettre chaque année une aussi grande quantité de terres en avoines, il en restera beaucoup plus pour la culture des autres productions, & en particulier du bled.

D'un autre côté, par ce régime les chevaux conservant beaucoup plus long-temps leurs dents saines, fourniront une bien plus longue carrière ; leur palais, leurs genci-

ves, leur estomac & leurs intestins ne souffrant plus de la trituration & du passage des grains entiers de l'avoine, ils se porteront mieux, seront plus forts, plus vigoureux & plus propres à résister aux travaux pénibles auxquels on applique ces précieux animaux, si fiers, lorsqu'il partagent avec les Héros les hasards de la guerre, & si dociles lorsqu'ils traînent la mollesse du riche, ou qu'ils ouvrent sous la main du laboureur, le sein inépuisable de la terre.

Tout concourt donc à faire adopter une méthode, dont les avantages sont en aussi grand nombre & pour la société, & pour les particuliers, & pour les chevaux.

On peut ajouter à l'avoine concassée la paille hachée, pourvu qu'elle soit brisée auparavant avec la mâchoire, dont on se sert par-tout pour préparer le chanvre. Il ne s'agit que d'ajouter à cette machine, assez connue, un couteau attaché par une de ses extrémités, de telle façon qu'on puisse facilement l'élever & le baisser. Outre l'augmentation de nourriture, ce mélange aura encore l'avantage de remplir le boyau du cheval, ce qui est essentiel pour qu'il puisse fournir plus long-temps & avec plus de vigueur à son travail: car il faut remarquer que le cheval a besoin non-seulement de sucs alimentaires, mais encore d'une nourriture abondante, pour lui remplir le coffre, & que ce n'est que lorsque ses boyaux sont bien pleins de matieres solides que ses muscles agissent avec vivacité & force. Avec une nourriture trop succulente, telle que l'avoine concassée seule, il deviendroit, lâche, paresseux, foible & poussif, & seroit bientôt hors d'état de travailler.

D'après cette observation fondée sur l'expérience , il est aisé de concevoir qu'avec une bonne livre & demie d'avoine concassée, poids de marc, c'est-à-dire, de 16 onces à la livre, par chaque repas, le cheval sera mieux nourri qu'avec trois livres d'avoine entière, sur-tout si, comme nous venons de le dire, on y ajoute une livre de paille mâchée & hachée. En parlant de paille hachée, j'ai toujours l'attention d'ajouter qu'il faut qu'elle soit mâchée, parce que sans ce broyement, elle auroit les mêmes inconvéniens de l'avoine entière, & déchireroit la langue, le palais, les gencives, l'œsophage & l'estomac du cheval.

Il faut cependant faire de la différence entre les chevaux, par rapport à la quantité de la nourriture. Deux livres, poids de marc, d'avoine concassée & de paille hachée & mâchée, pour chaque repas, suffisent à un bidet, tandis qu'il en faut trois au cheval de trait: le cheval de carrosse en demande deux & demie.

Le son mêlé avec la paille mâchée & hachée peut suppléer à l'avoine, & fait une excellente nourriture, pourvu qu'on en donne chaque repas une livre, avec deux livres de paille mâchée & hachée.

Il est important de remarquer ici que le son de l'ancienne mouture encore chargé de beaucoup de parties de farine, est moins propre à la nourriture des chevaux que celui de la nouvelle mouture, appelée *par économie*, & dans lequel il ne reste presque plus de farine. Ceci paroît un paradoxe: mais que l'on se donne la peine d'examiner les chevaux des Meuniers qui moulent à l'ancienne mouture, & qui ne sont nourris qu'avec ce son; on verra qu'ils

rendent leur fiente molle & liquide , preuve d'une mauvaise digestion ; au lieu que les chevaux nourris avec le son de la nouvelle mouture , qui est dépouillé de la plus grande partie de la farine , la rendent plus ferme & en crottin. On observera en même-temps que les derniers sont plus vigoureux , & tiennent plus long-temps au travail. Cette vérité devient encore plus palpable , si l'on veut bien se rappeler que pour rafraichir & dévoyer un cheval malade , on lui donne de l'eau blanche , c'est-à-dire de l'eau dans laquelle on mêle du son gras : mais ce n'est pas l'écorce du bled qui produit cet effet ; c'est la farine qui y est restée attachée. D'après ce principe , lorsqu'il est à propos de rafraichir un cheval , il suffit de se servir tout uniment d'une poignée de farine pour blanchir son eau : il le fera même plus promptement qu'avec le son dans lequel l'écorce du bled forme une nourriture échauffante.

Enfin , on peut encore aisément observer que les chevaux qui ne mangent que du son épuré de farine , au même poids que l'avoine , sont aussi bien nourris , fournissent le même travail , durent plus long-tems , & sont plus gras , plus propres , & ont la peau plus lisse que ceux qui ne mangent que de l'avoine. La preuve en est dans les chevaux des Meuniers de la Beauce , & de plusieurs autres provinces , qui amènent de la farine à Paris , & à Versailles.

COURS D'ACCOUCHEMENS
à Versailles.

LA Compagnie de MM. les Maîtres en Chirurgie de Versailles, ayant arrêté dans son assemblée du 10 Juin dernier, qu'elle continueroit les enseignemens publics qu'elle a faits depuis son établissement, conformément à l'article XXV de ses statuts, a délibéré qu'il seroit fait cette année, publiquement & gratuitement, en faveur des Elèves en Chirurgie & des Aspirantes Sages-Femmes, un *Cours Théorique & Pratique de l'Art des Accouchemens*, dans lequel on traitera toutes les matieres relatives à la Chirurgie légale; & elle a désigné pour s'en acquitter:

M. Charriere, ancien Chirurgien des Armées du Roi, Professeur d'Anatomie & de Chirurgie; M. Marrigues, Lieutenant de M. le Premier Chirurgien, Associé de l'Académie Royale de Chirurgie, de celle des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, Chirurgien Major de l'Infirmerie Royale, Professeur d'Anato-

mie & de Chirurgie; & M. Gauchez,
Maîtres ès Arts en l'Université de Paris,
Professeur de Chirurgie & de l'Art des
Accouchemens.

Ils commenceront le Lundi 7 Août
1775, & continueront les Lundi & Sa-
medi, à quatre heures précises, dans la
Chambre d'Assemblée de leur Compa-
gnie, rue de la Charité.

COURS DE JURISDICTION CONSULAIRE.

LE sieur Damalis, Avocat au Parlement,
ouvrira le 7 du mois prochain à l'Hôtel
de Clery, rue Copeau, près de la Place
Sainte Genevieve, un Cours de Juris-
prudence Consulaire en faveur du Com-
merce. Les Leçons de ce nouveau Pro-
fesseur suppléeront au défaut de Traité
Méthodique sur cette matiere. On peut
se faire inscrire chez lui pendant le cours
du mois présent, soit pour les Leçons
du matin, soit pour celles du soir.

VERS de M. de Voltaire à M. le Chevalier de Chastellux, qui lui avoit envoyé son Discours de réception à l'Académie Française.

Dans ma jeunesse, avec caprice,
Ayant voulu tâter de tout,
Je bâtis un Temple du Goût:
Mais c'étoit un mince édifice.

Vous en élevez un plus beau,
Vous y logez auprès du Maître;
Et le Goût est un Dieu nouveau
Qui vous a nommé son Grand-Prêtre.

VERS à mettre au bas du Portrait de Mademoiselle Vigée, représentée avec les attributs de la Peinture.

Tu vois les traits de l'aimable Vigée;
La Sagesse & les Arts l'ont toujours protégée.
Belle sans le savoir, savante sans orgueil,
De tous les cœurs ses vertus sont l'écueil.

Par M. Boucon Duperron.

VERS au Médecin de Mlle. B... qui vient
d'avoir la petite vérole, & qui est con-
venue avec lui de le payer double &
triple si elle n'étoit pas marquée; & si
elle l'étoit, de ne lui rien donner.

B... au tendre Amour a fait nombre de niches,
Et jamais n'a voulu dans son cœur l'héberger;
L'Amour, pour te payer, ou bien pour se venger,
Sur le front de B... a fait quinze & vingt niches,
Où, même en dépit d'elle, il trouve à se loger.

Par M. T....t.

*Lettre de M. Dagoty pere, Pensionnaire
du Roi, à l'Auteur du Mercure.*

J'ai lu, Monsieur, avec le plus grand plaisir, la Let-
tre de M. le Comte de Tressan, Lieutenant-Général des
armées du Roi, des Académies Royales de Paris, de
Londres, de Berlin & d'Edimbourg. Cette Lettre vous
est adressée à mon sujet, ou pour mieux dire, au sujet de
la conjecture que j'ai donnée au Public sur la structure des

des poumons & leurs offices dans les corps animés. Je démontre dans cette hypothèse que le fluide ou le feu, qu'ils insinuent avec pression dans le sang cause le mouvement électrique qui nous fait vivre.

Depuis vingt-neuf ou trente ans que je fais imprimer & que je donne des découvertes dans l'Anatomie & dans d'autres parties des sciences, personne ne m'a contredit publiquement ; l'ancien système étoit de me laisser tout dire & de ne me pas attaquer, afin que toutes mes raisons s'évanouissent d'elles-mêmes. Je vous assure, Monsieur, que j'ai de grandes obligations à M. le Comte de Tressan, d'être le premier François qui m'ait disputé la primauté des idées que j'ai fait paroître. Cette attaque me fait honneur 1. parce que mon hypothèse sur l'électricité animale se trouve approuvée par un homme de mérite & de science comme est M. le Comte de Tressan. 2. Parce qu'elle fera plus amplement connoître mon sentiment sur une matière aussi essentielle que celle dont il s'agit.

M. de Tressan, date du jugement de l'Académie du 14 Mai 1749. Mais ce jugement, dont l'extrait est dans le précédent Mercure d'Octobre, ne fait aucune mention de l'électricité appliquée au fluide nerveux, ou insinuée dans le sang par l'action des poumons. L'Académie dit seulement qu'elle a vu un essai de M. le Comte de Tressan sur l'origine de l'électricité & sur différens phénomènes qu'on lui peut attribuer. Je crois que, parmi ces phénomènes, il devoit y avoir celui de l'électricité animale, puisque M. de Tressan le dit ; mais il devoit faire, pour le statuer, comme je fis lorsque j'eus lu mon Mémoire contre l'optique de Newton, où je développais mon nouveau système sur

la formation des couleurs. Je fis imprimer mon Mémoire le même jour (C'étoit le 29 Novembre 1749.) autrement il auroit fallu dater & faire signer par MM. les Commissaires, le double du Mémoire qui contenoit ma découverte.

Le privilège des Tables anatomiques qui contiennent ma conjecture sur l'électricité animale me fut accordé le 27 Août 1745, enregistré à la Chambre Syndicale le 31 du même mois; & ensuite l'ouvrage fut approuvé par M. Morand, Censeur royal & de l'Académie des Sciences, le même qui a été nommé, quatre années après, l'un des Commissaires pour examiner le Mémoire de M. de Tressan.

De plus, ces Tables, avec leurs figures anatomiques, se trouvent dans la Bibliothèque du Roi, dans le Public; & je les ai en main.

Voici ce que je dis dans ces écrits de 1745, *Table X de mon Anatomie des Visceres, dissec. part. des Pouxmons.* „ Que la pression des pouxmons force les particules subtiles de l'air & celles du feu à entrer dans les capillaires des veines pulmonaires, tandis que les autres particules plus grossieres, qui ont resté dans les lobules, en sortent en formant un corps plus compact & moins fluide, &c.; que le sang reprend sa fluidité & son activité par le mélange qui s'est fait alors de l'air & du feu, mélange qui fait augmenter la vivacité de ses couleurs”, *Table VII. idem 1745, art. de l'Epine & de la Foëlle allongée.* „ Que les parties ignées, ou le feu matériel, étoient ce qu'on appelle les esprits animaux; & je prétends aussi, dans mon système, qu'on ne peut at-

M

„ tribuer la cause de toute mutation, de toute fluidité,
 „ celle de tout mouvement & de toute dissolution, &
 „ même de toute chaleur qu'à ces parties ignées, que je
 „ crois répandues en tout lieu & pénétrer tous les corps
 „ de quelque nature qu'ils soient. J'ai prouvé de plus que
 „ l'impulsion naturelle & continuëlle du soleil, sur les par-
 „ ties ignées, occasionne le mouvement de rotation & or-
 „ biculaire à la terre, aux planetes, fait végéter les plan-
 „ tes, vivre les animaux; j'ai encore dit que les im-
 „ pulsions artificielles & forcées de ces parties forment
 „ le phénomène de l'électricité & occasionnent le ton-
 „ nerre. Personne avant moi, à ce que je crois,
 „ n'a défini tant de phénomènes par une seule cause.
 „ Outre le dégorgement des parties de feu qui se fait
 „ dans l'estomac pour chauffer & cuire les alimens,
 „ dont j'ai parlé dans mes Tables précédentes, les esprits
 „ animaux, ou les parties de feu qui sont impulsées du
 „ cerveau, dans toutes les filieres, dérivent de ce viscere,
 „ retournent après la fonction des nerfs, & après leur
 „ relâchement, dans le cerveau, par les grosses filieres
 „ dont nous avons parlé, & s'élevent dans ce viscere, &c.
 „ Il me semble que c'est ici ce que l'on cherche, & que
 „ l'on trouvera quand on voudra pour expliquer les mou-
 „ vemens musculaires."

On peut voir un plus grand détail de ceci dans ma
 Critogénèse de 1750, & mes Observations périodiques sur
 la Physique, l'Histoire naturelle & les Arts de 1752- 53-
 54, qu'à aujourd'hui M. l'Abbé Rozier.

Je m'explique avec bien plus de détail dans le Traité
 des Organes des sens que je distribue actuellement aux
 Amateurs, auquel Traité j'ai joint la Névrologie entière

de Corps humain, en planches imprimées en couleur
de ma façon (*).

J'ai l'honneur d'être Monsieur, &c.

GAUTIER DAGOTY Pers.

Ce premier Juin 1775.

(*) Le *Traité* que donne actuellement au Public M. Da-
goty, est composé de huit planches anatomiques imprimées
en couleur. Ce qui concerne les organes des sens est ré-
présenté au naturel de la grandeur des pièces qu'il a dis-
séquées; & la *Névrologie* qui est jointe à ce *Traité* est de
nature. Les dissertations & les explications qui ac-
compagnent ces Planches sont très détaillées & très intéres-
santes. Ce livre, de format in folio ordinaire, se distribue
chez l'Auteur, rue St. Honoré vis-à-vis les Peres de l'O-
ratoire; chez Demonville, Libraire, rue St. Severin; &
au Bureau de la Correspondance générale, rue des Deux-
Portes St-Sauveur; Prix 18 liv.

L'année dernière, le même Auteur a donné du même for-
mat ce qui concerne la grossesse, les accouchemens & les
maux vénériens.

LETTRE à l'Auteur du *Mercurius*

Vous pensez comme moi, sans doute, Monsieur, que
c'est faire un larcin à la Société, que de lui cacher les
dissertations accordées aux talens dont elle a besoin.

M 2

lustre. C'est ce qui me détermine à vous prier d'insérer cette lettre & la suivante dans votre Journal.

Le savant à qui la seconde est adressée, & qui avoit la modestie de ne pas s'y attendre, est un Magistrat distingué que la première Cour-Souveraine du Royaume s'honore de posséder; c'est un de ces hommes, rares dans la république des lettres, qui, au dessus de l'intrigue, ne cherchent de prôneur que dans leur mérite, qui savent les concilier avec les qualités de l'homme aimable & les vertus du sage, & dont la réputation s'éleve sans art, sur des fondemens solides, & par leurs travaux seuls, comme celle de Marcellus. *Crescis occulto, velut arbor agro, fama Marcelli.*

L. B. D. A.

De Montargis, le 1 Juillet 1775.

A M. du Séjour, de la Société Royale de Londres, Conseiller au Parlement, & de l'Académie des Sciences à Paris.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous annoncer, que la Société Royale de Londres, dans son assemblée anniversaire, qui s'est tenue hier au soir vous a élu Membre avec un concours de suffrages qui relève le prix de cette association. Une Société dont le grand Newton fut un des premiers ornemens, & est mort le Président, ne peut que s'applaudir

De recevoir dans son sein un savant qu'il auroit avoué
 lui-même, & qui, par ses excellentes recherches sur les
 comètes, vient de donner un nouveau lustre à son systé-
 me. Chargé par mon office de vous annoncer cette élec-
 tion, je sens tout ce que ce devoir a, dans cette occa-
 sion, de flatteur; & je me réjouis d'avance d'être devenu
 l'organe d'une correspondance, qui, en enrichissant & no-
 tre société & le public du fruit de vos travaux, me four-
 nira de fréquentes occasions de vous renouveler les sen-
 timens d'estime & d'attachement avec lesquels j'ai l'hon-
 neur d'être,

Monsieur & Confrere,

Votre très-humble & très-obéissant ser-
 viteur M. MATY, Sec. de la Soc. Roy.
 de Londres.

De Londres, le 2 Juin 1775.

*Variétés, inventions utiles, établissemens
 nouveaux, &c.*

I.

M. Scanegatti a présenté à la Société
 d'Agriculture de Rouen un mortier de
 pierre & un pilon de fer, pour dépouiller
 l'espeautre de son enveloppe, moudre
 l'orge commune, & en faire de l'orge

M 3

mondée ou perlée. Il a aussi montré à la même Société les modèles de deux machines très utiles : avec la première, un seul homme peut faire agir huit pilons pareils à celui dont nous venons de parler, pour travailler en grand : la seconde est un pressoir à pommes, dont un seul homme peut faire aller la meule, au moyen d'une manivelle. Ce moulin contient une faiscelle, avec une vis au centre, laquelle entre dans un cuvier défoncé, dont les douves laissent entre elles des interstices par où le cidre doit couler. Un grand avantage de ce cuvier, est qu'on peut y jeter le marc par pelées, sans être obligé de l'arranger par couches avec de la paille.

II.

Industrie.

Nouvelle Manufacture de Porcelaine.

Le sieur Morin vient d'établir à Saintes une Manufacture de Porcelaines, pareilles à celle de Saxe & des Indes. Son dernier essai donne lieu de penser que son ouvrage est égal en solidité & en beauté

à tout ce que l'on a vu jusqu'à présent. Ce qui donne à sa porcelaine un prix infini, quant à l'usage, c'est qu'elle soutient alternativement, sans se casser ou se fêler, le plus grand degré de chaleur, & la fraîcheur de l'eau prête même à se geler. Dans les différentes analyses qu'il a faites des terres que lui fournit le canton où il est, il a découvert une argile propre à former des creusets, qui égalent en bonté ceux d'Allemagne & de Hollande. On peut s'en servir à faire fondre toutes sortes de métaux, & à exécuter les opérations chimiques au feu le plus violent.

III.

M. le Cornu, seigneur de Corboyer, demeurant à l'Aigle en Normandie, a fait construire à un deses moulins une machine hydraulique très-curieuse, des moins dispendieuses, & qui n'emporte qu'une légère dépense, n'y ayant pour tout fer que deux vergettes; elle enlève l'eau à trente ou trente deux pieds de haut, un pied cube par seconde, 3600 pieds par heure, au moyen de deux pompes, l'une foulante & l'autre aspirante; son moteur est un simple pendule, artivement imaginé.

qu'un homme & même un enfant un peu fort mettent en mouvement dans des espaces très-considérables; sa construction est de quatre jambes jumelles, quatre semelles, quatre traverses & quatre chapeaux; il n'y a aucun ouvrier qui ne puisse l'exécuter, vu sa simplicité; il y a un rouet qui tourne, il a dix dents de chaque côté.

IV.

M. Samuel Webb, Ecuyer du Comte de Gloucester, a présenté à la Chambre des Longitudes, établie à Londres, un nouveau plan pour découvrir la longitude en mer, au moyen du simple mouvement de la terre, à l'égard des étoiles fixes, ou des points de la ligne équinoxiale, par tables qu'il nomme *fidérales*. Il a calculé & peut prouver, dit-on, qu'il n'y a point de principe vrai, stable, régulier, ni uniforme dans la théorie lunaire, & qu'une erreur de 2 minutes ou mille de degré, ou 8 secondes de temps, par la méthode lunaire, produit une erreur d'un degré de longitude; tandis qu'une erreur de 60 milles ou 240 secondes de temps, ne produira, par son plan, que cette même erreur d'un degré de lon-

gitude, &c. Quelque utile que paroisse un pareil plan, la Chambre des Longitudes a refusé de faire les avances nécessaires pour l'éprouver.

A N E C D O T E S.

I.

Trait de générosité.

UN riche Laboureur des environs de Paris, à qui, lors de l'émeute, des Payfans avoient pris pour 1200 livres de bled, a reçu, depuis le ban d'amnistie qu'a fait publier le Roi, sous condition de payer ou de remplacer les grains pillés & volés, la visite de ces Payfans, qui vouloient profiter de la grâce du Prince; mais ils avoient mangé le bled & n'avoient point d'argent pour le payer. Le Fermier leur a fait faire à tous des reconnoissances de la somme qu'ils lui devoient pour ces bleds. Il leur a dit ensuite: „ Mes amis, vous avez satisfait à la loi; il est juste qu'à mon tour je me satisfasse”. Il a déchiré devant eux les billets & les a renvoyés quittes.

II.

Trait de fidélité dans ses promesses.

Kakéhigo, Général de Feki, Empereur du Japon, dans une guerre civile, fut fait prisonnier par Joritonio, qui s'empara du Trône; ce dernier lui laissa la vie, & lui offrit ensuite le commandement de ses armées. Kakéhigo lui répondit: „ J'ai voué mes services à Féki, „ mon légitime Souverain; nul autre „ n'aura ma foi. Je dois la vie à ta clémence, il est vrai: mais mon malheur „ est tel, que je ne puis te regarder sans „ former le dessein de venger la mort de „ mon Maître & ma propre honte, en te „ coupant la tête. Tout ce que je puis „ faire pour n'être point coupable d'une „ horrible ingratitude, c'est de t'offrir „ ces mêmes yeux qui te veulent tant de „ mal ”. En prononçant ces dernières paroles, il s'arrache les deux yeux & il les présenta à Joritonio.

III.

Eumenes II, Roi de Pecquin, est conq

ny par son grand attachement pour ses freres. On lui attribue cette maxime :

» Si mes freres, disoit-il, me traitent
 » en Roi, je les traiterai en freres, s'ils
 » me traitent en freres, je les traiterai
 » en Roi".

IV.

Le trait suivant prouve qu'en Arabie on est aussi exact & encore plus caustique sur le point d'honneur que dans tout autre Pays. Un Arabe de considération venoit de marier sa fille. Un autre lui demande d'un ton moqueur: „ s'il étoit bien le pere de la belle femme qu'il avoit donnée à un tel". L'Arabe outré de cet affront, qui lui fut fait dans un café, & n'étant occupé que du déshonneur de sa fille, *alla porter sa tête*. L'inimitié devint alors mortelle, & l'offenseur, ne trouvant de sûreté en aucun endroit, prit le parti d'offrir au Gouverneur de Korne une grosse somme, s'il vouloit le prendre sous sa protection. Le Médiateur eut beau employer les promesses & les menaces pour fléchir l'offensé; celui-ci préférant l'honneur à la vie, ne cessa d'insister sur le droit de se venger, & l'on ne put sau-

ver l'offenseur qu'en portant le vindicatif Arabe à accepter la fille de son ennemi avec une riche dot : encore fut-il stipulé que le beau-pere ne se présenteroit jamais aux yeux de son gendre.

Ecole de Mathématiques , de Dessin , de Géographie & d'Histoire ; où l'on trouve réuni tout ce qui peut contribuer à une éducation distinguée ; rue & vis-à-vis l'Abbaye St. Victor , dans une maison vaste , riante & en bon air , sous la direction de M. de Longpré , Professeur de Mathématiques.

CE titre annonce assez que M. de Longpré ne regarde pas l'étude de la langue latine comme devant faire la base de l'instruction de la jeunesse. Cette langue n'est qu'un accessoire très-utile & qu'il seroit honteux de négliger : aussi cet Instituteur se flatte-t-il qu'il ne sortira pas un Eleve de sa maison qui ne soit en état de traduire les meilleurs Auteurs

Latins; mais l'étude de cette langue & de la langue françoise, bien dirigée, ne doit occuper un jeune-homme que l'espace de deux ou trois années au plus.

L'expérience & la raison prouvent qu'un enfant apprend plus aisément la géométrie élémentaire, que les principes secs & abstraits de la grammaire. La géométrie, en l'accoutumant à ne raisonner que juste, rend très sûrs & très rapides ses progrès dans les autres sciences : le dessin amuse & occupe utilement les enfans toujours portés à l'imitation : la géographie est une science de leur âge : en dessinant eux-mêmes la carte, les noms des lieux, & leur position respective se fixent sans peine dans leur tête, & les disposent à l'étude de l'histoire.

C O N D I T I O N S .

Les enfans seront reçus dans cette maison dès l'âge le plus tendre. Ceux qui n'y auront pas été élevés, pourront encore y être admis à l'âge de quatorze ans, mais point au dessus; & le prix de la pension ci-dessous fixé à 800 livres, sera pour eux de 1000 livres.

170x MERCURE DE FRANCE.

Le prix de la pension est de 800 livres payables par quartier, toujours un quartier d'avance, en y comprenant les Maîtres de mathématiques, de dessin, de géographie & d'histoire, de langue françoise & latine.

On donnera 50 livres en entrant une fois payées pour le lit & les autres meubles nécessaires, 24 livres aussi une fois payées pour les Domestiques, & 12 liv. par an pour leurs étrennes.

Chaque Éleve apportera un couvert & gobelet d'argent, trois paires de draps, deux douzaines de serviettes, & le trousseau qui convient à son âge.

L'uniforme de la maison consiste en un habit de drap verd, veste & culotte chamois clair, boutons dorés unis, épaullette en or, chapeau bordé uni avec un plumet.

Pour débarrasser les personnes de Province de tous soins, M. de Longpré se chargera pour le prix dont ils conviendront ensemble de fournir aux Eleves qui lui seront confiés, tout ce dont ils auront besoin.

Il est aisé de sentir que M. de Longpré en fixant le prix de sa pension à 800 liv. en y comprenant les Maîtres énoncés ci-

dessus, a moins consulté ses intérêts que son zele; & que ce n'est qu'en se promettant, de la part des Parens ou des correspondans, une grande exactitude pour le payement de chaque quartier, qu'il pourra fournir à la dépense qu'exige un établissement de cette nature.

Nota. Les enfans destinés ou à la Marine, ou à l'Artillerie ou au Génie, seront dirigés particulièrement vers ce but. Vingt Ingénieurs ordinaires du Roi, Eleves de M. de Longpré, sont des témoins irrécusables de son zele & de ses talens.

PENSION DE PANTIN, *Banlieue de Paris; tenue par M. Audet, Maître-ès-Arts en l'Université, ancien Professeur de Belles-Lettres au College de Châlons-sur-Marne, & Membre de l'Académie de cette Ville.*

ON REÇOIT des enfans en cette Pension depuis l'âge de cinq ou six ans jusqu'à douze: mais rarement au-dessus de cet âge, à moins qu'on ne connoisse bien l'innocence de leurs mœurs, ainsi que leur caractère.

Il y a en conséquence, suivant les vues des parens, pour la lecture, l'écriture, le calcul... & la partie des études, des classes séparées, avec autant de Maîtres particuliers, & même un Préfet d'études, tous sédentaires à la maison.

Indépendamment de la situation la plus riante, & du bon air, du voisinage en outre du Pré Saint-Gervais, & d'autres promenades des environs, les plus charmantes; on peut voir dans les classes, dans les dortoirs, & tous les lieux en général que les jeunes gens habitent, la décence, & le bon ordre qu'on y maintient en tout genre.

Prix de la Pension, & conditions requises.

LE prix de la pension, y compris les Maîtres ci-dessus, la nourriture & le blanchissage, le feu & le luminaire, le papier, plumes & encre, poudre & pommade tous les jours, ainsi qu'une chaise à l'Eglise.... est de trois cents quatre-vingt livres jusqu'à l'âge de dix ans, & de quatre cents vingt livres, y compris les mêmes choses, pour ceux d'un âge au-dessus. Le premier quartier, comme c'est l'usage par-tout, se payera d'avance.

Il n'y a de mémoires pour les parens, (d'après l'article qui précède) qu'au cas que de leur accord & pour les obliger, on ait été chargé par eux d'achats, des fournitures de livres, &c... ou de raccommodages considérables. Les raccommodages qui sont légers, en quelque espece qu'ils soient, se font tous les jours à la maison d'une maniere gratuite.

Le Perruquier, aussi bien que les Maîtres de Danse, de Dessin, d'Armes ou de Musique, &c.... sont les seuls objets, quand on veut les avoir, qui se payent à part.

Chacun, en arrivant, est obligé de fournir son lit complet avec un pavillon, un gobelet, un couvert d'argent, deux assiettes d'étain, deux peignoirs, & six serviettes; au moins deux paires de draps, & huit ou dix chemises, cols & mouchoirs, si les parens ne jugent pas à propos d'en donner un plus grand nombre.... Pour mettre plus d'ordre dans ces effets, on voit à la maison une lingerie très en regle, & même une garde-robe pratiquée séparément pour les habits, ce qui dispense des caassettes.

On paie aussi en entrant dix livres de bien-venue, tant pour les Maîtres que pour les Domestiques.

N

On se prête en général avec plaisir pour le lit, l'entretien, & même tout autre objet aux arrangemens les plus commodes pour les personnes de province, ou des pays étrangers.

N. La petite poste de Paris vient à Pantin deux fois par jour, & l'on y trouve, outre la proximité de la Capitale, utile en bien des cas, en fait de Chirurgien, d'infirmier, & d'autres secours, toutes les choses nécessaires.

On a la précaution, quand les enfans sont incommodés, de les faire manger à part, afin de leur donner, en ce cas, des choses plus analogues à leur santé, & de les veiller de plus près.

On peut s'adresser pour la pension de M. Audet, sur le lieu, à lui-même: & à Paris à M. Marye, Procureur au Châtelet, rue Saint-André-des-Arts.

Maison d'hospitalité pour les accouchemens.

L E SIEUR LE BAS, Démonstrateur public d'accouchemens aux Ecoles Royales de Chirurgie, Censeur Royal, & de-

meurant rue Christine, au Bureau des Journaux, vient de former, sous la protection du Magistrat qui préside à la Police, un établissement où les pauvres personnes enceintes sont reçues pour y être accouchées & traitées gratuitement, depuis le jour de leur entrée jusqu'à celui de leur sortie, qui n'a lieu qu'après leur parfait rétablissement. Cette Maison d'hospitalité devient une école où les Eleves des deux sexes, disposés à s'occuper de la partie des accouchemens, sont à portée de prendre les instructions de théorie & de pratique propres à remplir leurs desirs, & à rendre, à cet égard, leurs bons offices à l'humanité. Il y a en outre une maison particulière où les personnes enceintes en état de payer en proportion de leurs facultés, de leurs besoins, & de leur volonté, sont reçues pécuniairement. Le sieur le Bas en fait rejaillir le produit sur celles qui sont dans l'indigence.

*A M. le Comte de Br... sur la Ville de
Troyes.*

Je reçus comme plaisanterie le compliment que vous me faites, dans votre dernier passage sur le Mémoire qui vient de déterminer la décision du Conseil en faveur de notre bonne Ville (*). Plusieurs personnes s'étant depuis jointes à ce compliment, je me trouve honnêtement forcé de vous dire & de leur apprendre, que depuis 50 ans, tout est dit sur l'objet du Mémoire dont il s'agit, & de la décision qu'il a provoquée.

La contestation qui y a donné lieu, n'est que le renouvellement d'une vieille querelle qui s'étoit réchauffée lors du Sacre de Louis XV, entre Troyes, Rheims & Châlons. Il parut alors une foule d'écrits indiqués par M. de Fontette, dans la nouvelle édition de la Bibliothèque Historique du Pere le Long, sous les n. 34303, & suivans. Le Mémoire de M. Bréger, qui fait partie de ces écrits; Mémoire aussi lumineux que solide, est un bouclier à l'épreuve, dont peut se couvrir la Ville de Troyes, envers & contre tous ceux qui l'attaqueront à jamais sur sa *Capitalité*.

(*) *Par cette décision, Troyes est conservée dans la possession du titre de Capitale de la Champagne.*

„ Après un coup d'œil général sur l'état de nos Pro-
 „ vinces, avant & depuis l'établissement de la Monarchie
 „ Françoisé, M. Bréger examine celui de la Champagne
 „ en partie sous les enfans de Clovis, sous la seconde ra-
 „ ce, sous les Comtes & les Vicomtes, enfin sous la troi-
 „ sieme race, depuis la réunion de la Champagne à la
 „ Couronne; & de toutes ces considérations, il déduit la
 „ Capitalité en faveur de la Ville de Troyes. Entrant
 „ ensuite dans le détail des titres, il établit son assertion,
 „ sur les Ordonnances qui ont fixé à Troyes la tenue des
 „ Grands-Jours, sur l'exemption de Tailles dont elle jouit,
 „ à titre de Capitale, depuis l'établissement de cette im-
 „ position, sur les Lettres, soit Patentés, soit closes, des
 „ Souverains; enfin sur le témoignage unanime des Géo-
 „ graphes & des Historiens François & Etrangers (*)”.

Il est échappé à M. Bréger un moyen pour combattre,
 ou au moins pour consoler la Ville de Rheims.

Qui, sans compter l'Ampoule & les bons vins,

a en sa faveur la haute considération dont elle jouissoit sous
 les Romains, les monumens qu'elle en conserve, & le ti-
 tre d'Archevêché. Sa condition, à cet égard, relative à
 la Capitalité, est celle d'Autun, aujourd'hui subordonnée à

(*) Cette Notice est extraite de la Vie de ce sçavant Cha-
 noine, que j'ai donnée au Public en 1753.

Dijon, de Nantes subordonnée à Rennes, de Vienne subordonnée à Grenoble, enfin de Narbonne subordonnée à Toulouse, malgré leur antiquité & leurs prérogatives dans l'Ordre Ecclésiastique.

Le séjour des Ducs & des Comtes a décidé de la Capitalité en faveur des Villes où ils avoient fixé leur résidence. Les Comtes de Champagne avoient fixé la leur à Troyes, qui montre encore aux étrangers le Palais qu'ils habitoient, qui possède leurs cendres, & qui fut le Siege immuable de la Cour des Pairs du Comté.

Dans l'antiquité, la Ville de Sardes, résidence des Rois de Lydie, avoit conservé, à ce titre, sous les Successeurs d'Alexandre, & sous les Romains le nom & les prérogatives de Métropole de l'Asie Mineure ou Proconsulaire. L'histoire Numismatique offre, sous Tibere, des Médailles de cette Ville, avec l'inscription **ΣΑΡΔΙΑΝΩΝ ΚΟΙΝΟΥ ΑΣΙΑΣ**. Ephese, Smyrne & Pergaine lui dispuoient ce titre : leurs vives sollicitations & la faveur des Empereurs leur obtinrent successivement le titre de *Primatie*; mais non celui de Métropole, contre lequel la décision de Tibere, en faveur de Smyrne, ne forma pas même de préjugé. Tacite nous a transmis le détail de la contestation qui occasionna cette décision, avec les Précis des Mémoires sur lesquels chacune des Villes de l'Asie prétendoit exclusivement à l'honneur d'élever un Temple à Auguste : *undecim Urbes*, dit Tacite, *certabant pari ambitione, & viribus diversâ ; pluraque*; ainsi que dans notre contestation *memorabant de vetustate generis, &c.*

A propos de Rheims , je me rappelle que dans les relations de l'incendie de l'Abbaye de Saint Remi, & des manuscrits de la Bibliothèque de cette Maison, on a dit que l'unique manuscrit de Phèdre, sur lequel notre savant Pethou avoit publié cet Auteur , étoit péri dans les flammes. Mais je me rappelle aussi, qu'il y a environ cinq ans, me trouvant à Rheims, je donnai une matinée à l'examen des manuscrits de Saint Remi, que je les vis tous, & que je ne pus trouver celui de Phèdre. Peut-être n'en a-t-il jamais fait partie: j'avois contribué moi-même à autoriser l'opinion contraire en l'annonçant sur parole, dans la Notice des manuscrits, des MM. Pethou, que j'ai donnée à la suite de la Vie de ces illustres Freres, publiée en 1756.

J'ai l'honneur d'être, &c.

G R O S L E Y.

Troyes, 1 Juin 1775.

A V I S.

I.

Barometres & Thermometres.

LES sieurs Cappy fils, & Mossy, neveu du feu Sr. Cappy, constructeurs des instruments de physique de l'Académie des Sciences; suivant le brevet qui leur en a été

N 4

expédié, le trois Mai dernier, continuent de faire & vendre des barometres, thermometres & autres instrumens concernant la physique, en leur demeure à Paris, rue & Place Royale.

II.

C'est par erreur qu'on a indiqué aux mêmes adresses que l'Essence de Beauté, la *Pommade de Ninon*, connue en Turquie sous le nom de *Pommade Circassienne*, à l'usage des Sultanes.

Le sieur Dubost, qui en est l'auteur, prévient le Public qu'il tient seul cette pommade, en son bureau général au Temple à Paris, ou, jusqu'à la fin de Septembre, il en donnera des essais *gratis*.

III.

Bijouterie.

Depuis la protection que Sa Majesté a accordée à l'art de polir l'acier, par son Arrêt du 24 Juin dernier; le sieur Granchez, Bijoutier de la Reine, s'occupe & tâche de faire pousser cet article à un degré de perfection qui ne le devra en rien à l'étranger; il peut faire voir des essais en boucles, coulans de bourse, tabatieres, couteaux à manche d'acier poli, couteaux de chasse garnis d'argent, incrustés d'acier taillé à pointe de diamans; il mettra au jour plusieurs articles en acier poli, ornés d'or, argent & bronze, espérant que ce mélange de différens métaux fera plus d'effet que le simple acier; de même que toutes les

tes d'ouvrages en argent à jour , doublés de verre bleu pour le service de la table , dont les formes élégantes & variées surpassent celles d'Angleterre.

L'on trouve dans son magasin du Petit-Dunkerque , les articles suivans ; favoir :

Boutons de manche , dont le fond est d'argent couvert d'or guilloché ; *idem* , pour habits & vestes ; ces boutons ont la beauté & la solidité de l'or : prix des premiers , 6 liv. la paire ; ceux de veste , 18 liv. la douzaine ; & ceux d'habit , 48 liv. la douzaine. — Coquetiers d'argent à jour , doublés de verre bleu , servant de salière , ou de poivrière — Jolies cannes de femme en bambou , chiquetées , garnies d'or ; toutes sortes d'ustensiles de pêche ; tabatières en carton vernis , galonnées en argent , couvertes d'or amalgamé , prix , 30 liv. & 24 liv. — Agraffes ployantes , très souples , à charnière en argent , pour mettre aux jarretières tricotées ; prix , 18 liv. la paire : lentilles à ressort élastiques , pour mettre aux perruques en place de boucles ; prix , 9 liv. — Nouveaux médaillons du Roi , très-ressemblans , en bronze doré au matte , sur fond de marbre blanc , avec l'époque du Sacre autour du cadre ; prix , 24 liv. : souvenirs ; boîtes à mouches , peintes & dorées sous glace , garnies en vermeil ; barettes portatives pour battre du beurre en très-peu de temps ; ruches angloises , avec l'instruction pour s'en servir ; figures en biscuit , de la fabrique de Clignancourt , près Paris , qui continue toujours à établir de très-belles pièces en porcelaine , à l'épreuve du feu. — Pendules de voyage ; prétentions en cheveux , parsemées d'ouvrages en filagramme d'or , faisant un très-bon effet , à divers prix , & toujours toutes sortes de jolis ouvrages en filagrammes d'or poussés à la

N 5.

plus grande perfection, en chaîne de montre, coliers, coulans de bourse, bracelets, bagues, berloques; boutons de manche, & généralement tout ce qui se peut faire en ce genre de travail; nouveaux modes de très-grandes boucles d'argent, forgées & ciselées au matte, imitant la broderie; les Anglois n'ont rien établi dans ce genre d'aussi correct: l'on en fait sur toutes les formes désirées — De très jolies garnitures de cheminées en deux pièces, vernis anglois, représentant un chien & un chat sur un coussin de même matière, qui imite l'étoffe galonnée: ces modèles ont été faits d'après nature par feu le sieur Casieri, pour le Palais Bourbon; prix, 260 liv: clefs de montre d'or de couleur, en caducée, très-fortes, prix; 24 liv.; épées de Cour à facettes, à facette en losange, ayant autant de brillant & plus solides que celles à diamans, & pas susceptibles d'user les doublures; prix, 54 liv.: étiquettes en argent pour les vins de liqueurs, sur lesquels on peut graver des titres; plateaux pour cabarets, & autres ouvrages en papier maché, avec peintures étrusques, d'après la publication des antiques, du Chevalier G. Hamilton. — Chaînes de montre en or, pour homme, repeccées avec des vers & attributs relatifs à l'amour; nouvelles tabatières, dites éternelles, rondes, en écaille, couvertes en requin, râpé & poli, à 18 liv. & 15 liv. pièce. Il vient de lui en rentrer en métal de Manheim, à quatre charnières.

IV.

Chocolat.

Le sieur Roussel, Marchand Epicier, dans l'Abbaye St.

Germain des-Prés, en entrant par la rue Sainte Marguerite, atenant à la Fontaine.

Considérant que l'usage du chocolat devient ordinaire, tant pour la santé que pour l'agrément, assuré d'ailleurs de la bonté de sa fabrique, par le témoignage & les applaudissemens de plusieurs personnes de distinction & de goût, qui lui ont conseillé de le faire connotre ; il donne avis au Public qu'en qualité de Citoyen qui veut être utile à ses Compatriotes, & pour éviter toute surprise, il fait mettre sur chaque pain de chocolat sortant de sa fabrique, l'empreinte de son nom & sa demeure.

Le prix du chocolat de santé de la meilleure qualité, est de 3 livres, avec une demie vanille ; 3 livres, celui à une vanille ; 4 livres & 5 liv. pour celui qui est à deux vanilles.

Tant pour la facilité que pour l'avantage des personnes de Province, le sieur Rouffel prévient qu'il fera tous les envois aux mêmes prix ci dessus, francs de port, pourvu qu'on lui fasse remettre les fonds & que l'envoi soit de douze livres au moins, avec l'adresse exacte de la destination.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Constantinople, le 6 Juin 1775.

LES contestations sur la Souveraineté de la Crimée durent encore, & les Parties contendantes ont d'autant plus de liberté dans les mouvemens qu'elles se donnent

pour parvenir à cette Souveraineté, que le Commandant Russe n'a jusqu'à présent pris aucune part à leurs disputes.

On écrit de Bassora qu'une armée Perfanne est auprès de cette Place, mais sans avoir commis aucune hostilité, Suivant une lettre datée du 29 Avril, le siege de Jassâ continuoit encore à cette époque, sous les ordres de Méhemet Bey.

De Berlin, le 27 Juin 1775.

On a publié ici une amnistie en faveur de quelques habitans de la Prusse occidentale qui avoient passé en Pologne depuis la prise de possession du Roi; & Sa Majesté fait grace à ceux qui, dans le courant de six mois, se rendront à leur ancienne demeure, pour y vivre désormais comme ses Sujets fideles & soumis.

De Vienne, le 5 Juillet 1775.

L'Impératrice-Reine vient de tolérer la construction d'une Eglise Luthérienne dans la Ville de Zamosche en Pologne. Cet établissement qui autorise le culte public de la Religion Luthérienne, ne peut qu'attirer nombre d'Etrangers dans cette partie de nos possessions Polonoises.

Des Frontieres de la Pologne, le 25 Juin 1775.

Les Russes de l'armée du Maréchal de Romanzow ont fait un mouvement pour s'approcher de Kiovie; mais ils ont tout-à-coup suspendu leur marche, & l'on apprend

que quelques Détachemens déjà entrés en Ukraine se rapprochent de la Lithuanie. Les Troupes qui sont aux ordres du Général Romanius doivent, dit-on, se rassembler en grande partie dans le Palatinat de Plock.

De Rome, le 28 Juin 1775.

Le Prince de Salm-Salm, actuellement Chef de sa Famille, ayant supplié le Pape de le dispenser du Sous-Diaconat dans lequel il se trouvoit engagé, Sa Sainteté vient de lui accorder cette grace. On annonce un Consistoire pour le 17 du mois prochain.

De Turin, le 14 Juillet 1775.

Le 12 de ce mois, Leurs-Majestés, accompagnées du Prince de Piémont, du Duc & de la Duchesse de Chablais, & des deux Princesses Royales, sont parties pour Chambéry, où, dans les premiers jours de Septembre, on célébrera le mariage de Madame Clotilde de France avec le Prince de Piémont.

De Londres, le 28 Juin 1775.

On dit depuis deux jours, qu'il a été enfin résolu dans le Conseil de retirer les Troupes de l'Amérique, & de s'en tenir à bloquer tous les Ports des Américains, de sorte qu'aucun vaisseau de quelque Nation qu'il soit, n'y puisse entrer pour faire le commerce avec eux, & qu'on a donné ordre à treize frégates d'être incessamment prêtes à mettre en mer, afin de croiser à la hauteur de tous ces Ports pour arrêter tout commerce extérieur des Insurgens.

On n'a point encore de nouvelles des résolutions prises dans le grand Congrès de Philadelphie : mais on redoute qu'il ne commence par mettre un *embargo* sur tous les Ports, afin qu'aucune provision utile à nos pêcheries, ainsi qu'à nos escadres & à nos armées ne puissent sortir des différentes Provinces du Continent : il y a peu de doute que la prépondérance de cette Province n'entraîne tout le Pays dans le parti qu'elle prendra. On y fait une profession ouverte de fidélité envers le Roi ; on y reconnoît de même la suprématie du Parlement dans toutes les affaires de commerce ; mais on y assure hautement que le pouvoir de taxer les Colonies & de changer leur forme constitutive, est une infraction & une entreprise tendante à les alarmer sur les droits de leur propriété, dans lesquels ils veulent se conserver, en leur qualité ineffaçable d'Anglois & de Membres d'un Peuple libre.

On apprend que le samedi 27 Mai il y eut, dans l'Isle de Hoog, un combat entre un Détachement d'Américains & des Soldats de Marine, commandés pour la garde du bétail de cette Isle, & que l'avantage est resté aux premiers.

Un Exprès du Général Carleton, Gouverneur de Québec, arrivé ici le 29 Juin dernier, s'est rendu sur le champ auprès de Sa Majesté au château de Kew. On croit qu'il est venu apporter la nouvelle que ce Général se disposoit à descendre les lacs du Canada avec les Troupes réglées qui sont sous ses ordres, & à s'emparer des derrières de la Nouvelle-Angleterre, tandis que le Général Gage pressera les Américains d'un autre côté. On ajoute que le Général Burgoyne, avec un Corps de cinq mille hommes,

doit se rendre maître de la Nouvelle-Yorick & l'empêcher de recevoir aucun secours des Provinces méridionales, & que le vaisseau de guerre l'*Asie* est parti de Boston pour bloquer le Port de New - York.

Une lettre de New-Port, Rhode Island, en date du 22 Mai dernier, dit qu'on vient d'y recevoir un Exprès de la Providence, pour avertir qu'un Détachement des Troupes de Boston, aux ordres du Général Gage, a débarqué à Weymouth, & brûlé la Ville de fond en comble; que ce Détachement ravageoit le Pays au moment que l'Exprès partoit, & que les Troupes de la Province s'assembloient de toutes parts pour les arrêter; mais qu'on n'a encore aucun détail circonstancié de cette affaire.

De la Haye, le 7 Juillet 1775.

Une Société littéraire établie ici dans le même esprit citoyen que toutes celles de Hollande, avoit proposé pour sujet de poésie, cette question: *Quelle est la meilleure éducation pour l'avantage de la Patrie?* Les prix, consistant en deux médailles, dont l'une étoit d'or & d'argent, ont été décernés aux devises: *Tandem fit furculus arbor*, & *Perge, sequar*. La première étoit de Henri de Hontau, de Torgau; & la seconde, de Pierre Van Breant, de Dordrecht.

La multiplication des vers à soie est présentement encouragée par-tout. Ces insectes précieux pour le commerce & les fabriques semblent plus faciles à introduire dans les climats Septentrionaux qu'on ne l'avoit cru. On a essayé avec succès d'en élever en plein air à Bruxelles: ils

ont résisté aux intempéries des derniers étés, & l'on se flatte d'en obtenir le meilleur produit dans les Pays-Bas, en substituant aux palissades ordinaires & inutiles, de nombreux plans de mûriers.

De Gènes, le 26 Juin 1775.

Une Troupe de Comédiens François arrivée en cette Ville, va commencer ses représentations dans la Salle du Balcon; ce Spectacle, que l'on commence à goûter dans ce Pays, durera jusqu'à la fin de Septembre.

De Paris, le 14 Juillet 1775.

Le sieur Didier, Machiniste & Fondeur, résidant à Strasbourg, vient de finir & de poser les ornemens qui décorent le piédestal de la Statue pédestre du Duc Charles de Lorraine, élevée à Bruxelles par les Etats du Duché de Brabant; cet Artiste, qui a coulé cette Piece en bronze, a dirigé toutes les opérations de la fonte d'une manière toute nouvelle & qui lui a très-bien réussi. Il a aussi inventé une machine au moyen de laquelle seize hommes seulement ont enlevé de la fosse & transporté cette Statue à quinze pieds de côté, dans l'espace d'une demi-heure; cet Artiste a reçu des marques de bienfaisance du Prince & des Etats de Brabant.

Un jeune homme de treize ans, tombé à Lyon dans la Saône, en y puisant de l'eau, en a été retiré sans connoissance, sans mouvement & sans pouls. Les frictions avec de l'eau-de-vie camphrée animée, l'insufflation d'air chaud

dans

ans la bouche, & quelques cuillerées d'eau-de vie cambrée; l'ont rendu à la vie après trois quarts d'heure de soins.

PRÉSENTATIONS.

Le Président de Vergennes ayant été nommé par le Roi, son Ministre Plénipotentiaire en Suisse, a eu l'honneur d'être présenté le 8 Juillet, à Sa Majesté & à la Famille Royale, par le Comte de Vergennes, son frere, Ministre & Secrétaire d'Etat, ayant le département des affaires étrangères. Ce Ministre Plénipotentiaire a pris en même-temps congé du Roi, pour se rendre sans délai à sa destination.

Le 9 Juillet, l'assemblée générale du Clergé de France ayant à sa tête le Cardinal de la Roche-Aymon, Grand Aumônier de France, se rendit à Versailles, & eut du Roi une audience, à laquelle elle fut conduite par le Marquis de Dreux, Grand-Maitre des cérémonies, & par le sieur de Watronville, aide des cérémonies. Le Duc de la Vrilliere, Ministre & Secrétaire d'Etat, chargé des affaires du Clergé, présenta à Sa Majesté les Députés des provinces, du premier & du second ordre. L'Archevêque de Rouen porta la parole. Cette assemblée fut ensuite conduite & présentée de la même maniere à l'audience de la Reine.

La compagnie de l'Arbalète & de l'Arquebuse de Paris a député huit de ses Membres pour aller complimenter le

O

Roi à l'occasion de son Sacre. Ils ont eu l'honneur d'être présentés à Sa Majesté par le Maréchal Duc de Duras.

Ahmed-Bey, neveu & gendre du Pacha de Tripoli de Barbarie, a été présenté le même jour au Roi par le sieur de Sartine, Ministre & Secrétaire d'Etat, ayant le département de la Marine.

Le 21 Juillet, le sieur Mesnard de Chouzy, Conseiller d'Etat, Commandeur des Ordres royaux & hospitaliers de Notre-Dame du Mont-Carmel & Saint-Lazarre de Jérusalem, & Contrôleur Général de la Maison du Roi, que Sa Majesté a nommé Ministre Plénipotentiaire auprès du Cercle de Franconie, a eu l'honneur de faire ses remerciemens au Roi, à qui il a été présenté par le Comte de Vergennes, Ministre & Secrétaire d'Etat, ayant le département des affaires étrangères, il a eu pareillement l'honneur d'être présenté, en la même qualité, à la Reine & à la Famille Royale.

N O M I N A T I O N S.

Les entrées de la chambre du Roi ont été accordées par Sa Majesté, le vendredi 26 Mai dernier, au Comte de Gravelle.

Le sieur de Lamoignon de Malesherbes a prêté serment le 21 Juillet, entre les mains de Sa Majesté, pour la Charge de Secrétaire d'Etat dont il a été pourvu, ainsi que du département de la Maison du Roi, sur la démis-

tion du Duc de la Vrilliere. Le même jour, il a eu l'honneur d'être présenté en cette qualité à la Reine & à la Famille Royale. Le 23, il est entré au Conseil, en qualité de Ministre.

Le sieur de Lamoignon de Malesherbes ayant remis au Roi sa démission de la Charge de Premier Président de la Cour des Aides de Paris, Sa Majesté en a pourvu le sieur de Barentin, ci-devant Avocat Général du Parlement de la même ville, qui, en cette qualité, a eu l'honneur d'être présenté par le Garde des Sceaux de France, à Sa Majesté, à laquelle il a fait ses remerciemens: il a fait aussi ses révérences à la Reine & à la Famille Royale.

Sa Majesté ayant nommé à la place d'Avocat-Général le sieur Joly de Fleury, ce Magistrat a également eu l'honneur de faire ses remerciemens au Roi, à qui il a été présenté par le Garde des Sceaux.

M A R I A G E.

Le 9 Juillet, Leurs Majestés & la Famille Royale ont signé le contrat de mariage du Comte de Rochechouart, Capitaine au Régiment du Roi, Cavalerie, avec la Demoiselle Durey de Morfan.

N A I S S A N C E S.

La femme du nommé Painclert, dit l'*Allemand*, Cordonnier, fauxbourg Saint-Marceau, est accouchée de deux garçons & d'une fille, que son indigence l'oblige à s'efforcer de nourrir.

M O R T S.

Louis-Charles de Bourbon, Comte d'Eu, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant-Général de ses armées, Gouverneur & Lieutenant-Général pour Sa Majesté dans les Provinces du Haut & Bas-Languedoc, mourut à Sceaux le 13 Juillet à midi, âgé de soixante-treize ans & neuf mois environ. Ce Prince étoit fils de Louis-Auguste de Bourbon, Duc de Maine, Prince légitimé de France, Prince Souverain de Dombes, Comte d'Eu, Duc d'Aumale, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant-Général de Sa Majesté, Gouverneur des Provinces du Haut & Bas-Languedoc, Grand Maître de l'Artillerie de France, Colonel-Général des Suisses & Grisons, & Général des Carabiniers, mort le 14 Mai 1736; & de Louise-Bénédicté de Bourbon Condé, Princesse du Sang, morte le 23 Janvier 1753.

L'Abbé Ducluseau, Doyen des Chapelains de la grande Chapelle du Roi, Chanoine de l'Eglise royale de Saint Quentin, est mort à Paris, le 3 Juillet, dans sa quatre-vingt-deuxième année.

Jeanne-Charlotte Angadrême de Pujet, Marquise de Lambertye, Dame d'honneur de feu la Princesse de Conti,

Épouse de Charles-Alexandre-Gabriel, Marquis de Lambertye, Chambellan du feu Roi de Pologne, est morte à Paris le 12 Juillet, dans la cinquantieme année de son âge.

Hugues Etienne de Romance de Mesinon, Marquis de Romance, ancien Ecuyer ordinaire du Roi, commandant sa grande écurie, est mort à Paris, le 17 Juillet, âgé de soixante-feize ans.

L O T E R I E.

Le cent soixante-quinzieme tirage de la Loterie de l'Hôtel-de-Ville s'est fait, le 26 du mois de Juillet, en la maniere accoutumée. Le lot de cinquante mille liv. est échu au N. 51380. Celui de vingt mille livres au N. 52451, & les deux de dix mille, aux numéros 44801 & 46396.

ERRATA du Mercure de Juillet second vol. 1775.

Page 39, ligne 16.

C'est vérité claire & extrême,

Lisez C'est vérité claire & certaine.

Page 40, ligne 7, n'accueili,

Lisez n'accueillit.

Page 56, ligne 7, hiboux, Lisez filoux.

 ADDITIONS DE HOLLANDE.

S P E C T A C L E S.

Le 26 Juillet 1775.

Cléopatre, Tragédie en cinq Actes (& en vers,) par M. L... Avocat, est encore une Piece de cabinet. Elle se trouve à Dijon, chez *Frantin*, Imprimeur du Roi; & à Paris, chez *Piffot*, quai des Augustins, 1774. Brochure de 64 pages. Prix 18 s. L'EPOQUE de l'action dramatique, est le court intervalle mis par l'Auteur entre la bataille d'Actium, supposée très-récente, & les grands événemens qui la suivirent. Ces événemens, fort rapprochés, comprennent la mort de Marc-Antoine & celle de Cléopatre, qui fait le dénouement de la Piece. On fait que ce qui contribua le plus à la victoire d'Auguste, ce fut la défection de Cléopatre, qui dans le combat prit la fuite avec ses vaisseaux, & bientôt fut suivie d'Antoine. Ici le motif de cette fuite est l'Amour jaloux de Cléopatre qui, craignant de perdre Antoine, s'il étoit vainqueur d'Octave, sacrifia tout à cet intérêt. Ces Amans réunis ont à ce sujet une explication qui n'aboutit qu'à montrer d'abord toute la foiblesse d'Antoine pour la voluptueuse Reine d'Egypte, puis ses regrets & ses retours pour l'infortunée Octavie sa femme. Cependant Octave, dont la flotte à poursuivi celle d'Antoine, est à la vue d'Alexandrie & près d'aborder. Il se présente seul avec Thyrrée

au pied des remparts, demande à être introduit, & offre
 la paix à Antoine. Celui-ci, par le conseil d'Eros, le
 laisse entrer dans la ville & voilà ces deux Rivaux réunis
 dans le Palais des Rois d'Egypte. Entrevue d'Antoine &
 d'Octave. Ils sont près de se donner la main pour parta-
 ger entr'eux l'empire du monde, qu'ils veulent réduire
 sous leurs loix; la seule condition d'abandonner Cléopâtre
 & de reprendre Octavie, qu'Octave met à ce partage,
 rompt tout. Thyrrée fait des efforts inutiles pour détacher
 Cléopâtre d'Antoine & l'engager à l'abandonner sous pro-
 messe de lui conserver ses états. Dans l'intervalle du second
 Acte au 3, Octave & Antoine se livrent un combat, dont
 Cléopâtre attend l'issue avec beaucoup d'inquiétude. Antoi-
 ne est vainqueur; mais dans le moment qu'il se propose
 d'aller tout de suite à Rome, pour s'en rendre maître, il
 apprend que l'ennemi se remontre & que le peuple d'A-
 lexandrie paroît d'intelligence avec Octave. Le Triumvir,
 toujours soupçonneux, se croit encore trahi par Cléopâtre,
 lorsque tout-à-coup Charmion paroissant toute éplorée, lui
 dit que sa Maîtresse vient de se tuer pour se soustraire éga-
 lement à la fureur d'Octave & d'Antoine. Nouvelles foi-
 bles du dernier. Cette feinte mort n'est qu'une ruse,
 dont tout l'effet est de confirmer l'extrême attachement
 d'Antoine. Pendant ce petit jeu théâtral peu digne du co-
 thurne, Octave est rentré dans Alexandrie & il reparoit
 avec Thyrrée. Irrésolu d'abord sur le parti qu'il doit pren-
 dre, il décide enfin la mort d'Antoine & la captivité de
 Cléopâtre qu'il se promet d'emmener à Rome. Après la ba-
 taille d'Actium & le combat d'Alexandre, on ne voit pas
 sans quelque étonnement Antoine & Octave sous les mê-
 mes murs. Si la vraisemblance n'est point en cela physi-
 quement violée, elle ne peut l'être moralement davanta-

ge. C'est une distinction qu'on ne fait point assez parmi nous que celle des deux vraisemblances physique & morale. La vraisemblance physique suffit d'ordinaire aux Ecrivains de Romans. Les Poètes Dramatiques, au contraire, qui peuvent supposer tant de choses, n'ont pas rigoureusement besoin de tant de vraisemblance physique; mais ils ne peuvent se dispenser de la vraisemblance morale, à peine de manquer l'illusion, sans laquelle l'Art ne peut subsister. L'Auteur à cet égard a bien su se mettre à son aise. Antoine devoit un peu l'embarasser: des le commencement du 5 Acte, il le fait entrer dans le tombeau des Rois d'Égypte. Là, Cléopâtre elle-même vient lui annoncer qu'Octave approche, & le presse de fuir; il trouve bien plus court de se tuer. Octave ne reparoit dans cet Acte que pour apprendre sa mort, & pour être témoin de celle de Cléopâtre, qui, après s'être fait piquer le sein par un asprie, lui demande pour toute grace de la rejoindre à Antoine dans le même tombeau. A la suite de cette Tragédie, on trouve un *Discours sur la Précision*, & quelques Poésies. L'Auteur entend par précision; *l'art d'être bref*; mais il ne paroît pas distinguer la précision de la *Concision*, & que d'Ecrivains les confondent! La *Précision* qui regarde les choses encore plus que les mots, les pensées plus que les paroles, consiste moins à être court, qu'à ne dire que ce qu'il faut & tout ce qu'il faut: elle emporte à la fois l'idée d'exactitude & de justesse, sans superfluité quelconque. La *Concision* n'appartient qu'au style. Le style resserré, *concis*, est le contraire du style verbeux, qui toujours est lâche & traînant. C'est de la *Concision*, autant que de la *Précision*, qu'il s'agit dans le *Discours de l'Auteur*; & toute la Tragédie nous prouve qu'il a cherché ces deux parties qu'il est si rare de réunir. C'est même une singularité de cette Pièce, qui la caractérise.

2 Août 1775.

LES Comédiens François ont donné le Mercredi 26 Juillet, pour la première fois, les *Arsacides*, Tragédie nouvelle en six Actes.

Il paroît une Piece nouvelle abandonnée à la lecture, & qui, par conséquent, ne sera point sifflée: elle a pour titre, le *Mauvais Négociant*, Comédie en trois Actes en Vers. Elle se trouve à Paris, chez *Monory*, rue de la Comédie Française. Prix. 1. liv. 10 sols.

Plus, *Lettre de Mad. le Hoc à M. le Hic, au sujet de la Fausse Magie, Opera-Comique de MM. Marmontel & Gretry.* Brochure de 48 pag. in-12. Quoique l'Auteur du *Hoc* & du *Hic* n'ait vraisemblablement fait cette Lettre ou ces Lettres, que pour avoir occasion de tomber sur les Journalistes, & qu'il m'ait fait l'honneur de m'y comprendre, ce seroit un déni de justice que de ne pas annoncer cette Diatribe, moitié littéraire & moitié galante; mais je n'y répondrai rien pour mon compte. Je prendrai seulement la liberté de lui faire une observation générale, qui ne tend point à diminuer son édifiante & religieuse vénération pour M. de Voltaire: „C'est que tout homme pour-
„ vu de sens & de connoissances peut juger un autre
„ homme. Or M. de Voltaire n'est ni un Dieu ni un An-
„ ge. Il n'a pas même, à ce que je crois, de Démon
„ tel que celui de Socrate. Donc, &c”.

9 Août 1775.

L'Académie Royale de Musique a donné le Mardi, 1 Août, la première représentation de *Cythere assiégé*, nouveau Ballet en 3 Actes, paroles de M. Favard, & musi-

que du Chevalier *Gluck*, dont nous rendrons compte incessamment.

Le Barbier de Séville, ou *la Précaution inutile*, Comédie en 4 Actes par M. de Beaumarchais, est actuellement imprimée. Elle se vend à Paris, chez *Ruault*, rue de la Harpe, où l'on en trouve aussi la Musique gravée: Partition in-folio. Prix trois livres douze sols. L'IDÉE très-superficielle que nous avons donné de cette Piece, dans notre Feuille du 8 Mars dernier, est telle, qu'une seule représentation pouvoit nous mettre en état d'en prendre nous-même: nous y revenons volontiers, pour la faire un peu mieux connoître. On lit à la tête de cette Piece, au lieu de Préface, une espece d'Apologie ou un morceau Polémique (curieux principalement par sa singularité), sous ce titre: *Lettre modérée sur la chute & la critique du Barbier de Séville*. Cette Lettre est adressée au Lecteur, à qui l'Auteur, *vêtu modestement & courbé*, présente sa Piece. On voit bien-tôt où il en veut venir: il va justifier sa Comédie contre les jugemens qu'en ont porté les Critiques, & c'est contre le Journal Encyclopédique de Bouillon que son mécontentement éclate le plus. Mais qu'il bat de pays en chemin faisant! Il se déclare ici d'une maniere indirecte, qui n'en est que plus positive & que plus sensible, pour le Drame ou la Tragédie bourgeoise. Ensuite excursion plus marquée sur notre Musique Dramatique, qui tient trop encore, dit-il, de notre Musique Chanfonniere (peu expressive apparemment), & dans laquelle il désapprouve les Reprises, les Rondeaux, &c. „ En effet, ajoute-t-il, „ si la Déclamation est déjà un abus de la narration au „ Théâtre, le Chant, qui est un abus de la Déclamation, „ n'est donc que l'abus de l'abus. Ajoutez-y la répétition

des phrases, & voyez ce que devient l'intérêt". Que lirons-nous de plus de cette Lettre, ambigü d'apologie, le sarcasmes, &c. sinon que c'est une défense du Barbier de Séville, moitié ironique & moitié sérieuse, dont laournure est amusante, & qu'après toute discussion, il n'enrésulte que de l'esprit & de la gayeté? Quant à la Piece,)importe peu qu'elle soit coupée, distribuée, réduite, alongée en trois, quatre, cinq ou même six Actes; mais on ne peut nier que l'intrigue & les détails n'en soient vraiment comiques & dans le bon genre de notre ancienne Comédie. L'Auteur nous paroît le connoître & l'avoir si bien démêlé, que nous regretterions bien sincèrement qu'il s'en tint à ce premier Essai. Il faut renoncer à lire la moitié de Moliere, ou reconnoître que Figaro est un Intrigant digne de figurer avec Mascarille & Scapin. Le caractère de Bartolo, toujours déliant, prévoyant tout, & toujours dupe de sa Pupille, est d'un genre neuf à cet égard. Tout le sujet d'ailleurs est très-simple, ce qui n'est pas un petit mérite, puisqu'il est rare, & que la plupart de nos Drames comiques ou tragiques sont aussi compliqués que des Romans. Le Bâilleur & l'Homme aux éternumens sont encore une plaisanterie très-neuve, au moins au Théâtre: car cette même scene, je l'ai vüe dans ma jeunesse jouer d'original au College Mazarin, en Troisième; *Et j'y étois, j'en sai bien mieux le conte.* Les Critiques froids ou de mauvaise humeur veulent-ils que nous leur citions un Trait que Térence ou Moliere auroit adopté? C'est la réponse de Bartolo à la Jeunesse, qui lui dit: *Mais pardi, quand une chose est vraie. . . R. „ QUAND „ une chose est vraie! si je ne veux pas qu'elle soit vraie, „ je prétends bien qu'elle ne soit pas vraie. Il n'y auroit*

qu'à permettre à tous ces Faquins-là d'avoir raison, vous verriez bien-tôt ce que deviendroit l'autorité". Aussi ce n'est là ni une Epigramme, ni un lieu commun, ni une pointe. Enfin, gayeté soutenue par-tout. Dans le 3e. Acte, entr'autres, bonnes scenes entre Bartolo, Rosine & le Comte d'Almaviva, son amant, qui déguisé en Bachelier se donne pour l'élève de Don Basile, maître de Musique de la Pupille; puis entre ces trois Personnages & Basile même qui survient. L'un des meilleurs *Imbrogljo* que je connoisse au Théâtre, est cette apparition de Basile, qui n'étant prévenu de rien est à tout moment près de découvrir le stratagème du Comte; c'est sa surprise & le serfroid si plaisant avec lequel il prend l'argent du Comte, pour garder le *tacet*; enfin la maniere dont, sans entrer dans le mystere du déguisement, il paroît y participer par son seul silence. Et cette naïveté du même: *Qui diable est-ce donc qu'on trompe ici? Tout le monde est dans le secret.* Si ce n'est là de véritable comique, nous confessons que nous n'y entendons rien.



T A B L E.

P	PIECES FUGITIVES en vers & en prose,	page 5
	stances sur le Bonheur,	<i>ibid.</i>
	L'amitié trahie,	7
	Vers à M. le Comte de Barbançon,	9
	Le Lapidaire & le Diamant, <i>fable</i> ,	10
	Songe merveilleux,	11
	Jugement d'Alphonse,	28
	Chançon,	30
	Les trois avis,	31
	Inscription d'une Fontaine,	33
	Explication des Enigmes & Logogryphes,	34
	ENIGMES,	<i>ibid.</i>
	LOGOGRYPHES,	39
	Chançon,	42
	NOUVELLES LITTÉRAIRES,	44
	Histoire des campagnes du Maréchal de Maillebois,	<i>ibid.</i>
	Diatribes à l'Auteur des Ephémérides,	59
	Théorie du luxe,	71
	Monde primitif,	75
	Sur la formation des Jardins,	80
	Suite des Epreuves du Sentiment,	88
	La Victime mariée,	92
	Journal Littéraire,	97
	Traité de la dissolution des métaux,	105
	Histoire de Lorraine,	107
	Réflexions philosophiques sur l'impôt,	110

222 MERCURE DE FRANCE.

Traité du Farcin,	112
Recueil d'observations,	113
Mémoires sur les pays de l'Asie & de l'Amérique,	114
Annonces,	115
Livres nouveaux,	117
Médailles sur les principaux événemens de la Maison de Brandebourg,	123
ACADÉMIES,	125
—— Nismes,	<i>ibid.</i>
—— Dijon,	128
SPECTACLES,	132
Opéra,	<i>ibid.</i>
Comédie Française	134
Comédie Italienne,	135
ARTS,	136
Gravures,	<i>ibid.</i>
Géographie,	139
Musique,	<i>ibid.</i>
Notes historiques sur la gravure & les Gravéurs,	141
Mémoire sur un moyen nouveau de faire remonter les Bateaux,	155
Economie civile,	160
Réforme proposée pour la nourriture des chevaux,	164
Cours d'accouchemens à Versailles,	172
—— de Jurisdiction Consulaire,	173
Vers de M. de Voltaire à M. le Chevalier de Chaf- tellux,	174
—— pour le portrait de Mlle Vigée,	<i>ibid.</i>
—— au Médecin de Mlle B. . .	175
Lettre de M. Dagoty pere,	<i>ibid.</i>
—— à l'Auteur du Mercure,	179
—— à M. du Séjour,	180

Variétés , inventions , &c.	181
Anecdotes ,	185
Ecole de Mathématiques , &c.	188
Pension de Pantin ,	191
Maison d'hospitalité pour les accouchemens ,	194
Lettre à M. le Comte de Br. . . sur la Ville de Troyes ,	196
Avis ,	199
Nouvelles politiques ,	203
Présentations ,	209
Nominations ,	210
Mariage ,	211
Naiffances ,	212
Morts ,	<i>ibid.</i>
Loterie ,	213

A D D I T I O N S D E H O L L A N D E .

<i>Spéctacles ,</i>	214
---------------------	-----

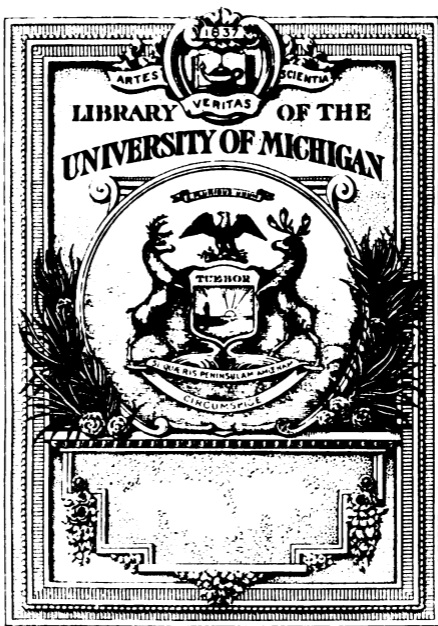
1877

1878

1879

1880





AP
20
M51
177E
NO. 12

MERCURE DE FRANCE,

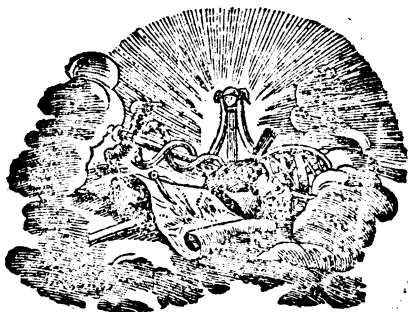
DÉDIÉ AUX OISIFS.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

SEPTEMBRE, 1775.

N^o. XII.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A A M S T E R D A M,
Chez MARC-MICHEL REY,
M D C C L X X V.

LIVRES NOUVEAUX

Qu'on trouve Chez **MARC-MICHEL-REY**

Libraire sur le Cingle.

- D**ROIT (Le) des Gens, ou Principes de la Loi Naturelle, appliqués à la conduite & aux affaires des Nations & des Souverains. Par M. de Vattel. Nouvelle édition augmentée, revue & corrigée. Avec quelques Remarques de l'Editeur. 4to. 2. vol. Amst. 1775 à f 6.
- Histoire de l'Ordre du St. Esprit, Par M. de Saintfoix, Historiographe des Ordres du Roi. Un vol. 12 qui contient les 4 vol. de l'édition de Paris. Francfort 1775. à f 1-10.
- Physiologie des Corps Organisés, ou Examen analytique des Animaux & des Végétaux comparés ensemble, à dessein de démontrer la chaîne de continuité qui unit les différens Regnes de la Nature. Edition Françoisise du Livre publié en Latin à Manheim, sous le titre de Physiologie des Mouffes. Par M. de Necker, Botaniste & Historiographe de l'Electeur Palatin, Associé de plusieurs Académies, &c. &c. 8o. avec une Planche. Bouillon 1775. à f 1-10.
- Poësies de Société, dédiées à Stanislas II. Roi de Pologne. Par M. L. Renaud. 8o. Leipzig 1775. à f 1.
- Récréations (Les) de la Toilette. Histoires, Anecdotes, Aventures amusantes & intéressantes. 12. 2 vol. Paris 1775. à f 2-10.
- Monde Primitif, analysé & comparé avec le Monde Moderne &c. 4to. 1773 — 1775, 3 Tomes.
- Poesie del signor abate Pietro Metastasio*, 8vo. 10 vol. Torino. 1757 — 1768.
- Mélanges de Philosophie & de Mathématiques de la Société Royale de Turin, 4to. 4 vol. fig. 1759—1769.
- DE L'HOMME ou des principes & des Loix de l'influence de l'Ame sur le Corps & du Corps sur l'Ame. Par J. P. Marat, Doct. en M. grand in-douze, en 2. vol. Amsterdam 1775 à f 2: 10.
- Dissertation sur l'Arfenic, qui a remporté le prix proposé par l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres, pour l'année 1773. Par M. Monnet, Minéralogiste employé au service du Roi de France &c. &c. &c. Berlin 1774.

ingredyjk
22. 27

LIVRES NOUVEAUX.

Don Pedre, Roi de Castille, tragédie. Nouvelle édition ; purgée des fautes qui se trouvoient dans les précédentes. On y a ajouté.

Eloge Historique de la Raison. Suivie d'une piece sur l'Encyclopédie, d'un petit écrit sur l'arrêt du Conseil du 13 Septembre 1774. qui permet le libre commerce des bleds dans le royaume, & de la Tactique, augmentée d'une Note très-intéressante.

Histoire de Jenni, ou le Sage & l'Athée, par Mr. Sherloc. Traduit par M. De la Caille en XII Chapitres. De l'Homme, de ses Facultés intellectuelles & de son Education, ouvrage posthume de M. Helvetius, 8vo. 3 vol. 1774. à f 3 :-

MARC-MICHEL REY, Libraire à Amsterdam, débite actuellement les XVII. volumes de la réimpression de L'ENCYCLOPÉDIE, Folio, qui se fait à Genève, du Discours, & les Tomes 1. 2. 3. 4. 5. 6e des Planches. On publiera de six en six mois deux tomes de Planches sans interruption jusqu'à la fin de l'Ouvrage.

Les Loixirs du Chevalier d'Eon de Beaumont, ancien Ministre Plénipotentiaire de France, sur divers sujets importans d'administration, &c. pendant son séjour en Angleterre. Grand 8vo. en XIII Volumes 1774.

Oeuvres Philosophiques & Mathématiques de M. Guil. Jacob s'Gravesande, rassemblées & publiées par Jean Nic. Seb. Allamand Professeur à Leyde. 4to. 2 vol. avec XXX Planches en taille-douce. Amst. 1774. à f 8 :-

Traduction des XXXIV, XXXV, & XXXVI. Livres de PLINE L'ANCIEN, avec des Notes. Par ETIENNE FALCONET. Seconde Edition. On y a joint d'autres écrits relatifs aux Beaux-Arts. grand 8vo. 2 vol. La Haye 1773. à f 4 : de Hollande.

Droits (les) de Dieu, de la Nature & des Gens, tirés d'un livre de M. Abbadie, intitulé : Défense de la Nation Britannique, ou Réponse à l'avis aux Réfugiés. On y a ajouté un Discours de M. Noodt sur les Droits des Souverains, grand in-douze, 1 vol. 1775. à f 1:-

A V I S.

J'ai mis sous presse & je suis sur le point de publier un ouvrage intéressant, pour toutes les Nations ; ce sont les Plans & les Statuts des différens établissemens ordonnés & fondés par SA MAJESTÉ IMPÉRIALE DE RUSSIE pour l'instruction de la Jeunesse de son Empire & pour le bonheur de tous ses Sujets,

Ces Etablifsemens font *La Maison d'Education de Moscou ; l'Académie & l'Ecole des Beaux Arts ; la Communauté des Demoifelles Nobles & des Bourgeoifes ; le Corps des Cadets de terre ; la Caisse des Veuves & des Orphelins ; une Caisse de Dépôt ouverte au Public , & un Lombard.*

La traduction Françoisé de cet Ouvrage a été faite à St. Pétersbourg , par un François qui possède les deux Langues , d'après les Originaux Russes & sous les yeux de Monsieur le *Général Betzky*, Directeur de tous ces Etablifsemens.

On apprendra dans les différentes pieces qui le composent , à bien connotre le génie & les mœurs actuelles de la Nation , & les efforts de l'IMPÉRATRICE pour créer une génération nouvelle d'hommes vertueux , instruits & laborieux ; pour éteindre des abus invétérés , pour en prévenir de nouveaux ; pour conserver les enfans abandonnés de leurs parens ; pour soulager les Veuves & les Orphelins ; pour assurer les succellions aux véritables héritiers ; pour mettre en valeur & en circulation les fonds des sujets ; pour sauver les fortunes des particuliers , de la rapacité des usuriers ; pour affranchir des Serfs , & former un tiers état libre & Manufacturier ; & sur-tout pour perfectionner l'Education de l'un & de l'autre sexe , multiplier les gens , les meres & les enfans honnêtes , & assurer le regne des bonnes mœurs.

La sagesse des réglemens exposés dans le plus grand détail , en fait une lecture intéressante par elle-même , & elle le devient d'avantage encore par des morceaux relatifs à l'instruction de la Jeunesse & à la conservation de la santé , objets d'une utilité commune à toutes les contrées.

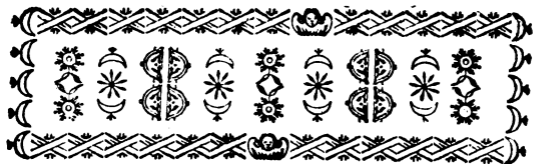
Ce recueil formera 2 vol. grand in-douze , de 50 feuilles d'impression , à f 2 : 10. courant de Hollande.

Une seconde édition in 4to. en deux parties , sera ornée de plus de 90 morceaux de gravure plus ou moins considérables , à f 10. 10. de Hollande.

On n'a rien négligé pour que l'édition fût belle & correcte.

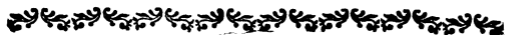
Les différentes Nations policées de l'Europe desiroient depuis long-tems la publication de cet ouvrage.

Il est propre à montrer à des Peuples qui croient tout connotre & avoir tout exécuté dans ce genre , qu'ils pourroient bien n'en être qu'aux premiers élémens.

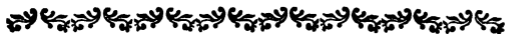


MERCURE DE FRANCE.

SEPTEMBRE. 1775.



PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.



ÉPITRE AUX MALHEUREUX*.

TRISTES jouets du sort, enfans de l'infortune,
Vous qui, loin des regards d'une foule importune,

(1) Cette Epître paroît s'adresser à tous les hommes !
mais on ne parle ici qu'à ceux-là auxquels la privation
de richesses & de ce qu'on appelle naissance, ont fait
donner, par l'orgueil & les préjugés, le nom de mal-
heureux.

A 3

Venez , toujours courbés sous le joug des douleurs ,
 Au fond de ces réduits ensevelir vos pleurs ;
 Ah ! souffrez qu'avec vous j'habite ces asyles !
 Je n'y porterai point tous ces regrets stériles ,
 Cet appareil trompeur de tristesse & de deuil ,
 Que souvent l'insensible étale par orgueil .
 Irois-je de vos maux éloigner la mémoire ?...
 Pourquoi les oublier puisqu'ils font votre gloire ?
 Je les partage , Amis ; & par eux seulement ,
 Non , ce n'est qu'avec eux que je me trouve grand .
 Un plaisir inconnu remplit alors mon ame ;
 Je ne fais quel transport me saisit & m'enflamme ,
 Et j'ose m'écrier , tout fier de mes destins :
 Quel est donc ce bonheur qu'invoquent les humains !
 On vole à ses autels ; chacun lui sacrifie...
 Est-il chez ce Crésus qu'on hait & qu'on envie ?...
 C'est lui dont tout un Peuple , en voyant son trésor ,
 A dit : Ici mon sang vient se changer en or ;
 C'est lui dont il a dit : il rit de nos alarmes ;
 Ses pieds foulent un pain qu'on refuse à nos larmes ,
 Et de notre fueur il s'abreuve à longs traits .
 Le barbare bientôt expiera ses forfaits .

Dans ses propres enfans la Nature outragée ,
 S'arme de son courroux & veut être vengée .
 Mille maux aussi-tôt s'entassent sur son corps ;
 Les soucis dévorans , la crainte , les remords ,
 Tourmentent à la fois son ame épouvantée ,

Et les cris menaçans d'une voix irritée
Ne cessent d'accuser sa coupable fureur.

Mais de ce Sibarite on vante le bonheur.
L'Amour, dit-on, prit soin d'orner sa destinée,
Lui-même il le conduit; & sa main fortunée
Par de nouveaux bienfaits a marqué tous ses jours.
Jamais le noir chagrin n'en vint troubler le cours.
D'où vient donc que l'ennui, comme un sombre nuage,
Obscurcit sur son front les roses du bel âge?
Entouré de plaisirs, il se meurt de langueur;
Aux dégoûts vient encor se joindre la douleur.
Voyez-le chancelant, & soutenir à peine
Ces nœuds dont à son char la volupté l'enchaîne;
Il ne peut plus lui seul guider ses pas errans;
Rien ne sauroit fixer ses regards expirans:
Et bientôt abattu du poids de sa foiblesse,
Il voit à ses côtés l'inflexible vieillesse
Qui lui creuse une tombe auprès de son berceau.

De la félicité le suprême flambeau
Eclaire au moins des Rois les demeures sacrées.
Où fera-t-il briller ses flammes épurées?
Sur la terre où jamais se laissera-t-il voir,
Si ce n'est à côté du souverain pouvoir?
Quelle erreur nous abuse, aveugles que nous sommes?
Les Rois, les Rois heureux?... Ne sont-ce pas des hommes?
mes?...

Soutenons un instant l'éclat de leur grandeur;
Laissons se dissiper cette fausse splendeur

Qui fascine nos yeux aux approches du Trône.
 Osons les contempler sans sceptre, sans couronne :
 Que leur restera-t-il ? Des plaisirs sans appas,
 De vils adulateurs attachés sur leurs pas.
 Nous verrons auprès d'eux la coupable bassesse,
 De son encens flétri les enivrer sans cesse ;
 Nous y verrons la haine au lieu de l'amitié,
 La vengeance empruntant les traits de la pitié,
 L'affreuse ambition que servent tous les crimes,
 Et l'intérêt enfin, choisissant ses victimes.

Pour nous, que la fortune éloigna pour toujours
 Du faste séducteur & des dangers des Cours ;
 Nous qui verrons de loin la foudre & les orages
 Enfanter sur ces mers de funestes naufrages ;
 Ah ! loin de ressembler à ces Peuples cruels,
 Que le Nord vit jadis, sur leurs sanglans autels,
 A Neptune en courroux venir offrir des fêtes,
 Et pour quelques débris évoquer les tempêtes ;
 A la tendre pitié ne fermons pas nos cœurs ;
 Même dans nos Tyrans respectons les malheurs ;
 Et quand nous ne pouvons dissiper nos alarmes,
 Allons leur rendre au moins le tribut de nos larmes.
 Réservons pour nous seuls l'insensibilité :
 N'opposons à nos maux qu'une noble fierté :
 Les sanglots, les regrets étouffent la constance.
 Souvenons-nous qu'un Dieu, du sein de sa puissance,
 Se plaît à contempler les fragiles humains,
 Soutenir, sans effort, l'horreur de leurs destins ;

Oui, je le vois lui même exciter leur courage,
Et dans l'homme, à ces traits, admirer son ouvrage.

Heureux de ces regards de la Divinité,
Frappe encor, frappe donc, trop foible adversité,
Que peux-tu me ravir, quand tout ce que j'embrasse
N'est qu'un atôme, un point confondu dans l'espace,
Un instant qui s'échappe, une sombre vapeur
Qui dérobe à mes yeux un éternel bonheur ?
Emporte loin de moi cette vaine chimere,
Ce phosphore d'un jour, qui vient, de la lumière,
Nous donner en spectacle aux mortels envieux,
Leur découvrir à tous des dehors odieux :
Tandis que sur nos yeux s'étend un voile immense
Qui dérobe à nous seuls notre propre existence.

Ah ! dissipons enfin la nuit de notre erreur ;
N'accusons plus du sort l'inflexible rigueur ;
Cessons de l'appeller cruel, inexorable :
Amis, plus qu'à tout autre il nous fut favorable.
Le malheur n'est qu'un nom vainement redouté.
Nom sacré ! seul auteur de notre liberté !
Sans toi, l'on nous verroit, ambitieux esclaves,
Traîner auprès des Grands de pesantes entraves,
Profiter nos cœurs, &, pour quelques bienfaits,
Encenser bassement leur honte & leurs forfaits.
Les lâches, à les suivre ils voudroient nous contraindre,
Et, détournant les yeux, ils feindroient de nous plaindre,
Fuyons : &, pour toujours, dérobons à leurs yeux

10 MERCURE DE FRANCE.

Le barbare plaisir de voir des malheureux.
A la seule vertu consacrons nos hommages ;
Et, loin de tout remords , allons mourir en sages.

Duris ut illex tonsa bipennibus ,

.
*Per damna , per cades , ab ipso
Ducit opes animumque ferro.*

HORACE.



IDYLLE imitée de l'Anglois.

C'est une jeune Bergere qui parle.

L'ASTRE du jour renaît, & vainqueur de la nuit,
 Dans les airs épurés déjà son char reluit :
 Il dore de ses feux le sommet des montagnes
 Et la cime des pins qui peuplent les campagnes.
 Ces flots précipités, qui roulent en torrens,
 Réfléchissent l'éclat de ses rayons naissans.
 Acheve, ô lente nuit ! de replier tes voiles ;
 Soleil ! que ta splendeur dissipe ces étoiles ;
 Feux folets, qui trompez l'incertain voyageur,
 Plongez dans les étangs votre éclat séducteur.
 O Soleil ! Dieu des cieus, dont la vive lumière
 Enfante les beautés de la nature entiere,
 Qui répands dans les airs une douce chaleur,
 Qui, sur sa tige heureuse, épanouis la fleur ;
 Reçois le pur encens de mon premier hommage :
 L'aurore d'un beau jour est ton plus bel ouvrage ;
 Soleil ! hate ta course, & presse ce moment
 Où tes traits radieux m'annoncent mon Amant !
 Auprès des malheureux la pieté l'enchaîne,
 Voici, voici l'instant qui vers moi le ramene.
 Fleurs, dont la froide nuit condense les vapeurs,
 Exhalez devant lui vos plus douces odeurs ;
 Brillez à ses regards du feu qui vous colore,
 Courbez-vous sous les pas du mortel que j'adore !

Je ne fais ; mais , ô Dieux ! l'heureuse volupté ,
 Qui de son rayon pur amollit ma fierté ,
 De son sourire aimable embellit la nature :
 Ce bocage est plus verd & cette onde est plus pure ;
 Des plus riches attraits ces champs sont couronnés ;
 Tendre Amour ! que tout plait à mes sens étonnés !
 Cet air délicieux , qu'à longs traits je respire ,
 M'apporte les parfums de Flore & de Zéphire.
 Ah ! c'est sans doute ici , c'est dans de si beaux lieux
 Que le bonheur vanté descend du haut cieux....
 Mais , quel tourment secret & quel trouble m'agite ?
 Quel poïson inquiet dans mon ame s'irrite ?
 L'espoir de mes beaux jours seroit-il donc trompé ?
 La nature pâlit... le charme est dissipé ;
 Douce félicité ! tu n'es que passagère ;
 Tu fuis comme un Zépbir , sur une aile légère.
 Mon attente est trahie.. Insupportable effroi ;
 Il ne vient point... Qui donc le retient loin de moi ?
 Quel devoir plus sacré que de voir une Amante ,
 Que d'apporter la paix à son ame tremblante ,
 Que de calmer l'ennui d'un trop sensible cœur ?...
 Fuyez , soupçon jaloux , vous perdez le bonheur ;
 Ces sentimens honteux étouffent la tendresse.
 Tel on voit le lierre , il rampe avec bassesse :
 S'il embrasse le chêne , il monte autour de lui ,
 Et dessèche le tronc qui faisoit son appui.
 Je connois mon Amant ; son cœur tendre & fidele ;
 Loin du faste des cours où le luxe étincelle ,
 Il a cherché la paix en cet asyle heureux ,
 Où nos deux cœurs unis brûlent des mêmes feux.
 C'est ce front ingénu , le tableau de mon ame ,

Ou plutôt, c'est mon cœur qui le touche & l'enflamme
 Ma superbe rivale, en volant sur ses pas,
 Etale vainement l'orgueil de ses appas;
 La volupté l'anime & non pas la tendresse.
 Il fuit des faux plaisirs la coupe enchanteresse.
 Eh! seroit-il séduit par cet art imposteur
 Qui détruit l'incarnat de la tendre pudeur?
 Que fais-je? il feint peut-être, &, consommant son crime
 De ce piège odieux je deviens la victime.
 Hélas! puis-je imiter les préjugés cruels
 Dont, pour mieux nous tromper, se servent les mortels?
 Ils n'ont que du mépris pour un sexe timide;
 Dans leurs plus vifs transports l'imposture les guide:
 S'ils baissent devant nous leurs fronts humiliés,
 Si, dans leurs vains sermens, ils tombent à nos pieds,
 C'est pour mieux signaler leur tardive vengeance,
 Contens de voir couler les pleurs de l'innocence.
 Hélas! ils n'ont pas mis dans le rang des vertus
 Le courage féroce & ses cruels abus,
 Et la gloire sanglante, & l'ardent fanatisme,
 Et la soif des combats qu'ils nomment héroïsme:
 Qui d'eux, en s'érigeant une Divinité,
 A dressé des autels à la fidélité?
 S'ils aiment, les ingrats, dans leur subtile adresse
 Ils cherchent à surprendre un moment de foiblesse;
 Leur vanité triomphe... injuste que je fais,
 Où mon esprit s'égaré & cherche des ennuis?
 En ce vallon paisible il va bientôt se rendre;
 S'il est possible, hélas! je le verrai plus tendre;
 Enfin, je le verrai... J'éprouvai mille fois
 Qu'aussi-tôt qu'il approche & que je l'aperçois,

14 MERCURE DE FRANCE.

Un doux calme renait dans mon ame agitée ;
J'efface toute plainte , & , d'amour transportée ,
J'oublie & mes douleurs & mon ressentiment ;
Je ne fais qu'être heureuse auprès de mon Amant.
Cependant , si tandis que mon amour l'excuse ,
Il trahissoit un cœur qu'un tendre espoir abusé ;
Si dans les bras d'une autre... arme-toi , ciel vengeur ;
Que l'Univers entier respire ma fureur !
Qu'il perisse !... Que dis-je ? Arrête-toi , vengeance !
Que ces vœux effrayans meurent dans le silence !
O terre ! n'ouvre point tes gouffres sous ses pas !
Laisse ce monstre en paix... & qu'il ne meure pas !
Qu'il vive ! qu'il commette encor de nouveaux crimes ,
Qu'il arrache des pleurs aux crédules victimes ;
Si le ciel irrité sur lui lance ses feux ,
Qu'une autre infortunée enfante de tels vœux.
Mais , mon œil l'apperçoit... D'une course légère
Il franchit le sommet de ce mont solitaire :
Ses regards inquiets tombent de toute part ;
Il me voit... Il sourit... Ah ! j'entends son regard !
Aux transports les plus doux quand mon ame est en proie ;
Dieux ! ranimez mes sens... Je succombe à ma joie :



ODE ANACRÉONTIQUE.

Imitée de l'Italien.

AIMONS, aimons, belle Naïde,
 Il faut profiter du moment :
 Le Temps, par son aile rapide,
 Emporte jusqu'au sentiment.

Suivons l'exemple de la rose :
 Un jour la voit naître & mourir ;
 Mais, dès l'instant qu'elle est éclosé.
 Son sein est ouvert au plaisir.

Chaque soir le flambeau du monde
 Se précipite au fond des mers,
 Chaque matin il sort de l'onde
 Pour embellir tout l'Univers.

De leur fraîcheur, de leur verdure,
 L'hiver dépouille nos ormeaux ;
 Mais ils reprendront leur parure ;
 Zéphyr va les rendre plus beaux.

Mais quand notre printemps s'envole,
 Adieu les grâces, les appas !
 Hélas ! un regret trop frivole
 Ne peut point arrêter leurs pas.

26 MERCURE DE FRANCE.

Dès qu'une fois la mort cruelle
A tranché le fil de nos jours,
Plongés dans la nuit éternelle,
On ne connoît plus les amours.

A la jeunesse, pour partage,
L'Amour a donné le plaisir ;
La rose est la fleur du bel âge ;
Ne tardons pas à la cueillir.

N'écoutons pas de la vieilleffe
Les froides & tristes leçons ;
Le bonheur naît de la tendresse,
Aimons, belle Naïde, aimons.



Les

*Les Amans malheureux, ou le Triomphe
du devoir sur l'amour. Conte moral.*

UNE mere tendre & vertueuse est un présent de la nature, dont la perte est irréparable, lorsqu'une mort trop prompte l'enlève à des enfans chéris, & ne lui permet pas d'assurer leur bonheur.

Le goût des voyages avoit souvent fermé le cœur du Comte d'Alban à toute autre passion; il étoit à son automne, lorsque la beauté & les vertus de Mlle de Luffan firent sur lui la plus vive impression: peu instruit dans l'art de conduite un tendre engagement, il s'expliqua avec franchise; riche, & d'une figure encore aimable, il pouvoit espérer que sa demande seroit reçue avec plaisir, son rang & ses biens flatterent les parens de Mlle de Luffan: mais elle ne fut touchée que de l'air noble & modeste du Comte, & de l'honnêteté de ses mœurs.

Adélaïde fut le seul fruit de cet hymen. Mde d'Alban, qui aimoit tendrement sa fille; ne voulut point confier son éducation à des mains étrangères; elle

B

prit plaisir à former son esprit & son cœur; un riche naturel secondoit les généreux soins de la Comtesse, lorsqu'une maladie mortelle vint interrompre le cours d'une si belle vie. L'âge d'Adélaïde ne l'empêcha point de sentir la grandeur de cette perte; la mort venoit de lui enlever une mere & une amie. Ce malheur imprévu plongea le Comte dans une mélancolie que rien ne pouvoit distraire; il se retira dans une de ses Terres, où il n'avoit d'autre société que celle de sa fille, dont les traits lui rappeloient ceux d'une épouse chérie; Adélaïde mêloit ses larmes à celles de son pere, & cherchoit à le consoler par ses caresses.

L'âge & la douleur du Comte paroisoient devoir l'éloigner d'un second engagement; il le croyoit lui même: mais le destin se joue de nos projets; une passion, dont l'objet n'existe plus, s'éteint faute d'alimens; le temps détruit insensiblement les chaînes qui nous y attachoient, & la premiere beauté qui nous plaît, passe l'éponge sur le passé. M. d'Alban éprouva bientôt cette vérité: l'ennui de la solitude le força de se répandre au dehors, & toutes ses résolutions s'évanouirent à la vue de Mlle de

Vernon, dont le pere ancien Militaire, vivoit du médiocre revenu d'une Terre voisine de celle du Comte: son âge ne le mit point à l'abri d'une nouvelle passion; Mlle de Vernon s'apperçut de l'effet de ses charmes, & comme elle avoit autant d'ambition que de beauté, elle oublia l'âge du Comte pour ne penser qu'à sa fortune, & mit en usage tout l'art de la coquetterie pour achever sa défaite; elle triompha sans peine d'un cœur qui s'exposoit à ses coups. M. d'Alban lui offrit sa main & une partie de ses biens; elle ne différa son consentement que pour augmenter les désirs du passionné vieillard & les avantages qu'il lui proposoit. Quelque temps après, le Comte, au comble de ses vœux, conduisit sa nouvelle épouse dans la Capitale.

Une fortune médiocre avoit jusques alors servi d'obstacle au goût décidé que Mde d'Alban avoit pour le faste & les plaisirs; mais dès qu'elle se vit dans la Capitale, & maîtresse de disposer de tous les biens du Comte, elle donna l'essor à ses désirs, & la maison de M. d'Alban fut bientôt le rendez-vous des sociétés les plus brillantes. La Comtesse étoit belle: mais les charmes naissans

d'Adélaïde enleverent tous les suffrages ; elle étoit alors dans l'âge où la nature, en développant les beautés du corps, porte la sensibilité dans l'ame : une taille noble & dégagée, des traits réguliers, une physionomie douce & spirituelle, tel étoit le portrait de Mlle d'Alban ; elle joignoit à tant de charmes cette grace plus séduisante que la beauté ; elle avoit le cœur excellent & l'esprit comme le cœur.

La Comtesse aimoit à plaire ; elle vit avec chagrin que sa beauté étoit éclipsée par celle d'Adélaïde, & dès-lors elle forma le dessein d'éloigner une compagne qui la privoit des applaudissemens dont le partage auroit encor blessé sa vanité : elle se plaignit à M. d'Alban ; avec un air d'intérêt pour sa fille, de ce qu'il ne pensoit pas à lui donner un époux. La passion du Comte n'avoit rien diminué de son affection pour Adélaïde ; il craignoit que la douceur de son caractère ne sympathisât pas avec l'humeur impérieuse de Madame d'Alban ; l'empressement de celle-ci à lui faire désirer une chose qu'il desiroit autant qu'elle, mais par un motif bien différent, dissipa ses soupçons, & dès ce moment, lui accordant toute sa confiance, il la pria de choisir un époux à sa fille.

Un cœur sensible est souvent la cause de tous nos malheurs. Adélaïde avoit reçu de la nature ce funeste présent : mais sa délicatesse l'empêcha de faire un choix indigne d'elle ; au milieu de cette jeunesse brillante qui cherchoit à fixer ses regards, le Chevalier de Vergy se distinguoit par son esprit & une figure charmante ; son amour tendre & respectueux, sa candeur touchèrent Mlle d'Alban, & lorsqu'elle fut persuadée de sa sincérité, elle lui avoua combien il lui étoit cher, avec toute la sécurité qu'inspire l'innocence ; dès-lors ces deux Amans se livrerent à une passion qui devoit remplir leurs jours d'amertume.

L'interêt & l'ambition avoient mis Mlle de Vernon dans les bras de M. d'Alban : mais son cœur avoit conservé sa liberté, & , pour le malheur d'Adélaïde, l'aimable Vergy fut son vainqueur. L'amour naissant se flatte toujours ; Mde d'Alban crut ne devoir qu'à sa beauté les assiduités du Chevalier, & que sa timidité l'empêchoit de se déclarer ; elle chercha à lui faire conôître par ses regards & ses soupirs, les sentimens qu'il lui avoit inspirés. Le Chevalier feignit de ne les point entendre, & ne répondit à

ses avances que par une politesse respectueuse. Cette indifférence ne parut pas naturelle à la Comtesse: elle le soupçonna d'aimer ailleurs; & bientôt elle ne put se dissimuler qu'Adélaïde étoit sa rivale. Une femme éprise d'une violente passion & qui voit ses feux méprisés, déguise quelquefois son chagrin; elle espere encore: mais lorsqu'elle vient à découvrir une rivale aimée, rien n'égale sa haine & sa fureur, & le desir de la vengeance succede à l'amour. La jalousie se mêla au dépit secret qui animoit la Comtesse contre Adélaïde; elle forma le projet de s'opposer au bonheur de ces Amans, en faisant tomber le choix de M. d'Alban sur un autre époux.

Le Chevalier de Vergy n'étoit pas le seul qui eût perdu sa liberté dans la maison de M. d'Alban. Le Marquis de Clarence aimoit Adélaïde avec passion, & son indifférence l'accabloit de la plus vive douleur. La Comtesse étoit trop intéressée à éclairer les démarches de Mlle d'Alban, pour ne pas s'appercevoir des sentimens de ceux qui l'environnoient; l'assiduité du Marquis & sa tristesse n'échapperent point à ses yeux; ses grands biens, qui devoient rendre sa proposition agréable

au Comte, la conformité de leur sort, la déterminèrent à jeter les yeux sur lui; elle gagna toute sa confiance & lui promit de le servir dans ses amours, & de parler à M. d'Alban en sa faveur. Des promesses aussi flatteuses causerent la joie la plus vive à M. de Clarence & ranimèrent ses espérances.

Le pere du Chevalier de Vergy, qui passoit une partie de l'année dans ses Terres, y tomba dangereusement malade. Cette nouvelle étoit pour un fils sensible & vertueux, un ordre précis de se rendre où son devoir l'appeloit. Une séparation si imprévue coûta des larmes à Mlle d'Alban: ma chere Adélaïde, lui dit le Chevalier, l'amour doit céder en ce moment à la nature, elle exige que je vole au secours de mon pere, & je m'acquitte d'un devoir si sacré pour me rendre plus digne de vous; mais je ne m'arrache de ces lieux qu'en tremblant, je vous laisse en butte aux persécutions d'une femme qui nous hait, & aux affiduités d'un rival qu'elle appuye de tout son crédit. Je vais m'éloigner, & peut-être triomphera-t-on de votre résistance. Vous m'outragez, répondit Adélaïde, & vous connoissez peu mon cœur, si vous le croyez capable de

perfidie ; foyez fans alarmes ; je ne crains que votre inconstance. Mon pere m'aime : il ne voudra point le malheur de sa fille ; partez : mais n'oubliez pas que votre retour me causera autant de joie que votre départ m'afflige. Cette tendre Amante cherchoit, par ses discours, à dissiper les inquiétudes du Chevalier ; mais, lorsqu'il fut parti, toute sa fermeté l'abandonnant, elle se retira dans sa chambre pour y pleurer en liberté. Il sembloit qu'elle eût un secret pressentiment du malheur qui la menaçoit.

Le Comte d'Alban étoit lié depuis long-temps avec le pere du Chevalier ; il n'ignoroit pas son amour pour Adélaïde, & il auroit été charmé que le fils de son ancien ami pût faire le bonheur de sa fille ; mais la Comtesse, dont l'avis étoit fort opposé, trouva le moment favorable pour l'exécution de ses desseins. Elle fut persuader à M. d'Alban qu'elle avoit découvert dans le jeune de Vergy des défauts essentiels qui rendroient sa fille malheureuse, & faisant l'éloge des biens & des bonnes qualités du Marquis de Clarence, elle exagéra l'avantage de cette alliance : le Comte ne voyoit que par ses yeux : il approuva ses raisons, & la pria d'annoncer

à Adélaïde qu'il avoit fait choix du Marquis pour être son époux.

La Comtesse se fit un plaisir cruel de porter à Mlle d'Alban les intentions de son pere; je suis fâchée, lui dit-elle en l'abordant, que l'aimable Chevalier n'ait pas trouvé grâce aux yeux de M. d'Alban, il s'est décidé en faveur du Marquis de Clarence; le sacrifice vous coûtera peut-être quelques larmes, mais un jour vous rendrez justice à l'intérêt que nous prenons à votre bonheur. Je connois, Madame, toute la sincérité de votre zele, répondit Adélaïde avec un souris d'ironie; je ne suis point née ingrate, & ma reconnoissance se réglera toujours sur vos bienfaits: mais je ne crois pas vous en devoir pour un projet qui est encore loin de son exécution, & sur lequel je dois être consultée. Mademoiselle, lui dit Mde d'Alban, en rougissant de colere, je vais rendre compte à votre pere du ton avec lequel vous recevez ses ordres, & de vos dispositions: je ne doute pas qu'il n'y souscrive avec plaisir. Elle effectua ses menaces: car, un moment après, le Comte, à qui elle peignit la réponse d'Adélaïde sous les couleurs les plus noires, fit défendre à sa fille de quitter son appartement.

B 5

Jusqu'alors Mlle d'Alban avoit peu craint le ressentiment de la Comtesse; la bonté de son pere la rassuroit: mais cet ordre fut un coup de foudre pour elle. Le silence du Chevalier redoubloit ses inquiétudes. Que je suis malheureuse; disoit-elle en versant des larmes: peut-être dans ce moment où je suis en proie à la plus vive douleur, Vergy est-il sensible aux charmes d'une beauté nouvelle? S'il m'aimoit encore, garderoit-il un silence qui me plonge dans une affreuse incertitude? Sa santé s'affoiblissoit tous les jours, & son tempérament cédant à l'agitation de son ame, elle fut attaquée d'une fièvre violente. On ne put déguiser son état au Comte: il aimoit tendrement sa fille; il se reprocha sa dureté & voulut la voir. Ma chere Adélaïde, lui dit-il en approchant de son lit, tu me parois bien changée: je suis au désespoir de ce qui s'est passé. Ah mon pere! s'écria-t-elle, il m'est donc encore permis de vous voir; je craignois d'avoir perdu votre amitié. Le bon vieillard tourna la tête pour cacher les pleurs qui couloient le long de ses joues. Adélaïde tenoit une de ses mains & la pressoit contre ses levres, sans avoir la force de lui parler. Ma chere fille, lui

dit le Comte, je n'ai jamais cessé de t'aimer : tout mon desir est de te voir heureuse. Le Marquis de Clarence a d'excellentes qualités ; on m'avoit persuadé qu'il te convenoit : mais puisque cela t'afflige, je renonce à ce projet. Ces promesses ouvrirent le cœur d'Adélaïde à l'espérance, & la fièvre la quitta avec les inquiétudes qui l'avoient fait naître. Mde d'Alban elle-même, à qui le Comte déclara qu'il ne prétendoit point forcer l'inclination de sa fille, affectoit beaucoup d'amitié pour elle & l'accabloit de caresses. Adélaïde avoit trop de candeur pour soupçonner de mauvaise foi un changement si subit ; elle crut que l'aurore du bonheur se levoit enfin sur elle. Les craintes sur l'avenir ne naissent souvent que des dispositions de l'ame dans le moment présent ; celle d'Adélaïde se trouvant dans une situation plus tranquille, le silence du Chevalier l'affligea moins ; elle se persuada que la maladie de son pere l'empêchoit de se livrer à tout autre soin.

Ce calme trompeur précédoit un violent orage. Adélaïde, seule dans son appartement, se félicitoit de pouvoir annoncer au Chevalier de si agréables nouvelles ; on lui apporte une lettre : elle

croit reconnoître l'écriture : son cœur pal-
pitoit ; elle l'ouvre d'une main tremblante ;
ses yeux s'empressent à servir son impa-
tience : mais Dieux ! quelles expressions !

„ Le sort jaloux de mon bonheur
„ m'oblige de renoncer à vous ; mon
„ pere exige que je donne la main à la
„ fille d'un de ses amis, & lorsque vous
„ recevrez cette lettre, j'aurai prononcé
„ mon arrêt aux pieds des autels ; ce sa-
„ crifice me coûtera le repos, mais je
„ n'ai pu résister aux volontés d'un pere ;
„ oubliez un homme qui n'auroit voulu
„ vivre que pour vous.”

Il faudroit aimer aussi tendrement qu'A-
delaïde pour se faire une image de sa
douleur ; elle tomba sans force sur le
bord de son lit, & y resta long-temps
comme anéantie : enfin jetant les yeux
sur la lettre qui étoit à ses pieds, voilà
donc mon arrêt écrit de la main du per-
fide ; il trahit la plus tendre Amante, il
viole ses sermens & me plonge un poi-
gnard dans le sein ; qui l'auroit cru capa-
ble d'une telle lâcheté ? La vérité sem-
bloit habiter sur ses levres : hélas ! je ju-
geois de son cœur par le mien ! le cruel !
que ne me laissoit-il mon indifférence !
quel intérêt avoit-il à troubler le repos

dont je jouissois ? Il va donc passer dans les bras d'une autre ; affreuse vérité qu'il ose lui-même m'annoncer ! & cent fois il m'a juré qu'on lui arracheroit plutôt la vie. Que n'ai-je point souffert pour me conserver à lui ! j'ai résisté à tout, & l'ingrat ne s'est pas jeté aux pieds de son pere : il l'auroit fléchi : mais non... Le lache joint la perfidie au mensonge, il a l'ame trop noire pour craindre d'affliger un pere, si le sacrifice ne lui plaisoit pas. Les ingrats n'ont point de vertus. C'est ainsi que la triste Adélaïde exprimoit sa douleur, lorsque la Comtesse entra dans sa chambre. Ah ! Madame, s'écria Mlle d'Alban, le caractère du Chevalier vous étoit bien connu ; voyez cette lettre : l'ingrat renonce à moi & me conseille de l'oublier. Mde d'Alban parut pénétrée de cette nouvelle ; elle s'affligea avec Adélaïde & versa même des larmes. Le Chevalier est un monstre, lui dit-elle, qu'il faut détester autant que vous l'avez aimé. Vous voyez si j'étois injuste en préférant le Marquis ; je voulois votre bonheur, & vous m'avez soupçonnée de m'y opposer. Elle n'en dit pas davantage : la plaie étoit encore trop nouvelle.

Le Marquis de Clarence n'osoit se présenter devant Adélaïde depuis sa maladie : mais cet événement le rappela sur la scène. Mde d'Alban sentoit par sa propre expérience qu'une Amante outragée embrasse un parti violent ; elle cherchoit, par des discours adroits , à augmenter le ressentiment d'Adélaïde : Oubliez un ingrat , lui disoit-elle ; le mépris est la seule vengeance digne de vous & que mérite un traître , & le seul moyen de l'en convaincre est de prendre un époux. Votre pere , qui vous aime , s'abandonne entierement à votre choix : mais je ne vous dissimule pas qu'il seroit charmé de le voir tomber sur un homme que nous estimons.

Le dépit d'avoir été trompée agissoit plus fortement sur l'esprit d'Adélaïde que les discours de Mde d'Alban. Dans ce moment , disoit-elle , où son inconstance me réduit au désespoir , peut être est-il dans les bras de sa nouvelle épouse ; ils s'applaudissent ensemble des tourmens que j'endure : je t'imiterai , ingrat ! je ferai malheureuse , mais mon chagrin fera concentré en moi même : tu ne jouiras pas de ton triomphe , & tu verras du moins que je fais oublier un perfide.

Ces réflexions n'échapperent pas à la Comtesse; ses caresses & les instances de M. d'Alban acheverent d'ébranler Adélaïde; elle consentit à donner la main à M. de Clarence: mais elle ne lui déguisa pas que sa première passion avoit fermé son cœur à la tendresse, & que l'estime étoit le seul sentiment qu'il devoit espérer d'elle. Il me tiendra lieu d'amour, lui dit le Marquis en se jetant à ses genoux: j'attendrai tout du temps & de mes soins.

Mde d'Alban profita de l'aveu qu'elle venoit d'arracher à Adélaïde pour précipiter la cérémonie; on ne fit aucuns préparatifs, & la victime pâle & tremblante fut conduite, ou plutôt traînée à l'autel; elle croyoit aller au supplice; & entendre au fond de son cœur une voix qui lui crioit: Arrête, malheureuse! que vas-tu faire? A peine eut-elle prononcé le mot fatal, qu'elle tomba sans connoissance aux pieds du Marquis. Des nœuds formés sous de si funestes auspices banirent les plaisirs qui ont coutume de présider à l'hymen d'une jeune beauté.

Quelques jours après le Marquis proposa à sa nouvelle épouse de la conduire dans une de ses Terres, située aux confins

du Royaume; elle y consentit sans peine; elle croyoit, en s'éloignant des lieux où son amour avoit pris naissance, retrouver quelque tranquillité; foible espérance, qu'une triste réalité fit bientôt évanouir! Le chagrin étoit dans son cœur; il la suivit au bout de la France. Pendant la nuit, lorsque le sommeil l'accabloit, son ame étoit en proie à des songes effrayans: en vain se disoit-elle que ces fantômes de l'imagination emportent avec eux le caractère du mensonge, son esprit étoit agité de noirs pressentimens & de mille pensées lugubres: Grands Dieux! s'écrioit-elle alors, rendez vains ces sinistres présages! Le Marquis n'étoit pas plus heureux; il avoit l'air sombre & rêveur; des remords secrets paroissoient le tourmenter. Son état toucha vivement Madame de Clarence: elle l'estimoit & regrettoit de ne pouvoir faire son bonheur; elle voulut du moins lui déguiser son chagrin, & lorsqu'il la surprenoit dans ces momens où, croyant être seule, elle épanchoit son cœur, elle affectoit un air tranquille, & forçoit même le sourire de venir sur le bord de ses levres. Le Marquis, trompé par ces apparences, étoit d'une joie extrême: il prenoit les

mains

mains d'Adélaïde & les ferroit avec une sensibilité qu'elle auroit voulu partager.

M. de Clarence alloit quelquefois à la chasse; Adélaïde profitoit de ces instans pour jouir de la solitude. Elle descendit un jour dans le parc, & s'enfonçant dans les allées sombres & impénétrables aux rayons du soleil, elle s'abandonna à toute sa douleur: une mort trop lente au gré de mes désirs, voila tout mon seul espoir, disoit-elle; une fatale passion a tout changé pour moi. Dans des temps plus heureux, je ne voyois pas arriver le printemps sans tressaillir de joie: il me sembloit que la nature, en ranimant ses productions, faisoit couler dans mon sang un baume délicieux; j'aidois moi-même à ses tendres efforts; je cultivois des fleurs, elles croissoient sous mes yeux; si quelquefois je cherchois la solitude dans une allée de verdure ou dans des bosquets agréables, la beauté du lieu, le chant des oiseaux répandoient dans mes sens cette douce mélancolie qui plaît aux ames sensibles; l'innocence étoit dans mon cœur, & j'étois heureuse: temps chéris! jours purs & sereins! vous ne reviendrez plus! Un noir chagrin me dévore: il n'est plus de repos pour moi sur la terre.

C

Ces plaintes conduisirent la Marquise à quelque distance du Château : elle se reposa quelque temps sur un banc de gazon ; mais le jour commençant à baisser, elle alloit retourner sur ses pas, lorsqu'elle aperçut entre les arbres un homme qui venoit à elle. Si cette apparition lui causa quelque frayeur, la pâleur répandue sur le visage de cet inconnu, son air noble & intéressant la rassurèrent. Madame, lui dit cet Etranger en l'abordant, ma présence vous afflige, vous craignez les justes reproches.... Il n'eut pas le temps d'achever. A ce son de voix autrefois si cher à son cœur, la Marquise avoit reconnu le Chevalier de Vergy ; elle étoit tombée sans connoissance. Le Chevalier, alarmé de son état, s'empressa de la secourir ; elle reprit l'usage de ses sens, & ouvrant des yeux où l'amour & la douleur étoient peints : Barbare, lui dit-elle, quelle pensée vous amene en ces lieux ? Venez-vous insulter à mes malheurs ? Retournez ingrat, dans les bras de votre épouse ; allez.... Que dites-vous, Madame s'écria le Chevalier ? Pourquoi parler d'une épouse à un infortuné qui n'a jamais cessé de vous aimer, & que la nouvelle de votre union avec le Marquis

a conduit aux portes du tombeau? Oui, trop cruelle Adelaïde, je vous aime encore malgré votre perfidie. Mon pere, que le ciel venoit de rendre à mes vœux, m'a conjuré de prolonger mes jours, & je me suis arraché d'entre ses bras pour apporter à vos pieds le peu de vie qui me reste. Homme faux & trompeur; répondit la Marquise, ne croyez pas m'abuser; je connois toute votre lâcheté; & se levant avec précipitation, elle voulut s'éloigner: arrêtez; Madame, lui dit le Chevalier en embrassant ses genoux, ou ma main va vous délivrer d'un objet odieux; au nom du tendre amour qui m'enflamme depuis le moment où je vous ai connu, par pitié du moins, expliquez-moi ce mystere: Vous me parlez d'ingratitude & de fausseté; est-ce à vous à me faire ces reproches? vous qui, oubliant vos sermens, avez passé dans les bras d'un rival... Perfide! ne m'y avez vous pas forcée par votre exemple? N'avez-vous pas eu la cruauté de m'écrire que vous ne pouviez être à moi?... Ah Dieux! qu'entrevois-je? & quelle trahison!... Que dites-vous; une autre épouse n'a point... Je ne respire que pour Adelaïde... Quoi! cette lettre.., Elle me fait horreur: elle

étoit supposée... Malheureuse! qu'ai-je fait!... Ah, Madame! vous connoissez mon cœur, avez-vous pu le croire coupable de tant de perfidie? N'achevez pas, dit la Marquise d'une voix foible & entrecoupée de soupirs, je vois l'abyfme où je fuis tombée, une femme cruelle l'a creufé fous mes pas; j'ai fait le malheur de vos jours: la mort, en me délivrant des tourmens que j'endure, vous vengera bientôt de ma crédulité; mais vous me voyez pour la dernière fois: le devoir m'oblige de vous fuir; des nœuds facrés me lient... A un homme qui vous a trompée, repliqua vivement le Chevalier, & qui n'a pas craint d'employer les moyens les plus vils pour vous arracher au plus tendre Amant: c'est un monstre: je laverai dans fon fang... Arrêtez; il est mon époux; & ce titre, s'il me refte encore quelque pouvoir fur vous, doit le mettre à l'abri de vos fureurs; promettez-moi de ne point tirer vengeance... Qu'exigez-vous, cruelle! vous aimez fans doute le Marquis, puisque fa vie vous est fi chere: eh bien! vous ferez obéie: je dois être la feule victime. Vivez, répondit Mde de Clarence en verfant des larmes, vivez heureux, s'il est

possible : mais ne cherchez plus à me voir.

Le marquis, à son retour de la chasse, apprit qu'Adélaïde se promenoit seule dans le parc ; il s'y rendit, & ne la trouvant point, il l'appela à différentes reprises. Fuyez, s'écria la Marquise, j'entends la voix de M. de Clarence. Le triste Vergy saisit une de ses mains, & la pressant contre ses levres : adieu, Madame, lui dit-il d'une voix éteinte : je vais mourir ; & sans attendre sa réponse, il s'éloigna à la faveur de l'obscurité que les arbres & le déclin du jour répandoient dans ces lieux ; & regagnant un endroit du parc où le mur étoit peu élevé, il en sortit sans être découvert.

L'infortunée Adélaïde, dans le trouble où la présence du Chevalier l'avoit jetée, oublioit que la nuit alloit la surprendre, lorsque M. de Clarence, après l'avoir cherchée long-temps, la trouva assise sur le même banc de gazon. L'obscurité du lieu ne lui permit pas de remarquer l'émotion peinte sur son visage : mais l'altération de sa voix lui donna de l'inquiétude ; il lui demanda avec empressement si elle n'étoit point incommodée. Madame de Clarence étoit

vraie : il lui en coûta beaucoup de se voir réduite à feindre : ce n'est rien répondit-elle au Marquis : je m'étois engagée un peu trop loin dans le parc , & voyant que le jour commençoit à baisser , je me suis hâtée de regagner le Château , mais la longueur du chemin m'a obligée de reprendre haleine sur ce banc de gazon. M. de Clarence parut ajouter foi à ce discours : mais il la pria de ne point s'exposer seule & à cette heure dans le parc.

Plus la Marquise affecta de tranquillité en présence de son époux , & plus sa douleur fut vive , lorsqu'elle put la faire , éclater en liberté. Trop aimable Cavalier , s'écria t-elle en versant un torrent de larmes , ton amour méritoit un sort plus heureux ! quelle divinité contraire avoit mis un bandeau sur mes yeux ? & comment ai-je pu céder aux caresses d'une femme artificieuse ? Cher Amant ! ma main n'est plus en mon pouvoir : mais la nature entière ne t'arracheroit pas de mon cœur : ton image me suivra dans le tombeau ; & si l'on est encore susceptible d'attachement après la mort , mes cendres se réuniront pour invoquer un nom si cher. Que dis-tu , malheureuse ? où t'emporte

une aveugle passion ? que sont devenus les sermens consacrés aux pieds des autels ? tu ne rougis pas de les violer , & tu t'applaudis d'une ardeur criminelle ? Mais le Marquis ne doit ta main qu'à la plus noire trahison : n'importe , il est ton époux , & c'est assez ; meurs , puisque la vie est un fardeau pour toi : mais meurs sans blesser la vertu. Le visage est une glace où tous les chagrins dont l'ame est accablée , viennent se réfléchir ; c'est en vain qu'on veut les dérober aux yeux des personnes qui nous approchent : nos regards , nos discours , nos moindres actions , tout nous décele : la vue d'un Amant chéri , & qu'Adélaïde retrouvoit fidele après avoir pleuré son ingratitude , le jour qu'il venoit de répandre sur la lettre fatale , source de leur malheur , avoient éteint l'estime & l'amitié qui l'attachoient à M. de Clarence ; sa présence renouveloit ses regrets ; elle ne le voyoit qu'avec peine. Le Marquis adoroit son épouse ; un changement si subit & le moment où il avoit commencé ne lui échapperent pas ; dès-lors le poison de la jalousie se glissa dans son cœur : mais il déguisa ses soupçons sous une tranquillité apparente.

Le Chevalier avoit engagé, par ses libéralités, un Fermier voisin de la Terre de M. de Clarence, à lui donner une retraite. Il ne put s'arracher des lieux où respiroit Adélaïde sans lui dire un dernier adieu. Semblable à ces malades insensés qui cherchent le remède dans la cause même du mal, il croyoit qu'après l'avoir vue il seroit plus tranquille: mais il se rendit en vain dans le parc: elle ne parut point.

La passion de Mde de Clarence n'avoit point affoibli sa vertu. Il n'étoit pas en son pouvoir de ne pas aimer le Chevalier: mais pour ne pas s'exposer à le voir, elle ne descendit plus dans le parc. On arrivoit au Château par trois allées de vieux maronniers; l'air sombre & triste qui régnoit sous leur ombrage, inspiroit la mélancolie. Le Chevalier instruit qu'Adélaïde s'y promenoit quelquefois, profita de cette découverte. Son Valet de chambre, à la faveur d'un déguisement épia le moment où la Marquise étoit seule, & eut l'adresse de lui remettre une lettre, sans être apperçu. Elle balança long temps si elle ne devoit pas la déchirer: mais elle ne put résister au desir de la lire.

Vous me fuyez, Madame, lui écri-
 voit le Chevalier, vous abandonnez des
 lieux où j'aurois voulu mourir, à vos
 pieds. Si votre cœur s'intéresse encore à
 un infortuné, qui périt victime de votre
 erreur, ne lui refusez pas une dernière
 grâce : par pitié, ma chere Adélaïde,
 que je vous voye encore une fois, une
 seule fois ; demain je me rendrai dans le
 parc, & j'attendrai qu'il me soit permis
 de lire encore dans vos yeux que l'in-
 différence n'a point causé mes mal-
 heurs.

A quelle extrémité suis-je réduite,
 s'écria la Marquise ! cruelle incertitude !
 suivrai-je le parti du devoir ou celui de
 l'amour ? L'un parle à ma raison & m'or-
 donne de fuir un homme que je ne peux
 plus voir sans crime : l'autre parle à mon
 cœur & m'entraîne vers mon Amant,
 qui n'est malheureux que pour m'avoir
 trop aimée. Elle passa le reste du jour &
 la nuit dans la crainte & l'agitation :
 la pensée d'un moment étoit effacée par
 celle qui suivoit.

Le Marquis sortit le matin en habit
 de chasse, & déclara qu'il ne rentreroit
 que le soir. L'heure du rendez-vous ar-
 riva, & Mde de Clarence descend dans

le jardin, sans avoir une résolution fixe. L'Amour attendoit ce moment pour triompher de sa résistance. Est ce donc-là, dit-elle, en poussant un profond soupir, c'est-là qu'il m'attend pour me dire un adieu éternel, & j'aurois la cruauté de lui refuser cette consolation ! je dois au moins le voir pour le presser de quitter ces lieux. En se parlant ainsi, elle prend le chemin du parc & s'avance en tremblant ; le moindre bruit l'inquiete : une feuille agitée par le zéphir, le vol d'un oiseau, porte dans ses sens le trouble & l'émotion. Le Chevalier commençoit à craindre l'événement, lorsqu'Adélaïde parut. Il se précipita à ses pieds sans avoir la force de prononcer une parole. Eh bien ! lui dit-elle avec un son de voix qui alloit jusqu'à l'ame, ne fais-je pas tout ce que vous voulez ; c'est en vain que le devoir m'ordonne de vous fuir. Ah ! Madame, ne mêlez point de reproches au plaisir que votre présence me cause : c'est le dernier dont je jouirai : il me coûte assez cher, puisqu'il ne me fera plus permis de vous voir : non, je ne pense pas à cette séparation sans être réduit au désespoir. Elle est nécessaire, repliqua la Marquise en versant des lar-

mes: croyez qu'elle me coûte autant qu'à vous.... Vous pleurez, ma chere Adélaïde: seriez-vous encore sensible au fort d'un infortuné qui vous adore? Est-il bien vrai que votre cœur n'a point de part aux funestes nœuds?... Pouvez-vous en douter? mes larmes ne vous en disent que trop. Je vous aimois même en vous croyant ingrat: oui, Vergy, vous me serez toujours cher: mais, après cet aveu, n'attendez plus rien de moi; je serai malheureuse, mais je suivrai les loix qu'un devoir rigoureux m'impose: disons nous un adieu... La voix d'Adélaïde étoit si tremblante en prononçant ces mots, que la parole expira sur ses levres. Ah! Madame, lui dit le Cavalier, devois-je entendre de votre bouche un arrêt si cruel? Lorsque la maladie de mon pere m'obligea de vous quitter, avec quelle tendresse ne dissipâtes-vous pas mes craintes? Soyez sans alarmes, me disiez-vous: je ne serai jamais qu'à vous; je ne crains que votre inconstance. Hélas! ces promesses se sont dissipées comme l'ombre. Vous connoissez mon cœur, & vous avez pu le soupçonner! La Marquise ne répondoit à ces reproches que par des soupirs: ses beaux yeux,

couverts de pleurs, sembloient demander grâce au Chevalier de sa crédulité. Ces deux infortunés se regardoient en silence, &, pour avoir trop à se dire, ils ne se parloient pas. Le moment de la séparation approchoit : mais Adélaïde n'avoit pas la force d'avertir le Chevalier. Ce tendre Amant s'étoit jeté à ses genoux, & couvroit de baisers une de ses mains qu'elle lui avoit abandonnée, lorsqu'un bruit subit l'obligea de tourner la tête & de penser en même temps à sa sûreté. M. de Clarence s'avançoit sur lui l'épée à la main ; instruit qu'un étranger avoit paru dans les environs du parc, il n'avoit feint de sortir que pour éclaircir ses soupçons. Ah traître ! s'écria le Chevalier en se mettant en défense, tu viens chercher la punition de ton imposture. La Marquise, éperdue, voulut se précipiter au milieu de leurs épées : mais la force lui manquant, elle tomba sans connoissance à leurs pieds.

Le généreux Vergy, touché de l'état d'Adélaïde, oublia son ressentiment pour ménager une vie qu'elle lui avoit recommandée. Il ne chercha long tems qu'à parer les coups de son adversaire : mais le Marquis se livrant à toute sa fureur &

s'emportant sans ménagement se perça lui-même, & tomba baigné dans son sang. Le premier soin du Chevalier fut de voler au secours d'Adélaïde qu'il trouva dans la même situation. Il n'eut que le temps de la prendre entre ses bras & de la porter sur un banc de gazon. L'arrivée de plusieurs personnes qui paroissoient à l'extrémité de l'allée, l'obligea de se retirer, & l'épaisseur du bois favorisant sa fuite, il sortit du parc sans être poursuivi.

Le Marquis respiroit à peine lorsque ses gens arriverent; leurs gémissemens firent cesser l'évanouissement de M^{de} de Clarence; elle ouvre les yeux; mais quel spectacle affreux! le premier objet qui la frappe est son époux sanglant; elle jette un cri & retombe dans le même état. On s'empresse à secourir M. de Clarence, le mouvement & la douleur qu'il ressentoit de sa blessure, lui firent donner quelques signes de vie; mais un Chirurgien, après avoir sondé la plaie, déclara qu'elle étoit mortelle & qu'il n'avoit plus que quelques momens à vivre. Jusques-là on avoit espéré; mais à cette nouvelle on n'entend plus dans le Château que des pleurs & des gémisse-

mens : ils arriverent jusqu'à Madame de Clarence , qui venoit de reprendre ses sens ; elle demande des nouvelles de son époux ; un morne silence lui en apprend assez. C'est en vain que ses femmes veulent la retenir, elle se fait conduire dans la chambre du Marquis, & se précipite ; toute en larmes, sur le bord de son lit. Déjà les ombres de la mort l'environnoient : mais la présence d'une personne si chere le rappela à la lumiere. Il fit signe à tout le monde de se retirer, & tendant à son épouse une main défaillante : Modérez votre douleur, lui dit-il, j'étois coupable, & je suis justement puni. La lettre, qui a causé tous vos malheurs, n'étoit point du Chevalier : une femme injuste a formé ce détestable projet. Je préférois la mort à la douleur de vous voir passer dans les bras d'un autre, & la crainte de vous perdre m'a fait consentir à tout. Que cet aveu ne m'enleve pas votre estime ; ne détestez pas la mémoire d'un époux qui vous adoroit, & pardonnez une faute qu'un excès d'amour a fait commettre. Adieu, trop chere Adélaïde ; la mort va me séparer de vous ; quel cruel moment ! & combien il coûte à mon cœur ! Je ne vois plus qu'à travers

un nuage dont mes yeux font couverts : souvenez vous quelquefois d'un homme qui meurt en vous aimant. C'est moi, dit la Marquise, c'est mon imprudence qui vous cause la mort : mais , non , vous vivrez , le ciel vous rendra à mes vœux. L'infortuné Marquis ne l'entendoit déjà plus : il expira en lui serrant la main.

Le Chevalier de Vergy n'avoit point encore quitté sa retraite lorsqu'il apprit la mort du Marquis. Cet événement fit renaître ses espérances : mais il connoissoit la délicatesse d'Adélaïde ; la plaie étoit encore trop nouvelle pour paroître aux yeux d'une épouse affligée. Avant de s'éloigner , il récompensa généreusement son hôte , & le chargea de remettre une lettre à Mde de Clarence, quelques jours après son départ.

Cette lettre fit sentir plus vivement à la Marquise le malheur de sa situation ; elle aimoit tendrement le Chevalier : mais l'image de son époux expirant entre ses bras & la priant de respecter sa mémoire, s'attachoit à ses pas & ne lui laissoit aucun repos. L'amour, cette passion d'où naissent les plaisirs & les peines de la vie, combattoit en faveur du Cheva-

lier : mais le devoir , cet autre sentiment , si sacré pour les femmes vertueuses , s'opposoit à la tendresse d'Adélaïde. Le Marquis étoit coupable : il avoit lui-même cherché la mort : mais il étoit son époux ; quels reproches n'avoit-elle pas à se faire d'avoir donné lieu à ce funeste événement , en cédant aux instances du Chevalier ? Cette pensée agit avec tant de force sur son esprit , & s'y fixa avec tant d'amertume , que le devoir l'emporta sur la plus violente passion. Un tel dessein est toujours plus facile à former qu'à exécuter ; la tendre Adélaïde , en renonçant au Chevalier , n'avoit point cessé de l'aimer , & la violence qu'elle faisoit à ses sentimens le lui rendoit encore plus cher : pouvoit-elle se flatter de résister à son désespoir ? Les larmes d'un objet aimé ont tant d'empire sur une Amante sensible ! le cœur attendri est bientôt de moitié dans les desirs d'un Amant : la raison se tait & la passion triomphe. L'absence parut à Madame de Clarence le seul moyen d'éviter le danger. Loin du Chevalier , le monde n'avoit plus d'attrait pour elle : il ne lui paroissoit qu'une affreuse solitude. Elle se détermina à passer dans un Cloître une vie

dont

dont la douleur devoit bientôt abrégér le cours : mais, pour ne pas laisser son Amant dans une incertitude mille fois plus accablante qu'une triste réalité, elle voulut l'instruire de son sort, & le jour qu'elle s'enferma dans son premier tombeau, elle chargea une personne de confiance de lui remettre cette lettre.

„ Lorsque vous recevrez ces caractères baignés de mes larmes, je serai enfevelie dans une retraite où je vais traîner le reste d'une vie languissante. J'ai voulu mettre cette barrière entre vous & moi. Ne croyez pas que ce projet vienne d'indifférence : je vous aime plus que jamais ; votre image me suivra dans le silence du Cloître : je n'y verrai que vous ; mais il ne m'est plus permis d'être à celui que le sort barbare a forcé de tremper ses mains dans le sang de mon époux. Que dis-je ? c'est moi qui suis la seule coupable, c'est moi qui lui ai plongé le poignard dans le sein ; je m'en punis assez ; je renonce au seul homme qui pouvoit faire mon bonheur. Ah, Vergy ! voilà donc le terme de cet amour si tendre, si constant : je ne vous verrai plus : un devoir cruel m'impose cette loi. Ne plus vous voir ! ma main

D

„ tremblante se refuse à tracer ces mots
 „ Que ne suis-je la seule victime ! Tâchez
 „ de m'oublier : le temps affoiblira votre
 „ passion ; une beauté plus heureuse cal-
 „ mera peut-être un jour votre douleur
 „ Quoi ! Chevalier, vous passeriez dans
 „ les bras d'une autre ; cette idée me
 „ désespère ; affreuse situation ! je ne peux
 „ être à vous, & l'amour & la jalousie
 „ me dévorent. Que sont devenus ces
 „ momens où, libres de nous aimer, nous
 „ pouvions espérer d'être unis ! Le déses-
 „ poir & les larmes, voilà mon partage...
 „ Adieu, trop aimable Chevalier, pen-
 „ sez quelquefois à une infortunée qui
 „ auroit voulu faire votre bonheur & le
 „ sien. Adieu, Vergy, adieu pour ja-
 „ mais ; souvenez-vous de la triste Adé-
 „ laïde : son dernier soupir sera pour
 „ vous".

On remit cette lettre au Chevalier
 dans le moment, où, ne pouvant résister
 à son impatience, il vouloit aller aux
 pieds de Mde de Clarence entendre son
 arrêt ; il ne l'ouvre qu'en tremblant : les
 larmes dont elle est baignée, & qui per-
 mettent à peine de lire les caractères à
 demi effacés, lui annoncent de nouveaux
 maux. Quel fut son désespoir, lors-

qu'il apprit la résolution d'Adélaïde ! ceux mêmes qui n'ont jamais connu l'amour auroient été touchés de son état. Il n'interrompit ses plaintes que pour faire les recherches les plus exactes sur le lieu de sa retraite : mais lorsqu'il l'eut découverte, il ne put jamais parvenir à voir la Marquise ; & , après plusieurs tentatives inutiles il fut obligé de renoncer à l'espérance de la faire changer de sentiment. Le temps calma la vivacité de sa douleur : mais il conserva toujours un fond de tristesse que rien ne put dissiper.

Par M. Collin.

*ÉPITRE d'un Amant à sa Maîtresse ,
avec laquelle il étoit passé chez l'Etran-
ger, où ils furent découverts & arrêtés.*

Cette Lettre est écrite de la prison :

A LA clarté des cieux, séjour impénétrable ;
Où l'innocent gémit à côté du coupable ,
Tu me remplis en vain d'épouvante & d'horreur ;
Le véritable amour fait braver le malheur.

D 2

Non, ma chere Zélis, ne crains pas que j'oublie
 Les sermens que j'ai faits d'être à toi pour la vie;
 Tu le juras de même en cette affreuse nuit;
 Quelle nuit ! justes Dieux ! tout mon sang en frémit ;
 Elle est encore présente à ma triste pensée.
 Déjà tu reposois dans les bras de Morphée ;
 Glorieux de fixer le destin de ton cœur,
 Ton Amant se croyoit au comble du bonheur :
 En vain, foibles mortels, fuyez-vous le naufrage,
 Il n'est aucun asyle à l'abri de l'orage.
 De soldats tout-à-coup un tumulte confus
 M'inspire la terreur, mes sens en sont émus ;
 Bientot le bruit augmente : on enfonce la porte,
 Et dans l'instant paroît une infâme cohorte.
 O Chantre d'Abeillard, pour peindre tant d'horreurs,
 Prête-moi ton pinceau, prête-moi tes couleurs.
 Déjà la plume échappe à ma main défaillante ;
 Quel réveil, ma Zélis, pour une tendre Amante !
 Tu n'ose interroger ; tes yeux couverts de pleurs,
 Veulent encore douter du plus grand des malheurs ;
 Mais l'aspect des soldats & l'appareil des armes,
 Mes bras chargés de fers, mes regards & mes larmes,
 Ne te disent que trop qu'on va nous séparer ;
 Tu t'élances vers moi, tu voudrois m'arrêter :
 Barbares ! leur dis-tu, si l'amour est un crime,
 Délivrez mon Amant : que je sois la victime !
 Mes esprits abattus perdent tout sentiment ;
 Je tombe de tes bras : on m'arrache expirant :
 Trop heureux si la Mort, par mes maux attendrie,
 En cet affreux moment eût terminé ma vie.

Quel fut mon defespoir & ma vive douleur,
 Quand, reprenant mes fens, je vis tout mon malheur !
 D'abord l'obscurité me glaça d'épouvante ;
 Dans mon premier transport, j'appelle mon Amante :
 Mais je l'appelle en vain ; elle est sourde à ma voix ;
 L'écho qui me répond redouble mon effroi ;
 J'entends de tous côtés, dans ces lieux de ténèbres,
 De longs gémissemens & des accens funebres ;
 Les cris des malheureux & le bruit de leurs fers ,
 Font souffrir à mon cœur mille tourmens divers :
 Couché sur un grabat, tout baigné de mes larmes ,
 J'attendois du trépas la fin de mes alarmes ,
 Lorsque ma porte s'ouvre : un mortel bienfaifant
 Me remet un billet & la ferme à l'instant.
 O moment plein d'attraits, qui trompe mon attente !
 Ce billet est tracé par la main d'une Amante.
 En croirai-je mes yeux ! elle m'aime toujours,
 Et, bravant nos Tyrans, ne craint que pour mes jours ;
 Que ses expressions respirent de tendresse ?
 Qu'elles me font aimer ma charmante Maîtresse ;

„ Au nom du tendre amour dont je brûle pour toi,
 „ Cher & fidele Amant, conserve-moi ta foi ;
 „ Si mes jours te font chers, prends bien soin de ta vie ,
 „ C'est ton Amante en pleurs, c'est Zélis qui t'en prie.
 „ Je brave le courroux de nos persécuteurs ;
 „ Tout l'effort des humains ne peut rien sur nos cœurs
 „ Et sans doute le Dieu, dont je porte les chaînes,
 „ Sensible à ma douleur, mettra fin à nos peines”.

Sur ta lettre mes yeux sont sans cesse attachés ;
 Je lis avec transport tes sentimens tracés ,
 Puis un moment après je les relis encore :
 On croiroit , à me voir , que mon cœur les ignore.
 Oui , ma chere Zélis , je l'éprouve en ce jour ,
 Le malheur fait sentir les degrés de l'amour ,
 Et loin d'être abattu par son affreuse image ,
 Mon cœur plus enflammé t'en aime davantage. *

Par le même.

* L'averture est arrivée l'année dernière.



VERS SUR LES SPECTACLES.

OUI, la France a vaincu, dans ses jeux dramatiques,
 Des Grecs & des Romains les merveilles antiques.
 Qu'on ne nous vante plus les sons exagérés
 De leurs Acteurs fameux, sous un masque enterrés ;
 Que des siècles passés nos Pédans idolâtres,
 Laisant tout leur fatras, viennent à nos Théâtres,
 Esope & Roscius charmerent les Romains ;
 Dans les farces de Plaute on leur battit des mains ;
 Je le crois : mais le Kain, de nos jours, développe
 Plus d'art que Roscius, plus de talent qu'Esope ;
 Son nom seul au Spectacle entraîne tout Paris.
 La scène s'ouvre ; il entre ; & nos cœurs attendris,
 Eprouvent tour-à-tour ces mouvemens tragiques,
 Ces palpitations, ces fureurs énergiques,
 Ces transports, ces combats dont il est déchiré.
 Qu'un beau vers, dans sa bouche, est sûr d'être admiré
 Qu'il rend avec fierté les accens du génie!

Mais Dumefnil paroît ; mere d'Iphigénie,
 Amante d'Hypolite, épouse de Ninus,
 Quels sons jusqu'à mon cœur tout-à-coup sont vent
 Qu'entens-je ? n'est-ce point une vaine chimere ?
 Non, non ; c'est une épouse, une amante, une mere ?
 Elle est tout d'un coup-d'œil. Elle donne, à la fois,
 De l'éloquence au geste & de l'ame à la voix,
 Ses larmes ont coulé ; je pleurais avec el'

Enfin le rideau tombe. Une scène nouvelle
 Va purger mon esprit de ses sombres humeurs.
 Thalie offre, en riant, le tableau des nos mœurs ;
 Pour nous plaire, elle a pris les traits de Dangeville :
 Du manteau des Crispins elle affuble Prévile ;
 Et mille fois un fat sur la scène immolé,
 Rit des travers d'un fat imités par Molé.

Ah ! si le splèen Anglois avoit miné ma rate,
 Je n'irois point à vous, Disciples d'Hippocrate,
 Je courrois au Théâtre ; & sa vive gaité,
 Et l'art de ces Acteurs, & leur variété,
 Cet enjouement divin, cette heureuse folie
 Feroient bien mieux la guerre à ma mélancolie.
 Quoi qu'en disent les fots, le rire fait du bien,
 Et Moliere, à mon sens, vaut au moins Galien.

Tandis qu'admirateur d'un double phénomène,
 Tour-à-tour j'écoutois Thalie & Melpomene,
 Que faisoit, en un coin, ce rêveur triste & lourd ?
 J'approche : il ne voit rien ; je l'appelle : il est sourd.
 On croiroit qu'avec soin il recueille en lui-même
 D'un spectacle si beau l'enchantement suprême,
 Ou qu'en homme de sens, jugeant les Beaux-Esprits,
 Des Auteurs comparés il balance le prix.
 „ Monsieur, apparemment, lui criai-je à voix haute,
 „ Discute les talens de Moliere & de Plaute,
 „ Ou d'Eschyle à Voltaire il porte son regard
 „ Sur les phases du goût & les progrès de l'art”.
 Mon Savant à ces mots sort de sa rêverie ;
 Il me fixe & se tait. „ Mais, Monsieur, je vous prie,

„ De quelque grand objet vous étiez occupé ?
 „ Vraiment, répondit-il, vous n'êtes pas trompé :
 „ Du Théâtre au Parquet j'ai mesuré la marge ;
 „ Je trouve que la Salle est plus longue que large :
 „ Car je suis Géometre, & vous le voyez bien.
 „ Quant aux vers ; serviteur. Les vers ne prouvent rien.

Ah ! fuis, barbare, fuis ; va, parmi tes Euclides,
 Porter le docte ennui de tes calculs arides.
 Fuis. A-t-on jamais vu les hiboux des déserts,
 Troublant du chantre ailé les amoureux concerts,
 De leurs rauques gosiers lui prescrire des regles ?
 La rampante Tortue a-t-elle dit aux Aigles :
 „ Arrêtez, je pretends que vous vous égarez ;
 „ Vos élans sont trop vifs & trop peu mesurés”.
 Va pâlir sur une X ou sur un logarithme
 Mais respecte des vers l'harmonie & le rythme ;
 Respecte un charme heureux que tu ne connois pas.
 Fuis, te dis-je. Pour moi, loin de suivre tes pas,
 Je saurai m'enivrer, sans trouble, sans obstacle,
 De l'utile plaisir qu'on savoure au spectacle.
 Je me rappellerai ces accens séducteurs,
 Ces gestes, ces regards des sublimes Acteurs ;
 Ce désordre terrible & cette mélodie
 De la majestueuse & noble Tragédie ;
 Ma mémoire en est pleine ; elle rend, tour-à-tour,
 Les cris de la douleur, les soupirs de l'amour.
 Ces sons vrais & touchans viennent par habitude.
 Sur mes lèvres bientôt se placer sans étude.

J'ai des Abdéritains contracté le travers,
Et quiconque viendra je lui dirai des vers.

*Par M. du Croisy, Commis au Bureau
de la Recette Générale des Domaines de
Bretagne.*

L A C A N I C U L E.

INSUPPORTABLE Canicule,
Qui pourroit braver ton ardeur ?
Tu flétris la naissante fleur,
Tu fais soupirer la pudeur,
L'air est en feu, la terre brûle
Le pied poudreux du Laboureur ;
C'est toi qui causes ma langueur,
Insupportable Canicule,
Je voudrois prolonger la nuit ;
Le soleil poursuit sa carrière ;
Le vif éclat de sa lumière
Pénètre au fond de mon réduit,
Entr'ouvre ma foible paupière,
Et le sommeil léger s'enfuit.
J'étois heureux dans ton empire,
Père des songes ! doux momens !
Je vous regrette, je soupire
A l'aspect de ces vêtemens

Qu'échauffe l'air que je respire.
 Eglé, qui voudroit se parer,
 Ne peut compter, sans murmurer ;
 Tous les ornemens qu'elle étale ;
 Elle souleve avec douleur,
 Et croit voir la robe fatale
 Que, dans l'excès de sa fureur ;
 Pour allumer un feu vengeur,
 Médée offrit à sa rivale :
 Où fuir l'importune chaleur ?
 Elle me suit dans ce bocage
 Où l'ardent midi me conduit :
 Quand le jour baisse, elle me suit.
 Mer paisible, sur ton rivage,
 Ton onde immobile blanchit ;
 Le zéphyr, sur un court espace,
 Loi de moi ride la surface
 De la plaine qu'il rafraîchit.
 Quelle troupe vers nous s'avance,
 Nageant mollement sur les flots ?
 Du haut d'un rocher dans les eaux,
 La jeunesse ardente s'élançe.
 Jouissez de cet âge heureux,
 Troupe libertine & légère :
 Pour vous, pour l'aimable Bergere
 L'été brûlant n'a point de feux ;
 Quand vous dansez sur la fougere,
 Les plus longs jours comblent vos vœux :
 Pour moi, bientôt la nuit commence ;
 L'ombre descend sur ces côteaux,

Le calme des airs, le silence
M'annoncent le Dieu des pavots,
Ce Dieu si cher à mon enfance,
Qui couronne encore mes travaux,
Qui souvent, au sein du repos,
M'a fait retrouver l'espérance.
O nuit ! tous les feux sont éteints,
Regne à ton tour sur la nature,
Calme, éloigne les noirs chagrins,
Bannis de ma retraite obscure
L'attente des maux que je crains,
Par l'oubli des maux que j'endure.

Ainsi chaque jour le sommeil
Appaise l'ardeur qui me brûle ;
Mais chaque jour l'ardent soleil
Revient échauffer ma cellule ;
Je te retrouve à mon réveil,
Insupportable Canicule.

Par M. Guys.



A M E S F L E U R S .

O vous de mon triste réduit
 L'innocente parure !
 Vous, dont l'agréable verdure
 A mes yeux jamais ne s'offrit
 Que bien auparavant l'Aurore :
 Quand le jour commence d'éclorre ,
 Ou quand le flambeau de la nuit ,
 Brillant d'une lumière pure ,
 Rend , par l'éclat qu'il réfléchit ,
 Un second jour à la Nature ;
 Fleurs, ornement de mon jardin ,
 Vous, mon premier soin au matin ,
 Vous, qu'au soir je cultive encore ,
 Que vous tardez, hélas ! à vous épanouir !

Zulmis... vous savez, je l'adore :
 Car j'ai dit tant de fois : Hâtez-vous de fleurir ,
 Vous qu'à Zulmis je dois offrir ;
 Hâtez-vous, hâtez vous d'embellir ma Maîtresse ,
 Premier gage de ma tendresse ,
 Qu'elle recevra sans rougir.

Dans les premiers beaux jours , quand l'amoureux Zéphyr
 Caressoit vos tiges naissantes.

J'ai dit à ma Zulmis : Aimer est un plaisir.
 Tout ici bas reçoit les loix puissantes

Du Dieu qui soumit tous les Dieux :
 Et toi, Zulmis, aussi, tu ressens tous ces feux,
 Tous ces feux qu'alluma dans mes veines brûlantes
 Un regard de tes yeux.

Oui, tu languis, mais tu caches ta peine,
 Et, malgré toi-même, inhumaine,
 Tu cherche à condamner mes innocens transports...
 Que j'ai, souffert, Zulmis, de tes cruels efforts !
 Zulmis enfin m'a dit : Oui, c'est vrai, je vous aime,
 Daphnis ; mais n'espérez un prix de tant d'ardeurs
 Qu'alers que de vos jeunes fleurs
 Vous pourrez faire un diadème,
 Que je vous permets de m'offrir.

❖ fleur ! que vous tardez à vous épanouir !



LE mot de la premiere Enigme du volume précédent est l'*Allumette*; celui de la seconde est *Eau*; celui de la troisieme est *Sel*; celui de la quatrieme est *Bassinoire*. Le mot du premier Logogryphe est *Redingote*, où se trouvent *génie, ride, teigne, Inde, ton, tri, dot, nid, diner, Doge, Eden, gredin, noir, gredin (chien), toge, ode, rate, rein, ire, Tir, Don*, (Fleuve de Russie); celui du second est *Lievre*, où l'on trouve *livre*; celui du troisieme est *Ecran*, où se trouve *nacre*.

É N I G M E.

Nous sommes deux, Lecteur, à te porter
 En même temps & lieux où tu nous portes :
 Nous te portons sans pouvoir t'emporter,
 Et toi seul nous portes & nous emportes.

Par Madame Cécile Dumont, d'Amiens.

A U T R E.

QUOIQUE je ne sois point visible,
 Je suis favorable & nuisible;
 On me craint & l'on m'aime : oui, l'on me craint. Pourquoi?
 D'abord ma force est sans seconde;
 Les Mortels & les Dieux sont soumis à ma loi;
 Je cause le trépas sur la terre & sur l'onde;
 Je fais trembler Neptune & fais frémir Cérès;
 Je répands la terreur dans toutes les forêts;
 On m'aime cependant lorsque ma violence
 Cede à la douce tempérance :
 Je me modere alors, & me rends bienfaisant.
 Chacun sent mes faveurs, le petit & le grand.
 Je suis le favori des beautés & des graces,
 Doux & léger, je vole sur leurs traces.
 Dans les jardins fleuris, sachez, ami Lecteur,
 Que je caresse Flore avec plus de douceur.

Par M. Bouyet, à Gisors.



A U T R E.

A U T R E.

MON habit est toujours ou noir ou d'écarlate ;
 Chaque jour on l'attaque, on en brûle un morceau ;
 Il vaudroit tout autant me déchirer la peau :
 Je souffre patiemment sans que l'humeur éclate.
 Mortels, qui gémissiez sur mon sort rigoureux,
 Je garde vos secrets en mourant sous vos yeux.

Par une jeune Demoiselle de Lyon.

L O G O G R Y P H E.

Dès l'origine de ce monde,
 Quoique j'exerce mon pouvoir,
 L'homme, malgré sa science profonde,
 Ignore cependant le lieu de mon manoir.
 Je suis piquant de ma nature ;
 Et le mal par moi qu'on endure
 Ne se peut fort souvent qu'à peine supporter,
 Aussi chacun me fuit & voudroit m'éviter ;
 En me privant de mon pied de derrière,
 Je suis un mot qu'on prononce au Parterre
 Quand on est content de l'Acteur.
 Je puis offrir encore un ton de la musique ;
 Enfin tu vois un titre honorifique
 Qui, chez les Turcs, désigne un grand-Seigneur.

Par M. Vincent, Curé de Quincey.

E

A U T R E.

CITOYEN d'un Etat où régnoit Amphitrite,
J'en fortis quelquefois pour prolonger tes jours.
Peut être au moment même où je tiens ce discours,
Mon partisan chez toi te vante mon mérite,
 Dans le printemps (tant mon nom fait fracas!)
Je fais trotter un sot qui ne me connoit pas;
 C'est un passe temps quand on l'aime.
Mais ne vas pas, Lecteur, faire ici l'esprit fort;
N'épargne pas mon cœur, ou redoute toi même,
Qu'en mangeant tout sans lui, tu ne trouves la mort.

Par M. de la Vente le jeune, Peintre à Vire.

Septembre. 1775. 67.

A Mademoiselle L.R.R. .:

Paroles & Musique de Mlle C... âgée de 14 ans.

Une rose vient de dor-re,

Aussi--tôt sa douce odeur,

Au loin dans les champs de Flo-re,

Fin.
Ré-pand un charme enchan-teur.

68. *Mercur de France.*

Tel est, jeune Ro-ja-li-e,

Tel est ton des-tin fla-

teur: Aimable & jo-li-e,

Que de pièges pour un cœur!

Septembre. 1775.

69.

La vertu qui te dé-co-re

S'il se peut, a joute encore

A ta gloi-----re, à

ton bon-heur.

 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Histoire de la Ville de Rouen, Capitale du Pays & Duché de Normandie, depuis sa fondation jusqu'en 1774 : suivie d'un Essai sur la Normandie littéraire. Par M. Servin, Avocat au Parlement de Rouen; 2 vol. in-12, A Rouen, chez le Boucher le jeune, Libraire; & se trouve à Paris, chez différens Libraires.

CETTE Histoire est précédée d'une description abrégée de la Ville de Rouen. L'Histoire expose ensuite l'origine de cette ville, nommée autrefois *Rothomagus*. Les Erudits ont donné plusieurs étymologies à ce mot; mais, suivant le sentiment adopté par l'Historien, *Rothomagus* vient de *Rothon*, nom que les Gaulois donnoient à Vénus, & de *Magus*, qui veut dire, en leur langue *Palais*. Suivant cette explication, *Rothomagus* étoit un Palais de Vénus. On lit en effet dans les actes de Saint Mellon, premier Evêque de Rouen, qu'il entre dans un Temple

bâti auprès de la ville & dédié à *Roth*, qui en étoit l'idole. Les actes de ce Saint Romain attestent encore que du temps de ce Saint Evêque, il y avoit auprès de la Ville un ancien Temple de Vénus. Depuis long temps on n'y rendoit plus aucun culte à cette Déesse; mais l'édifice subsistoit encore, & ce fut ce Saint qui le fit démolir. Ce Temple a pu donner son nom à la Ville qui s'est formée auprès de lui, & qui a gardé long-temps le nom de *Rothomagus*. Elle le portoit encore au dixieme siecle, lorsqu'elle passa sous la domination des Peuples du Nord ou des Normands. Ce Peuple, dont le langage étoit bref & composé de monosyllables, retrancha la moitié du mot *Rothomagus*, lui donna une terminaison Danoise & prononça *Rouen*, nom sous lequel la Ville est aujourd'hui connue.

Nous n'avons rien de certain sur l'état des Gaules avant la description qu'en a faite J. César; lui seul peut nous instruire de ce que Rouen ou Rothomagus étoit autrefois; mais, comme l'a remarqué un Historien, il ne faut pas en attendre des éclaircissiemens ni des détails bien satisfaisans. Ce Héros écri-

voit plutôt son histoire que la nôtre, & il ne parloit gueres d'un peuple qu'autant qu'il avoit contribué à sa gloire. Ptolomée, qui vivoit peu de temps après César, nous apprend plus particulièrement ce que Rouen étoit dans ce premier âge; il dit que *Rothomagus* étoit la Capitale des Velocasses, & qu'elle étoit bâtie sur les bords d'un fleuve. Il ne faut pas croire cependant qu'elle fût alors une Ville d'importance, encore moins qu'elle commandât aux Peuples dont elle devint bientôt après la Métropole. Ptolomée ne nous donne pas une haute idée de sa puissance, puisqu'il dit que les Caletes, ou les Habitans du Pays de Caux, valaient seuls les Velocasses & les Vermandois ensemble, & que ces deux Peuples réunis pouvoient à peine mettre sur pied la dixième partie des Troupes que ceux de Beauvais avoient en campagne. Il faut donc se représenter Rouen dans ces premiers temps, comme une petite Bourgade de Gaulois, que leurs besoins avoient rassemblés auprès d'un fleuve. Ces Gaulois vivoient du fruit de leur pêche ou du gibier qu'ils trouvoient dans les forêts immenses qui les entouroient. Leur gouvernement étoit simple: les

Druides étoient à la fois leurs Chefs dans la guerre, leurs Magistrats dans la paix & les Ministres de leur Religion.

L'Historien, après avoir fait connoître ce qu'étoit la Ville de Rouen, du temps des Gaulois, nous instruit du rôle qu'elle joua sous la domination des Romains & successivement sous les Rois de France, à qui elle a appartenu jusqu'à la cession qui en fut faite à Raoul, Prince Danois. Ce Prince étoit le Chef de ces Danois ou Normands qui firent tant de courses & de ravages en France dans les neuvième & dixième siècles. Le Roi Charles le Simple conclut à Saint Clair sur-Epte, en 912, un Traité avec ces Conquérens, par lequel il donnoit à Raoul, leur Chef, sa fille Giselle en mariage, avec la partie de la Neustrie, qu'ils appeloient déjà Normandie, dont ce Prince Danois fut le premier Duc, sous la condition qu'il en feroit hommage au Roi & qu'il embrasseroit la Religion chrétienne. Raoul accepta ces conditions, fut baptisé & prit le nom de Robert; parce que dans la cérémonie, Robert Duc de France & de Paris, lui servit de parrain. Les chroniques attestent qu'il fut un Souverain religieux, ami de l'ordre & de la justice

On peut juger de la sévérité de ses loix & de l'effet qu'elles produisirent, par les deux anecdotes suivantes que rapporte l'Historien. „ Raoul venoit de faire „ publier que tous les Laboureurs pou- „ voient, sans crainte, laisser leur char- „ rue & leurs chevaux au milieu des „ champs ; que si quelque chose leur „ étoit enlevé, il s'engageoit à le leur „ faire restituer ou à leur en payer le „ prix. Un Payfan, plein de confiance „ en la parole du Prince, revint dîner „ sans ramener ses chevaux avec lui. Sa „ femme en murmura beaucoup & le „ gronda de sa négligence ; lui, pour „ s'excuser, lui fit part de ce que le Duc „ avoit fait publier ; la femme rit beau- „ coup de sa simplicité, & finit par lui „ dire qu'il y seroit attrapé ; en effet, „ quelques jours après, elle même fut „ prendre ses chevaux & les amena dans „ l'écurie. Le mari de retour au lieu de „ son travail, ne trouvant plus ses che- „ vaux, fut porter sa plainte au Duc, „ qui lui fit compter le prix de l'attelage „ & fit faire des informations. Long- „ temps elles furent infructueuses : on ne „ découvrit rien, quelques recherches „ que l'on pût faire ; enfin on trouva les

„ chevaux dans l'écurie du Paysan, &
 „ l'on apprit que c'étoit sa femme qui
 „ les avoit renfermés. Tous les deux
 „ furent arrêtés & mis en prison. Le
 „ Duc fit venir l'homme & lui demanda
 „ si sa femme ne lui avoit point avoué le
 „ tour qu'elle lui avoit joué. Le Paysan
 „ répondit qu'il ne le savoit que depuis
 „ vingt quatre heures environ. Eh bien,
 „ lui dit Raoul, il y a donc vingt quatre
 „ heures que tu aurois dû m'en avertir:
 „ tu as négligé de le faire, tu es donc
 „ complice du vol; & il ordonna que la
 „ femme & le mari fussent pendus sur
 „ l'heure”.

Voici la seconde anecdote. „ Un jour
 „ que Raoul chassoit dans la forêt de
 „ Roumare, accompagné de ses princi-
 „ paux Officiers, & de quelques Sei-
 „ gneurs François, un de ces derniers
 „ lui dit en riant, qu'il se croiroit perdu
 „ s'il avoit le malheur de passer seul la
 „ nuit dans ces bois. Vous auriez tort,
 „ lui répondit le Duc, vous y seriez en
 „ sûreté comme chez vous. En même
 „ temps il détacha le collier d'or qui
 „ étoit à son cou & le pendit à l'arbre
 „ voisin, en jurant qu'aucun homme
 „ n'auroit la hardiesse d'y toucher. En

„ effet trois ans après, lorsque Raoul mourut, le collier étoit encore pendu à l'arbre, & on l'en tira pour le mettre dans son cercueil”. On voit par ce fait, ajoute l'Historien, combien étoit grande la terreur qu'imprimoit le nom de Raoul: il suffisoit de prononcer ce nom redoutable pour arrêter dans leurs entreprises les hommes les plus déterminés. C'est-de-là que nous est venue, continue-t-il, la clameur de *haro*, par laquelle on implore encore, après 800 ans, la justice de Raoul. Mais ce qui semble un peu détruire cette origine du mot *haro*, c'est que ce mot signifioit cri & clameur long temps avant la naissance de Raoul ou de Rollon. Caseneuve le dérive de *haren*, ancien verbe teutonique, qui signifie crier, appeller.

Les successeurs de Raoul ont gouverné la Normandie pendant l'espace de trois siècles, c'est-à-dire jusqu'en 1204, que ce Duché a été réuni à la couronne de France par la conquête de Philippe-Auguste.

L'Historien, a pris pour époques le commencement du regne de chaque Souverain, & y a rapporté les principaux événemens qui regardent la Ville ou la

Province de Rouen. Comme plusieurs de ces événemens appartiennent à l'Histoire de France, l'Ouvrage que nous annonçons pourra être lu avec intérêt par ceux mêmes qui n'aiment point à s'occuper d'histoires particulières. L'Historien de Rouen s'est d'ailleurs fait un devoir d'éviter les détails minutieux & tous ceux qu'on ne doit espérer trouver que dans un nobiliaire, un nécrologe ou un almanach.

Plusieurs dissertations sont imprimées à la suite de cette Histoire, & lui servent d'éclaircissemens sur quelques points. La première dissertation a pour objet le miracle de la *gargouille*, attribué à Saint Romain, & le privilège qui porte son nom. Ce Saint, suivant la tradition, délivra par un miracle, la Ville de Rouen d'un dragon énorme, qui infectoit l'air par des exhalaisons impures, & dévoroit tous ceux qui l'approchoient. Ce serpent pourroit bien être l'emblème d'un marais empesté, que Saint Romain auroit fait dessécher. Le mot de *gargouille*, donné à ce dragon fabuleux, semble même l'indiquer, puisqu'il vient évidemment du mot latin *gurgēs*, qui veut dire gouffre. Quoi qu'il en soit, Dagobert, en mé-

moire de cet événement, accorda à l'Eglise de Rouen le droit de délivrer tous les ans, le jour de l'Ascension un prisonnier digne de mort. Le prisonnier, pour jouir de ce privilege, est obligé de se mettre à genoux & soulever par trois fois, avec ses épaules, la *fier*te ou chasse de St Romain. L'Historien rapporte dans sa dissertation les autres cérémonies qu'il faut observer. Nos Rois, en confirmant le privilege de l'Eglise de Rouen, ont jugé à propos d'en restreindre l'exercice : Henri IV, dans les Etats qu'il tint à Rouen, ordonna qu'à l'avenir on ne pourroit mettre au rang des cas *fier*-tables les crimes de lèse majesté, d'hérésie, de fausse monnoie, d'assassinat de guet-à-pens & de viol. On voit même que ce privilege n'est accordé aujourd'hui qu'à ceux qui ont commis le crime dans le premier mouvement de la passion: c'est le cas qu'on appelle proprement *fier*-table.

L'essai sur la Normandie littéraire, annoncé dans le titre de l'Ouvrage, est une simple nomenclature, par ordre alphabétique, qui renferme le nom des Auteurs que la Normandie a produits, le genre dans lequel ils se sont distin-

gués, & les principaux Ouvrages qu'ils ont composés.

M. Servin a fait hommage de son travail à Mgr de Miromesnil, Garde des Sceaux de France, qui a bien voulu agréer la dédicace de l'Histoire d'une Province chere à son cœur à plus d'un titre.

Le Voyageur François ou la connoissance de l'ancien & du nouveau monde, mis au jour par M. l'Abbé de la Porte Tomes XIX & XX, in-12. A Paris, chez L. Cellot, Imprim. Libr.

Notre Voyageur nous a entretenu dans ses dernieres lettres de la Ville de Londres, & de quelques Provinces situées entre Douvres & la Capitale. Il nous fait part aujourd'hui des instructions que différens voyages dans l'intérieur & aux extrémités du Royaume, en Irlande & en Ecosse, lui ont procurées. La Hollande & ses environs deviennent ensuite l'objet de sa curiosité. Les traits d'histoire & de géographie, les différentes remarques sur les sciences, les arts, le commerce, sur les mœurs & usages qui accompa-

gnent toujours le récit de notre Voyageur, occupent agréablement le Lecteur, & lui donnent, sur bien des objets, une suite de connoissances curieuses, utiles & même indispensables. Les diverses instructions sur la Hollande semblent se réunir ici pour nous faire regarder cette contrée comme l'asyle de la liberté, de l'industrie & du commerce., Si l'on en

„ croit les Hollandois, nous dit notre

„ Voyageur, ils ont adopté tout ce qui

„ caractérise les Républiques anciennes

„ & modernes, l'accord des Suisses dans

„ le maintien des droits de chaque Canton,

„ l'adresse des Génois dans la manœuvre

„ des combats de mer, l'attention des

„ Vénitiens à soutenir la gloire de leur

„ Gouvernement, le secret du Sénat

„ Romain, le goût de Carthage pour le

„ commerce, l'attachement des Grecs

„ pour la Patrie. Que de motifs pour

„ l'idolâtrer! La terre qu'ils habitent,

„ ce sont eux qui l'ont créée, qui l'ont

„ rendue féconde, qui l'ont embellie.

„ La mer, qui menaçoit ses campagnes,

„ se brise contre les digues qu'ils ont

„ opposées à sa fureur. Ils ont purifié

„ cet air que des eaux croupissantes remplis-

„ soient de vapeurs mortelles

„ C'est

„ C'est par eux que des Villes superbes
„ pressent le limon que couvroit l'O-
„ céan; les Ports qu'ils ont construits,
„ les canaux qu'ils ont creusés, reçoivent
„ toutes les productions de l'Univers.
„ L'héritage qu'ils laissent à leurs en-
„ fans, ils l'ont arraché aux élémens con-
„ jurés, en sont restés les maîtres, & leurs
„ cendres reposeront tranquillement dans
„ ces mêmes lieux où leurs peres voyoient
„ se former des tempêtes. Quiconque
„ veut s'établir & travailler en Hollande,
„ y trouve un asyle & des moyens de
„ subsister; & , aux dépens de l'Europe
„ entiere, cette République ne cesse d'aug-
„ menter le nombre de ses Sujets. Elle
„ entretient dans son sein une multitude
„ de Citoyens, n'en employe qu'un très-
„ petit nombre dans ses établissemens
„ éloignés, & conserve l'union entre eux
„ par une administration juste, une sub-
„ sistance facile, un travail utile & des
„ reglemens admirables pour le com-
„ merce. Enfin aucun Peuple n'a mieux
„ combiné sa situation, ses forces, sa
„ population & les moyens de l'accrois-
„ tre. Si la nature leur a refusé la péné-
„ tration des Anglois, la vivacité des
„ Italiens, l'aménité, la politesse des

F

„ François, ne les en a-t-elle pas ample-
 „ ment dédommagés par une raison juste,
 „ prévoyante, équitable, qui les conduit,
 „ qui les gouverne dans leurs actions? Af-
 „ franchis du joug qu'on impose dans les
 „ autres Pays, les seuls Hollandois sont
 „ les maîtres d'en faire usage. Le même
 „ génie les suit dans les contrées les plus
 „ éloignées; & les Sauvages, les Peuples
 „ même les plus barbares, chez lesquels
 „ ils ont formé des colonies, se ressen-
 „ tent de l'industrie, de la douceur, de
 „ l'humanité de cette Nation sage, éco-
 „ nome & laborieuse.”

Comme l'industrie est très-active en
 Hollande & employe toutes sortes de
 mâins, on y voit peu de mendiants. Il y
 a aussi moins de brigands, moins de vo-
 leurs qu'ailleurs. Mais en Angleterre,
 les chemins en sont infestés. Notre Voya-
 geur nous raconte ce nouveau tour d'a-
 dresse d'un brigand pour dévaliser les pas-
 sans. Un Gentilhomme qui voyageoit à
 cheval, rencontra près de la Ville de
 Kingston, une femme étendue dans le
 grand chemin, qui lui demandoit du
 secours. Elle lui dit qu'elle venoit d'être
 maltraitée par des voleurs, & le pria de
 vouloir bien l'aider à se relever, afin,

continua-t-elle , de pouvoir se traîner jusqu'au village prochain. Le Voyageur, touché de compassion, met pied à terre, tend la main à cette malheureuse, qui lui présente un pistolet & lui demande la bourse; déconcerté de la proposition, il donna son argent & laissa prendre sa montre. Alors le voleur, qui n'avoit de femme que l'habit; jette son déguisement, monte sur le cheval, s'enfuit à toute bride, & quitte son homme fort étonné, & promettant à Dieu de ne jamais descendre de cheval pour relever les femmes qui lui demanderont du secours.

L'Art d'appréter & de teindre toutes sortes de peaux, contenant plusieurs découvertes & réflexions, tant sur les opérations qui précèdent, que sur celles qui concernent & suivent la teinture des maroquins, vaches tannées, peaux chamoisées, passées en mégie, &c. par M. Quemiset, Teinturier, sous le bon plaisir du Roi, Privilégié de M. le Duc de Bourgogne, à la Manufacture Royale des Ouvrages de la Couronne, aux Gobelins. Volume in 12 de 526 pages. A Paris, chez Jombert

pere, Libraire du Roi pour l'Artillerie & le Génie, rue Dauphine.

Comme c'est d'après une pratique constante & éclairée que M. Quemiset donne des procédés & des observations sur l'art d'appréter & de teindre toutes sortes de peaux, son Ouvrage sera rangé parmi le petit nombre de ceux que les Manufacturiers, & tous ceux qui s'intéressent aux progrès des Arts, consulteront avec fruit. Nous pensons même que ses instructions pourront servir d'éclaircissemens & de commentaire au Traité du Maroquinier, publié par l'Académie, & contribuer à corriger ou simplifier différentes parties de main d'œuvre.

Mémoires secrets, tirés des archives des Souverains de l'Europe, contenant le regne de Louis XIII. Ouvrage traduit de l'Italien. Tomes XVII, XVIII, XIX & XX, in-12. Prix chaque vol. br. 30 sols. A Paris, chez Saillant & Nyon, Libraires.

Ces nouveaux volumes forment les Tomes III, IV, V & VI du regne de

Louis XIII, & vont jusqu'en l'année 1614. Ils présentent plusieurs détails sur les troubles & les intrigues qui agiterent la Régence de Marie de Médicis, Princesse qui, suivant l'Auteur de ces Mémoires, avoit naturellement l'ame élevée, étoit prompte à se mouvoir, & tardive, faute d'expérience, à prendre une bonne résolution ou à s'y laisser déterminer.

Elémens de l'Histoire des anciens Peuples du Monde, de leur religion & gouvernement, de leurs principales loix, coutumes & grandes révolutions, &c. Par M. P. A Paris, rue St. Jean-de-Beauvais, la premiere porte cochere au dessus du College.

L'Auteur de cet Ouvrage a éprouvé lui-même qu'en offrant aux jeunes gens sous un point de vue clair & précis, l'établissement d'un Peuple, ses grandes révolutions, les principes rassemblés de sa religion, de son gouvernement, de ses loix, de ses mœurs, les détails des événemens relatifs à l'histoire de ce Peuple, s'imprimoient avec plus de facilité dans la mémoire; & les faits, malgré

leur diversité, se classoient cōme d'eux-mêmes, selon l'ordre des temps, des lieux & des mœurs. Les avantages de ces sortes d'abrégés méthodiques n'empêchent pas de recourir aux grandes Histories, lorsqu'on veut faire des progrès dans cette sorte d'étude. Un abrégé ne fait jamais qu'indiquer la maniere d'étudier, & réunir les faits essentiels qu'on ne sauroit trop tôt s'inculquer. En un mot, les abrégés, selon l'Auteur des Elémens historiques, ne doivent être regardés que comme un moyen d'avancer vers des connoissances plus profondes. Ainsi, quiconque s'arrêteroit à ces élémens, manqueroit même le but que se sont proposés ceux qui les donnent au Public. L'Auteur promet de traiter à peu près de la même maniere, plusieurs autres Peuples, tels que les Carthaginois, les Peuples de l'Italie, & il reserve pour un Ouvrage séparé les Romains & les Chinois. Les notes qui sont ajoutées à la fin du volume, sont propres à indiquer les jugemens que l'on doit porter sur les Peuples auxquels elles ont rapport.

Examen de la Houille, considérée comme engrais des terres; par M. Raulin, Docteur en Médecine. A Paris, chez Vincent, rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

La houille, qui est une terre végétale & fossile, est en usage dans plusieurs contrées. On la préfère aux cendres de tourbe, dont on se servoit pour engrais de terre en Hollande, en Flandre & ailleurs. L'Ouvrage que nous annonçons discute tous les effets que produit la houille sur la terre, sur les végétaux & sur les animaux qui s'en nourrissent.

Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles & dans les arts qui en dépendent; savoir: l'espace, le vuide, le temps, le mouvement & le lieu; la matiere ou les corps, la terre, l'eau, l'air, le son, le feu; la lumiere & les couleurs; l'électricité; l'astronomie physique; le globe terrestre; l'économie animale; la chimie; la verrerie; la teinture. Avec un abrégé de la vie des plus célèbres Auteurs dans ces sciences. Par M. Savérien. vol. in-8°. Prix 5 livres relié. A Paris, chez Lacombe, Libr.

rue Christine, 1775. Avec approb. & privilege du Roi.

On doit regarder cet Ouvrage comme la suite de l'Histoire des progrès de l'esprit humain dans les *sciences exactes*, que le Public a accueilli si favorablement. L'Auteur y expose toutes les découvertes qu'on a faites dans les *sciences naturelles*, remonte à chaque partie de ces sciences, & suit ses progrès, sans quitter l'ordre des temps. En réunissant ces deux livres, on aura l'état actuel des *mathématiques & de la physique*. Les vérités qu'on y a découvertes, sont désormais enrégistrées: on peut compter maintenant nos richesses philosophiques en ces deux genres, & connoître ce qui nous reste à faire pour les augmenter.

M. Savérien commence par l'histoire de l'espace, du vuide, du temps, du mouvement & du lieu. La question sur la nature de l'espace est une des plus fameuses qui ayent partagé les Philosophes anciens & modernes: aussi est-elle une des plus essentielles par l'influence qu'elle a sur les vérités les plus importantes de la physique. Selon Démocrite, l'espace est un être incorporel, impalpa-

ble, & incapable d'action & de passion. C'étoit aussi le sentiment de Leucipe. Epicure simplifia cette définition en disant que c'est une étendue sans bornes, immobile, uniforme, similaire en toutes ses parties, & libre de toute résistance. Aristote ne trouvoit point encore cela assez simple; il vouloit que l'espace fût un mode ou un accident de la matiere. Descartes prétendit ensuite que le vuide est impossible, qu'il ne peut pas y avoir d'espace sans matiere, & qu'espace & matiere sont la même chose. Locke ne fut pas de cet avis: il soutint, par de bonnes raisons, qu'il y a de l'espace sans matiere; & Keil prouva que la matiere est parsemée de petits espaces ou interstices absolument vuides. Keil étoit un savant Physicien, & ses raisonnemens portoient l'empreinte de son génie. Cependant Leibnitz regarda l'idée qu'on croit avoir du vuide comme une illusion de l'imagination; selon lui, l'espace n'est que l'ordre des choses qui co-existent. Enfin Newton écrivoit sérieusement que l'espace est le *sensorium* de Dieu, & par le moyen dequoi Dieu est présent à toutes choses.

Il faut voir dans cet Ouvrage que nous

analysons, la controverse qu'eurent à ce sujet les Newtoniens avec Leibnitz, qui se moquoit hautement de ce *sensorium*. Il faut lire aussi les preuves que ces mêmes Newtoniens donnent de l'existence du vuide. Ce sont des détails également curieux & instructifs dans lesquels nous ne pouvons point entrer.

L'histoire du temps & celle du mouvement sont aussi très intéressantes. On apprend une chose bien singulière dans cette première histoire, c'est qu'on ignore ce que c'est que le temps. Saint Augustin disoit: Je sais ce que c'est que le temps, quand on ne me le demande pas. Locke pensoit à peu près de même que Saint Augustin; & quoique Leibnitz ait assuré que le temps est la succession de nos idées, cela ne nous le fait gueres connoître: car, suivant la juste remarque de M. Savérien, si nous n'avons une idée juste du temps que par la succession de nos idées, chacun a sa mesure propre du temps dans la promptitude ou la lenteur avec lesquelles nos idées se succèdent: ainsi nous n'avons point une notion exacte & absolue du temps,

Il y a encore bien des subtilités philosophiques dans l'histoire du mouve-

ment. D'abord l'inventeur de la dialectique, le fameux Zénon d'Elée, s'attacha à prouver qu'il n'y a point de mouvement : c'étoit 530 ans avant Jésus-Christ. Aristote, sans s'arrêter aux sophismes de Zénon, soutint que le mouvement est le passage d'un corps d'un endroit à un autre, & la continuation d'un corps au même lieu. Mais on demanda à Aristote & à ses Disciples qu'est-ce que le mouvement en lui-même ? le mouvement existe-t-il ? y a-t-il des corps qui soient en mouvement ? Ces questions étoient absolument ridicules : cependant on les a renouvelées de nos jours.

Après avoir exposé toutes les difficultés anciennes & modernes qu'on a faites sur la nature du mouvement, M. Savérien fait voir qu'on doit s'en tenir à la définition d'Aristote, & finit cet article par l'histoire du lieu, & passe de suite à celle de la matière ou des corps.

C'est encore un doute bien singulier que celui qu'on a sur l'existence de la matière. Saint Augustin disoit qu'elle est comme les ténèbres, qu'on ne la conçoit qu'en l'ignorant. Le P. Mallebranche veut qu'il n'y ait que la foi qui puisse nous convaincre qu'il y a effectivement des

corps; & M. Berkeley, Evêque de Cloyne, plus sceptique que le P. Mallebranche, a écrit que non seulement la matiere n'existe pas, mais encore qu'elle est absolument impossible. Si ces subtilités n'entroient point dans l'histoire de la matiere, M. Savérien n'en auroit sûrement pas fait mention dans son livre. On trouve dans cette histoire toutes les découvertes qu'on a faites sur les propriétés des corps, sur leur divisibilité, leur porosité, leur ductilité, leur pesanteur, &c. Il y a ici des expériences bien fines & des systêmes bien ingénieux. Les expériences de Boyle, de Rohault, de Réaumur, sont sur-tout extrêmement curieuses. Le Lecteur verra sans doute avec plaisir la suivante, qui pourra donner une idée des autres: nous emprunterons les expressions de l'Auteur.

„ Il s'agit de reconnoître la quantité d'or
 „ qui est sur un fil d'argent doré. Pour
 „ dorer ce fil, on prend un cylindre d'ar-
 „ gent de 45 marcs, qu'on couvre d'une
 „ seule once de feuilles d'or. Par le moyen
 „ de la filiere, on étend ensuite ce fil
 „ pour en faire un fil doré, & ce cylin-
 „ dre qui n'a que vingt-deux pouces de
 „ hauteur, en acquiert, par la filiere,

„ treize millions neuf cents soixante-trois
 „ mille deux cents quarante, c'est-à dire
 „ qu'il devient six cents trente quatre
 „ mille six cents quatre-vingt-douze fois
 „ plus grand qu'il n'étoit, ayant près de
 „ quatre-vingt-dix-sept lieues de deux
 „ mille toises de longueur.

„ Ce fil se file sur de la soie, & pour
 „ cela on l'applatit, ce qui l'allonge au
 „ moins d'un septieme, de sorte qu'il
 „ acquiert encore environ quatorze lieues.
 „ D'où il suit que l'once d'or, dont le
 „ cylindre d'argent a été couvert, ac-
 „ quiert, ainsi que lui, la longueur de
 „ cent onze lieues. M. Réaumur a cal-
 „ culé l'épaisseur de cet or sur ce fil, &
 „ il a trouvé que cette épaisseur de l'or
 „ doit être d'un million cinquante mil-
 „ lieme de ligne, ce qui est d'une peti-
 „ tesse énorme.”

Les expériences sur la porosité des
 corps ne sont pas moins piquantes que
 celles sur la divisibilité de la matiere.
 M. Savérien n'en omet aucunes. Qui
 croiroit, par exemple, qu'il y a deux
 milliards seize millions de pores sur la
 peau de l'homme? C'est pourtant ce que
 prouvent invinciblement les expériences
 & le calcul du célèbre Lewenhoek. Il ex-

pose aussi, avec beaucoup de soin, toutes les découvertes qu'on a faites sur la cohésion, sur l'attraction, &c. & finit ce morceau par l'histoire des forces vives.

L'histoire de la terre suit celle des corps: elle comprend aussi celle des sels, & par conséquent de leurs vertus & de leurs propriétés, de la pierre d'aiman & de ses vertus, la découverte des aimans artificiels, & toutes les expériences qu'on a faites sur les métaux, comme les végétations métalliques, l'arbre de Diane, &c.

Parmi les découvertes curieuses qu'on trouve dans l'histoire de l'eau, on remarque le digesteur de Papin. C'est une marmite fort solide, qu'on contient par deux vis de pressoir, & qui, exposée à un feu ardent, réduit en gelée les os de viande qu'on y met. M. Savérien dit qu'un Curé de Rouen avoit fait usage, avec succès, de cette gelée pour les pauvres de sa Paroisse; c'est une chose qui mérite d'être vérifiée.

On doit s'attendre à voir dans cet article l'histoire de la congelation; celle des effets de l'eau bouillante, de l'eau salée, de l'éolipile, &c.

Celui de l'air est intéressant par les

expériences qu'on a faites sur sa pesanteur, sur son élasticité sur son humidité, sur sa chaleur, &c. ce qui amène naturellement l'histoire du barometre, de la machine pneumatique, des hygrometres, des thermometres, &c. &c.

L'histoire du son & de ses propriétés suit celle de l'air. Dans l'histoire du feu on a l'histoire des phosphores naturels & artificiels, ceux des feux de joie, des illuminations, des feux d'artifice, &c. &c. Enfin dans celle des couleurs, de la lumière & de l'électricité, l'Auteur n'oublie aucunes expériences, aucunes des découvertes qu'on a faites sur ces objets; on a donc ici l'histoire des microscopes, des télescopes, de la lanterne magique, &c. Les articles qui suivent, savoir l'astronomie physique, le globe terrestre, sont traités avec le même soin. Nous voudrions bien en donner une idée, en citant quelques morceaux; mais nous en avons assez dit pour faire connoître la marche & le travail de l'Auteur.

Nous ne pouvons cependant pas nous dispenser de citer une de ces découvertes qui par sa singularité, mérite l'attention des Physiciens & des Philosophes. En parlant de la constitution du corps hu-

main, M. Savérien dit : „ Il se passe dans
 „ notre corps ce que nous voyons dans
 „ toutes les plantes.

„ Les alimens qui sont dans les intestins,
 „ sont la terre; les racines, ce sont les
 „ veines lactées, par lesquelles le suc
 „ nourricier ou le chyle monte au cœur;
 „ de façon qu'un homme pourroit vivre
 „ sans manger ni boire. Pour le nourrir,
 „ il suffiroit de remplir les intestins
 „ d'alimens convenablement digérés,
 „ ou encore de faire tremper les vei-
 „ nes lactées dans quelques vases où ces
 „ alimens seroient déposés, & dans un
 „ état de mouvement pour parvenir aux
 „ premières veines lactées. On planteroit
 „ ainsi un homme comme une plante, &
 „ il se nourriroit & vivroit comme elle.
 „ Mais si l'homme n'est qu'une plan-
 „ te en le considérant physiquement &
 „ abstraction faite de la spiritualité de
 „ son ame, il doit produire une fleur
 „ comme elle; & cette fleur, dans les
 „ hommes comme dans les animaux,
 „ c'est la tête. Il paroît que c'est là l'ob-
 „ jet de toutes les opérations de la Na-
 „ ture, &c”.

Il nous reste à assurer que cet Ouvrage
 important n'a pu être entrepris & exécuté
 que

que par un homme profond dans les hautes sciences. L'Auteur est assez connu, & le succès du grand nombre des productions qu'il a publiées depuis trente ans, sont un sûr garant du succès de celle-ci; c'est le jugement qu'en a porté M. de Sancy, Censeur Royal, qui l'a approuvé: *Le nom de l'Auteur, dit-il, & le succès de ses autres productions annoncent avantageusement celle-ci.*

Nous terminerons cet extrait par la notice de M. de Mairan. C'est un des Physiciens célèbres dont parle M. Savérien, nous choisirons le morceau où il peint son caractère. Peu de Savans ont été plus intimement liés avec ce grand Physicien, & personne par conséquent n'est mieux en état que lui de nous le faire connoître.

„ M. de Mairan, dit notre Auteur,
 „ aimoit la gloire : c'est la passion des
 „ belles ames ; mais quand cette passion
 „ n'est pas réglée par la philosophie, elle
 „ trouble souvent la paix du cœur : elle
 „ nous rend infiniment sensibles aux cri-
 „ tiques & aux éloges, & par-là elle nous
 „ fait souvent repousser les unes avec trop
 „ de chaleur, & ambitionner les autres

G

„ avec trop d'empressement ; elle étouffe
 „ encore tout autre sentiment , parce
 „ qu'elle veut régner seule , tellement
 „ quelle ne connoît ni l'amour ni l'a-
 „ mitié.

„ C'est aussi ce qu'elle avoit produit
 „ dans notre Physicien. On a écrit que la
 „ douceur de ses mœurs le faisoit regar-
 „ der comme le modele des vertus so-
 „ ciales ; qu'il avoit cette politesse aimable , cette gaîté ingénieuse qui plait , &
 „ cela est vrai : mais il faut ajouter qu'il
 „ rapportoit tout à lui-même : son bien-
 „ être & sa propre estime étoient les mo-
 „ tifs de toutes ses démarches ; & ces
 „ beaux dehors n'avoient pour but que
 „ de se procurer la considération de tout
 „ le monde.

„ A l'égard de son esprit , il étoit fin
 „ & délicat. Tous ses Ouvrages por-
 „ tent l'empreinte de ce caractère. Ils
 „ sont sagement composés & avec beau-
 „ coup de méthode. Personne n'a connu
 „ mieux que lui , l'art de faire un livre.
 „ On en peut juger par la seconde édi-
 „ tion de sa *Dissertation sur la Glace* ,
 „ & sur-tout par son *Traité de l'Aurore*
 „ *Boréale* , qui est plein d'une érudition
 „ recherchée & où la matière est épuisée :

„ ses idées sont ingénieuses & ses vues
 „ toujours nouvelles. En un mot ç'a été
 „ le Physicien le plus docte, le plus élé-
 „ gant & le plus spirituel qui ait peut-
 „ être paru.”

N. B. On prépare actuellement une
 seconde édition de *l'Histoire des progrès de
 l'esprit humain dans les sciences exactes*,
 dont la première est épuisée; elle pa-
 roîtra à la fin de l'année.

Manuel Tyronien; ou recueil d'abrégia-
 tions faciles & intelligibles de la plus
 grande partie des mots de la langue
 Française, rangés par ordre alphabé-
 tique. Ouvrage utile aux personnes
 qui ont beaucoup d'écritures à expé-
 dier & qui connoissent la valeur du
 temps. Par M. Feutry. A Paris, chez
 les Freres Debure, Libraire.

Tout le monde connoît l'utilité des
 abréviations; mais le défaut de leur uni-
 formité est un très-grand inconvénient:
 chacun veut abrégier à sa manière. Un
 Lexique portatif où l'on trouveroit sous
 la main une suite presque complète d'a-
 bréviations que chacun figureroit de la mê-
 me manière, remédieroit à l'inconvénient

qui résulte nécessairement du défaut d'uniformité.

Les anciens avoient imaginé des caracteres qui représentoient un mot ou plusieurs mots ensemble. On en trouve un assez grand nombre dans le recueil de Gruter & dans celui de D. P. Carpentier. On les nomme *Tyroniens*, parce que *Tyro*, fameux Affranchi de Cicéron, s'en servoit pour écrire, sous la dictée, les chefs-d'œuvres immortels de son Maître. Par cette invention il faisoit avec la plume (ou style) la rapidité des paroles de l'Orateur. D'après cet exemple, il ne seroit pas difficile de s'habituer à faire à peu près la même chose, & l'expérience ne pourroit qu'en démontrer la facilité & les avantages.

L'Auteur de ce Manuel fournit tous les moyens de fixer, d'une manière uniforme les abréviations: il ne s'agit plus que de les faire adopter avec unanimité. L'Avertissement qui est à la tête de l'Ouvrage, montre tous les avantages de cette méthode, & renferme des réponses satisfaisantes aux objections. Nous sommes chargés par l'Éditeur d'avertir qu'il s'est glissé plusieurs fautes dans les

80 premières pages, sur-tout aux mots qui finissent en *ation*, comme *abstraction*, *accélération*, *annihilation*, *annotation*, &c. lesquels auroient dû s'abrégier ainsi: *abstrac*, *acc'l'rat*, *anbilat*, *annotat*, &c. Il y a une vingtaine de fautes de cette sorte qu'il est très-aisé de corriger.

Répertoire universel & raisonné de Jurisprudence civile, criminelle, canonique & bénéficiale. Ouvrage de plusieurs Jurisconsultes; publié & mis en ordre par M. Guyot, Ecuyer, ancien Magistrat. Tome II. A Paris, chez Dorez, Libr.

Si les Magistrats & les Jurisconsultes sont obligés de se livrer uniquement à l'étude des Loix, les Citoyens, qui sont également soumis au pouvoir de ces mêmes Loix, doivent au moins en avoir des notions. Le Dictionnaire que nous annonçons, en facilitant cette étude à ceux qui ne sont point obligés par état de recourir aux sources, ne sera pas moins utile aux autres. On trouvera réunies dans cet ouvrage & les règles d'équité que la Nature a gravées dans le cœur de tous les hommes, & les loix arbitrai-

res ou de convention que chaque société s'est formées, suivant son génie & sa manière de concevoir les objets. Les premières, fondées sur des notions invariables, ne sont point sujettes à altération; on les trouve les mêmes chez tous les Peuples, malgré la différence des mœurs & le changement des temps. Les secondes, qui régissent les sociétés où elles sont en vigueur, sont sujettes à des révolutions qui en rendent l'étude plus difficile, & laissent beaucoup à suppléer & à ajouter à ce qu'elles ont décidé. On trouvera dans ce Répertoire commode ces deux sortes de Loix, dont la connoissance est nécessaire à tous les hommes, de quelque profession qu'ils puissent être.

Essais historiques sur le sacre & couronnement des Rois de France, les Minorités & les Régences; précédés d'un Discours sur la succession à la Couronne. A Paris, chez Vente, Lib.

Quelques Ecrivains ont avancé qu'anciennement la Nation ne reconnoissoit point de Rois mineurs; d'autres, que la Royauté dépendoit du sacre & du cou-

ronnement; d'autres, que les Pairs de France donnoient dans cette auguste cérémonie, une sorte d'investiture au nouveau Roi; d'autres enfin que les Régences limitoient l'autorité des Rois mineurs.

Les conséquences dangereuses qu'on pourroit tirer de ces assertions, ont déterminé l'Auteur anonyme à publier ses recherches, afin de fixer par les faits, les idées qu'on doit avoir sur ces points importants de notre droit public.

Cet Ouvrage est un tissu de faits puisés dans notre Histoire, lequel n'est point susceptible d'analyse. C'est de l'exactitude & de la juste application des faits qu'on peut déduire les vrais systèmes sur les matieres du droit public des différentes Nations; & c'est de la combinaison des principes & des faits, & de l'enchaînement des prérogatives & des anciens usages essentiels à la Souveraineté du Gouvernement, des droits légitimes & des devoirs essentiels des Sujets que résulte le droit public, qui n'est nulle part, comme l'enseigne un Publiciste, & qui se trouve par-tout.

Oraison funebre de Clément XIV (Ganganelli) ; prononcée par M. l'Abbé Mattzell, Ex-Jésuite, Prédicateur actuel du Chapitre de Fribourg en Suisse, en présence du Sénat Souverain de la République, le 15 Novembre 1774 ; traduit de l'Allemand sur l'original imprimé, par M. de Fontallard, A Paris, chez la Veuve Defaint, Libraire.

Après les éloges donnés au feu Pape par les hommes les plus judicieux & les plus éclairés de tous les pays & de toutes les communions, il ne manquoit plus à sa gloire que d'être loué solennellement par un Ex-Jésuite. L'Abbé Mattzell, plein de zele pour la vérité, s'est fait un devoir d'unir sa voix à celle de tous les Panégyristes de Clément, & non seulement il exalte ses sublimes vertus, mais encore il l'exerce sur la destruction de la Société.

L'Orateur prend pour texte ces paroles tirées du Livre des Rois, *Princeps & maximus cecidit hodie in Israel*, & après avoir débuté par un pompeux éloge de Louis XV, il nous fait entendre cette cloche lugubre de la mort, qui, du haut du Capitole, répandit dans la Capitale

du Monde & ensuite dans tout l'Univers, un nouvel effroi, un nouveau trouble & un nouveau sujet de douleur, en nous apprenant que le 27 Novembre étoit mort le plus grand d'Israël, le très-Saint Pere de ce Fils aîné, ce Chef de la Chrétieneté, Laurent Ganganelli, Clément XIV.

La premiere partie de ce Discours tend à prouver que la tiare convenoit parfaitement à Clément XIV; & la seconde, qu'elle lui convenoit sans contradiction.

On ne doit point chercher dans ce Discours la méthode qui est employée dans nos Oraisons funebres. Malgré la diffusion qui s'y trouve, on y remarque des beautés & sur-tout un pathétique qui persuade tout Lecteur, que l'Abbé Mattzell s'est livré de bonne-foi aux sentimens de vénération que lui avoit inspirés les vertus de Clément XIV.

Cette Oraison funebre, qui mérite de trouver place dans le cabinet des Curieux à raison de sa singularité, doit être jointe à la vie de Clément XIV par M. Caraccioli. Un Gazetier, qui a été mal instruit, a prétendu que cette vie contenoit plusieurs faussetés, sur-tout l'endroit où

il est dit que le P. Marsoni, Général des Cordeliers, avoit assisté le feu Pape à la mort. Ce fait est si certain, que le P. Marsoni lui même annonce dans sa Lettre circulaire adressée à tout son Ordre, qu'il n'a point quitté le Souverain Pontife pendant sa maladie, & qu'il a recueilli ses derniers sours.

Abrégé chronologique de l'Histoire de Lorraine, contenant les principaux événemens de cette Histoire depuis Clovis jusqu'à Gérard d'Alsace, premier Duc héréditaire, & depuis ce Prince jusqu'à François III; avec les guerres, les batailles, les sieges, les traités de paix, &c. les loix, les mœurs, les usages, &c. 2 vol in 8°. A Paris, chez Moutard, Lib.

On a déjà remarqué que la plupart des abrégés d'Histoire, avant celui de M. le Président Hénault, n'étoient que des compilations informes, où l'on se contentoit de rapporter les faits sans en dévoiler les causes, de citer les noms sans faire connoître les personnages, d'indiquer les événemens sans démêler le ger-

me caché qui les a fait éclore, & de copier les fautes des Ecrivains qui ont précédé, sans y ajouter la moindre critique. On ne favoit pas que l'abrégé d'une chose doit être toute la chose en petit & non pas une partie de la chose que l'on abrégéoit. M. le Président Hénault nous a fait connoître par son Ouvrage, en quoi consistoit la perfection d'un abrégé historique. D'une statue colossale il a su faire une miniature, où tous les traits se trouvent exprimés parfaitement & rendent au naturel la chose qu'ils doivent représenter; & l'on a dit à juste titre que cet Ecrivain approfondissoit les choses, paroissant les effleurer. L'Auteur de l'abrégé chronologique de l'Histoire de Lorraine ne pouvoit donc choisir un meilleur modele; on trouve à la fin de son Ouvrage une notice de Claude I de Lorraine, Duc de Guise, une liste des Maisons de l'ancienne Chevalerie, avec un Dictionnaire topographique des lieux qui sont dans les Duchés de Lorraine & de Bar.

On ne peut pas se dissimuler qu'un des plus grands défauts de ceux qui ont écrit l'Histoire, a été de tout raconter sans aucun choix. Ils ont trouvé par-là le secret de surcharger la mémoire & d'inf-

pirer le dégoût pour cette étude. Les Abbreviateurs se sont trouvés dans l'heureuse nécessité d'éviter cet écueil, & de rejeter tout ce qui n'est pas propre à développer, à faire saisir & à constater les faits essentiels qui méritent seuls d'être gravés dans la mémoire.

Pensées sur la Religion naturelle & révélée, suivies de quelques découvertes importantes sur la philosophie & sur la théologie, & de réflexions sur l'incrédulité. Traduites de l'Anglois de M. Forbes, avec des notes.

L'Auteur de cet Ouvrage a joui partout de la réputation d'un Savant profond & d'un homme vivement pénétré de la religion qu'il professoit. On apperçoit dans tous ses Ouvrages la touche ferme & vigoureuse d'un penseur solide & d'un philosophe religieux ; sa méthode est celle de l'induction. M. Forbes avance d'une vérité connue, & qu'il trouve dans l'Écriture, à d'autres vérités qu'on n'y appercevoit pas ; & de vérité en vérité, de conséquence en conséquence, toutes déduites des Livres Saints, il parvient à son but, il opere la conviction, &, che-

min faisant, répand du jour sur beaucoup d'endroits de l'Écriture. Dans les Pensées sur la religion naturelle & révélée, il considère l'homme après sa chute; & il conclut de l'état triste où il est, qu'il ne peut espérer de pardon, si Dieu ne lui apprend qu'il a dessein de lui pardonner. Il développe la première révélation que Dieu fit à l'homme, en lui disant, *la semence de la femme écrasera la tête du serpent*. Ensuite il recherche par quels moyens Dieu a soutenu la foi de cette promesse dans le monde; comment Dieu l'a renouvelée du temps des Patriarches, lorsqu'elle étoit presque éteinte; comment il l'a publiée dans la loi de Moïse, & quels moyens il a choisis pour la conserver, en sorte qu'il ne fût pas besoin d'une autre révélation sur la venue du Messie. Tout le culte extérieur des Juifs devient sous sa plume un mémorial permanent de la révélation, une profession publique de l'attente du Messie, & des moyens du salut qu'il devoit apporter au monde.

Analyse de l'histoire philosophique & politique des établissemens & du com-

merce des Européens dans les deux Indes.

L'Auteur de cet Ouvrage n'a point voulu faire une réfutation complète de l'histoire philosophique & politique: il avoue qu'il n'a point cette éloquence & cette pureté de diction qui éblouissent souvent les esprits les plus droits & les plus amis du vrai. Son Ouvrage n'est qu'un extrait fidele de quelques passages de cette histoire, & renferme des réflexions critiques.

Il fait voir que les établissemens humains ne sont pas fondés uniquement sur les passions, comme le prétendent plusieurs Philosophes; ils le sont sur les besoins réciproques des hommes, qui; les uns & les autres, ne pouvant se passer de secours; ont formé des sociétés afin que du concours mutuel des services & des travaux particuliers, il résultât le bien général. Ces établissemens une fois formés, loin d'être conservés par les passions humaines, seroient bientôt détruits par elles; si l'on ne cherchoit à les soutenir par des loix qui, en réprimant les passions, arrêtent le cours des désordres qu'elles ne manqueroient pas de produire.

On convient que ces établissemens ne subsisteroient que dans un état de langueur & de déperissement, si ceux qui les composent, ne prenant aucun intérêt à ce qui se fait dans le monde, & n'ayant un cœur que pour leur patrie céleste, se soucioient très peu de celle qu'ils ont sur la terre. Mais où trouver dans l'Évangile la preuve que l'amour du ciel détruit tout attachement pour sa patrie ? L'Évangile ordonne-t-il à ses Disciples de cesser d'être hommes, s'ils veulent être de parfaits Chrétiens ? C'est le Christianisme mal entendu & mal appliqué qui pourra seul former des contemplatifs & des enthousiastes qui oublient que l'amour de Dieu & du prochain sont la première vertu que l'Évangile prescrit à tous les hommes.

Les siècles Chrétiens ou Histoire du Christianisme dans son établissement & dans ses progrès. Par M. l'Abbé.... en 4 vol. A Paris, chez Moutard, Lib.

L'Histoire de l'Église, dit l'Auteur des Siècles Chrétiens renferme un grand

nombre d'objets qui, quoique liés ensemble par des rapports étroits, ne peuvent être rapprochés dans un même tissu de narration, sans qu'il en résulte une confusion presque inévitable. Pour donner au récit la chaleur & la rapidité qui en augmente l'intérêt, on est sans cesse obligé de renverser l'ordre des choses, de ferrer ce qui demanderoit d'être plus étendu, de réunir des matières faites pour être considérées séparément, & de sacrifier la méthode & la clarté à l'art plus ingénieux qu'utile, des transitions & des analogies. A mesure que la carrière s'étend sous les pas du Lecteur, par les progrès de l'Évangile & l'aggrandissement de la sphère où l'astre de la foi déploie ses rayons, il faut le ramener continuellement d'un climat à l'autre, pour le faire passer encore par les routes qu'il vient de quitter. On quitte l'exposition d'un événement, dont il faudroit développer les causes & suivre les effets, pour décrire la célébration d'un Concile ou faire l'extrait d'un Ecrivain. On se transporte tour à tour des Gaules en Afrique, de Rome à Constantinople; on interrompt & on reprend sans cesse les mêmes affaires, & par ses courses & ces

retours

retours fréquens, on brise & on renoue mille fois le fil des événemens, & l'on jette dans les matieres qu'on parcourt un embarras, dont l'attention la mieux soutenue a bien de la peine à se démêler.

Quelle que soit l'utilité des histoires générales, nécessaires sans doute à ceux qui aiment à suivre la mémoire du passé jusques dans ses moindres traces, & qui ne veulent rien perdre des précieux détails que les anciens monumens ont conservés; on fait quels sont les avantages des Histoires rédigées, où les faits principaux, les événemens qui font époque, sont les seuls qu'on s'attache à développer. En effet, cette méthode a le mérite de ranger les matieres sous les idées générales auxquelles elles se rapportent, d'écartier tout ce qui est étranger au sujet, & qui ne peut servir à le mettre dans un plus grand jour, de séparer les objets qui ne doivent pas être confondus, & de les traiter avec la juste étendue qui leur convient, & avec une clarté qui en rend la discussion plus facile à l'Historien & plus commode au Lecteur.

Cette méthode est encore plus appropriée à l'Histoire Ecclésiastique qu'à tout autre, tant à cause de la vaste étendue

H

du théâtre qu'elle embrasse, que par rapport à la nature des choses si nombreuses & si variées qui entrent dans sa composition. Dans l'histoire d'un Empire, d'un Peuple fameux, d'un homme illustre, les faits s'arrangent comme d'eux-mêmes, à mesure que le temps déploie son cours : guerres, batailles, conquêtes, traités de paix & de commerce, projets médités, expéditions hardies, divisions intestines, changemens dans l'ordre politique & civil, tout cela se succede & s'engendre, pour ainsi dire, tour-à-tour. Point d'écart, peu d'épisodes, encore moins de digressions. Il ne s'agit que de se laisser entraîner à la rapidité des événemens, & de les peindre suivant qu'ils se présentent. Une narration vive & continue suffit aux besoins de l'Historien ; & si le style est pur, naturel, brillant, le Lecteur se livre au charme qui le promène d'objets en objets & qui répand mille fleurs sur sa route.

Mais dans une Histoire de l'Eglise, le tissu des événemens est composé d'un si grand nombre de fils épars, qu'il est comme impossible de les rassembler sans les brouiller. Il y a des faits généraux qui concernent toute la société chrétienne,

& des faits particuliers qui intéressent certains Pays ou certaines classes d'hommes; il y a des digressions continuelles occasionnées par les disparates inévitables; quand on a une foule de matieres toutes distinguées; quoique analogues; à parcourir; il y a l'histoire du dogme & de la morale; l'histoire des Conciles & celle des Ecrivains; l'histoire des institutions publiques, & celle des personnages célèbres par la science ou par la vertu. Si on ne s'exposoit pas à devenir obscur & confus en rapprochant tant de choses dans un même tableau; ne risqueroit-on pas au moins de se rendre inutile à la plupart des Lecteurs?

D'après les réflexions sur les différentes manieres d'envisager l'Histoire Ecclésiastique; l'Auteur n'a préféré l'ordre analytique; auquel il a ramené l'histoire de chaque siècle; considéré séparément; qu'afin de suivre d'un pas plus égal la marche du temps & celle de l'esprit humain dans ses divers rapports avec la religion chrétienne. Ces matieres, du même genre; sont réunies sous des titres distingués qui les indiquent: faits purement historiques, naissance, progrès, extinction des schismes & des hérésies,

disputes sur le dogme & sur la morale; Ecrivains célèbres, Conciles généraux & particuliers, leurs décisions & leurs réglemens, détails de mœurs & de discipline, résultats de ces différens objets; tout cela se présente dans l'ordre le plus clair & dans la proportion la plus exacte qu'il soit possible de garder au milieu d'une si grande diversité, & l'ensemble qui s'en forme, produit un tableau où tout est en sa place & facile à saisir.

Dans les premiers siècles, où tout est précieux, l'Auteur a cru devoir tout recueillir, dans les suivans, où les affaires de l'Eglise prennent un cours plus étendu, il a choisi ce qu'il y avoit de plus intéressant, & s'est attaché aux événemens remarquables qui font époque dans les annales de la Religion, qui servent à caractériser le génie & les mœurs du temps où ils se sont passés.

On trouve à la fin de chaque siècle une table chronologique des Conciles tant généraux que particuliers, & une seconde qui indique ce qu'on connoît de certain sur la succession des grands sièges & le synchronisme des Souverains qui ont régné ensemble dans toutes les parties du monde chrétien. Le dernier volume

renfermera également la table chronologique de tous les siècles chrétiens, & présentera par ce moyen l'ordre des événemens suivant les dates auxquelles ils appartiennent.

Tout le monde convient qu'un abrégé aussi méthodique que celui dont on vient de donner le plan, est d'une grande utilité, A mesure que tous les genres de connoissances s'étendent, l'esprit humain a plus de peine à les embrasser: il a un besoin plus pressant d'être guidé dans la recherche & dans le choix des choses essentielles & fondamentales; & c'est cela même qui rend les bons abrégés très difficiles à faire: pour n'y omettre rien d'essentiel & n'y insérer rien de superflu, il faut être maître de son sujet & avoir le talent de réduire, qualité plus rare que le talent d'amplifier.

La défense de la Religion, de la morale, de la vertu, de la politique & de la société, dans la réfutation du système social & de la politique naturelle. Par le R. P. Richard, Professeur en Théologie, de l'Ordre du Noviciat des Freres Prêcheurs. A Paris, chez Moutard; Libraire.

H 3

En suivant pas - à - pas les Auteurs qu'il entreprend de réfuter, le P. Richard fait voir que toute morale & toute politique qui ne découle pas de la loi naturelle & divine, ne peut rien pour le bonheur social; que la religion donne de l'homme les idées qu'il en faut avoir: que le dol, la tromperie, le mensonge sont toujours blâmables & jamais permis; que la morale & la vertu ne consistent pas seulement à bien vivre avec les autres, mais à remplir tous ses devoirs envers Dieu, envers soi-même & ses semblables. Il prouve ensuite que c'est calomnier grossièrement les Théologiens que de dire que, selon eux, les mortels ne peuvent se former aucune idée de la Divinité, & que c'est calomnier la Religion d'une manière bien plus grossière encore, que de lui attribuer de représenter la Divinité comme une Souveraine injuste, furieuse, implacable dans sa colere, &c.

Le défenseur de la Religion substitue le vrai tableau du Chrétien à l'infidèle peinture qu'en fait l'Auteur du système social; il venge l'Eglise & tous ses vrais Ministres des maximes sanguinaires qu'on leur impute faussement; il démontre que loin d'avilir l'homme en le tenant dans

une éternelle enfance, la morale chrétienne l'anoblit, l'élève, le perfectionne, en lui enseignant à pratiquer des vertus beaucoup plus réelles & plus sublimes que toutes celles du Paganisme & de ses Philosophes tant vantés.

N'aimer que soi-même, chercher son bien-être en tout, faire consister son bonheur dans les plaisirs continuels en bravant les puissances invisibles & fantastiques, qu'on suppose ennemies des habitans de la terre; voilà, dit l'Auteur du Systême social, les principes simples & clairs de la morale & des mœurs. Non, reprend leur Apologiste, c'en est le poison mortel & souverainement corrupteur; c'est la ruine de la société, la perte des hommes, la source fatale du libertinage le plus effréné, l'athéisme le plus pur, qui apprend à ne reconnoître aucune puissance invisible, aucun esprit, rien de ce qui ne tombe pas sous les sens & qu'on ne peut ni voir, ni flairer, ni palper.

Après avoir relevé une multitude de paradoxes révoltans & mon moins contraires à la raison qu'à la religion, le P. Richard s'attache à réfuter ceux qui renversent de fond en comble la société,

la politique, le gouvernement, la royauté. Comme ils sont en très-grand nombre, & qu'il ne nous est pas même possible de les effleurer tous, nous nous bornerons à un seul qui fera connoître les autres, & qui enchérit sur tout ce qu'on a écrit jusqu'à cette heure de plus séditioneux, de plus furieux contre le Trône & la personne sacrée des Rois. *Les Souverains sont des Citoyens auxquels les Nations ont conféré le droit de les gouverner pour leur propre félicité. Quel que soit la forme du Gouvernement, les devoirs de la souveraineté doivent être uniquement fondés sur le consentement des Peuples.... Le Souverain le plus légitime, le plus sage, le plus vertueux, ne seroit plus qu'un Tyran, si, contre le vœu public, il s'obstinoit à gouverner; il rentre dans l'ordre des Sujets dès que la volonté publique a révoqué ses pouvoirs.* (Discours III^e & IV^e).

L'Ouvrage est précédé d'une Préface intéressante & lumineuse. On y trouve en raçourci & dans un beau jour les plus fortes preuves de la divinité de la Religion chrétienne avec les calomnies de l'incrédulité contre Jésus-Christ, les Apôtres & tous les Saints, tous les Pères, tous les grands hommes du christia-

nisme. On y lit le juste éloge du Roi régnant; on esquisse sa Lettre aux Archevêques & Evêques de France, ainsi que celle de M. l'Archevêque de Paris à tous les Fideles de son Diocese. Enfin joignant le sentiment à la conviction, l'Auteur termine sa Préface par cette touchante apostrophe qu'il adresse à la Nation.

„ Venez donc, ô François, venez
 „ tous vous rassembler autour du Trône
 „ du meilleur comme du plus sage & du
 „ plus chrétien des Rois, sous la hou-
 „ lette de vos Pasteurs; vous y appren-
 „ drez que le respect, l'obéissance, la
 „ fidélité à toute épreuve, l'amour sin-
 „ cere & filial, tendre & reconnoissant,
 „ généreux, favorisent les principaux
 „ devoirs que la Divinité même, qui a
 „ placé les Souverains sur vos têtes exige
 „ de vous à leur égard. Respectez donc
 „ ses ordres suprêmes, respectez, d'esprit
 „ & de cœur, son image vivante dans la
 „ personne sacrée du religieux & bien-
 „ faisant Monarque qu'elle vous a donné
 „ pour la représenter. Respectez, d'esprit
 „ & de cœur la Religion, comme il la res-
 „ pecte lui-même; pratiquez la justice,

„ ayez des mœurs dignes de lui & de
 „ vous. Il vous aimera comme ses en-
 „ fans, vous protégera comme ses sujets,
 „ n'oubliera rien pour essuyer vos larmes
 „ de ces mêmes mains royales qui por-
 „ tent sans fléchir le fardeau de l'Etat,
 „ &c".

Recherches sur les maladies chroniques, leurs rapports avec les maladies aiguës, leurs périodes, leur nature, & la manière dont on les traite aux eaux minérales de Baresges & des autres sources de l'Aquitaine; par M. Antoine de Bordeu, Conseiller d'Etat, ancien Médecin du Béarn, des eaux de cette Province & de celle du Bigorre; M. Théophile de Bordeu, Médecin de Paris, ci-devant Inspecteur des eaux; M. François de Bordeu, aujourd'hui Inspecteur de ces mêmes eaux, & Médecin du Roi à Baresges. Tome Ire. A Paris, chez Ruault, Libraire, 1775. Avec approbation & privilege. Prix 6 liv.

Ce premier volume renferme la théorie générale des maladies, & l'analyse

médicinale du sang; les Auteurs l'ont fait précéder d'une espece de Préface, qui annonce le plan de leur Ouvrage: on y expose d'abord la doctrine d'Hippocrate, & on déduit de cette doctrine des principes généraux sur l'économie animale; Hippocrate s'éleve, si on peut se servir de ce terme, disent MM. Bordeu, par une force au-dessus de l'humaine, jusqu'à la main du Créateur, qui pousse à leur fin tous les mouvemens de l'économie animale dans la marche, les progrès & les événemens des maladies. L'agitation ordinaire des Médecins & des malades, les distrait & les détourne de ces écrits sublimes: cependant quelques beaux Génies en ont déjà fait connoître quelques uns, & ont laissé par là des esquisses propres à servir de modele. Le cours entier de la vie a été regardé, suivant eux, comme une sorte de maladie qui a ses diverses phases & périodes, ses mouvemens variés, ses crises. Les âges, leurs révolutions, ont été calculées sur le pied de mouvemens ou d'efforts critiques, accompagnés d'accidens plus ou moins actifs, douloureux, *maladifs*. La pulmonie a été partagée en trois temps ou degrés notables; on a suivi la goutte,

la néphrétique, les hémorroïdes dans leurs périodes; les écrouelles ont été examinées selon le même plan; c'est précisément d'après un pareil plan que les Auteurs de ces recherches s'appliquent dans cet Ouvrage, à mettre en évidence la marche ou les progrès des maladies chroniques; qu'ils essayent de distinguer dans cette marche les temps d'irritation, de coction, & d'évacuation; qu'ils suivent les métastases ou les changemens des maladies chroniques, non moins assujettis à une règle fixe que ceux des maladies aiguës. Pouvoir surprendre la nature, préparant une maladie chronique, la développant & faisant des efforts pour la terminer; assigner les momens favorables pour agir, & ceux où il faut se livrer à l'expectation; prouver jusqu'à quel point il est vrai qu'une maladie chronique doit, pour se terminer, devenir aiguë, & qu'ainsi que les plus aiguës, les chroniques ont leurs crises, leurs redoublemens, leurs évacuations, leurs temps de calme, de repos, d'intermittence, de remittance; leurs momens de résistance aux remèdes, leurs temps de maturation, de douceur, de facile *reductibilité*, leur *curabilité* & leur *incurabilité*, leur sujétion à

la nature & aux grandes secouffes des âges, des saisons, des variations de l'atmosphère; leurs rhithmes particuliers du pouls, leurs urines, leurs évacuations, leur admirable dépendance des passions; insister beaucoup sur les causes morales, plus efficaces souvent que les physiques, plus difficiles à saisir, plus importantes à observer que les révolutions purement corporelles: ce sont autant d'objets que les Auteurs se proposent de discuter dans leurs recherches: mais auparavant ils ont été obligés d'en faire d'autres sur le fond de l'économie animale, sur la vie & ses fonctions, sur le mécanisme & la manière d'être des maladies dans le corps vivant. Ils ont cru dans ces recherches devoir donner la préférence à une théorie moins éloignée de celles des Anciens, que le sont les notions courrantes sur la circulation, sur les petits vaisseaux, sur les globules de sang, & tels autres dogmes des Ecoles modernes, appelés le *système des Méchaniciens*, qu'ils paroissent rejeter comme très-nuisibles à la saine médecine, ce qui ne plaira pas sans doute aux Médecins modernes.

Les élémens de la vraie médecine doivent s'apprendre & s'éclaircir auprès des

malades ; dans les Hôpitaux & dans le commerce des hommes valétudinaires ; dans la méditation, dans l'étude des phénomènes particuliers aux différens âges ; aux divers tempéramens ; aux passions ; aux talens , aux positions particulières où se trouvent les hommes , à leurs habitudes ; enfin , disent MM. Borden , la médecine s'apprend dans les vieux Auteurs , ennuyeux pour les Physiciens , aussi ont-ils puisé dans ces sources antiques & sacrées les premières notions sur la sensibilité , la mobilité , l'activité essentielle à la première fibre de chaque animal ; à sa première partie constitutive ; ils ont regardé le corps vivant comme un assemblage de divers organes , visceres & autres , qui jouissent chacun d'un sentiment & d'un mouvement particulier , d'une disposition décidée pour tel sentiment ou tel mouvement , d'où résultent l'accord & l'harmonie de toutes les actions particulières qui concourent à la vie générale , & qui toutes dépendent plus ou moins évidemment du sentiment ou du mouvement dévolu à la fibre animale de chaque individu. Nous désirerions pouvoir suivre ces Auteurs érudits dans une si belle théorie : mais les bornes que

nous prescrit la nature de cet Ouvrage périodique, ne nous permettent pas de pouvoir le faire: tout ce que nous pouvons observer ici à nos Lecteurs, c'est que dans le premier volume de l'Ouvrage que nous annonçons, & qui fait desirer avec empressement le second, on trouve exposée cette belle théorie, cette théorie générale, cette anatomie vraiment médicale, qui consiste à peindre & à développer l'organisme ou les mœurs & usages de chaque organe, appliqué à ses fonctions par un instinct & un sentiment particulier. On y trouvera aussi joint un essai sur la théorie animale, sur les mouvemens intérieurs auxquels sont sujettes les liqueurs, & sur les effets que ces changemens & les divers miasmes ou poisons occasionnent dans l'économie animale, soit dans l'état de santé, soit dans celui de maladie. Cet essai est le résultat des remarques qui ont pu être faites sur cette science ou sur cette histoire des liqueurs vivantes. Les Auteurs rapportent encore dans le premier volume une infinité d'observations sur l'efficacité des eaux minérales de Bareges & autres sources d'Aquitaine, & qui servent

à appuyer leurs théories. Une partie de ces observations se trouve déjà consignée avec les théorèmes qu'on en peut déduire, dans une these que M. Théophile de Bordeu soutint à Paris en 1754, & dans laquelle il discutoit la question : *Utrum Aquitanicæ minerales aquæ morbis crhonicis?*

Eloge de M. Model, Conseiller de la Cour, Premier Apothicaire de Sa Majesté l'Impératrice de Russie, &c. par M. Parmentier, Pensionnaire du Roi, maître Apothicaire de Paris. A Paris, chez Monory, Libraire 1775.

L'Eloge de M. Model est dû à la reconnoissance de M. Parmentier; l'avantage que celui-ci a eu de faire connoître en France les différens travaux de M. Model, les bontés particulieres dont il l'honoroit, l'estime & l'amitié qu'il lui a conservées jusqu'au dernier instant de la vie, sont les motifs qui ont engagé M. Parmentier à annoncer la perte que la Pharmacie vient de faire de ce savant Chimiste.

Description

Description générale & particulière du Duché de Bourgogne, précédée de l'abrégé historique de cette Province; par M. Courtepée, Prêtre, & par M. Beguiller, Avocat, Notaire de la Province, Correspondant des Académies Royales des Sciences & Belles-Lettres, &c. Tome I. A Dijon, chez Frantin, Imprimeur du Roi; & à Paris, chez Delalain, Libraire, 1775. Avec approb. & privilege du Roi.

L'entreprise la plus utile, la plus intéressante; & en même temps la plus agréable pour un homme de lettre, est la *Description historique & topographique* du Pays qu'il habite; MM. Courtepée & Beguiller l'ont mieux senti que personne, lorsque guidés par le zele qui les anime, ils ont entrepris de donner la description de la Bourgogne. Plusieurs Ecrivains anciens avoient tenté de le faire comme eux: mais aucun n'avoit réussi à faire connoître cette Province & ses productions de la maniere qu'ils le font dans cet Ouvrage. Il n'en paroît encore que le premier Tome, & si on en peut juger par l'abrégé de l'Histoire

du Duché de Bourgogne, qui en forme la plus grande partie, & par la description générale de ce Duché, qui termine le volume, on ne peut que desirer avec empressement les descriptions particulieres des différentes contrées de ce Duché que nous prometent les Auteurs pour les volumes subséquens. Ils ont divisé en trois parties la description générale de la Bourgogne, qu'ils nous présentent dans ce volume; la premiere contient des détails sur la situation, l'étendue & les limites de la Province, sa population, ses rivieres, ses montagnes, son climat, ses productions, ses carrieres, ses mines, ses curiosités naturelles, son commerce, ses manufactures, &c.; la seconde considere la Bourgogne comme un Pays d'Etat, ses privileges, son administration Provinciale, &c.; la troisieme comprend la division ecclésiastique, civile & militaire.

Physiologie des corps organisés, ou examen analytique des animaux & des végétaux comparés ensemble, à dessein de démontrer la chaîne & continuité qui unit les différens regnes; édition

françoise du livre publié en latin à
 Manheim sous le titre de *Physiologie
 des Mouffes*, par M. de Necker, Bo-
 taniste, Historiographe de l'Electeur
 Palatin, &c. A Bouillon; & à Paris,
 chez Lacombe, (se trouve à Amster-
 dam chez Rey à f 1: 10 de Hollande)
 1775. Avec approbation.

L'Ouvrage que nous annonçons a
 d'abord paru en latin sous le titre de
Physiologia Muscorum: mais le Traduc-
 teur qui s'est apperçu que le titre n'étoit
 pas assez général, par rapport aux diffé-
 rens objets qui sont traités dans cet Ou-
 vrage, a cru devoir le changer & lui
 donner celui qu'il porte actuellement
 dans la traduction françoise; en effet
 c'est celui qui lui convient le mieux,
 puisqu'on y trouve un examen analytique
 des animaux & des végétaux comparés
 ensemble, à dessein de démontrer la
 chaîne & continuité qui unit les différens
 regnes de la nature; cette vérité, déjà
 annoncée par les Naturalistes, est mise
 dans le plus grand jour dans l'Ouvrage
 que nous annonçons, & appuyée non-
 seulement sur un grand nombre d'auto-
 rités très-graves, mais encore sur des

faits les plus concluans. On croyoit anciennement que le polype formoit la nuance qui distingue & fait passage de l'animal au végétal. Les propriétés communes à certaines plantes & à certains animaux, & que possèdent également des individus, rangés par quelques Naturalistes dans le premier, & par quelques autres dans le second regne, ont engagé M. de Necker à n'admettre qu'un seul corps organique. Après avoir passé en revue les marques caractéristiques assignées par divers Auteurs pour distinguer la plante, de l'animal, il trouve des exceptions qui ne permettent pas d'adopter aucun de ces systêmes: il démontre encore qu'il n'est pas de substances qui méritent le nom de zoophite ou d'animal plante, comme plusieurs Naturalistes l'ont prétendu; & en effet, on est obligé de convenir avec M. de Necker que les variétés de la nature excluent les conclusions & les loix générales, ou, si l'on veut, que celles-ci sont incompatibles avec la prodigieuse variété qui regne dans les productions de la nature. La singularité de cet Ouvrage & la théorie brillante qui s'y trouve répandue, doivent engager les Naturalistes à le lire.

Nouvelles expériences & observations sur le fer, relativement à ce que M. de Buffon a dit de ce métal dans l'introduction à l'Histoire des Minéraux qu'il vient de publier. Par M. du Coudray, Capitaine d'Ouvriers au Corps de l'Artillerie, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences. A Upsal, & se trouve à Paris, chez Ruault Lib. rue de la Harpe, 1775.

Les expériences & les observations détaillées dans cette brochure ne sont pas, à beaucoup près, conformes au sentiment de M. le Comte de Buffon sur le fer; M. du Coudray en fait usage pour relever les erreurs dans lesquelles le célèbre Naturaliste François étoit tombé au sujet de ce métal: mais il le fait avec toute la politesse & les égards dûs à un Savant tel que M. de Buffon. Cette brochure mérite d'être consultée par les Métallurgistes: elle est purement pratique.

*Les intérêts du Roi & ceux du Peuple, considérés dans la distribution des impôts & les autres parties de l'administration. Par M. A. de L***. Vol.*

in-8°, prix 3 liv. A Amsterdam, & se trouve à Paris chez P. D. Pierres,

Cet écrit est divisé en deux parties. L'Auteur, après avoir exposé dans la première ce qu'il appelle les erreurs de l'administration, examine dans la seconde la situation des affaires & les moyens qui peuvent le mieux concourir au rétablissement de l'ordre. La seule voie, selon lui, capable de mener au but, consiste moins dans une révolution générale & subite, dont les opérations, peut-être trop hasardées, pourroient tomber à faux & occasionner les plus grands inconvéniens, qu'à établir une forme d'imposition qui puisse, en se conciliant d'abord avec l'état actuel des choses, supprimer les abus, & détruire insensiblement tout ce qui sera contraire aux intérêts du Roi, au soulagement & à la tranquillité du Peuple. Pour remplir cet objet, l'Auteur propose son plan, qu'il faut voir dans l'Ouvrage même. Il ne perd point de vue l'égalité respectueuse qui doit se trouver entre les biens fonds, les facultés des contribuables, les Communautés, Provinces ou Généralités du Royaume.

Nouvelles Françaises, par M. d'Uffieux ;
in- 8°. avec figures. A Paris, chez
Brunet, Lib.

Il ne paroît encore que le premier numéro de ces Nouvelles, que M. d'Uffieux publiera sous le même format que son *Décameron François*. Comme l'Auteur se propose de tirer ses sujets de l'Histoire de France, il résultera de son recueil un nouveau degré d'intérêt pour les Lecteurs François. La première Nouvelle qui vient d'être publiée est intitulée : *Louis de Bourbon, Prince de Condé*. Louis de Bourbon, premier du nom, Prince de Condé, très-attaché à Henri II, se signala à la bataille de Saint Quentin ; il ne se distingua pas moins au siege de Calais & de Thionville en 1558 : mais après la mort funeste de Henri, les mécontentemens qu'il essuya, lui firent embrasser le parti des Réformés. Ses jours furent alors remplis d'amertume, & ce Prince se vit souvent exposé à perdre la vie. M. d'Uffieux a choisi les scènes les plus pathétiques pour nous les représenter. Une de ces scènes nous rappelle les

adieux touchans d'Hector & d'Andromaque. Bourbon, Prince généreux & incapable de soupçonner la perfidie, avoit consenti, sur l'invitation de ses ennemis, de se rendre dans la Ville d'Orléans, où les Etats devoient s'assembler; mais la tendresse inquiète d'Eléonore de Roye, épouse du Prince s'oppose à son départ; des présages funestes sembloient autoriser ses craintes. Bourbon, ému jusqu'aux larmes, prodigue à son épouse les plus tendres caresses, tente les plus grands efforts pour la rassurer. Persuadé enfin par tout ce qu'elle oppose à ses raisons, qu'il faut d'autres moyens pour la contraindre à le laisser partir, il prend, quoiqu'à regret, un air sévère, & donnant plus d'éclat au son de sa voix :

„ Madame, lui dit-il, voyez à quoi vous
 „ forcez ma tendresse! c'est pour la pre-
 „ miere fois, & malgré moi-même, que
 „ je vous fais entendre ce mot, *je le*
 „ *veux*”. Eléonore baisse les yeux, &
 tremblante de respect autant que de
 crainte, le quitte aussi-tôt & retourne
 vers son fils, l'unique fruit de ses amours.
 Bourbon pénétré de regret de l'avoir af-
 fligée, la regarde partir & la suit des

yeux long-temps après qu'elle a disparu ;
 puis , revenu à lui-même : „ Chere
 „ épouse, dit-il, que ne puis je remplir
 „ tes vœux ! mais j'ai donné ma parole :
 „ il faut que je la tienne. Mon honneur
 „ s'y trouve engagé ; le repos même de
 „ l'État, ainsi que le mien & celui de
 „ mon parti, m'en impose la loi. Je vais
 „ donc achever ce que j'ai commencé ”.

Et il poursuit les apprêts de son voyage.
 Cependant Eléonore, renfermée dans son
 appartement avec son fils, se livre aux
 plus noires terreurs. De profonds soupirs
 interrompent ses longues plaintes : „ Il
 „ va se perdre, s'écrie-t-elle ; il va se li-
 „ vrer à ses plus cruels ennemis ; il va
 „ me laisser veuve ; & toi, mon fils,
 „ dit-elle, en le pressant dans ses bras
 „ & en le couvrant de larmes, & toi,
 „ mon fils, il va te laisser orphelin ! il
 „ le veut ; c'est à nous de nous taire.
 „ Le cruel ! il est déjà parti, peut être. Il
 „ est parti ; & je n'ai point reçu ses der-
 „ niers adieux. Quoi ! mes yeux ne joui-
 „ ront pas encore une fois de sa pré-
 „ sence ! voyons s'il faut que je renonce à
 „ cet espoir. Quelque barbare qu'il soit,
 „ il ne pourra me refuser d'embrasser son
 „ fils. Que fais je ? peut être l'innocen-

„ ce, la foiblesse de ce cher gage pour-
 „ ront l'arrêter. Ce que la mere n'a pu
 „ gagner, le fils l'obtiendra peut-être”.
 Elle emporte dans ses bras le jeune Bour-
 bon. A peine sortie de son appartement
 elle entend hennir les chevaux, qui, at-
 telés à un char, attendent le Prince
 dont les pas traversent déjà les cours.
 Eléonore, à ce cruel spectacle, hâte sa
 marche, arrive avant lui à la principale
 porte du Palais, &, dans un profond
 silence, attend que son époux se soit
 approché. Puistout-à-coup, emportée par
 son désespoir, elle se courbe, pose à
 terre, au milieu du seuil, le jeune en-
 fant qui fait entendre ses cris, & se re-
 levant aussi-tôt: „ Puisque je n'ai plus
 „ de pouvoir sur ton cœur, s'écrie-t-elle,
 „ ose du moins fouler à tes pieds ce fils
 „ que mes entrailles t'ont donné, ce fils
 „ l'unique héritier de ton nom”. Elle se
 tait, &, dans une ferme contenance,
 attend le parti que prendra Bourbon. Le
 Prince s'élançe aussi-tôt vers son fils, le
 prend entre ses bras, & se penche sur ce
 tendre fruit de leur amour pour le cou-
 vrir de baisers; mais l'enfant, effrayé
 du panache qui flotte sur la tête de son
 pere, se détourne & se rejette en pleu-

rant dans les bras de sa mere. „ Tu le
 „ vois, s'écrie Eléonore ; il semble te
 „ méconnoître pour l'auteur de ses jours ;
 „ & tu mérites bien ce cruel traitement”.
 Bourbon ne put alors retenir ses larmes,
 Il découvre sa tête, remet son chapeau à
 l'un de ses Ecuyers, & reprenant son fils :
 „ Cher enfant, ne crains plus ton pere ;
 „ donne-lui plutôt un sourire. Tu me
 „ désarmes : je ne te quitterai point. Je
 „ pars : mais tu vas m'accompagner. Ton
 „ innocence défendra ton pere. Le ciel,
 „ en ta faveur, éloignera de moi tous
 „ les malheurs que ta mere veut me faire
 „ craindre”. Puis s'adressant à Eléonore :
 „ Viens, lui dit-il, chere épouse, viens ;
 „ & si le respect que je dois à ma parole
 „ m'ordonne de porter mes pas dans Or-
 „ léans, que ton amour ne me refuse pas
 „ de m'y suivre. Viens, & ne me repro-
 „ che jamais la cruauté de la réponse que
 „ j'ai faite à tes sollicitations”. Il lui
 fait signe alors d'entrer dans le char ;
 Eléonore y monte. Dès qu'elle y est
 assise, Louis place doucement son fils sur
 les genoux de sa mere ; il se place en-
 suite lui même à côté de son épouse, &
 le char suit aussi-tôt la route d'Orléans.

L'Auteur rappelle ici les faits de l'Hif-

toire, & sans altérer les événemens qui en sont résultés, il a, par les situations qu'il a ménagées & les sentimens dont il a animé les discours de ses personnages, donné à cette Nouvelle la chaleur & l'intérêt du Drame.

L'Auteur nous promet trois volumes de ces Nouvelles, & le volume sera composé de cinq cahiers. Chaque Anecdote sera publiée séparément.

Nouvelles Espagnoles, de Michel de Cervantes. N^o. 1. Traduction nouvelle, avec des notes, ornée de figures en taille-douce. La Bohémienne, Nouvelle premiere. A Madrid. & se trouve à Paris chez Costard, Libr. 1775.

Un Littérateur familiarisé avec les richesses de la langue espagnole, vient de traduire en François les douze Nouvelles de Michel de Cervantes. Le numéro premier ou la Nouvelle premiere, a pour titre *la Bohémienne*. C'est un conte plein d'imagination, d'intérêt, & de toutes les grâces de récit dont l'immortel Auteur de Don Quichotte favoit embellir ses charmantes fictions.

Le Sénéchal de Murcie étoit allé pour affaires à Madrid avec sa femme, sa jeune fille nommée Constance, & la Gouvernante de cet aimable enfant, dont la rare beauté tenta une vieille Bohémienne, qui épia, pendant plus de six mois l'occasion de l'enlever. Elle trouva le moyen de l'écartier un peu de sa Gouvernante, sur le soir, au sortir d'une Eglise, & l'emporta tout-à-coup dans la campagne, où elle se hâta de la dépouiller, & d'enfermer ses petites nippes dans le coffre qu'elle venoit d'ouvrir, étiquetées d'un billet qui contenoit le nom de l'enfant & la date de sa disparution. La Vieille donna dès-lors à Constance le nom de *Précieuse*, sous lequel elle l'éleva parmi la troupe des Bohémiens & des Bohémiennes, ses camarades. Elle eut soin de lui enseigner les gentillesces & les espiégleries de ce nouvel état. La petite *Précieuse* devint en peu de temps la Nymphé la plus alerte & la plus rusée de tout le Bohémianisme. Elle étoit si heureusement née, que la mauvaise éducation ne put corrompre son honnête naturel. *Précieuse* étoit vive & enjouée; mais sa décence en imposoit si fort à tous les Bohémiens, que le plus hardi

n'osoit chanter des chansons libres devant elle.

Précieuse parut dans la Capitale de l'Espagne le jour qu'on y célébroit la fête de la Patrone de cette Ville, & fixa tous les regards par tout où elle passa : mais principalement ceux du jeune Don Juan de Carcamo, Chevalier de Calatrava ; elle fit aussi une grande impression sur un beau Page, magnifiquement vêtu, que l'Amour rendit Poëte, & qui lui adressa cette piece de vers :

Précieuse est ton nom : d'une pierre de prix

N'es-tu pas en effet l'image ?

De son éclat, du tien, les yeux sont éblouis ;

Elle est dure . . . ton cœur l'est cent fois davantage.

Tu confirmes bien le refrain :

„ Jamais Beauté ne marcha sans dédain ”.

Si, dès le printemps de ton âge, :

Tu nous montres tant de fierté,

Que sera-ce vers ton été ?

Pourquoi, pourquoi faut-il que cet œil qui nous charme,

Imite un basilic qui tue en regardant ?

Ta beauté nous ravit, ta rigueur nous alarme ;

Ton joug est tyrannique autant que séduisant.

Mais, dis ; est-il bien vrai que tu reçus la vie

D'un Bohémien qui mendie ?

Moins fleuve que ruisseau, chétif Mançanarès,
 Est-ce bien sur tes bords que sont nés tant d'attraits ?
Précieuse y naquit, *Précieuse* te venge :

Ce trésor

Passé l'or

Que roulent dans leur cours & le Tage & le Gange-
 Instruite par ton art, *Précieuse*, tu fais

Nous dire la bonne aventure ;

Aventure funeste à qui veut de trop près
 Consulter dans tes yeux ces magiques secrets.

Si ce n'est point une imposture ,

Tes Compagnes cent fois ont forcé la nature

A leur révéler ses décrets ;

Et leurs charmes, dit-on, percent la nuit obscure

Qui couvre du destin les ténébreux arrêts...

Ah ! tes charmes, à toi, sont plus forts & plus vrais.

Ta magie est plus simple, elle est aussi plus sûre.

Un regard est le talifmant

Qui te foumet celui qui t'a vue un instant.

Si tu chantes,

Tu m'enchantes

Si tu danses mon ame en secret suit tes pas ,

Elle erre, en t'écoutant, sur tes lèvres brûlantes ;

Et ton silence même a pour moi mille appas , &c.

Les personnes qui ont lu cette pièce de vers dans l'original, sont seules à portée d'apprécier la difficulté qu'il y avoit d'en faire passer les principales beautés dans notre langue.

Au surplus, le cœur indompté de *Précieuse* fut à l'épreuve de cette attaque, & sa conquête étoit réservée à Don Juan de Carcamo, qui désespérant de plaire autrement à cette Belle, quitta la maison paternelle, muni d'une grosse somme d'or, & s'enrôla dans la troupe des Bohémiens, pour jouir de la vue de *Précieuse*. En vertu de cette démarche, ses nouveaux Confreres lui permirent de l'épouser: mais *Précieuse*, tout en y consentant, exigea qu'il seroit deux ans sans jouir des prérogatives d'époux, dans la crainte qu'après les prémices de l'hyménée, il ne se ressouvînt de son premier état, & ne retournât à Madrid, au mépris de ses engagements avec elle. Durant ce dur noviciat, Don Juan de Carcamo, qui avoit pris, pour se déguiser, le nom d'André, passa avec la Troupe dans un village à trois lieues de Murcie, où, par malheur pour lui, Carducha, fille d'un Aubergiste, devint éprise de sa bonne mine, & ne lui pardonna point la froideur

deur avec laquelle il reçut ses avances. Elle s'en vengea en les faisant passer pour des voleurs, & fit courir après eux. André se ressouvint de sa naissance, & ce faux Bohémien sautant sur l'épée de l'Alguasil, la lui arracha, & la lui plongea dans le cœur. On arrête André, on le charge de chaînes, & on le conduit à Murcie, pardevant le Sénéchal, pere de Constance, de cette même Constance qui, volée à ses parens, avoit été élevée dans la Troupe sous le nom de *Précieuse*. La vieille Bohémienne remarquant que le Sénéchal & la Sénéchale s'attendrissoient en voyant *Précieuse* leur demander la grace de son époux, comprit qu'un moyen infallible de l'obtenir étoit de leur découvrir que *Précieuse* étoit leur fille. Elle courut donc leur chercher le petit coffret qui contenoit la preuve de sa naissance, & se jettant à leurs genoux, elle leur révéla le crime qu'elle avoit fait, en leur enlevant leur chere Constance. Ce moment est des plus pathétiques, & très-énergiquement rendu dans l'original & dans la nouvelle traduction. Le meurtrier est absous. André & *Précieuse* redeviennent Don Juan de Carcamo & Constance. On réalise leur

K

hyménée précaire; & le Roman finit ainsi à la satisfaction des principaux personnages & du Lecteur.

Ce premier numéro des Nouvelles de Cervantes, fait attendre avec impatience les onze autres, que le même Traducteur se propose de donner incessamment. Leur totalité ne peut que former un ensemble précieux pour les Amateurs, & qu'ajouter à la somme de nos richesses littéraires, en fait d'agréables Romans.

Journal de Lecture ou choix périodique de littérature & de morale.

— *Simul & jucunda & idonea dicere vita.*

H O R.

1775. Avec Approbation & Privilege du Roi.

Il paroît tous les quinze jours une partie de ce recueil : chaque partie est de 120 pages : trois parties forment un volume : chaque volume est orné de gravures, & l'Ouvrage est très bien imprimé.

Le prix de l'abonnement pour 12 parties, qui paroîtront dans l'espace de six mois, rendues franches de port par la poste, fera de 15 liv.

On souscrit à Paris, chez Lacombe, Libraire.

En Province, aux Bureaux des Postes, & chez les principaux Libraires.

Il faut affranchir le port des lettres & de l'argent.

On n'insérera rien dans ce recueil qui puisse empêcher de le mettre entre les mains des jeunes gens.

On a déjà publié trois parties de ce Journal.

Dans la première partie on lit avec plaisir des fragmens ou pensées détachées, qui peuvent servir de préface.

La multitude étonnante de livres ne doit pas épouvanter. Paris contient sept cent mille hommes; on ne peut vivre avec tous, & on choisit trois ou quatre Amis. Il ne faut pas plus se plaindre de la multitude des livres que de celle des Citoyens.

Deux cents mille volumes découragent un homme tenté de faire imprimer; mais il se dit bientôt à lui même: on ne lit point la plupart de ces livres là, & on pourra me lire. Il se compare à la goutte d'eau qui se plaignoit d'être confondue & ignorée dans l'Océan; un Génie eut pitié d'elle: il la fit avaler par une huître.

Elle devint la plus belle perle de l'Orient, enfin le principal ornement du Trône du Grand Mogol.

On apprend tout dans les livres, excepté la maniere de s'en servir ; c'est l'ouvrage de la réflexion.

On trouve dans ce Journal un choix heureux de lectures intéressantes dont les unes sont extraites d'Ouvrages nouveaux, quelques autres sont originales, & d'autres traduites des meilleurs livres étrangers. Il y a un mélange agréable de vers & de prose.

Bibliothèque littéraire, historique & critique de la Médecine ancienne & moderne.
Par M. C***, ancien Professeur de la Faculté de Médecine. Avec Approbation & Privilège du Roi.

On publie un Prospectus dans lequel l'Auteur observe qu'il a paru essentiel de réunir dans un même tableau, les ouvrages, les sentimens, les découvertes des Maîtres de l'Art, & de transmettre à la postérité les noms & l'histoire de ceux qui se sont distingués dans quelque partie de la Médecine. Cette science a eu depuis long temps ses Historiens, qui

ont presque tous été Médecins, qui ont même illustré, par leurs talens, leurs découvertes & leurs ouvrages, les siècles dans lesquels ils ont vécu.

Il se propose donc de donner un abrégé de l'Histoire de la Médecine & de ses différentes parties: d'indiquer l'état de cette profession chez les différens Peuples qui l'ont cultivée autrefois, comme les Chinois, les Japonois, les Egyptiens, les Grecs, les Arabes, &c. de parler des Médecins les plus célèbres de tous les siècles, de tous ceux qui ont enrichi le Public de leurs Ouvrages; de tous ceux qui méritent d'être connus par quelque trait particulier. Les Chimistes, les Chirurgiens, les Botanistes, les Anatomistes trouveront leur place dans cet Ouvrage, de même que les Médecins; on n'oubliera point les Rois, les Princes, les Souverains Pontifes, les Cardinaux, les Evêques & Archevêques, les Philosophes, les Savans de tout état, même les Femmes, qui se sont appliquées à quelque parties de la Médecine ou qui ont contribué à son avancement.

Dans la partie historique, on rapportera le nom & le surnom des différens personnages, les places qu'ils ont occu-

pées, le jour, l'année, le lieu de leur naissance, de leur mort & de leur réception aux degrés ou à la maîtrise, la date de leur aggrégation aux différentes Académies & de leur élévation aux places ou aux dignités, les anecdotes intéressantes qui leur sont relatives, les honneurs dont on a récompensé leurs talens, enfin les monumens érigés à leur gloire.

Dans la partie littéraire & critique, on donnera le catalogue de leurs Ouvrages, on indiquera les différentes éditions, on en fera connoître le plan & la distribution, on établira le jugement qu'on en doit porter, on donnera un précis des sentimens & des découvertes des différens Auteurs.

L'ordre alphabétique à été adopté, comme le plus propre à mettre d'abord sous les yeux du Lecteur tous les objets qui peuvent l'intéresser.

On pourra terminer l'ouvrage par une table particulière de tous les Ouvrages de médecine, anatomie, chirurgie, botanique, chimie, qui ont paru jusqu'à nos jours. On suivra ces différentes matières par ordre alphabétique, on indiquera les noms des Auteurs. Cette table, qui fera l'objet d'un volume, ne peut

qu'être fort utile: elle présentera un tableau de tous les Ouvrages qui ont paru sur chaque sujet; on y verra les noms des Auteurs qui les ont publiés; on pourra, en cherchant dans l'Ouvrage le nom de chaque Auteur, connoître ceux qui ont le mieux traité chaque matiere, & dont les Ouvrages peuvent être par conséquent plus utiles.

L'Ouvrage sera en huit volumes in-4^o. de 70 à 80 feuilles chacun. Le premier volume paroîtra dans le mois de Novembre 1775; il en paroîtra ensuite un successivement tous les quatre mois; le prix de chaque volume broché sera de 7 liv. pour les Souscripteurs, & de 10 liv. pour ceux qui n'auront point souscrit. On payera en souscrivant la somme de 8 liv. & ensuite celle de 6 liv. pour chaque volume à mesure qu'on les retirera. Les souscriptions seront ouvertes jusqu'au 1^{er}. Octobre 1775; après ce temps-là on ne fera plus reçu à souscrire.

On souscrit chez Ruault, Libr.

Dictionnaire historique & géographique portatif d'Italie, contenant une description des Royaumes, des Républiques, des Etats, des Provinces, des Villes & des lieux principaux de cette contrée; avec des observations sur le commerce de l'Italie, sur le génie, les mœurs & l'industrie de ses Habitans, sur la musique, la peinture, l'architecture; sur les choses les plus remarquables, soit de la nature, soit de l'art; ensemble l'histoire des Rois, des Papes, des grands Hommes, des Ecrivains & des Artistes célèbres, des Guerriers illustres; & une exposition des loix principales, des usages singuliers, & du caractère des Italiens. Ouvrage dans lequel on a rassemblé tout ce qui peut intéresser la curiosité & les besoins des Naturels du Pays & des Etrangers. A Paris, chez Lacombe, Libr. Prix 12 livres relié.

Un Ouvrage dans lequel on a rassemblé avec soin des meilleurs écrits sur l'Italie, ce que cette belle partie de l'Europe offre de plus intéressant, ne peut manquer d'être favorablement accueilli. Il n'est presque personne aujourd'hui à qui

la description de l'Italie ne soit agréable ou utile. Cette description, considérée dans ses rapports avec l'histoire, avec la politique, la morale, les loix, les sciences, les lettres & les arts, avec la géographie ancienne & moderne, vue dans le long cours de ses révolutions, étoit un sujet qui ne pouvoit guere être traité que dans l'ordre alphabétique. Il offre tant d'objets différens, qu'ils n'affectent pas tous également les Lecteurs. Au moyen de la forme de Dictionnaire, chaque Amateur pourra chercher dans cette immense galerie les objets relatifs à son goût, avec bien plus de facilité que dans une description suivie.

L'Italie est le théâtre de tous les arts. Les Curieux y accourent de toutes les parties de l'Europe pour admirer les beaux monumens qu'ils y ont produits dans tous les siècles. L'architecture Italienne a servi de modele au reste de l'Univers. Plusieurs des beaux édifices, élevés par les Romains, ont résisté aux ravages du temps. L'Italie moderne a produit des Architectes dignes de l'ancienne Italie, & dont quelques ouvrages étonneroient les Successeurs d'Auguste. Les Architectes des autres Nations leur

font bien inférieurs ; la France en a pourtant eu qui les ont quelquefois égalés ; mais à l'exception de la façade du Louvre, de quelques Maisons Royales & d'un petit nombre d'édifices, qu'avons-nous à comparer, dans l'architecture, à ce qui nous reste de Rome ancienne & à la plupart des Palais de l'Italie moderne ? Quel prix auroient les ruines de nos chefs-d'œuvres, si, à la suite des temps, il ne restoit de Paris que des ruines ? Notre Nation, aussi passionnée pour les Jeux de Théâtre que pouvoient l'être les Grecs & les Romains, aussi riche que les premiers, & incomparablement plus féconde que les derniers en chef-d'œuvres dramatiques, n'a pas seulement une Salle de Spectacles qui puisse supporter le parallele avec le moindre des Théâtres anciens dont l'Italie conserve les restes. L'Italie moderne, à l'imitation de l'ancienne, nous offre des modeles de Salles propres à contenir la plus grande partie du Public assemblé. Naples, Parme, Vérone, Vicence, Milan, & quelques autres Villes, ont des Salles aussi vastes relativement à leur population, que l'étoient celles de Grecs & des Romains, eu égard à la leur. La voix des Acteurs ne

se perd point dans ces Salles, quelque grandes qu'elles soient; dans celle de Parme, qui contient plus de douze mille spectateurs, l'on entend de l'extrémité de la Salle, sans perdre un mot, un homme qui parle à demi-voix. Il est surprenant qu'on ne se soit pas encore occupé en France des moyens d'agrandir les Salles de Spectacle, sans les rendre défavorables aux voix. On a lieu d'espérer qu'on s'attachera sérieusement à cet important objet dans la construction d'une nouvelle Salle pour le Théâtre François, ainsi qu'à une nouvelle combinaison dans la disposition des places propres à les rendre plus nombreuses dans une même étendue & en même temps plus commodes pour la totalité des Spectateurs; il semble que la disposition de gradins en amphithéâtre autour de la Salle, telle qu'elle est pratiquée au Théâtre de Parme, concourroit avantageusement à remplir ce but.

Si l'Italie ancienne fut l'école des grands Artistes qui l'ont encore illustrée depuis la renaissance des beaux-arts, l'Italie moderne l'est encore de nos Artistes François; & quoique les Italiens d'aujourd'hui ne ressemblent plus à leurs Ancêtres, il

semble que le génie des arts se soit fixé dans leurs climats, Il y en a même qu'ils semblent avoir créés ; telle est la musique dont les Anciens ne leur ont point laissé de modèles. On ne connoît de la musique des Anciens que les effets vrais ou fabuleux qu'elle produisoit ; on n'a que des notions incertaines de leur méthode, Le génie moderne a tout créé chez les Italiens ; & cet art, si séduisant & si voluptueux, a dû faire des progrès rapides chez un Peuple dont le caractère est susceptible des passions les plus vives. Leur musique semble être devenue celle de toute l'Europe. Les François seuls, ont long-temps hésité ; mais il l'ont enfin adoptée en se réservant le droit de la rectifier, & ont corrigé la lenteur monotone de leur musique par la vivacité de la musique italienne.

La peinture & la sculpture ne produisent point aujourd'hui des chef-d'œuvres qui puissent être comparés à ceux de Raphaël, de Michel Ange, du Bernin, de la Porte, du Titien, &c. ; mais les Italiens sentent peut-être mieux que nous le prix de ces chefs-d'œuvre ; ils les conservent avec un respect religieux ; ils ne permettent point que de riches Etran-

gers les leur enlèvent. Les Peintres & les Sculpteurs d'Italie, qui ne se sentent point le génie de créer, copient les tableaux & les statues de ces grands Maîtres, & vendent leurs copies aux Etrangers; ils ont cependant encore des Peintres & des Sculpteurs d'un très grand mérite.

Les lettres & les sciences ne sont pas moins honorées que les arts dans la patrie du Tasse & de Galilée, & ses bibliothèques recèlent des richesses peut-être supérieures aux nôtres & à celles d'Angleterre. On ne cite aucun dépôt dans le monde qui puisse égaler la Bibliothèque du Vatican.

Les mœurs offrent en Italie un spectacle digne de la curiosité du Philosophe. Le sang des anciens Italiens ne coule point dans les veines des habitans de l'Italie moderne. Les Italiens d'aujourd'hui descendent des Barbares qui ont détruit leurs Ancêtres, des Peuples qui en ont ensuite chassé ces Barbares, & des nouveaux Conquérans qui ont détruit ces Peuples & qui s'y sont érigés en Souverains. Normands, François, Espagnols Allemands, toute l'Europe a fondu dans l'Italie; & comment, sur ce théâtre de dévastations continuelles, les races se se-

roient-elles perpétuées? Aussi est-il probable que les Italiens d'aujourd'hui ne descendent pas plus des anciens Conquérens du monde, que les Chinois ne descendent des François.

La Capitale de l'Italie est devenue la Capitale du Catholicisme, & la résidence du Chef de l'Eglise, Souverain temporel de grands Etats. Presque toutes les dignités de cette Cour sont affectées aux Prêtres. Les Prélatures & les Bénéfices étant presque les seules récompenses & les seuls trésors dont le Souverain puisse disposer, tout aspire à l'état ecclésiastique & les Familles finissent par le célibat. Cette cause de dépopulation n'est pas aussi forte dans les autres Etats d'Italie que dans ceux du Souverain Pontife: mais elle s'y fait ressentir du moins dans les premières Familles où la Prélature peut conduire à la Papauté.

La paresse naturelle aux Italiens, est encore une cause de la dépopulation & de la langueur de l'Italie. Les gens de la campagne, tourmentés par les impôts & par le prix arbitraire que l'administration met aux denrées, trouvent plus commode d'aller mendier leur pain aux portes des Couvens & des Palais, d'aller peu-

pler les Hôpitaux ou de végéter insolemment au service d'un *Monfignor*, que de folliciter, par un travail facile, ces terres naturellement fécondes & dont la végétation est si puiffante.

L'Italie pourroit non-feulement fe passer des productions de tous les pays, mais encore, comme autrefois, fournir les fiennes à fes voisins, & s'enrichir de leurs besoins. La terre y produit fans cefse & n'est point dans la néceffité de fe reposer; vins, grains, légumes de toute efpece, fruits exquis de tous les climats, huile, bestiaux, tout ce qui fert aux besoins & au luxe de l'homme; l'Italie abonde en tout. L'hiver y fait rarement sentir fes rigueurs, ainfi les bois, réservés à couronner les montagnes, n'y enlèvent point à l'agriculture des terrains précieux dans les plaines.

Les Italiens aiment le fafte & la représentation; ce genre de luxe leur est plus nuisible qu'il ne le feroit à une Nation laborieufe & cultivatrice, parce que ne tirant point de leurs pays les matieres premières du luxe, & laiffant, par leur naturel paresseux, languis & perdre les manufactures, ils font obligés d'acheter des Etrangers les objets né-

cessaires à leur luxe. Une suite de ce luxe est l'amour immodéré des Spectacles.

Tous les Auteurs qui ont parlé du caractère des Italiens, semblent les avoir vus sous des points de vue différens. Les uns en font les plus grands eloges & leur attribuent toutes les qualités de l'esprit, & toutes les vertus. Les autres les peignent jaloux, vindicatifs, trompeurs: ils ne leur font grace d'aucun vice. On trouvera dans cet Ouvrage plusieurs traits épars qui caractériseront mieux cette Nation, que tant de portraits que les Auteurs prennent dans leur imagination, ou qu'ils esquissent d'après leur maniere particuliere de voir.

Tout ce qui peut avoir rapport aux objets que nous venons d'exposer, & à une infinité d'autres non moins intéressans, se trouve amplement détaillé dans les différens articles de cet Ouvrage, également curieux, instructif & agréable par l'intérêt des objets qu'il renferme, par l'immense variété qui devoit naître nécessairement du sujet, & par le goût qui a présidé à l'assemblage & à la rédaction des matériaux qui le composent. Les articles des hommes illustres sont enrichis,

chis, pour la plupart d'anecdotes intéressantes. En voici une au sujet du Chevalier Bernin, Peintre, Sculpteur & Architecte célèbre. La succession de cet immortel Artiste monta à deux millions de livres. *S'il eût été à mon service, dit la Reine Christine, j'aurois honte qu'il eût laissé si peu.*

* *Les Hommes de Prométhée, Poëme, par M. Colardeau. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez le Jay, Libraire.*

L'Auteur de ce poëme annonce dans sa préface qu'il est redevable du sujet de son poëme à M. Querlon, & l'expression de sa reconnaissance, qui paraît très-vive, est d'autant plus louable, que l'obligation paraît petite. M. Colardeau doit être bien persuadé que le mérite de son Ouvrage est fort indépendant de M. Querlon. Ce mérite est celui d'un style en général plein de grâce & d'harmonie; ce mérite en un mot est celui d'un Poëte,

* *Article de M. de la Harpe.*

L

& l'idée de M. Querlon est commune & sans intérêt. C'est lui qui doit remercier M. Colardeau d'avoir embelli des charmes de sa muse, une invention si faible. Un Sage conduit le Poëte sous des portiques à demi ruinés & semés de débris. Ils retrouvent sur des tableaux peints à fresque, qui couvrent d'antiques murailles, l'aventure de Prométhée ravissant le feu du ciel pour animer l'homme & sa compagne Pandore. Le Sage explique les détails de cette histoire à mesure qu'ils se retracent à ses yeux dans les peintures qu'ils parcourent. Voilà toute la fiction. L'union du premier homme avec Pandore est tout le nœud de l'intérêt, & rappelle le tableau d'Adam & Eve dans Milton. Rien de tout cela n'appartient à M. Querlon : mais les beaux vers appartiennent à M. Colardeau.

Il établit d'abord le site de la scène.

L'horizon, sous un ciel & de pourpre & d'azur,
 Y fuit dans la vapeur d'un air tranquille & pur.
 Ce lointain, couronné du sommet des montagnes,
 Offre dans les vallons de riâtes campagnes,
 Un fleuve entrecoupé de joncs & de roseaux,

D'un cours lent & paisible y promène ses eaux,
Et toujours plus charmé, plus épris de ses rives,
Amuse en cent détours ses ondes fugitives.

Ici c'est un torrent qui, d'un cours orageux,
Tombe, bondit & roule en flots impétueux ;
D'une humide vapeur il obscurcit la plaine,
Pousse, rejette au loin les débris qu'il entraîne ;
Là d'orgueilleux palmiers s'élancent dans les airs ;
Ici d'humbles buissons les côtaux sont couverts,
Et par-tout la verdure, aux yeux *qu'elle intéresse*,
Fait briller du printemps la grâce & la jeunesse.

On trouve par-tout dans ses vers l'expression poétique heureusement figurée & neuve, sans être bizarre. C'est le Poëte seul qui

Fait briller du printemps la grâce & la jeunesse.

C'est là son langage. On le retrouve dans la belle description des deux Acteurs qui animent la scène qu'on vient de décrire.

L'homme, sous le pinceau de l'Artiste fidèle,
Étale sur son front la fierté naturelle.

Tout annonce dans lui le Roi de l'Univers ;
Son superbe regard s'échappe en longs éclairs.
Son port majestueux, mais noble sans rudesse,
Réunit à la fois la force & la souplesse ;

Sur ses membres nerveux les muscles prononcés,
 Forment un bel accord, l'un dans l'autre enlacés,
 Tel paraît dans le Cirque un Lutteur intrépide.
 Sa moitié près de lui, sous un maintien timide,
 Laisse voir plus de grâce & des attraits plus doux.
 Le Peintre n'avoit point, sous un voile jaloux,
 De la belle Pandore enseveli les charmes;
 L'innocence étoit nue, & l'étoit sans alarmes;
 Elle s'enveloppait de sa seule pudeur.
 La beauté n'a rougi qu'en perdant la candeur,
 Et près de son berceau, pure encore & céleste,
 Dans la nudité même elle eut un front modeste.

La tournure de ces vers est charman-
 te. On a contesté avec raison la vérité
 de celui-ci :

La beauté n'a rougi qu'en perdant la candeur.

Si la pudeur est essentielle à la beauté,
 elle a dû rougir en se voyant nue. Sans
 cette rougeur, son front modeste aurait
 eu une grâce de moins. Peut-être aussi
 pourrait-on blâmer son superbe regard
 qui *s'échappe*. Il me semble que ces deux
 mots *superbe* & *s'échappe* ne soient pas
 faits pour aller ensemble; mais il n'y a
 que de très-beaux vers que l'on puisse
 examiner avec cette sévérité, parce qu'ils
 rappellent l'idée de la perfection. Le

mot *superbe* paraît plus heureusement placé dans ces deux vers que l'on admire dans un autre portrait de l'homme :

Superbe & s'entourant de l'ombre des cheveux,
S'éleve & s'aplanit le front majestueux.

Les premiers pas, les premiers mouvemens de l'homme & de sa compagne l'un vers l'autre, sont peints avec des teintes douces & gracieuses.

De surprise en surprise & d'effais en effais,
L'un & l'autre éperdus, préoccupés, distraits,
Se lèvent, & d'un pied chancelant & timide,
Marchent abandonnés à l'instinct qui les guide;
Avec quel trouble encor, avec quel embarras,
La terre leur parut se mouvoir sous leurs pas!
Ils s'avancent; leur vue inquiète, attentive,
Contemple la verdure autour d'eux fugitive.
L'homme est né fier; la crainte est peu faite pour lui.
Sa compagne, plus faible, a besoin d'un appui.
Il la soutient; Pandore, humble dans ses alarmes,
Cede à l'homme un pouvoir que reprendront ses charmes.

.
L'heureux fils de Japet, caché dans un bocage,
Observoit ces époux à travers le feuillage.

Du sommet d'un côteau leurs pas précipités,
 S'élançaient aisément par la pente emportés,
 Et vers les profondeurs d'un vallon solitaire,
 Ils dirigeaient tous deux leur démarche légère.
 Là, Flore déployait à leurs yeux satisfaits
 Son plus beau coloris & l'émail le plus frais.
 Tous les dons du printemps prodiguaient leurs délices
 Les fleurs, les tendres fleurs du sein de leurs calices,
 Exhalaient, répandaient mille parfums divers,
 En nuages légers ils flottaient dans les airs.
 Un nouveau sens s'éveille, & d'une haleine pure,
 Ils respiraient tous deux l'encens de la nature.

L'Auteur trace ainsi successivement
 l'essai de chacun des sens & la première
 jouissance. Il termine ce tableau par ce-
 lui de l'union des deux premiers Amans
 dont la terre ait vu le bonheur.

Cependant, par degrés, l'orient se colore
 De la pourpre brillante & des feux de l'Aurore;
 A l'Univers charmé qu'elle annonce un beau jour,
 Son char plus radieux est conduit par l'amour.
 A travers les rameaux, sa naissante lumière
 Du premier des humains vient frapper la paupière.
 Il ouvre lentement un œil appesanti;
 Des chaînés du sommeil à peine il est sorti,

Qu'il sent près de son cœur sa compagne fidele :
 Dans ce tendre abandon qu'elle lui parut belle !
 Le repos ajoutait à l'éclat de ses traits.

: : : : : : :

La fête de l'hyménée se consomme ;
 & l'époux, dans son ivresse, exprime le
 charme qu'il éprouve auprès de Pandore.

Rien à l'égal de toi n'est beau dans la nature ;
 J'admiraïs ce soleil brillant au haut des cieux :
 Un jour plus enchanteur étincelle en tes yeux.
 Chacun de tes regards porte au fond de mon ame
 Un trouble qui l'agite, un rayon qui l'enflamme.

J'admiraïs la verdure & les fruits & les fleurs ;
 Mais ton teint fait pâlir l'éclat de leurs couleurs.
 J'ai respiré l'encens & le parfum des roses :
 Qu'il en est de plus doux sur tes levres mi-closes !
 Les oiseaux ont chanté sous l'ombre de ces bois :
 Mais les oiseaux n'ont pas le charme de ta voix ;
 Je l'ai bu ce nectar présenté par Pandore :
 Celui de tes baisers m'est bien plus cher encore.

Le nectar, les parfums, tout ce que j'ai goûté,
 Et la terre & les cieux, tout cede à ta beauté.
 Ivre de mes plaisirs, ah ! je respire à peine.
 Une langueur secrette auprès de toi m'enchaîne.
 Mon être est-il changé ? mas-tu donné le tien ?
 Lorsque nous confondions & ton cœur & le mien,

Aurais-tu dans mes sens fait passer ta faiblesse ?
 Quel pouvoir prend sur moi ta grâce enchanteuse !

Oui, oui, je le sens trop, au charme qui m'attire ;
 Tu me cedes la force & tu reiens l'empire.

Il y a de l'intérêt & de la sensibilité dans ce discours adressé à Pandore. En général il regne dans cet Ouvrage, comme dans tous ceux de l'Auteur, une mollesse aimable de style, une élégante facilité qui fait pardonner les négligences, parce qu'elles semblent appartenir au caractère d'un talent heureux fait pour produire sans travail.

A N N O N C E S.

DICIONNAIRE pour l'intelligence des Auteurs classiques Grecs & latins, tant sacrés que profanes, contenant la géographie, l'histoire, la fable & les antiquités; dédié à Monseigneur le Duc de

Choiseul, par M. Sabbathier, de l'Académie Etrusque de Cortone, Professeur au College de Châlons-sur-Marne, & Secrétaire perpétuel de l'Académie de cette dernière Ville. Tome XIX. in-8°, A Paris, chez Delalain, Lib.

Frédégonde & Brunehaut, Roman historique, avec fig. in-8°. par M. Monvel; prix 3 liv. A Paris, chez la veuve Duchesne, Libraire.

Leçons de Géométrie pour servir d'introduction à l'étude de la sphere & de la géographie: Ouvrage utile à toutes les personnes qui n'ayant pas le loisir de se livrer à une étude profonde de la géométrie, desirent néanmoins en avoir une connoissance suffisante pour apprendre la sphere & la géographie; in-8°. avec fig. prix 4 liv. br. A Paris, chez Saillant & Nyon, veuve Savoi, veuve Defaint, rue du Foin, & Pierres.

Essai historique & pratique sur les batailles, par M. le Chevalier de Grimoard; in-4°. avec fig. petit papier br. 12 l. 10 s. grand pap. 15 l.

L 5

Discours prononcé dans l'Eglise Royale Collégiale de Notre-Dame de Provins à la messe solennelle que le Chapitre de cette Eglise a célébré le 11 Juin 1775, jour du sacre du Roi, pour obtenir l'effusion des bénédictions du ciel sur la personne & sur le regne de Sa Majesté. Par M. l'Abbé Royer, Chanoine Théologal de la même Eglise; in 4°. prix 24 sols. A Paris, chez Gogué & Née de la Rochelle, Libr. rue du Hurepoix.

On trouve chez les mêmes Libraires *l'Oraison funebre de Louis XV*, par le même Auteur.

Nouveau Dictionnaire raisonné de physique & des sciences naturelles, contenant l'histoire générale des animaux, des végétaux, des minéraux & de tous les phénomènes de la nature, avec l'histoire des sciences physico-mathématiques, & de tout ce qui a rapport à la physique & à l'histoire naturelle; par une Société de Physiciens; 2 vol. in-8°. A Paris, Hôtel de Thou,

 A C A D É M I E S.

I.

A C A D É M I E F R A N Ç O I S E.

DANS la séance publique du 25 Août, l'Académie Française a donné le prix d'éloquence, dont le sujet étoit l'*Eloge de Nicolas de Catinat, Maréchal de France*, à M. de la Harpe; elle lui a donné également le prix de poésie pour le poëme intitulé: *Conseils à un jeune Poëte*. C'est le quatrième prix d'éloquence & le quatrième prix de poésie que M. de la Harpe obtient; & c'est la seconde fois qu'il a remporté le même jour les deux prix.

Son *Epttre au Tasse* a eu le premier *accessit* de poésie. Le premier *accessit* du prix d'éloquence a été remporté par M. de G.... L'Académie, en faisant mention de son Discours, a regretté de n'avoir qu'un prix à donner. Le second *accessit* a été obtenu par M. l'Abbé d'Espagnac, âgé de vingt-deux ans. M. Durillé a eu le second *accessit* de la poésie.

L'Académie a distingué dans les piéces de ce concours celles de M. de Sacy, de M. Doigny du Ponceau, de M. Geoffroy de Neufchâteau, & celle d'un Anonyme.

Le 25 du mois d'Août 1776, l'Académie Française donnera un prix de poésie, & elle propose pour sujet la traduction en vers alexandrins d'un *morceau de l'Iliade*, au choix des Auteurs. La piéce fera de 200 vers au moins & de 400 au plus.

Les Ouvrages seront envoyés le 1^{er} de Juillet, au sieur Demonville, Imprimeur de l'Académie Française, rue St. Séverin, aux armes de Dombes.

L'Académie voulant donner aux Auteurs le temps de faire les recherches nécessaires, propose, dès-à présent, pour le sujet du prix d'éloquence qu'elle donnera le jour de Saint Louis 1777, l'*Eloge de Michel de l'Hôpital, Chancelier de France.*

II.

R O U E N.

L'Académie de Rouen doit distribuer au mois d'Août 1776, trois prix chacun de 300 livres.

Elle demande, pour le prix d'histoire; *Une notice critique & raisonnée des Historiens anciens & modernes de la Neustrie & Normandie, depuis son origine connue jusqu'à notre siècle, pour servir d'introduction à l'histoire générale de la Province.*

Pour le prix d'éloquence, *l'Eloge historique du Parlement de Normandie, depuis Louis XII jusqu'à présent.*

Les Mémoires, écrits lisiblement en françois ou en latin, seront adressés, francs de port, à M. Haillet de Couronne, Lieutenant-Criminel du Bailliage, Secrétaire perpétuel. Ils ne seront admis au concours qu'autant qu'ils parviendront avant le premier Juillet 1776. Les Auteurs sont prévenus de ne se point faire connoître, Les Titulaires, Associés & Adjoints de l'Académie, sont exclus du concours.

Prix des sciences & arts: *Indiquer les progrès de nos arts utiles cultivés dans la ville & banlieue de Rouen sous le regne de Louis XV, & leur influence sur le commerce de la Normandie.*

Les Memoires seront adressés, comme dessus, avant le premier Juillet 1776; à M. L. A. Dambourney, Négociant à Rouen, Secrétaire perpétuel.

S P E C T A C L E S.

C O N C E R T S P I R I T U E L.

LE Mardi 15 Août on a donné au Concert Spirituel une grande symphonie, qui a été suivie d'un petit motet de basse-taille de M. Smith, chanté par M. Tourvel. M. le Brun a joué un concerto de hautbois de sa composition. M. Mereau a fait exécuter *Laudate Dominum omnes gentes*, nouveau motet de sa composition à trois voix & à trois instrumens obligés. MM. Bertheaume, Guénin & Monin, ont exécuté une symphonie concertante del signor Cambini. M. Lorpain a chanté un nouveau motet à voix seule de M. Rochefort. M. Jarnovich a exécuté un nouveau concerto de violon de sa composition. Le Concert a fini par un nouveau *Te Deum* à grand chœur del signor Langlé. Ce Concert a été parfaitement exécuté; le choix des différens morceaux a été goûté, & les musiques nouvelles ont été fort applaudies.

O P E R A.

L'ACADÉMIE royale de Musique a représenté le Mardi premier Août *Cythere assiégée*, Ballet en trois actes. Le poëme est de M. Favart, la musique est de M. le Chevalier Gluck.

On célèbre la fête de Vénus & d'Adonis; les chants & les plaisirs de cette fête sont troublés par les alarmes de Carite, qui vient demander à ses Compagnes du secours contre des ennemis cruels qui attaquent Cythere. Elle leur raconte les dangers qu'elle a courus. Les Nymphes effrayées, se préparent à une défense. Olgar & son Écuyer Barbarin viennent reconnoître les lieux où ils doivent signaler la vengeance de Mars, outragé de ce que Vénus lui préfere Adonis. Cependant Olgar a aimé Doris, & se plaint encore de sa perfidie. Brontès, à la tête des Scythes & des Sarmates, se joint à Olgar; ils s'animent au combat. Alors Daphné sort de la Citadelle de Cythere, une branche d'olivier à la main, & demande à capituler. Elle somme les ennemis de se rendre.

Rendez-vous : que fert-il d'attendre ?

Mille plaisirs vous sont offerts ;

Et pourquoi rougir de vous rendre :

Il est doux de porter nos fers.

On s'arrache la victoire ,

Sans égards ,

Dans les champs de Mars :

Les vainqueurs seuls ont la gloire.

Les vaincus

Demeurent confus.

Mais on se partage l'honneur

Dans la douce guerre

Qu'on fait à Cythere :

Il est tout aussi flatteur

D'être vaincu que vainqueur.

La Nymphé demande qu'Olgar ose
accepter un combat singulier, dans le-
quel il sera obligé de se soumettre. Ce
Guerrier terrible qu'on lui oppose, est
Doris, qu'il a aimée. Olgar veut en vain
se défendre; il devient son captif, & sa
défaite lui est chere, malgré les repro-
ches de Brontès. Ce Chef implacable
mene ses Soldats à l'assaut; mais les
Nymphes n'opposent à leurs fureurs que
des fleurs. Le plus grand nombre des
Scythes & des Sarmates fuit, & les au-
tres

très se laissent enchaîner par les Nymphes. Brontès est furieux; il veut faire détruire Cythere: mais Cloé entreprend de le dompter; elle l'aborde comme une transfuge: ensuite elle lui peint l'intérêt que ses vertus lui inspirent & le desir qu'elle a de vivre sous ses loix. Brontès se laisse persuader; Cloé jure avec lui de détester l'Amour, & le trompe par ce faux serment. Elle veut essayer si elle est bien en Guerrier, & parvient ainsi à lui ôter ses armes & à l'enchaîner. Brontès est d'abord honteux, mais bientôt glorieux de sa défaite & de ses liens. Les Scythes se rendent, à l'exemple de leur Chef, prisonniers des Nymphes. Cythere est triomphante: on célèbre sa victoire.

Cet Opéra comique a beaucoup réussi autrefois à Bruxelles en 1748, & sur le Théâtre de la Foire St. Laurent en 1754. La gaieté & la malignité du vaudeville, la simplicité & la naïveté des airs, l'à-propos, en quelque sorte, l'entre la musique, & les paroles, ces proportions heureusement observées, ont pu donner un succès mérité à ce joli spectacle: mais il semble avoir beaucoup perdu dans son passage sur un grand Théâtre, & par les

M

prétentions d'une musique savante & laborieuse, qui a détruit nécessairement la légèreté du poëme. M. le Chevalier Gluck a traité trop sérieusement cet Opéra comique, où il a employé toute la force imposante de son génie, lorsqu'il falloit y répandre les grâces aimables de l'esprit & du goût. Au reste, ce spectacle n'est point sans agrément. On y remarque plusieurs airs bien faits, sur-tout la charmante musique de M. Berton, pour le divertissement du dernier acte, qui a été fort applaudi. Les ballets ont été trouvés ingénieux & agréablement dessinés; celui du premier acte, par M. Dauberval; celui du second, par M. Gardel; le troisième, par M. Vestris; dans ce dernier divertissement, le concours & la réunion des principaux talens de la danse, exécutée par Mlles Heyzel & Guimard, par MM. Vestris, Gardel & Dauberval ont eu le plus grand succès. Les rôles principaux du ballet ont été joués & bien chantés par Madame Larrivée, par Mlle la Guerrie & Mlle Châteauneuf, par MM. Gelin & Lainé.

Le 11 Août, la Reine & Madame Clotilde, Princesse de Piémont, ont honoré ce spectacle de leur présence.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LA Tragédie des *Arfacides*, en six actes, par M. Peyraud de Beauissol, a été retirée par l'Auteur après la seconde représentation. Nous n'avons pu en donner qu'une idée très imparfaite dans le dernier volume de ce Journal: mais on imprime, dit-on, cette Tragédie, & les Lecteurs pourront décider si les Spectateurs ne l'ont pas jugée trop sévèrement. Nous devons seulement relever une erreur de nom qui nous est échappée; ce n'est point le Roi de Bithinie, mais celui d'Armenie qui se tue à la fin de la catastrophe, parce qu'il ne peut soutenir la vie en perdant sa couronne & ses Etats, & voyant sa Maîtresse infidèle l'abandonner pour suivre la fortune de son rival.

Les Comédiens François ont donné le samedi 12 Août, la première représentation du *Mariage clandestin*, Comédie en trois actes & en vers libres, de M. le Moignon. Cette Pièce est intitulée

de l'Anglois de Garrick. Elle a été retirée après la première représentation. Cependant elle eût pu reparoitre avec avantage en y faisant quelques changemens. On y a applaudi plusieurs scènes très-agréables & traitées avec délicatesse; d'autres ont paru inutiles, épisodiques & contraires à l'intérêt, à l'unité & à la marche de l'action.

On répète actuellement le *Célibataire*, Comédie en cinq actes de M. Dorat.

Le 14 d'Août, la Reine & Madame Clotilde, Princesse de Piémont, ont honoré ce spectacle de leur présence. On a représenté la Tragédie d'*Adélaïde du Guesclin* & la Comédie des *Fausses-Infidélités*.

COMÉDIE ITALIENNE.

Les Comédiens Italiens ont représenté pour la première fois, le 14 Août, la *Belle Arsène*, Comédie nouvelle en quatre actes, en vers, mêlée d'ariettes, Le poëme est de M. Favart, la musique est de M. Monsigny. C'est un sujet de

féerie, dont l'idée est empruntée d'un conte de M. de Voltaire.

La belle Arsene désespere ses Amans par ses mépris & par son indifférence ; Alcindor, le plus constant de tous & le plus digne de lui plaire, ne peut vaincre sa fierté ; il affecte, pour la corriger, d'être inconstant : mais il offense son orgueil, sans réveiller sa sensibilité. Cependant elle ne peut supporter les dédains de cet Amant, elle prie la Fée sa marraine de la transporter dans son Palais. La Fée y consent. La belle Arsene commande en souveraine : tout ce qu'elle desire, s'exécute. On s'empresse de l'amuser par des danses, par des concerts, mais il n'y a point d'hommes dans la Cour de la Fée, point d'amans, & surtout point Alcindor, qu'elle ne peut s'empêcher de regretter. Elle renonce à ces fêtes insipides ; elle fuit de ce séjour brillant. La Fée qui ne la perd point de vue, excite un orage affreux lorsqu'elle est errante dans une forêt. Un Charbonnier ajoute à ses frayeurs & à ses malheurs, par ses propos grossiers ; elle tombe, accablée de crainte & de fatigue, au pied d'un arbre. La scène change pendant son sommeil ; elle se

trouve au milieu de la Cour brillante de la Fée; on célèbre le mariage d'Alcindor; elle laisse enfin échapper ses regrets & ses desirs; elle renonce à sa sotte vanité, & elle fait son bonheur en faisant celui de son Amant fidèle. Cette Pièce est écrite avec délicatesse; elle offre un spectacle varié & agréable. La musique fait honneur au génie de M. Monfigny; il y a des airs, entr'autres un trio, charmans. On desireroit seulement qu'il eût moins élevé le ton de certains morceaux, où les voix sont gênées. Madame Trial joue & chante à merveille le rôle de la belle Arsène; Madame Moulighen celui de la Fée; & Mlle le Fevre celui de la Statue animée. M. Michu se distingue par son jeu & par son chant dans le rôle d'Alcindor. Le Charbonnier ne pouvoit être mieux rendu que par M. Nainville.

Le 16 du même mois, les Comédiens ont donné une autre nouveauté, savoir *la Colonie*, Comédie en deux actes, parfaitement traduite de l'Italien, par M. Frameri.

Fontalbe, Capitaine de Vaisseau, a échoué dans une Isle déserte, où il fonde avec les gens de son équipage, une Colonie,

dont il est nommé Gouverneur. Il établit pour loi que toute jeune fille qui viendra dans cette Isle sera obligée de choisir, dans la huitaine, un mari, ou de partir sur une nacelle, à la merci des flots. Il regrette Belinde qui l'a quitté dans son voyage en passant de son navire sur un autre. Il la croit infidèle, & n'espérant plus la revoir, il promet sa main à Marine, jeune paysanne, qui regrette un peu Blaise: mais son absence, & la vanité d'être la femme du Gouverneur, lui font accepter avec joie ses offres. Cependant Blaise, échappé du naufrage, revient avec des richesses; il se félicite de retrouver Marine, dont il est accueilli avec certains airs de prétention & de fierté qui l'offense. Il prend déjà son parti d'oublier cette infidèle: mais ses espérances se raniment à l'arrivée de Belinde. La constante Belinde a d'abord beaucoup à souffrir des reproches de son Amant, qui la croit perfide. Enfin elle le désabuse par une lettre de l'ami qui l'avoit trahi. Fontalbe quitte Marine pour retourner à ses premières amours, & Marine est trop heureuse que Blaise veuille encore lui donner la main. Cette Comédie offre des situations intéressantes.

tes, & plusieurs scènes de bon comique. Elle a été parfaitement jouée & chantée par MM. Julien & Narbonne, par Mlles Colombe & le Fevre. La musique, qui est de Sacchini, célèbre Compositeur Italien, est délicieuse; le chant en est toujours agréable, l'expression toujours vraie, l'accompagnement toujours piquant & pittoresque.

Le 19 d'Août on a joué le *Turban enchanté*, Piece Italienne, & l'*Ami de la Maison*, Comédie en trois actes. La Reine & Madame Clotilde, Princesse de Piémont, ont honoré ce spectacle de leur présence.

A R T S.

G R A V U R E S.

I.

COLLECTION précieuse & enluminée des fleurs les plus belles & les plus curieuses, qui se cultivent tant dans les jardins de la Chine que dans ceux de l'Europe, dirigée par les soins & sous la

conduite de M. Buc'hoz, Auteur des Dictionnaires des trois regnes de la France, de l'Histoire universelle du regne végétal, & de la Collection de planches enluminées & non-enluminées d'histoire naturelle. Ouvrage également utile aux Naturalistes, aux Fleuristes, aux Peintres, aux Dessinateurs, aux Directeurs des Manufactures en porcelaine, en fayance & en étoffes de soie, de laine, de coton, & autres Artistes; pour servir de suite à l'histoire naturelle & économique des trois regnes de la Nature. Partie première. Plantes de la Chine, peintes dans le Pays. A Paris, chez Lacombe, Libr. rue Christine; & chez l'Auteur, rue Hautefeuille.

II.

La Sultane, estampe d'environ 18 pouces de hauteur & de 14 de largeur, d'après le tableau de Carle Vanloo, premier Peintre du Roi. Elle est gravée d'un burin très-délicat, & d'un travail très-précieux, par J. Beauvarlet, Graveur du Roi; prix 12 liv. chez l'Auteur, rue du petit Bourbon, attenant la Foire Saint Germain.

Cette estampe fait pendant de celle

que nous avons annoncée, ayant pour titre, *la Confidance*.

III.

Les Délices de l'Eté, estampe d'environ 13 pouces & demi de hauteur, & 17 pouces de largeur. Elle est gravée avec beaucoup d'art & de talent par J. B. Lienard, d'après un tableau très agréable de M. le Prince, Peintre du Roi; prix 4 l. A Paris chez l'Auteur, rue des Fossés M. le Prince, vis-à-vis celle de Vaugirard, à l'Hôtel d'Harcourt; & chez J. P. le Bas, Graveur du Roi, rue de la Harpe.

IV.

Portrait de Madame la Comtesse d'Artois, gravé au metzotinto, dit la manière noire, haute de 14 pouc. & demi, sur 10 pouces & demi de large, prix 3 liv. A Paris, chez Haines, rue de Tournon, vis-à-vis l'Hôtel de Nivernois.

Le sieur Haines, persuadé que la connoissance de ce genre de gravure, si facile à apprendre & si prompte à faire pour qui fait dessiner, est beaucoup désirée en France, & que la seule difficulté

est de se faire grainer les planches, qu'on appelle les fonds, donne avis que l'on en trouve chez lui de grainées, de toutes grandeurs & à juste prix, & qu'on les fait imprimer à l'angloise par le sieur Maillet, rue Saint Jacques, seul dans ce genre.

V.

Les Cerises, & Annette & Lubin, deux estampes en pendant, très bien gravées par M. Ponce, d'après les dessins de M. Baudouin; prix 2 l. chacune. A Paris, chez l'Auteur, rue St. Hyacinthe, porte St. Michel, maison de M. Debuté, & chez Bafan, rue & Hôtel Serpente.

Ces sujets galans font suite des autres gravures d'après ce Peintre ingénieux.

VI.

Portrait en médaillon de Maximilien-François - Xavier - Joseph - Jean - Antoine Venceslas, frere de l'Empereur, né à Vienne le 8 Décembre 1756, Coadjuteur de l'Ordre Teutonique en 1769, gravé par Dupin, d'après le tableau de Davenne. A Paris, chez Bligny, Lancier

du Roi, Cour du Manège, aux Tuileries.

VII.

Portrait en médaillon de Marie-Adélaïde-Clotilde-Xavière de France, Princesse de Piémont, née à Versailles le 23 Septembre 1759, gravé par L. J. Cathelin, Graveur du Roi, d'après le tableau de Ducreux, Peintre de Leurs Majestés Impériales. A Paris, chez Bliigny; à la même adresse.

VIII.

Portrait en médaillon d'Antoine Petit, très célèbre Médecin, Docteur-Régent & ancien Professeur de la Faculté de Médecine, Membre des Académies Royales des Sciences de Paris & de Stockholm, Professeur d'Anatomie & de Chirurgie au Jardin du Roi, Inspecteur des Hôpitaux militaires du Royaume. Ce portrait est ressemblant; il est dessiné & gravé avec beaucoup de soin & de talent par C. Macret; prix 24 sols. A Paris, chez l'Auteur, rue Saint Jacques, maison de la veuve Duchesne, Libraire.

TOPOGRAPHIE.

DEUXIEME cahier des jardins anglo-chinois en vingt-deux planches, contenant les différens temples, mosquées, pagodes, grottes, ferres chaudes; ponts, cabinets chinois de Kew & de Stow; le parc de Sion-Hill, Clarendon, Wembleton, &c. sur les dessins que M. André, Architecte-Juré Expert, a fait dans son voyage d'Angleterre, par les ordres de S. A. S. M. le Prince de Conti.

Plus le parc de Pembroke, Pelham, Blair, en Angleterre.

La laiterie de Chantilly, & celle de M. Boutin; le jardin anglois de Mde la Comtesse de Boufflers, au Temple; celui de Mde la Princesse de Monaco.

Le plan général des jardins de Schwetzingen, à l'Electeur Palatin; trois planches de détails du même jardin.

Plus six jardins de composition à l'angloise, par Thiémé, depuis 3 toises sur 6, jusqu'à 13 de face sur 33 de profondeur; prix 12 l. chez le sieur le Rouge, Géographe du Roi, rue des Grands Augustins.

En payant 9 liv. de plus, on recevra une promesse du sieur le Rouge, par laquelle il s'engage de fournir, *gratis*, aux Souscripteurs, un troisieme cahier, de jardins anglo-chinois, qui paroitra au 25 de Janvier prochain, en trente planches, compris la description de tous les articles du second & 3^e cahier, qui contiendra Wanstead, à deux lieues de Londres, les vastes jardins à la chinoise d'Ermenonville, à M. le Marquis de Girardin, homme de génie & de goût, qui a visité tous ceux de l'Angleterre; ceux de Roissy, à M. le Comte de Camaran, qui a eu la complaisance de faire voir à l'Auteur de superbes jardins anglois de sa composition: il a également voyagé en Angleterre avec fruit. Ceux de M^{de} la Comtesse de Boufflers à Auteuil, de M. le Chevalier de Janssen à Chailot, &c. &c.

Plus six planches contenant vingt jardins de composition à l'angloise, depuis un demi quartier jusqu'à trois arpens; par Thiémé, Jardinier Décorateur.

Plus, les treillages à la mode, cascades, fontaines & autres décorations.

Le dernier d'Octobre, de Novembre & Décembre, on délivrera ces planches

finies. Ceux qui ne souscriront point les payeront 12 liv.

Le sieur le Rouge vient aussi de donner les jardins anglo-chinois de Sans-Souci, en deux feuilles assemblées; par Saltzman, Jardinier du Roi de Prusse, avec la description, traduite de l'Allemand, Prix 4 l.

M U S I Q U E.

I.

PIECES d'Orgue. Messe en la mineur; dédiée à Madame de Montmorency-Laval, Abbessé de l'Abbaye Royale de Montmartre; composée par M. Benaut, Maître de clavecin. Prix 3 liv. A Paris, chez l'Auteur, rue Gilles-Cœur, la deuxiémé porte cochere à gauche en entrant par le Pont-Neuf; & aux adresses ordinaires de musique.

II.

Dialogue comique entre M. Simon & Mlle Mandon, avec accompagnement de

basse; par M. Albanèse, Musicien du Roi. A Paris, au Bureau du Journal de Musique, vis à-vis la rue des vieux Augustins; prix 24 s.

Caricature plaisante, qui ressembleroit assez à une scène d'Opéra comique entre un Bailli amoureux & une Soubrette maligne & rusée; la musique en est pittoresque & brillante.

I I I.

Ariette comique, ou espece de parodie à grand orchestre pour une basse-taille; par M. l'Ecuyer, de l'Académie royale de Musique; paroles de M. Piron. A Paris, à l'adresse du Bureau du Journal de Musique, ci dessus; prix 1 liv. 16 s.

I V.

Concerto septieme en sol, à violon principal, premier & deuxieme violons, alto & basse; composé par Antoine Lolli; Premier Violon de S. A. S le Duc régnant de Wirtemberg. Prix 4 liv. 4 s. A Paris, au Bureau d'abonnement musical, rue du Hazard Richelieu; & aux adresses ordinaires. A Lyon, chez M. Castaud, Place de la Comédie.

V.

V.

*Musique nouvelle chez le sieur Sieber, rue
St. Honoré, à l'Hôtel d'Aligre, ancien
Grand Conseil.*

Concerto à violon principal de C. Sta-
mitz, prix 4 l. 4 f.

Concerto à violon principal, par Z.
Borghi, prix 4 l. 4 f.

Concerto à violon principal, par G.
Cramer, p. 4 l. 4 f.

Concerto à violon principal, par An-
toine Stamitz, prix 4 l. 4 f.

Ces Concerto ont été joués plusieurs
fois au Concert Spirituel & aux concerts
des Amateurs, par-tout avec le plus
grand succès & applaudissement.

Six trio à trois violons ou deux violons
& alto, par G. Demaky. Op. VIII, prix
7 l. 4 f.

L'Harmonie, ariette, avec accompa-
gnement de deux violons, alto & basse,
deux hautbois, deux cors, *ad libitum*; prix
liv. 16 f.

L'Amour vainqueur, ariette, avec
accompagnement; prix 1 l. 16 f.

On trouve aussi chez le sieur Sieber,
même adresse que ci dessus, toutes les par-

titions des Opéra - comiques composés par M. Duni, comme la Fée Urgelle, la Veuve indécise, le Peintre amoureux de son modèle, l'Isle des Foux. Mazet, les deux Chasseurs, le Milicien, l'Ecole de la Jeunesse, la Clochette, le Rendez-vous, les Moissonneurs, les Sabots, avec les ariettes détachées.

VI.

M. Berton, Administrateur général de l'Académie royale de Musique, a été prié par M. le Chevalier Gluck de faire les airs de ballets du troisieme acte dans son Opéra de Cythere assiégée; & les ayant faits à la satisfaction générale du Public, il les a cédés à titre de présent au sieur le Marchand, ordinaire de la dite Académie, qui les a fait graver & qui les vend 9 liv. chez lui, rue Froimanteau, & à l'Opéra, ainsi que tous les Ouvrages de M. le Chevalier Gluck, dont il est éditeur, & ceux des plus célèbres Auteurs dans différens genres.

VII.

Troisieme Recueil des airs connus, ar-

rangés en piéces de harpe, avec la chaconne de l'Union de l'Amour & des Arts, & celle d'Orphée, & la Cosaque d'Iphigénie, avec accompagnement de violon & de basson *ad libitum*; dédié à Mademoiselle d'Artincourt, par François Petrini. Oeuvre XI; prix 12 liv. A Paris chez l'Auteur, rue Montmartre, vis-à-vis celle des Vieux Augustins; & chez M. Cousineau, Luthier ordinaire de la Reine, rue des Poulies.

LETTRE de M. de Voltaire aux Editeurs de la Bibliothèque universelle des Romans, Ouvrage périodique*.

15 Auguste 1775.

Vous rendez un vrai service, Messieurs, à la littérature en faisant connaître les Romans, & on a une vraie obli-

* Cet Ouvrage périodique, dont il y a déjà cinq volumes, & dans le dernier l'Histoire & le tableau intéressant du Roman de Télémaque, se continue avec succès. Cette Bibliothèque a commencé le 1 Juillet de cette année. Il en paroît 16 vol. in-12 par an, lesquels, francs de port, sont de 24 l. & en Province de 32 l. On souscrit à Paris chez Lacombe.

gation à M. le Marquis de Paulmy de vouloir bien ouvrir la Bibliothèque à ceux qui veulent nous instruire dans un genre qui a précédé celui de l'Histoire. Tout est Roman dans nos premiers livres; Hérodote, Diodore de Sicile, commencent tous leurs récits par des Romans. L'Iliade est-elle autre chose qu'un beau Roman en vers hexamètres? & les amours d'Enée & de Didon dans Virgile, ne sont-ils pas un Roman admirable?

Si vous vous en tenez aux contes qui nous ont été donnés pour ce qu'ils sont, pour de simples ouvrages d'imagination, vous aurez une assez belle carrière à parcourir. On voit dans presque tous les anciens Ouvrages de cette espèce, un tableau fidèle des mœurs du temps. Les faits sont faux, mais la peinture est vraie, & c'est par-là que les anciens Romans sont précieux. Il y a sur-tout des usages qu'on ne retrouve que dans ces vieux monumens.

Les premiers volumes que vous avez donnés au Public m'ont paru très-intéressans. Vous avez bien fait de mettre Pétronne à la tête des plus singuliers Romans de l'antiquité. C'est-là qu'on voit en effet les mœurs des Romains du temps des premiers Césars, sur-tout celles de la bourgeoisie, qui forme par-tout le plus grand nombre. Le Turcaret de notre le Sage n'approche pas de Trimalcion; ce sont l'un & l'autre deux Financiers ridicules: mais l'un est un impertinent de la Capitale du monde, & l'autre n'est qu'un impertinent de Paris.

Vous ne paraissez pas persuadé que cette satire bour-

geoise soit l'ouvrage que le Consul Caius Pétronus envoya à l'Empereur Néron avant de mourir par ordre de ce Tyrann. Vous savez que l'Auteur de la satire que nous avons, s'intitule Titus Pétronus ; mais ce qui est bien plus différent encore , c'est la bassesse & la grossiereté des personnages, qui ne peuvent avoir aucun rapport avec la Cour d'un Empereur ; il y a plus loin de Trimalcion à Néron que de Gilles à Louis XIV.

Si on veut lire l'article Pétrone dans les Q. S. L'E., on y verra des preuves évidentes de la méprise où sont tombés tous les Commentateurs qui ont pris l'imbécille Trimalcion pour l'Empereur Néron, sa dégoûtante femme pour l'Impératrice Popea, & des discours insupportables de Valets ivres, pour de fines plaisanteries de la Cour. Il est aussi ridicule d'attribuer ce Roman à un Consul, que d'imputer au Cardinal de Richelieu un prétendu testament politique, dans lequel la vérité & la raison sont insultées presque à chaque ligue.

L'Ane d'or d'Apulée est encore plus curieux que la satire de Pétrone. Il fait voir que la terre entière retenait dans ces temps-là de sortilèges, de métamorphoses & de mystères sacrés.

Les Romans de notre moyen âge, écrits dans nos jargons barbares, ne peuvent entrer en comparaison ni avec Apulée & Pétrone ni avec les anciens Romans grecs, tels que la Cyropédie de Xénophon. Mais on peut tirer toujours quelques connaissances des mœurs & des usages de notre onzième siècle jusqu'au quinzième, par la lecture de ces Romans mêmes.

On a judicieusement remarqué que la Fontaine a tiré la plupart de ses contes des Romanciers du quinzième & du seizième siècle ; & parmi ces contes mêmes, il y en a plusieurs qui se perdent dans la plus haute antiquité, & dont on retrouve des traces dans Aulugelle & dans Athénée. Il ne faut pas croire que la Fontaine ait embelli tout ce qu'il a imité. Il a pris l'Aneau d'Hans-Carvel dans Rabelais, Rabelais l'avait pris dans l'Arioste, & l'Arioste avoue que c'était un conte très-ancien ; mais ni la Fontaine, ni Rabelais n'ont rendu ce conte aussi vraisemblable ni aussi plaisant qu'il l'est dans l'Arioste.

Fu già un pittor, non mi ricordo il nome,
 Che dipigere il diavolo solea
 Con bel viso, begli occhi e belle chiome
 Nè piè d'angel nè corna gli faceva,
 Nè faceva sì leggiadro nè sì adorno
 L'angel da dio mandato in galilea.
 Il diavolo reputandosi a gran scorno
 S'ei fosse in cortesia da costui vinto,
 Gli aparve in sogno un poco inanzi il giorno,
 E gli disse in parlar breve e succinto,
 Chi egli era, e che venia per render merto
 Dell'averlo sì bel sempre dipinto.

C'est ainsi que la fable des Compagnons d'Ulysse, changés en bêtes par Circé, & qui ne veulent point redevenir hommes, est entièrement imitée du petit poëme de l'Ane

d'or de Machiavel, & ne lui est pas supérieure, quoiqu'elle ait le mérite d'être plus courte.

Je ne fais pas pourquoi il est dit dans le second volume de la Bibliothèque des Romains, p. 103, que le *Pâté d'anguilles est dans la Fontaine, un modele de l'art de conter* : on en donne pour preuve ces vers ci :

Eh quoi ! toujours pâtés au bec ?
 Pas une anguille de rôtie !
 Pâtés tous les jours de ma vie !
 J'aimerais mieux du pain tout sec.
 Laissez moi prendre un peu du vôtre ;
 Pain de part Dieu ou de part l'autre.
 Au Diable ces pâtés maudits !
 Ils me suivront en Paradis
 Et par-delà , Dieu me pardonne.

Je crois sentir, comme un autre, toutes les grâces natives de la Fontaine : mais je vous avoue que je ne les aperçois pas dans les vers que je viens de vous citer.

Ma lettre deviendrait un volume si je recherchais les plus anciennes origines des Romains, des Contes & des fables. Je les retrouverais peut-être chez les premiers Bracmanes & chez les premiers Persans.

Je ne vous parle pas de la plus ancienne de toutes les fables connues parmi nous, qui est celle des Arbres qui veulent se choisir un Roi. Sans me perdre dans toutes ces recherches, je finis par vous remercier de vos deux

premiers volumes : je vous attends au charmant Roman du Télémaque.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentimens que je vous dois, Messieurs, Votre t. h. o. f.

V.

LETTRE au Rédacteur du Mercure.

De Bordeaux, 15 Août.

Monsieur, je me souviens d'avoir lu dans votre Journal le récit des actes de charité & de bienfaisance que Mgr le Prince Ferdinand de Rohan, Archevêque de Bordeaux, fit dans cette Ville, & les secours abondans que ce digne Prélat procura constamment aux malheureux dans un temps de disette & de calamité; c'est ce qui a rendu ce Prince si cher aux Habitans de son Diocèse, & sur-tout aux Citoyens de la Ville de Bordeaux. Je ne puis vous exprimer les craintes, les douleurs, les allarmes, les espérances, & tous les sentimens de tendresse qui ont été occasionnés dans cette Ville à la nouvelle que son Archevêque étoit attaqué à Paris de la petite vérole, qu'il avoit reçu ses Sacremens & qu'il étoit en danger. Les riches Citoyens de Bordeaux répandoient des aumônes, les personnes de tout âge & de tout sexe remplissoient les Eglises; on faisoit des prières mêlées de larmes pour fléchir la clémence du ciel; le Peuple alloit à plusieurs lieues au devant du Courier, pour avoir plutôt le bulletin, qui se

répandoit avec rapidité entre les mains de tous les Habitans ; mais après tant d'alarmes , qu'il nous a été doux d'apprendre le rétablissement de notre cher & respectable Archevêque ! alors notre allégresse n'a pas été moins vive que ne l'avoit été notre inquiétude.

EXTRAIT d'un Sermon sur la Priere,
prononcé à Franconville le jour de la
Madeleine, par l'Abbé Rousseau, Pré-
dicateur ordinaire du Roi, & Vicairo-
Général d'Alby.

MES FRERES, au milieu de tant & de si puissans intérêts, il s'en élève un autre qui réclame tout entier vos prieres, la vie du Prince qui nous gouverne. Nous ne pouvons trop vous le répéter, il ne veut, il ne respire que le bonheur de son Royaume. Le jour où les besoins & les dettes de l'Etat lui permettront de diminuer le poids des impôts , sera pour son cœur le plus beau jour de son regne. Au moment où la Religion est descendue du Ciel pour consacrer, & s'il étoit possible, pour resserrer les liens qui l'attachent à ses sujets, il a juré entre ses

mains de vivre juste, le protecteur de son peuple, & sur-tout le vôtre, habitans des campagnes. Si vous saviez combien il honore votre état, & le rang qu'un bon, qu'un honnête cultivateur tient à ses yeux!... Il a toutes vos vertus, votre simplicité, votre franchise, votre candeur. L'amour & l'attachement que vous avez pour vos femmes, il l'a pour son auguste épouse; & si les vœux de la France sont exaucés, ah! vous verrez comme il sera bon pere! La libre circulation qu'il a donnée aux fruits de vos travaux, & que vos seuls ennemis ont essayé de calomnier, est l'ouvrage de son cœur autant que celui de son esprit; il a pensé que la vigilance & la bonté des Rois devoient être comme la providence de Dieu qui fait lever son soleil sur tous les mondes & qui veut que celui qui possède beaucoup donne au malheureux qui manque. Mes Freres, ayez confiance dans les principes & l'équité de notre jeune Monarque, dans les lumieres & la probité courageuse des Ministres qu'il a eû le mérite, si rare pour les Princes, de choisir comme la Nation elle même les auroit choisis; & le Ciel, que vos vertus & votre travail vous au-

ront rendu propice, bénira par d'abondantes récoltes les loix sages & les intentions droites du meilleur des Maîtres.

Mais oublié - je que je parle au Peuple de l'Univers qui a le plus de motifs pour aimer son pays, qui chérit davantage son Roi? Il sent donc plus vivement que je ne pourrois l'exprimer, l'obligation d'intéresser le Ciel à la splendeur de l'un, à la conservation de l'autre; & si dans le sujet que je traite, il me reste encore quelque chose à craindre, c'est que les grands objets de priere que je viens d'exposer, n'ayent détourné mes auditeurs de leurs propres besoins: je me hâte donc de passer à la nécessité de la priere par rapport à l'homme envisagé comme chrétien.

*Variétés, inventions utiles, établissemens
nouveaux, &c,*

I.

Pompes à feu.

LES sieurs Perier, freres, ont exécuté, chez Mgr le Duc d'Orléans & chez Mgr

le Duc de Chartres, *des Pompes sans piston*, qui n'ont que le feu pour moteur. Ces pompes, dont l'objet est d'élever de l'eau pour les besoins domestiques & pour la décoration des jardins, sont susceptibles d'être exécutées dans toutes les proportions, selon le besoin. Celle qui est établie à la Chaussée d'Antin, marche par le moyen d'un poêle, & elle a le double avantage d'échauffer, tout l'hiver, les serres chaudes & les appartemens, en élevant encore 30 ou 40 muids d'eau, par heure, à 35 pieds au-dessus de la surface de l'eau du puits. On dit 30 à 40 muids. parce que cette machine va plus ou moins vite, selon le degré de feu. On peut, au moyen des soupapes pratiquées dans la cheminée, échauffer les serres chaudes & faire marcher la machine en même-temps, ou chauffer seulement la machine sans les serres, ou les serres sans la machine. Elle marche déjà depuis longtemps, sans avoir éprouvé le moindre dérangement; parce qu'elle est extrêmement simple, & qu'elle n'a besoin d'autre agent que le feu.

Cette pompe occupe fort peu d'espace & peut se placer par-tout où l'eau n'est pas à plus de 20 ou 25 pieds de profon-

deur ; si elle étoit beaucoup plus basse , on
 feroit obligé de faire ce qui a été exécuté
 dans un jardin au fauxbourg du Roule , où
 les puits ont 70 à 80 pieds de profondeur :
 la machine à feu a été placée au - dessus
 d'un puisard qui a été rempli une première
 fois par un moyen quelconque ; l'eau de
 ce puisard , élevée par la machine , est
 portée à l'autre bout du jardin , par des
 tuyaux de conduite , sur une roue de mou-
 lin qu'elle fait tourner , & dont l'action
 donne le mouvement à des pompes ordi-
 naires , après quoi elle retourne au pui-
 sard d'où elle a été tirée , par un canal
 en forme de rivière.

II.

Horlogerie.

M. Lépine, Horloger du Roi, a imaginé
 des montres sans chaîne, & des répétitions
 qu'il appelle à *roulette*, dans lesquelles il
 a également supprimé la chaîne de la ca-
 drature, que les plus grands Maîtres en
 horlogerie avoient regardée jusqu'à pré-
 sent comme une pièce absolument essen-
 tielle. Ces montres se montent sans clef,
 même celles qui sont à répétition. Elles

ne s'ouvrent plus du côté du cadran , mais par le fond , ce qui dispense de percer le cadran , & met ceux qui les portent dans l'impossibilité de les déranger. La simplicité de ces montres est telle qu'on n'apperçoit même pas la charniere de la boîte , qui se trouve perdue. La boîte s'ouvre avec un secret d'une mécanique simple & commode.

III.

Hydrolique.

M. Cordelle vient d'inventer une nouvelle machine pour élever les eaux & les matieres souterraines. Elle peut être mise en mouvement par le vent , par un courant d'eau , ou par tout autre moteur. Elle élève l'eau & les matieres avec moins de force qu'on n'en emploie dans les procédés connus ; & elle puise l'eau à des profondeurs & la porte à des hauteurs , où les pompes les mieux faites ne peuvent fervir qu'avec des frais considérables. Elle s'adapte à des puits tout faits. D'un puits de 3 pieds de diametre & de 25 pieds de profondeur , elle élèvera 12 muids d'eau par heure , en l'appliquant à un moulin à vent , & elle coûtera 600 liv. à établir.

A N E C D O T E S.

I.

Trait de générosité.

LA Dlle Anne Pedretty aimoit depuis quatre ans un jeune homme à qui elle destinoit sa main. Ses parens, sans consulter son inclination, & ne songeant qu'à sa fortune, avoient résolu de l'unir au sieur P. Blanc, pour qui elle avoit de la répugnance. Ils sont fiancés, & la victime est conduite au pied des autels. Lorsque le Curé lui demande si elle accepte pour époux le sieur Pierre Blanc, elle répond avec fermeté: „ Je desire sans doute d'être mariée, mais je déclare que M. Blanc n'est point l'époux que j'ai choisi. „ Depuis long-temps j'ai donné mon cœur & ma foi à M. Jean Biny; il est „ ici témoin du serment que je fais de „ n'être jamais à un autre. „ On juge bien quelle fut la surprise du Curé, des parens & de l'assemblée: bientôt succede l'admiration. Le Fiancé cherche dans la foule

le rival heureux qu'à désigné la Dlle Pedretty ; il le trouve & le place à côté d'elle ; puis il sollicite lui-même avec empressement le pere & la mere de ne plus s'opposer au bonheur de leur fille. Pour les décider sur le champ, il fait une donation de ses biens à la personne qui lui a refusé son cœur & sa main. Les parens, touchés d'un sentiment si rare, se rendent aux instances du sieur Blanc ; & le Prêtre, attendri jusqu'aux larmes, donna la bénédiction nuptiale au couple amoureux.

II.

Gottsched , célèbre Professeur Allemand , avoit fait une tragédie de *Caton* , dans laquelle son fils lui disoit niaisement :

Ah ! mon père, ne mourez donc pas.

Un jour qu'on représentoit cette piece dans une ville Impériale , l'Acteur qui faisoit le rôle du fils de *Caton* , & qui avoit d'ailleurs l'air d'un véritable niais , n'eut pas plutôt prononcé ces mots, qu'il partit un éclat de rire si général & si fort , que *Caton* mourant ne put y résister , & se mit à rire de tout son cœur avec les autres.

III.

III.

L'Empereur Charles - Quint ayant abdiqué ses Couronnes, sur la fin de ses jours, s'étoit retiré dans le Monastere de Saint-Just, où il pratiquoit tous les exercices des Religieux. Une nuit qu'il réveilloit les Moines pour aller à l'Office, un jeune Profés lui dit dans sa mauvaise humeur, & à moitié endormi: „ Vous devriez bien
 „ vous contenter d'avoir troublé si long-
 „ temps le repos du monde, sans venir
 „ encore traubler le repos de ceux qui
 „ en sont fortis.”

IV.

Un Officier Général de l'armée de France s'étant transporté sur le champ de bataille, après la journée de Lens, demanda à un Espagnol, couvert de blessures & mourant: „ Mon ami, combien y avoit-
 „ il d'Espagnols à la bataille.” Ce soldat lui répondit fierement: *Monseigneur, vous pouvez les compter; car ils sont tous ici.*

A V I S.

I.

Rouge à la Dauphine.

LE sieur Moreau, Marchand en gros, rue Saint Martin, vis-à-vis la fontaine Maubucée, a l'honneur d'annoncer aux Dames qu'il vient de nouveau de donner à son rouge à la Dauphine, une perfection supérieure qu'il n'avoit pas ci-devant, qui est de prendre facilement sur la peau, & de s'appliquer avec une parfaite unité; son onction, qui en fait la base & la bonté, adoucit la peau, en conserve l'uni, la finesse & la douceur: & lorsqu'il est appliqué légèrement, il imite, à s'y tromper, la plus vive carnation; une autre belle qualité, c'est qu'il devient plus beau un peu de temps après qu'on l'a appliqué.

II.

Le sieur Rouffel, demeurant à Paris, rue Jean de l'Épîne, chez l'Épicier en gros, la porte cochère à côté du Taillandier, au deuxième appartement sur le devant, près de la Grève, donne avis au Public qu'il débite, avec permission, des bagues dont la propriété est de guérir la goutte. Les personnes qui en sont fort affligées doivent porter cette bague avant ou après l'attaque de la goutte; en la portant toujours au doigt, elle préserve d'apoplexie & de paralysie.

Le prix des bagues montées en or, est de 36 liv. & celles en argent, de 24 l.

Le sieur Rouffel coupe les Cors, les guérit avec un peu d'onguent, & coupe les ongles des pieds.

Le prix des boîtes à douze mouches est de 3 liv.

Celui des boîtes à six mouches est 1 l. 10 s.

Il a une pommade pour les hémorrhoides, les soulage & les guérit.

Les pots de pommade font de 3 liv. & 1 l. 4 s.

Il a une eau pour guérir les brûlures, approuvée par M. le Doyen & Président de la Commission Royale de Médecine.

Le prix des bouteilles est de 3 liv. & de 1 l. 4 s.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Varsovie, le 2 Juillet 1775.

LA démarcation des nouvelles frontières entre ce Royaume & la Russie, s'effectue avec un esprit de conciliation réciproque. Nos Commissaires ont revendiqué un terrain de trois milles d'étendue, qu'on avoit mal-à-propos compris dans le premier plan des limites des Russes; les Commissaires de Sa Majesté impériale ont reconnu si bien la justice de notre réclamation; que nous regardons cette affaire comme tirant à sa fin. On prétend que les Russes vont renforcer leur garnison à Cracovie.

Un Bref du Pape adressé à cette Cour , supprime une partie des fêtes de ce Royaume , & en reporte la célébration aux Dimanches suivans, pour ôter à la paresse les occasions de fuir des travaux, devenus dans ce Pays plus nécessaires & plus pressans que par-tout ailleurs.

On ignore quand les Troupes Russes évacueront la Pologne, quoique le bruit se soit répandu de temps à autre qu'elles en avoient reçu l'ordre.

Des Frontieres de la Pologne, le 14 Juillet 1775.

On apprend que dans une Ville de la Croatie, au milieu des empressemens que témoignoit le Peuple de s'approcher de l'Empereur, on apperçut un homme qui pleuroit & qui s'efforçoit de fendre la foule pour arriver jusqu'à ce jeune Souverain : c'étoit un Soldat qui avoit perdu la vue d'un coup de feu dans les dernières guerres, & qui demandoit de toucher au moins son Maître, puisqu'il ne pouvoit être assez heureux pour le voir. On le fit approcher, & l'Empereur eut la bonté de lui présenter ses deux mains, qu'il saisit & qu'il baisa avec autant d'ardeur que de respect. Sa Majesté Impériale a fait remettre une somme d'argent à cet aveugle intéressant, & s'étant fait rendre compte de ses services, Elle les a récompensés par une pension.

La démarcation de nos limites avec la Russie est réglée, conformément à la teneur du Traité de cession. Nos Commissaires n'ont éprouvé aucune difficulté, & l'on a eu égard aux représentations qu'exigeoient d'eux le maintien des droits qu'ils avoient à défendre. Quant à la fixation des

frontieres avec la Cour de Vienne, on croit appercevoir qu'elle est encore éloignée de son terme.

De Stockholm, le 25 Juillet 1775.

Toujours occupé d'établiffemens utiles au bien de ses Etats & au bonheur de ses Sujets, le Roi, d'après les observations qu'il a faites dans son voyage, a résolu de faire construire quatre Villes dans le Duché de Finlande. Le projet de Sa Majesté est qu'elles soient bâties sur le domaine de sa Couronne, & que ceux qui viendront les habiter y jouissent de l'exemption de toutes charges & de tout impôt pendant vingt ans; que chaque Particulier y puisse librement, & sans aucune espece de gêne, faire tel métier & tel commerce convenable à ses talens ou à ses facultés. Le succès de ces nouvelles Villes, dont le local est déjà assigné, apprendra à Sa Majesté s'il ne lui sera pas utile d'en faire construire un plus grand nombre. Le Territoire d'Enna dans l'Isle d'Aland, près du Golfe de Bothnie, est désigné pour l'une de ces Villes. La seconde sera bâtie dans le Fief d'Abo, Capitale de la Finlande; la troisieme, dans la Province assez inculte & trop peu habitée de Savolax; & la quatrieme dans la Province de Nyland, où se trouve Helsingfors.

De la Haye, le 4 Août 1775.

Leurs Hautes Puissances viennent de renouveler d'anciennes Loix contre l'espece d'hommes & de femmes vulgairement appellés *Bohémiens*, & auxquels ces Loix associoient les incendiaires, meurtriers, vagabonds, mendiens, &c. Le séjour particulier d'une bande considérable

de ces malfaiteurs dans la Mairie de Bois - le - Duc , dans quelques quartiers de la Gueldre & aux environs , ont rendu cette vigilance nécessaire. On fait à Mastricht & dans le Limbourg la justice la plus sévère de ces coureurs attroupés, qui infestent les chemins.

De Hambourg, le 14 Juillet 1775.

On mande de Stockholm que l'on a découvert dans la Province d'Halland , près de Walbourg , dans le creux de quelques rochers sur le bord de la mer , une assez grande quantité de sel blanc , qui , pour la qualité & la crySTALLISATION , ne le cede à aucun sel étranger , & surpasse même à quelques égards le sel d'Espagne.

De Tripoli en Syrie, le 6 Mai 1775.

Une lettre d'Acre , en date du 3 Avril , annonce que la Ville de Gaza a été prise par les Troupes d'Egypte , qui s'avançoient à grands pas vers Jaffa , pour aller de - là s'emparer d'Acre. Le Chéik Daher a quitté cette dernière Ville pour s'opposer à leurs entreprises.

De Madrid, le 25 Juillet 1775.

L'entreprise contre Alger ayant échoué , les Généraux de mer & de terre résolurent d'envoyer sur le champ en Espagne , sous l'escorte de quelques Vaisseaux de guerre , les blessés & la Cavalerie , dont le débarquement n'avoit

pu s'effectuer; ils mirent ensuite à la voile & laisserent seulement quelques Vaisseaux de ligne & autres Bâtimens moins considérables, avec ordre de croiser à la vue de la Place, & d'empêcher les Corsaires d'en fortir pour infester nos mers: on fait que toutes l'Escadre est déjà rentrée dans les Ports de Cartagene & d'Alicante.

De Gènes, le 31 Juillet 1775.

On a conduit, ces jours derniers, dans la riviere du Ponent, une espece de Bâtiment de soixante pieds de longueur & de vingt-quatre de largeur, qui a été fabriqué par le sieur Felix Accinelli; il a deux chambres à l'entrée de la poupe & deux à la proue, dans chacune desquelles on a pratiqué des bains d'eau de mer très-commodes.

De Civita-Vecchia, le 1 Juillet 1775.

On a lancé à la mer, la semaine dernière, la Galere commandante du Pape; elle est remarquable par les ouvrages de sculpture & de dorure qui ornent les dehors de la poupe; mais on n'a pu lui trouver dans l'Arсенal un mât assez grand, on a été obligé d'en commander un à Toulon, après en avoir cherché inutilement à Gènes & à Naples. Cet incident est cause qu'on n'a pu armer, cette campagne, qu'une seule Galere, qui va bientôt faire voile pour croiser contre les Barbarefques dont les parages de la Sardaigne sont infestés, & qui paroissent de temps en temps sur les côtes de l'Etat Ecclésiastique.

De Londres, le 15 Juillet 1775.

Le sieur Franklin écrit, dit-on, que la plus grande unanimité regne en général parmi les Membres du Congrès, qu'on y paroît déterminé à poursuivre vigoureusement la guerre contre le Ministère, s'il ne se relâche point de ses prétentions. Il ajoute qu'il ne pense point à revenir ici que les choses ne soient définitivement arrangées.

On écrit de la Jamaïque que trois Compagnies de Soldats se sont embarquées le 25 Mai avec un train d'artillerie, afin de renforcer les Etablissémens Anglois du côté des Mosquites, & d'élever quelques Forts pour une plus grande sûreté du commerce.

Nous apprenons par une lettre particulière d'un Officier de marine à Boston, que depuis long temps les Troupes du Roi auroient quitté cette Ville, sans la protection des Vaisseaux de guerre qui tiennent les Insurgens en respect, & les empêchent de battre la Place & d'y mettre le feu. Cet Officier ajoute qu'environ six mille Habitans l'ont déjà quitté, & qu'un grand nombre de ceux qui y sont encore se trouvent dans le besoin affreux des choses les plus nécessaires à la vie.

Des lettres de Greenock en Ecosse portent qu'on y a reçu avis que le Congrès-Général de l'Amérique s'étoit séparé tout-à-coup, & que les choses étoient restées dans la plus grande confusion.

On parle d'une affaire arrivée entre les Troupes du Roi & les Américains, le 17 Juin dernier, & dont le Général Gage a envoyé le détail à la Cour. L'opinion générale est que les Insurgens ont été très-maltraités.

On parle d'une commission passée au grand sceau, par laquelle on constitue le sieur Gage Capitaine & Gouverneur Général de toute l'Amérique Septentrionale. Cette nomination fait présumer qu'on a le projet de former un Parlement ou Conseil Général pour toutes les Provinces de l'Amérique; établissement qui ressembleroit beaucoup à celui d'Irlande, dans lequel la Chambre Haute seroit composée du Gouverneur & de quelques Officiers particuliers.

Une lettre de Philadelphie nous apprend que le sentiment de la défense est si général en Amérique, que les vieillards comme les jeunes gens s'empresent de se montrer sous les étendards de la liberté, avec la plus ferme résolution de ne point abandonner sa cause. Il y a quelque temps qu'on a formé trois Compagnies dans la Ville de Reading, au Comté de Berk. On en a levé depuis une quatrième sous le nom de *Vieux Soldats*, pour satisfaire cet esprit de patriotisme qui réunit tous les âges. Les plus jeunes n'ont pas moins de quarante ans, & l'Officier qui étoit à leur tête la première fois qu'ils se sont assemblés, étoit un vieillard de plus de quatre-vingts ans, qui en a passé quarante au service, & qui s'est trouvé à dix-sept batailles rangées.

De Versailles, le 17 Août 1775.

Le 16 de ce mois, jour fixé par le Roi pour la signa-

ture du contrat de mariage de Madame Clotilde, le Prince de Marfan, Prince de la Maison de Lorraine, & le sieur de Tolozan, Introduceur des Ambassadeurs, allerent prendre, dans les carrosses du Roi & de la Reine, le Comte de Viry pour l'amener ici : l'Ambassadeur étoit accompagné du même cortège qu'il avoit eu le jour de l'audience publique que lui avoit donnée Sa Majesté : il reçut les mêmes honneurs que ce jour-là ; il fut traité, par les Officiers du Roi, à une table dont le sieur Boutet d'Egville, Maître d'Hôtel du Roi, faisoit les honneurs.

Quelque temps avant l'heure fixée par le Roi pour les fiançailles, le Comte de Viry, précédé de son cortège & suivi de plusieurs Seigneurs Piémontois, sortit de la salle des Ambassadeurs pour se rendre chez Monsieur, qui devoit, dans la cérémonie du mariage, représenter le Prince de Piémont, & auquel le Comte de Viry avoit remis la procuration de ce Prince autorisée de Leurs Majestés Sardes. L'Ambassadeur, qui avoit le Prince de Marfan à sa droite & l'Introduceur des Ambassadeurs à sa gauche, pria Monsieur, après lui avoir fait un compliment, de venir chez le Roi pour les fiançailles ; en allant chez le Roi, Monsieur, comme représentant le Prince de Piémont, marchoit à la droite de l'Ambassadeur ; le Prince de Marfan étoit à leur droite, & l'Introduceur des Ambassadeurs à la gauche. Depuis le grand escalier, Monsieur & l'Ambassadeur furent précédés par le Grand-Maître des Cérémonies, par le Maître & l'Aide des Cérémonies ; & lorsqu'ils furent entrés dans le Cabinet où le Roi étoit avec les Princes, Monsieur alla se placer à son rang &

près du Roi, qui étoit au bout d'une table mise dans le fond du Cabinet.

L'Ambassadeur, après s'être approché de Sa Majesté, la complimenta.

La Reine, ayant été avertie par le Grand-Maître des Cérémonies que le Roi étoit dans son Cabinet, sortit de son appartement pour s'y rendre. Elle étoit conduite par le Comte de Tavannes, son Chevalier d'Honneur, & par le Comte de Tessé, son premier Ecuyer, & accompagnée par Madame, Madame Adélaïde, Madame Victoire & Madame Sophie, suivies de leurs Chevaliers d'Honneurs & premiers Ecuyers. Madame Clotilde, qui, en venant de son appartement chez la Reine, avoit été accompagnée par les Princesses & par un grand nombre de Dames de la Cour, marchoit après. Madame, Madame Elisabeth, Madame Adélaïde, Madame Victoire & Madame Sophie marchoient ensuite. Monseigneur le Comte d'Artois donnoit la main à Madame Clotilde, & Madame Elisabeth portoit la queue de sa mante, qui étoit de gaze d'or. La Comtesse de Marfan, Gouvernante des Enfans de France, & la Princesse de Guéméné, aussi Gouvernante des Enfans de France en survivance, étoient auprès de Madame Clotilde & de Madame Elisabeth. La Reine étoit suivie des Princesses, ainsi que de la Maréchale de Mouchy, sa Dame d'Honneur, la Princesse de Chimay, sa Dame d'Atours, les Dames du Palais, les Dames pour accompagner les Princesses, & un grand nombre de Dames de la Cour. La Reine se plaça à la gauche du Roi à l'autre bout de la table; Monsieur & Monseigneur le Comte d'Artois se placèrent du côté du Roi; Madame; Madame Clotilde,

Madame Elisabeth, Madame Adélaïde, Madame Victoire & Madame Sophie se placèrent du côté de la Reine, & le Comte de Viry étoit placé seul, vis-à-vis de la table, entre la double jigne des Princes & Princesses.

Lorsque les Princes & Princesses eurent pris leurs places, & que les Seigneurs & Dames de la Cour se furent rangés des deux côtés du Cabinet, le Comte de Vergennes, Ministre & Secrétaire d'Etat, ayant le département des Affaires Etrangères, s'avança près de la table du côté du Roi; le sieur de Lamoignon de Malesherbes, aussi Ministre & Secrétaire d'Etat, se mit à l'autre bout. Le Comte de Vergennes lut le commencement du contrat, qui fut signé par le Roi, par la Reine, par Monsieur, par Madame, par Monseigneur le Comte d'Artois, par Madame Clotilde, par Madame Elisabeth, par Madame Adélaïde, par Madame Victoire & par Madame Sophie, la plume leur ayant été présentée par le Comte de Vergennes. Les Princes & les Princesses signèrent le contrat, dans la même colonne que le Roi. L'Ambassadeur signa seul dans la seconde colonne, vis-à-vis du Duc d'Orléans. Dès que le contrat fut signé, le Cardinal de la Roche-Aymon, Grand Aumônier de France, en rochet & camail, accompagné de deux Aumôniers du Roi & de quelques Ecclésiastiques de sa Chapelle, entra dans le Cabinet, & se plaça devant la table. Madame Clotilde & Monsieur s'étant mis à sa droite, le Cardinal de la Roche-Aymon fit les fiançailles.

Après cette cérémonie, Monsieur fut reconduit à son appartement, par l'Ambassadeur, de la même manière qu'il en avoit été amené chez le Roi; & le Comte de

Viry fut ensuite reconduit, avec le même cérémonial qui s'étoit observé à son arrivée à Versailles.

De Paris, le 21 Août 1775.

Le sieur Vicq d'Azyr, de l'Académie Royale des Sciences, a voulu s'assurer si les cuirs des bestiaux morts de la maladie epizootique étant passés à la chaux d'une certaine maniere, étoient encore capables de communiquer la maladie aux bestiaux sains, & le résultat de ses expériences a été qu'avec sa préparation ils ne conservoient plus de corpuscules contagieux. Le Ministre des Finances a invité en conséquence cet Académicien à publier un procédé qui, dans le cas funeste de l'épizootie, conservera du moins ce que la crainte de propager ce fléau faisoit perdre auparavant.

PRÉSENTATIONS.

Le dérangement de la santé du Chevalier de Bauteville, Ambassadeur du Roi en Suisse, lui ayant fait demander un congé, il a eu l'honneur d'être présenté au Roi le 26 Juillet, par le Comte de Vergennes, Ministre & Secrétaire d'Etat au département des Affaires Etrangères.

Le 30 Juillet la Marquise de Cany eut l'honneur d'être présentée à Leurs Majestés & à la Famille Royale par la Vicomtesse de Talaru.

Le 3 Août l'Abbé de Bayanne, Auditeur de Rote à Rome, de retour ici par congé, a eu l'honneur d'être présenté au Roi par le Comte de Vergennes, Ministre & Secrétaire d'Etat au département des Affaires Etrangères.

Le Marquis de Noailles, Ambassadeur du Roi en Hollande, de retour ici par congé, a eu l'honneur d'être présenté à Sa Majesté, le 12 Août, par le Comte de Vergennes, Ministre & Secrétaire d'Etat au département des Affaires Etrangères.

La Marquise de Puisigneux eut, le 13 Août après-midi, l'honneur d'être présentée à Leurs Majestés & à la Famille Royale par la Marquise de Ségur.

Le 13 Août, le Marquis & le Comte de Saint Geniez ont eu l'honneur d'être présentés au Roi par le Maréchal Duc de Duras.

N O M I N A T I O N S.

Le sieur de Giac, Surintendant des Finances, Domaines & Affaires de la Maison de la Reine, ayant remis à Sa Majesté sa démission de cette place, dont Elle a bien voulu cependant lui conserver l'honneur & les honneurs; Elle en a pourvu le sieur Bertier, Intendant de Paris, qui a prêté serment en cette qualité, le 25 Juillet, entre les mains de Sa Majesté.

Le 30 Juillet le Maréchal Duc de Biron, Colonel du Régiment des Gardes Françaises, a prêté serment entre

les mains du Roi pour le Gouvernement de la Province de Languedoc, vacant par la mort du Comte d'Eu.

Le 16 Juillet le Roi a nommé à l'Abbaye de Saint Loup d'Orléans, Ordre de Cîteaux, vacante par la mort de la Dame de Bouville, la Dame de Baynac, Religieuse de Notre-Dame de Sarlat.

Sa Majesté a accordé les entrées de sa Chambre au Comte de Bauteville, ci-devant son Ambassadeur en Suisse.

Le Prince de Rohan-Guéméné, Commandant des Gendarmes de la Garde du Roi en survivance, a eu l'honneur de prêter serment entre les mains de Sa Majesté, le 20 Août, pour la place de Grand-Chambellan, sur la démission du Duc de Bouillon, auquel le Roi en a accordé la survivance.

Le Roi ayant jugé à propos de remettre en règle l'Abbaye de Beaupré, Ordre de Cîteaux, Filiation de Morimond en Lorraine, Sa Majesté y a nommé Dom Bernard Malin, ci-devant Prieur de cette Maison.

M A R I A G E.

Le 31 Août, Leurs Majestés & la Famille Royale ont signé le contrat de mariage du Comte de Saint Geniez, avec Demoiselle de Bourdilles.

 N A I S S A N C E S .

Le 6 Août, à trois heures trois quarts de l'après-midi, Madame la Comtesse d'Artois est heureusement accouchée d'un Prince que le Roi a nommé *Duc d'Angoulême*. Il a été ondoyé par l'Evêque de Cahors, premier Aumônier de Monseigneur le Comte d'Artois, assisté du Curé de cette Ville.

M O R T S .

Charles - Louis - Barnabé Testu, Chevalier de Balincourt, fils de Charles - Louis Testu, Comte de Balincourt, Maréchal des Camps & Armées du Roi, est mort à Paris, le 2 Août, âgé de 15 ans.

Henriette - Magdeleine Julie Joseph de Crussol - d'Uzès, Marquise de Murviel, épouse de Henri François de Carfiou de Nizas, Marquis de Murviel, Baron des Etats de Languedoc, est morte le 27 Juillet, au Château de l'Hermennault en Bas Poitou, dans la 50 année de son âge.

Françoise d'Arnaud, veuve de Pierre de Selve, Maréchal des Camps & Armées du Roi, & Gouverneur de la Ville de Saint - Venant, est morte le 31 Juillet, dans sa 72 année.

Le 2 Août Herman Van Kleef est mort à Amsterdam
à l'âge

à l'âge de 104 ans, n'ayant laissé appercevoir le déclin de ses forces qu'au moment où il a cessé de vivre ; mais la mort d'un Negre libre décédé à la Martinique l'année dernière, à l'âge de 121 ans, est un événement plus remarquable, eu égard à la rareté des vieillards de cette couleur. Ce Negre avoit porté les armes pour la défense de cette Ile contre les attaques de l'Amiral Ruyter.

François Rouffel de Tilly, ancien Evêque d'Orange, Abbé Commendataire de l'Abbaye Royale de Mazan, dans le Vivarais, Doyen du Chapitre Royal de Saint-Aignan d'Orléans, & ancien Abbé de Saint-Eusebe, est mort le 30 Juillet dernier, au Château de Saint-André des-Ramiers, Diocèse & Principauté d'Orange, dans la 80. année de son âge.

LOTERIES.

Le cent soixante-seizième tirage de la Loterie de l'Hôtel-de-Ville s'est fait, le 26 du mois d'Août, en la manière accoutumée. Le lot de cinquante mille liv, est échu au N. 67100. Celui de vingt mille livres au N. 63892, & les deux de dix mille, aux numéros 65299 & 67977.

Le tirage de la loterie de l'Ecole royale militaire s'est fait le 5 Août. Les numéros sortis de la roue de fortune sont 81, 30, 63, 61, 55. Le prochain tirage se fera le 5 Septembre.

P

 ADDITIONS DE HOLLANDE.

ANECDOTE tirée d'une Lettre originale de feu M. Duval, Bibliothécaire de l'Empereur (François I.), que nous avons sous les yeux.

EN 1787, au mois de Juillet, l'Impératrice se promenoit seule dans le Parc de Schonbrun, en lisant à son ordinaire une liasse de papiers qu'elle avoit sous son bras : Elle passa près d'un vieux Cavalier de la Garde, mis en vedette au bout d'une avenue. Elle s'aperçut que le bonhomme ronflait. Elle l'appella plusieurs fois & ne l'éveilla qu'en faisant du bruit avec son rouleau de papiers. Elle lui dit alors de repousser le sommeil, pour éviter la punition que l'on fait subir aux Factionnaires endormis. Le vieux Reitre, l'ayant remerciée de son mieux, Elle lui demanda s'il connoissoit l'Impératrice. Il répondit qu'il y avoit 15 ou 16 ans qu'il l'avoit vûe à Inspruck ; mais que depuis ce tems-là, il n'avoit pas eu le bonheur de la voir.

„ Eh bien, dit-elle, c'est moi : me remettez-vous ? ” *Comment, c'est vous,* reprit le Reitre à grise moustache ? *Je ne m'en serois pas douté. Oh, comme vous êtes grosse. Quand je vous vis à Inspruck, vous étiez, ma foi, jolie ; mais, en vérité, vous êtes bien changée.* L'Impératrice éclata de rire, paya en beaux ducats la sincérité du Reitre, & retourna au Château raconter que, pour le coup, elle venoit de parler à un homme qui ne lui avoit pas déguisé la vérité. Mais aussi, dit expressément la Lettre (dont nous n'altérons pas un seul mot), cet homme-là n'étoit ni Cour-

tifan ni Auteur. Il est bon de remarquer que l'Impératrice avoit à peine alors 40 ans, vieux style & très-vieux ; mais que, suivant le plus usité (dont on ne peut fixer l'époque), elle devoit avoir au plus 34 ans sur yeux de sa Cour & de toute la Terre.

S P E C T A C L E S.

Paris le 16 Août 1775.

Cythere assiégée, Ballet en trois Actes, représenté pour la première fois par l'Académie Royale de Musique, le premier de ce mois, est absolument la même chose que l'Opéra-Comique en vaudevilles, joué sous le même titre au mois d'Août 1754, il y a 21 ans. Ainsi sujet connu : rien de neuf, ni dans le fond ni dans l'économie du Drame, si ce n'est que l'acte unique de la Foire est ici distribué en trois Actes. (L'Opéra voudroit-il donc à son tour glaner dans un champ assez fertile qui fut autrefois de son domaine, & dont un possesseur étranger a obtenu la confiscation ? Ce n'est pas ce qu'on feroit de plus mal. Il y a dans les anciens Opéra comiques un magasin de Sujets gais, légers, & sur-tout galans, dont quelques-uns plus travaillés pourroient être mis en Drames Lyriques. Il ne s'agiroit que d'ennoblir l'espece, pour l'élever au ton de la Métopée théâtrale, qui n'exclut point la gaieté). Comme une partie de nos Lecteurs peut n'avoir aucune connoissance du canevas original, ou peut avoir perdu de vue l'Opéra comique, il faut en retracer la fable. Mars, jaloux d'Adonis, veut tirer une vengeance éclatante des infidélités de Vénus, & détruire entièrement Cythere. Une horde de Scythes & de Sarmates est tout à

coup transportée dans l'Isle, & vient attaquer la Capitale. Cythere est investie au moment qu'on y fait une fête en l'honneur d'Adonis. Cette Place, peu redoutable, si ce n'est par sa foiblesse même, a pour défense des remparts formés de simples palissades de rosiers & d'autres arbrustes fleuris : fortifications ordonnées par la galanterie & par la mollesse. Trois Guerriers, Olgar, Barbatin, Brontès, sont à la tête des Barbares ; deux Nymphes seules sauvent Cythere & font lever le siège. Les Cythériennes, à l'approche des Scythes, arborent le drapeau blanc sur leurs remparts, & le Pont levis est abaissé. Une d'elles, l'Olivier à la main, paroît, s'adresse au Commandant de la Troupe & le somme de se rendre, en lui disant qu'on lui accorde les honneurs de la Guerre. Après quelques pourparlers & force bravades, on propose de décider l'affaire par un combat singulier d'un Champion de chaque parti. Olgar est choisi pour ce fameux combat, & le guerrier qu'on lui oppose est une Cythérienne qu'il a aimée, mais dont les rebuts, rappelés à son souvenir, excitent encore sa vengeance. L'événement de ce combat est le même qu'entre tous les amans irrités, où le plus foible est le plus fort & reste vainqueur. Olgar tombe aux pieds de Doris, lui rend les armes, reprend ses fers. Une partie des Scythes est enchaînée par les Nymphes & faite prisonnière, l'autre mise en fuite. Brontès abandonné des siens entreprend seul de prendre Cythere. Paroît aussi-tôt une Transfuge qui vient lui donner des avis importants, & demande à passer sous ses drapeaux. Le Scythe charmé de ses inclinations guerrières, lui promet de la mener dans les combats. L'artificieuse Amazone, feignant beaucoup de curiosité pour considérer son armure, vient à bout de la

défarmer piece à piece, & finit par l'enchaîner avec des fleurs qui cachent de véritables fers. Les Nymphes célèbrent leur triomphe; Mars & Vénus, reconciliés par l'Amour, descendent pour prendre part à la Fête. Cet agréable Sujet est sans contredit une des plus ingénieuses galanteries de notre Théâtre. Cependant il ne paroît point faire grand effet à l'Opéra; tout y semble même assez mesquin, & ce qu'on trouvoit charmant à la Foire, est presque ridicule ici. L'idée du Siège d'Iolcos (dans Alceste) que rappelle celui de Cythere, rend ce dernier d'autant plus burlesque, que malgré les évolutions il est bien plus mal représenté. En un mot (qui pourroit le croire?) ce Drame si galant n'est rien moins que gai. Est-ce la Musique qui l'attriste? C'est ce que personne n'osera dire, puisqu'elle a été applaudie avec un excès si démesuré, que, sans faire tort à l'Auteur, on pouvoit y soupçonner de l'affectation. Or si les applaudissemens sont mérités & sinceres, il faut que toute l'organisation des oreilles Françoises soit changée, ou que le goût national (supposé qu'il en existe un: car nous n'avons pas même de Musique) ait fait au moins le tour du compas. Au reste, nous avons remarqué que la Musique du dernier Divertissement de la Piece, (qui est de M. Berton, Directeur) avoit fait sur le plus grand nombre des Spectateurs une impression de gaité bien plus sensible, que l'admiration réfléchie, & nécessairement un peu froide, qu'avoit dû produire toute celle qu'on avoit entendue.

Paris le 6 Septembre.

LE *Mariage clandestin*, à la Comédie Françoisé, n'a pas tenu long-tems le Théâtre. On y a trouvé double intri-

gue, & par conséquent peu d'intérêt, puisque tout partage l'anéantit; puis des Mœurs Utopiennes ou romanesques qui ne peignoient rien de réel; enfin un style fort inégal, ou tantôt haut & tantôt bas. L'Auteur, dit-on, l'a retirée. Mais les Comédiens François ont tant de quoi se dédommager d'une Nouveauté qui leur échoue, qu'on ne s'en apperçoit presque point chez eux. D'ailleurs, ils donnent actuellement eux-mêmes au Public un Spectacle assez nouveau, qui va nous occuper, & dont nous sommes comptables à nos Lecteurs.

La Colonie, Opéra Comique, a mieux réussi. Cette Pièce, qui est en deux actes & traduite de l'Italien, a été donnée par M. Framery. La musique est du signor *Sacchini*, Compositeur Italien, & les Virtuosos paroissent un peu partagés sur tout son mérite, que nous leur laissons discuter. Les Comédiens Italiens ont encore mis au Théâtre *la belle Arsene*, Comédie de M. Fatart, jouée l'année dernière à la Cour. Mais elle est ici en quatre actes, avec beaucoup de changemens. La musique est de M. Moncigny. Nous reviendrons à ces deux Pièces, quand nous les connoîtrons mieux.



T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose,	page 5
Épître aux Malheureux,	<i>ibid.</i>
Idylle imitée de l'Anglois,	11
Ode Anacréontique,	15
Les Amans malheureux,	17
Épître d'un Amant à la Maitresse,	51
Vers sur les Spectacles,	55
La Canicule,	58
À mes Fleurs,	61
Explication des Enigmes & Logogryphes,	63
ENIGMES,	<i>ibid.</i>
LOGOGRYPHES.	65
À Mademoiselle L. R. R.	67
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	70
Histoire de la Ville de Rouen,	<i>ibid.</i>
Le Voyageur François,	79
L'art d'apprécier & de teindre toutes sortes de peaux,	83
Mémoires secrets tirés des Archives des Souverains de l'Europe,	84
Elémens de l'histoire des anciens Peuples du monde,	85
Examen de la Houille,	87
Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles,	87
Manuel Tyronien.	99
Répertoire universel & raisonné de Jurisprudence,	101
États historiques sur le sacre & couronnement des Rois de France,	102
Oraison funebre de Clément XIV,	104
Abrégé chronologique de l'histoire de Lorraine,	106
Pensées sur la Religion naturelle & révélée,	108
Analyse de l'histoire des établissemens des Européens dans les deux Indes,	109
Les Siècles Chrétiens,	111
La défense de la Religion,	117
Recherches sur les maladies chroniques,	122
Éloge de M. Model,	123
Description de l'histoire générale & particulière du Duché de Bourgogne,	129

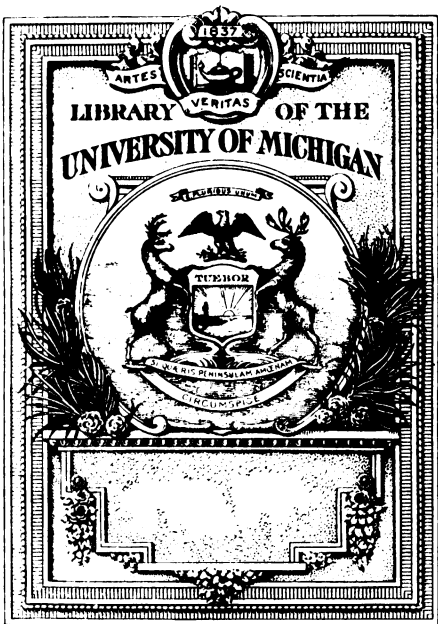
232 MERCURE DE FRANCE.

Physiologie des corps organisés,	page 130
Nouvelles expériences sur le fer,	133
Les intérêts du Roi & ceux du Peuple,	<i>ibid.</i>
Nouvelles Françoises,	135
— Espagnoles,	140
Journal de Lecture,	146
Bibliothèque littéraire de Médecine,	148
Dictionnaire d'Italie,	152
Les Hommes de Prométhée,	161
Annonces,	168
ACADÉMIES.	178
— Françoises,	<i>ibid.</i>
— Rouen,	172
SPECTACLES.	174
Concert Spirituel,	<i>ibid.</i>
Opéra,	175
Comédie Françoises,	179
Comédie Italienne,	180
ARTS.	184
Gravures,	<i>ibid.</i>
Topographie,	189
Musique.	191
Lettre de M. de Voltaire aux Auteurs de la Biblio-	
thèque uniyerselle des Romans,	195
Lettre au Rédacteur du Mercure,	202
Extrait d'un Sermon sur la Priere,	201
Variétés, inventions, &c.	203
Anecdotes.	207
Avis,	210
Nouvelles politiques,	211
Présentations,	221
Nominations,	222
Mariage,	223
Naissance,	224
Morts,	<i>ibid.</i>
Loteries,	225

ADDITIONS DE HOLLANDE.

Anecdote,	226
Spectacles,	227





AP

20

M51

1775

no. 13

MERCURE DE FRANCE,

DÉDIÉ AUX OISIFS.

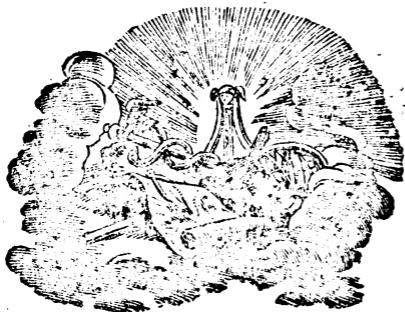
PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

OCTOBRE, 1775.

PREMIER VOLUME.

N^o. XIII.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A AMSTERDAM,
Chez MARC-MICHEL REY,
M D C C L X X V.

LIVRES NOUVEAUX.

Qu'on trouve Chez **MARC-MICHEL-REY**
Libraire sur le Cingle.

- L** Le Barbier de Séville, ou la Précaution inutile, comédie en 4 Actes; Par M. de Beaumarchais; représentée & tombée sur le Théâtre de la Comédie Française aux Thuilleries, le 23 Février 1775. 8°. Paris 1775.
- Les Quatre Ages de la Pairie de France, ou Histoire générale & Politique de la Pairie de France dans ces quatre Ages, dont le premier contient la Pairie de Naissance; le second, la Pairie de Dignité; le troisième; la Pairie d'Appanage; le quatrième, la Pairie Moderne, ou Pairie de Gentilhomme. 8°. 2 vol. Par H. V. Zengans. Maëstricht. 1775.
- Droit (Le) des Gens, ou Principes de la Loi Naturelle, appliqués à la conduite & aux affaires des Nations & des Souverains. Par M. de Vattel. Nouvelle édition augmentée, revue & corrigée. Avec quelques Remarques de l'Éditeur. 4to. 2. vol. Amst. 1775. à f 6.
- Histoire de l'Ordre du St. Esprit, Par M. de Saintfoix, Historiographe des Ordres du Roi. Un vol. 12 qui contient les 4 vol. de l'édition de Paris. Francfort 1775. à f 1-10.
- Physiologie des Corps Organisés, ou Examen analytique des Animaux & des Végétaux comparés ensemble, à dessein de démontrer la chaîne de continuité qui unit les différens Regnes de la Nature. Edition Française du Livre publié en Latin à Manheim, sous le titre de Physiologie des Mousses. Par M. de Neckker, Botaniste & Historiographe de l'Électeur Palatin, Associé de plusieurs Académies, &c. &c. 8°. avec une Planche. Bouillon 1775. à f 1-10.
- Poésies de Société, dédiées à Stanislas II. Roi de Pologne. Par M. L. Renaud. 8°. Leipzig 1775. à f 1.
- Récréations (Les) de la Toilette. Histoires, Anecdotes, Aventures amusantes & intéressantes. 12. 2 vol. Paris 1775. à f 2-10.
- Monde Primitif, analysé & comparé avec le Monde Moderne &c. 4to. 1773 — 1775, 3 Tomes.
- Poesie del signor abate Pietro Metastasio*, 8vo. 10 vol. Torino. 1757 — 1768.
- Mélanges de Philosophie & de Mathématiques de la Société Royale de Turin, 4to. 4 vol. fig. 1759 — 1769.

LIVRES NOUVEAUX.

DE L'HOMME ou des principes & des Loix de l'influence de l'Âme sur le Corps & du Corps sur l'Âme, Par J. P. Marat, Doct. en M. grand in-8vo, en 2. vol. Amsterdam 1775, à f 2: 10.

De l'Homme, de ses Facultés intellectuelles & de son Education, ouvrage posthume de M. Helvetius, 8vo. 3 vol. 1774. à f 3: -

MARC-MICHEL REY, Libraire à Amsterdam, débite actuellement les XVII. volumes de la réimpression de L'ENCYCLOPÉDIE, Folio, qui se fait à Genève, du Discours, & les Tomes 1. 2. 3. 4. 5. 6e des Planches. On publiera de six en six mois deux tomes de Planches sans interruption jusqu'à la fin de l'Ouvrage.

Les Loix du Chevalier d'Eon de Beaumont, ancien Ministre Plénipotentiaire de France, sur divers sujets importans d'administration, &c. pendant son séjour en Angleterre. Grand 8vo. en XIII Volumes 1774.

Oeuvres Philosophiques & Mathématiques de M. Guil. Jacob s'Gravesande, rassemblées & publiées par Jean Nic. Seb. Allamand Professeur à Leyde. 4to. 2 vol. avec XXX Planches en taille-douce. Amst. 1774. à f 8: -

Traduction des XXXIV, XXXV, & XXXVIe. Livres de PLINE L'ANCIEN, avec des Notes. Par ETIENNE FALCONET. Seconde Edition. On y a joint d'autres écrits relatifs aux Beaux-Arts. grand 8vo. 2 vol. La Haye 1773. à f 4: de Hollande.

Droits (les) de Dieu, de la Nature & des Gens, tirés d'un livre de M. Abbadie, intitulé: Défense de la Nation Britannique, ou Réponse à l'avis aux Réfugiés. On y a ajouté un Discours de M. Noodt sur les Droits des Souverains, grand in-douze, 1 vol. 1775. à f 1: -

A V I S.

J'ai mis sous presse & je suis sur le point de publier un ouvrage intéressant, pour toutes les Nations; ce sont les Plans & les Statuts des différens établissemens ordonnés & fondés par SA MAJESTÉ IMPÉRIALE DE RUSSIE pour l'instruction de la Jeunesse de son Empire & pour le bonheur de tous ses Sujets.

Ces Etablissemens sont La Maison d'Education de Moscou; l'Académie & l'Ecole des Beaux Arts; la Communauté des Demoiselles Nobles & des Bourgeoises; le Corps des Cadets de terre; la Caisse des Veuves & des Orphelins; une Caisse de Dépôt ouverte au Public, & un Lombard.

LIVRES NOUVEAUX.

La traduction Française de cet Ouvrage a été faite à St. Pétersbourg, par un François qui possède les deux Langues, d'après les Originaux Russes & sous les yeux de Monsieur le *Général Bletzky*, Directeur de tous ces Etablissmens.

On apprendra dans les différentes pieces qui le composent, à bien connoître le génie & les mœurs actuelles de la Nation, & les efforts de l'IMPÉRATRICE pour créer une génération nouvelle d'hommes vertueux, instruits & laborieux; pour éteindre des abus invétérés, pour en prévenir de nouveaux; pour conserver les enfans abandonnés de leurs parens; pour soulager les Veuves & les Orphelins; pour assurer les successions aux véritables héritiers; pour mettre en valeur & en circulation les fonds des Sujets; pour sauver les fortunes des particuliers, de la rapacité des usuriers; pour affranchir des Serfs, & former un tiers état libre & Manufacturier; & sur-tout pour perfectionner l'Education de l'un & de l'autre sexe, multiplier les gens, les mœurs & les enfans honnêtes, & assurer le regne des bonnes mœurs.

La sagesse des réglemens exposés dans le plus grand détail, en fait une lecture intéressante par elle-même & elle le devient d'avantage encore par des morceaux relatifs à l'instruction de la jeunesse & à la conservation de la santé, objets d'une utilité commune à toutes les contrées.

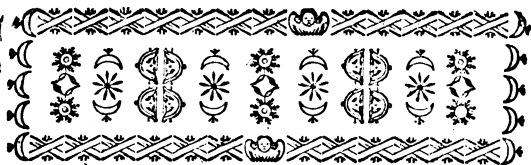
Ce recueil formera 2 vol. grand in-douze, de 200 feuilles d'impression, à f 2 : 10. courant de Hollande.

Une seconde édition in 4to. en deux parties, sera ornée de plus de 90 morceaux de gravure plus ou moins considérables, à f 10 : 10. de Hollande.

On n'a rien négligé pour que l'édition fût belle & correcte.

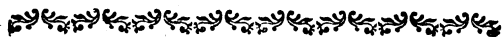
Les différentes Nations policées de l'Europe desiroient depuis long-tems la publication de cet ouvrage.

Il est propre à montrer à des Peuples qui croient tout connoître & avoir tout exécuté dans ce genre, qu'ils pourroient bien n'en être qu'aux premiers élémens.

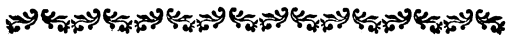


MERCURE DE FRANCE.

OCTOBRE I. Vol. 1775.



PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.



*Précis des Pièces imprimées qui ont con-
couru pour le Prix de Poësie de l'Acad-
émie Françoisse en 1775.*

CONSEILS A UN JEUNE POËTE*,

* Cette Piece est imprimée in-8o. à Paris, chez Demon-
ville, Imprim-Lib. de l'Acad. Françoisse.

A 3

6 MERCURE DE FRANCE.

Piece qui a remporté le prix de l'Académie Française en 1775.

Doctrina sed vim promovet insitam.

HORACE.

OUI, la gloire t'appelle, & ce n'est pas en vain ;
Oui, sur ton front naissant, marqué d'un sceau divin,
Le ciel mit un rameau de ce laurier fertile,
Qui reverdit encore au tombeau de Virgile.
Viens, Apollon t'appelle au Parnasse Français ;
Mais de nombreux écueils en défendent l'accès.
Les rangs y sont ferrés : il faut fendre la presse.
Un peuple de rivaux & t'assiege & te presse.
Tu fais, lorsqu'autrefois le Héros des Troyens
Allait chercher son pere aux champs Elysiens,
Quels monstres effrayans, réels ou fantastiques,
Du Ténare à ses yeux occupaient les portiques.
Rappelle ce tableau : le Poëte en ses vers
A peint notre Parnasse en peignant les Enfers.
Malgré tant d'ennemis placés à la barriere,
Tu franchiras le seuil sans assoupir Cerbere.
Mais suis dès-lors en paix la route du talent.
Tranquille Citoyen d'un Etat turbulent,
Sauve-toi des travers que ce siecle accumule.
Fuis des divers partis la guerre ridicule.
Ris tout bas, si tu veux, des querelles du temps,
Mais n'inscris point ton nom parmi les combattans.
Vois sans nul intérêt, si tu fais être sage,
Tout ce peuple écrivain, vrai fléau de notre âge.

Qui du premier des arts faisant un plat métier,
 Pense acheter un nom en vendant du papier ;
 Des lourds compilateurs la troupe famélique,
 Et des bâtards d'Young l'essaim mélancolique ;
 Ces drames qui font peur, & ne font pas pleurer ;
 Ces apôtres du goût, peu faits pour l'inspirer,
 Docteurs sans mission, & du haut de leurs chaires,
 Prêchant un siècle ingrat qui n'en profite gueres ;
 Et ces codes rimés, où de jeunes Profès,
 Enseignant l'art des vers qu'ils n'apprendront jamais,
 Attaquent tous les jours, d'une ardeur non commune,
 Vingt réputations sans pouvoir s'en faire une ;
 Recueils de toute espece, anecdotes, bons mots,
 Esprits des grands Auteurs rédigés par des sots ;
 Ces almanachs du Pinde, où la presse indignée,
 Entasse en gémissant tous les vers de l'année ;
 Enfin ce long amas d'ouvrages renommés,
 D'écrits à grande marge avec pompe imprimés,
 Qui portés par la gloire au-delà du Tropique,
 Vont charmer tous les ans les Colons d'Amérique.

Veux tu sur le Parnasse illustrer ta mémoire ?
 Crains, au premier succès, accueilli, caressé,
 Par la voix des flatteurs nonchalamment bercé,
 Au murmure indulgent des louanges trompeuses,
 De goûter du repos les douceurs dangereuses.
 Oppose à tes rivaux un travail assidu,

Et songe encore à vaincre après avoir vaincu.
Ainsi croît & s'étend le talent qu'on renomme.

Et la soif des succès est l'instinct du grand homme.
Mais c'est peu que du Pinde ouvrant tous les sentiers ;
Et préparant pour toi des moissons de lauriers ,
Des guides respectés dirigent ton courage ;
C'est peu que de ta force ils t'enseignent l'usage ;
Ils nourriront dans toi ces nobles sentimens ,
Qui relevent l'éclat & le prix des talens.
Oui , quoiqu'en tous les temps l'injurieuse envie
Se plaîse à raconter les fautes du génie ,
Crois qu'il est rare au moins que d'illustres esprits
Soient vils dans leurs conduite , & grands dans leurs écrits.
Il est une fierté par la gloire inspirée ,
Par l'amour du devoir noblement épurée ,
Orgueil des cœurs bien nés , qui distingue à nos yeux
Et le grand Ecrivain & l'Artiste fameux.
Vois des arts en nos jours les plus brillans modeles ,
A l'honneur , au bon goût également fideles ,
Repoussant à la fois & le vice & l'ennui ,
Et méritant la gloire , & l'aimant dans autrui ,
Offrant à l'amitié de nobles sacrifices ,
Exemples d'un pays dont ils font les délices ;
Laisant mourir loin d'eux les libelles impurs ,
Fabriqués par la haine en ses antres obscurs.

• • • • •
: : : : :
• • • • •

De qui hait les talens j'augure toujours mal ;
Jamais leur détracteur ne devient leur rival,
Muses, vous repoussez le sacrilège impie,

Dont la main viola les autels du génie.
Tu vivras éloigné de ces lâches fureurs :
Le temple des beaux-arts est l'asyle des mœurs.
Dans ce séjour sacré la France voit paroître
D'illustres Citoyens, des Grands dignes de l'être ;
Laisse quelques esprits, tristement prévenus,
Penser, dès qu'on est Grand, que l'on n'est rien de plus.
A la ville, à la cour des mortels respectables
Ont joint l'esprit du monde au goût des arts aimables.
Le talent se polit dans leur société,
Acquiert plus d'agrément & plus d'urbanité,
Ce tact heureux & fin, ce ton, cet art de plaire,
Aux mœurs comme à l'esprit parure nécessaire.
La Feuillade & Vendôme & Chauvieu vieillissant,
Présidaient aux essais de Voltaire naissant.
Le Héros de Dénain, l'enfant de la Victoire,
Aimait à le couvrir des rayons de sa gloire.
Il goûtait leurs leçons, & ces Maîtres choisis
Le formaient au bon goût du siècle de Louis.
Il est, il est encor d'aussi parfaits modèles
Du jugement exquis, des grâces naturelles.
Attire leurs regards sur tes heureux essais ;
Mérite enfin qu'un jour, honorant tes succès,

A 5

**Te donnant pour leçon leurs exemples à suivre,
Nivernois & Beauvau t'enseignent l'art de vivre.**

C'est peu de posséder, il faut savoir jouir ;

Il faut goûter en paix ce qu'on sut obtenir.

Aux palmes d'Hélicon il est beau de prétendre ;

Des mains de l'amitié qu'il est doux de les prendre !

Pour moi je puis encor, témoin de tes honneurs,

Je puis à ta couronne attacher quelques fleurs.

Apollon a reçu tes premiers sacrifices ;

Ce Dieu, de mon printemps a reçu les prémices.

Cet amour des beaux-arts est souvent séducteur ;

Ils ne m'ont point trompé, puisqu'ils font mon bonheur.

Ils enchantent mes jours, & leur riant cortège

Ecarte les soucis dont l'effaim nous assiege.

Je me sauve en leurs bras, j'y trouve le repos.

Le Vieillard au front chauve, à l'inflexible faux,

De nous à chaque instant ravit quelque partie,

Il moissonne en courant les fleurs de notre vie.

L'esprit jouit encor quand les sens sont flétris :

C'est le dernier soutien de nos derniers débris.

Un jour mon œil éteint sous les voiles de l'âge,

Ne verra la beauté qu'à travers un nuage.

Les parfums du printemps, son éclat, ses couleurs

Pour mes sens émaillés auront moins de douceurs,

Et des airs de Grétry l'aimable mélodie

Frappera foiblement mon oreille engourdie.

Alors, toujours sensible aux charmes des neuf Sœurs,
Puisse-je encor goûter leurs dons consolateurs,
Rassembler avec joie autour de ma vieillese,
Ces Ecrivains chéris qu'adora ma jeunesse,
Relire & dévorer ces ouvrages charmans,
De la raison, de l'ame immortels alimens,
Me réchauffer encor de leur flamme divine,
Et retrouver mon cœur dans les vers de Racine!

Par M. de la Harpe;



BRUTUS A SERVILIE *, *Pièce*
qui a obtenu le second accessit, au ju-
gement de l'Académie Française.

Peuple Roi ! commandez.

Le voile est déchiré ; César étoit mon pere :
 Brutus fils d'un Tyran ! ... Et vous êtes ma mere,
 Vous ! la sœur de Caton ! malheureux ! je frémis,
 Et César est vengé , puisque je suis son fils.
 Quel aveugle génie à mon destin préside !
 Mon cœur est vertueux & ma main parricide !
 O vertu ! nom fatal , mais toujours révééré !
 Les Dieux m'ont-ils puni de t'avoir adoré ?

Vous qui jetez l'horreur dans mon ame étonnée !
 O mere plus chérie encor qu'infortunée ,
 Quel Dieu de votre hymen alluma le flambeau ?
 Cachez - moi que l'opprobre entoura mon berceau.
 Pardonnez ... je vous plains ; mais c'est vous que j'im-
 plore ;

Trompez - moi par pitié .. je veux douter encore.
 Soutenez mon courage , ô manes des Brutus !
 Je porte votre nom , donnez - moi vos vertus.
 C'est à vous de parler , à moi de vous entendre ;
 C'est de vous seul et fin que j'ai voulu descendre ,

* A Paris, chez Demonville, rue St Séverin.

Oui, je vous appartiens, quels que soient mes parens ;
 Mon bras, comme le vôtre immole les Tyrans ;
 Et César & Tarquin nous unissent ensemble,
 J'ai prouvé mes ayeux, puisque je vous ressemble.
 César fut un tyran : l'honneur de le punir,
 Rome l'a prononcé, doit m'appartenir ;
 César fut un tyran... Eh bien ! fut-il mon pere ;
 Ce que Brutus a fait, Brutus a dû le faire.
 Libérateur de Rome, annoncé par mon nom,
 J'ai fait voir dans son fils le neveu de Caton.
 Fille des Scipions, songez à vos ancêtres ;
 Ils n'ont point triomphé pour nous laisser des mattres ;
 Et dans ce Capitole, orné par leurs exploits,
 J'appris d'eux à marcher sur la tête des Rois.
 O beaux jours éclipsés de la grandeur de Rome !
 Ils renversoient Carthage, & nous servions un homme !
 Un homme insolent nous traînoit à son char,
 Souverains de la terre & sujets de César !

Que le Vainqueur du Rhin, de la Seine & du Tage,
 De l'Euphrate indompté nous ait promis l'hommage,
 Le front sous les lauriers, nous recevions ses loix.
 Figurez-vous César suivi de ses Gaulois,
 Loin du Parthe, oubliant nos aigles prisonnières,
 Du Rubicon sacré violant les barrières,
 Et du sommet des monts, sur les pas d'Annibal,
 Menaçant nos remparts de son drapeau fatal :
 Voyez nos Citoyens chassés de l'Italie,
 Leur sang qui fume encor aux champs de Thessalie ;
 La veuve de Pompée, errante avec ses fils,

Redemandant sa cendre aux bûchers de Memphis ;
 Caton enseveli dans les sables d'Afrique ;
 Et des rives du Tibre aux campagnes d'Utique ,
 Les restes de Pharsale épars dans l'Univers ,
 Cachant la liberté dans le fond des déserts ;
 Voilà tous ses exploits ou plutôt tous ses crimes :
 Vantez moins sa clémence, & comptez ses victimes :
 Le plus grand des affronts pour mon cœur indigné ;
 C'est de me souvenir qu'il m'avoit épargné.
 Il a dû m'immoler s'il a su me connoître.
 J'étois né libre enfin ; qui l'avoit fait mon maître ?
 Quel autre que les Dieux ordonne de mon sort ?
 Ce droit de pardonner fut son arrêt de mort.
 Ombres de mes amis, c'est vous que j'en atteste ;
 Vous que j'ai vu périr dans ce combat funeste ;
 Où la vertu trahie a fait rougir les Dieux :
 Brutus devant César n'a point baissé les yeux.
 Il fut trop m'en punir en me laissant la vie ;
 Je vous ai survécu pour vous porter envie :
 Le ciel qui conserva mes jours infortunés ,
 Au parricide , hélas ! les avoit condamnés.

.

 Si vous aimiez César, s'il tomba sous mes coups ,
 Dans l'ennemi de Rome oubliez un époux.
 Près d'abattre une tête à moi-même si chère ,
 J'étois loin de prévoir les larmes d'une mère :
 Le ciel, par vos douleurs, a craint de m'éprouver ;
 Mais enfin je l'aimois, & n'ai pu le sauver.

Dix ans vous avez vu son altière imprudence
 Fatiguer du Sénat la longue patience ;
 Et nous laissant à peine un nom de liberté ;
 Affecter d'un vainqueur l'insultante fierté.
 Ce rang de Dictateur, ce nom sous qui tout tremble ;
 Qui ne fait qu'un pouvoir des pouvoirs qu'il rassemble ;
 Dans ses superbes mains avoit mis à la fois
 Les faisceaux des Consuls & le sceptre des Rois,
 Sa vaste ambition, contente en apparence,
 Mais gênée en effet dans un pouvoir immense,
 Déceloit tous les jours aux regards de Brutus
 L'homme dans qui Sylla vit plus d'un Marius.
 Dédaignant ces honneurs entassés sur sa tête,
 Et les retenant tous comme un bien de conquête,
 Il dévoroit le trône, & , premier Citoyen,
 Tant qu'il n'étoit pas Roi, croyoit n'être encor rien.
 Quand la terre en silence obéissoit au Tibre,
 Ne voyant qu'un Empire & qu'un seul Peuple libre,
 Il s'est dit : à ce Peuple osons donner des fers ;
 Rome esclave à mes pieds enchaîne l'Univers.
 L'ingrat !... Rome oubliant une guerre fatale,
 Sembloit l'avoir absous des crimes de Pharsale ;
 Il pouvoit, trop heureux, au sein de tant d'honneurs,
 Jouir de sa clémence & régner sur les cœurs.
 Rome légitimoit sa grandeur criminelle ;
 Il aimait mieux ravir tout ce qu'il tenoit d'elle.
 Je l'ai vu, déjà Roi, dans son espoir altier,
 Las de feindre & montrant le tyran tout entier,
 Par un oracle faux menaçant Babylone,
 Faire mentir les Dieux pour demander un trône ;

Comme si de Craffus les mânes négligés
Par la main d'un tyran vouloient être vengés !
Moins fier de triompher du Tigre & de l'Euphate ;
D'arracher nos drapeaux au fils de Mithridate ,
Qu'orgueilleux d'étaler chez des peuples lointains
Avec ce nom de Roi , l'opprobre des Romains.

Par M. du Durasté.



L'ESCLAVAGE

**L'ESCLAVAGE DES AMÉRICAINS
& DES NEGRES*, Piece qui a con-
couru pour le prix de l'Académie Fran-
çoise.**

Facit indignatio versum. JUV. SAT. I.

L'AMÉRICAIN vivoit dans une paix profonde,
Et ne soupçonnoit pas qu'il fût un autre monde;
Errant sur le rivage, ou dans l'horreur des bois,
Connoissant peu le crime, il connut peu de lois;
Indolent par principe, humain par habitude,
Vertueux sans effort & sage sans étude,
Regardant d'un même œil la vie & le trépas,
Il goûtoit le bonheur & ne le cherchoit pas.

Peuple trop fortuné ! sur ta tranquille plage
L'Isbere va porter la mort & l'esclavage.
Il accourt ; son audace a vaincu les hasards,
Et ses palais flottans tonnent de toutes parts.
Vois fondre sur tes bords ce Conquérant avide :
Sa puissance est son droit, l'intérêt est son guide.
Le sang coule déjà sous le fer des bourreaux :
Tant d'États sont changés en d'immenses tombeaux.

* A paris chez Demonville, rue St Séverin.

B

L'Américain tremblant, en vain d'un pas agile,
 Au fond de ses déserts va chercher un asyle ;
 On le poursuit : il tombe, & son fier assassin
 Le traite de barbare en lui perçant le sein ;
 Tandis que sous les dents des meutes dévorantes,
 Palpitent des Incas les entrailles fumantes ;
 Au milieu des gibets il élève un autel,
 Sur des monceaux de morts invoque l'Éternel,
 Et veut rendre les cieus complices de ses crimes.

.

Le meurtre cesse enfin.. Quoi ! l'orgueilleux Ibère
 Permet à des humains de rester sur la terre !
 Sa fureur défaillante épargne les vaincus !..
 Non, non, la pitié même est un crime de plus.
 „ Ce monde est né, dit-il, pour le bonheur de l'autre ;
 „ Allez, vils instrumens des voluptés du nôtre,
 „ A la Nature avare arrachez ses métaux ;
 „ En vous donnant des fers j'ai payé vos travaux.
 Sous leurs coups redoublés la terre est entr'ouverte,
 Ses flancs sont habités, sa surface est déserte,
 Elle voit des vivans rassembler leurs efforts,
 Pour descendre en son sein, qui ne s'ouvroit qu'aux morts
 O terre ! dont jamais les entrailles sacrées
 Par des peuples heureux ne furent déchirées,
 Ouvre au fier Espagnol tes antres mugissans,
 Vomis, pour le punir, tes funestes présens,
 Prodigue tes trésors, comble son espérance :
 Ta libéralité suffit à ta vengeance.

Bientôt regorgeant d'or, ses superbes vaisseaux
 D'un fardeau dangereux fatigueront les eaux,
 Et leurs flancs vomiront, avec tant de richesses,
 De cent tourmens divers sources enchanteresses,
 Les maux des Citoyens; les querelles des Rois,
 Et le sombre égoïsme & le mépris des loix;
 L'amitié n'aura plus que de mourantes flammes;
 L'intérêt en despote asservira les ames,
 Et cédant son empire à ce maître nouveau,
 L'amour, de désespoir, éteindra son flambeau.
 Déjà même Cérès & ses tristes compagnes
 Regrettent l'habitant des fertiles campagnes,
 Qui, laissant sa charrue au milieu d'un sillon
 Trop docile aux signaux d'un fatal pavillon,
 Sous un ciel inconnu va chercher l'opulence,
 Tandis qu'en ses vergers il trouvoit l'abondance.
 Sur les rives du Tage il reparoit enfin;
 Il y porte de l'or, il y trouve la faim.
 Riche & pauvre à la fois, le fastueux Ibère
 Etale avec orgueil sa pompeuse misère.
 Il partit généreux, il revient inhumain:
 La rage des lions fermente dans son sein.
 Vers les bords de l'Afrique il tourne sa furie.
 A quel prix! justes Dieux! sa mollesse est nourrie
 De mets qui flattent moins les sens que son orgueil;
 De cent mille Africains ce luxe est le cercueil.
 En proie aux Espagnols, aux François, aux Bataves,
 Le nouveau Continent n'a point assez d'esclaves;
 Nos besoins, nos desirs sont plus vastes que lui:
 Le Negre y va traîner sa chaîne & son ennui.

O rive de Guinée ! O commerce exécrable !
 Où l'homme , au poids de l'or , marchand son semblable.
 Ton semblable !... non , non , barbare ! il ne l'est pas !
 Il n'eut point à rougir de pareils attentats.
 Tyran ! tu n'es plus homme , après ce crime atroce :
 Ne fais pas plus cruel que le tigre féroce ;
 Dévore ta victime & ne l'enchaîne pas.
 Entends-tu cet esclave invoquer le trépas ?
 La mort , à ton exemple , est injuste & cruelle ,
 De ton cœur implacable , image trop fidelle ,
 La tombe pour lui se refuse de s'ouvrir ,
 Et tu lui ravis tout , jusqu'au droit de mourir.
 D'innocens orphélins une troupe éperdue ,
 Pour la dernière fois vient jouir de sa vue :
 Hélas ! on les sépare : ô comble de douleurs !
 On leur envie encor des adieux & des pleurs.
 Toi , qui pour les humains fus long-temps inflexible ,
 Ô Neptune , arme-toi de ce trident terrible ,
 Que l'art audacieux , des ondes souverain ,
 Par ses vastes calculs a brisé dans ta main ;
 Venge , venge les mers du Tyran qui les brave ,
 Engloutis à la fois & le Maître & l'Esclave :
 La mort , pour un captif , est le bien le plus doux ,
 Le Nègre , en expirant , bénira ton courroux .

Mais il descend déjà sur ce triste rivage ,
 Où l'œil découvre encor les traces du carnage ;
 Soudain il est jeté dans ces gouffres affreux .
 De peuples enchaînés sépulcres ténébreux .
 Pénétrons avec lui dans cette horreur profonde ;

Il va porter la foudre aux entrailles du monde ;
 Par ses tremblantes mains le nitre renfermé ,
 Semble dans sa prison dormir inanimé ;
 La mèche près de lui lentement se consume ,
 Le spectateur frémit, le salpêtre s'allume ,
 Lance au loin les rochers & leurs vastes débris ,
 Ecrasent les forçats l'un sur l'autre engloutis.
 Ciel ! j'ai vu tressaillir ces montagnes tremblantes
 De ce monde ébranlé colonnes chancelantes :
 Sous cette voûte horrible un jour affreux nous lui ,
 Ce jour est effacé par l'instant qui le suit.
 Là, des vents déchaînés les obscures cavernes ,
 Là, des lacs souterrains les immenses citernes
 S'entr'ouvrent , & plus loin des torrens enflammés
 Entraînent les mineurs à demi consumés.
 Rival du Créateur jusques dans sa colere ,
 L'homme creuse un tartare au centre de la terre.

Fuyons de ces cachots, théâtre de forfaits ,
 Où la clarté du jour ne pénétra jamais.
 L'humanité gémit au bord de ces abysses ,
 Et ces champs à ses yeux offrent de nouveaux crimes.
 Cruel ! où traînes - tu ces Negres languissans ,
 Courbés sous la fatigue & sous le poids des ans ?
 Ils expirent de faim, martyrs de ta mollesse ,
 Au milieu des travaux qu'ordonne ta paresse.
 Quel forfait a commis ce Cafre infortuné ,
 Par un Maître inflexible à l'échafaud traîné ?
 D'une main vigoureuse il a brisé sa chaîne ;
 Déjà loin de nos yeux il fuyoit dans la plaine :

22 MERCURE DE FRANCE.

Est-il donc si coupable ? offense-t-on les cieux,
Quand on fait recouvrer un bien qui nous vient d'eux ?

Le Negre n'est point tel que l'ont peint tes caprices ;
Il auroit eu nos arts s'il avoit eu nos vices ;
Aussi brave que nous ; mais moins Industrieux ,
Le fer a manqué seul à son bras généreux.
Son bien fut la santé, son code la nature ;
Il vécut sans besoin , il mourut sans murmure ;
Adorant sa compagne , & par elle adoré ,
Heureux d'ignorer tout , heureux d'être ignoré :
Son ame par degrés se feroit agrandie ,
Si ton joug odieux ne l'eût pas avilie.
Tremble , tremble qu'un jour , dans son cœur abattu ,
Il ne retrouve encor un reste de vertu ,
En vain dans tes cachots ta crainte le renferme ,
L'excès du despotisme en préface le terme.

L'homme nait citoyen , & , maître de son choix ,
Sa fiere volonté ne dépend que des lois.
Où l'on reçoit des fers il n'est plus de patrie :
L'honneur ne descend point dans une ame flétrie.
Rois , craignez un mortel sous le joug avili ,
L'Etat est à ses yeux son premier ennemi.

O toi ! jeune Louis , dont la paisible aurore
Promet des jours sereins au François qui t'adore ,
Tu dois un grand exemple à cent peuples divers.
Fais respecter nos lois dans un autre Univers ,

Leur sublime équité n'admet point d'esclavage.
Brise, brise les fers du Negre & du Sauvage;
Que ces infortunés soient libres à jamais,
Et retiens les captifs à force de bienfaits.

Par M. de Sacy.



DISCOURS D'UN NEGRE A UN
EUROPÉEN*, *Piece qui a concouru
pour le prix de l'Académie Française.*

O miseras hominum mentes ! O pectora cæca !

LUERRE.

Tu viens de m'acheter : mais je n'ai pu me vendre.
Dans tes fers, de moi seul tu me verras dépendre.
Tu trahis la nature, & moi j'entends sa voix,
Qui, mieux qu'en tes cités, nous crie au fond des bois
Que l'homme libre & fier, armé de son courage,
Doit toujours préférer la mort à l'esclavage.

Suis-je avec des humains ? Dans un désert jeté,
Où reposer, hélas ! mon œil épouvanté ?
O ciel j'ai tout perdu : je ne vois point mon pere !...
Mes enfans... où sont-ils ? Qu'a-t-on fait de leur mere ?
Barbare ! laisse-moi me jeter dans leurs bras,
Les embrasser encore... & je marche au trépas.
Le trépas ! qu'ai-je dit ? il faut traîner ma vie
Au sein de l'infortune, au sein de l'infamie !
Avide de mon sang, avide de mes pleurs,
Tu calcules déjà le prix de mes sueurs.

* A Paris, chez Demonville, rue St Séverin.

Maître de mes destins & de mon existence,
 Réponds ! qui t'a donné cette affreuse puissance ?
 Je suis ton bien, dis-tu ? tu me cites tes lois !
 Tes loix ont-elles pu me priver de mes droits ?
 Tes loix ont-elles pu m'ôter mon caractère,
 Et te faire oublier que je suis né ton frere ?

Si sous le même joug osant courber ta tête,
 Je t'avois regardé comme un bien de conquête,
 On t'eût vu réclamer contre ma cruauté
 Le tribunal du Ciel & de l'Humanité.
 Ce tribunal ouvert aux cris du misérable,
 Est fermé pour moi seul, quand ton pouvoir m'accable ?
 Penses-tu par l'orgueil m'inspirer de l'effroi ?
 La terre, avec ses fruits, m'appartient comme à toi ;
 Quoiqu'un monde tremblant te serve & te renomme,
 Je me crois ton égal, je le suis... je suis homme.

Combien nous gémissons sur ces coupables bords,
 Qui pour notre malheur, produisent des trésors !
 Sous la verge de fer d'un conducteur terrible,
 Et que nos hurlemens rendent plus inflexible,
 Nous marchons, attelés comme de vils troupeaux,
 Au char humiliant des auteurs de nos maux,
 Enfermés dans le sein des plus profonds abysses,
 Nous cherchons ces métaux ; ces alimens des crimes

Que l'orgueilleuse Europe a bientôt épuisée,
 En insultant aux pleurs dont ils sont arrosés.
 D'un air loud & brûlant le souffle nous dévore.
 Nous mourons mille fois, & nous vivons encore.
 A peine pouvons-nous maudire notre sort :
 On nous ôte le droit de nous donner la mort ;
 Et loin de consoler, d'adoucir nos misères,
 Nos femmes, dans les pleurs ; gémissent d'être mères.
 Au berceau, par pitié, ravissent nos enfans,
 Leur prodigent la mort dans leurs embrassemens,
 Ou déchirent, bravant le Maître qui nous brave,
 Les flancs infortunés qui portoient un esclave.

Ce tableau douloureux de l'homme humilié,
 Des cœurs compatissans excite la pitié.
 Mais, toi, ne nous plains pas : ce seroit un outrage ;
 Toi, qui veux sur la terre étendre l'esclavage ?
 Toi, qui nous affermis à tes honteux penchans ;
 Toi, qui nous as forcés d'être fourbes, méchans.

Ah ! dans nos champs heureux, dans ces vastes contrées,
 Des regards du Soleil en tous temps honorés,
 Nous connoissions les lois de l'hospitalité,
 Les droits de l'innocence & de l'adversité,
 Et ces plaisirs du cœur, cette volupté pure,
 Qu'on ne goûta jamais qu'au sein de la nature.
 De nos âmes de feu sortent ces passions,
 Ces mobiles puissans des grandes actions,

Par qui l'homme agité d'un sentiment sublime,
A ses propres regards s'anoblit & s'estime.

Lâches Européens, d'opprobres revêtus,
Baïffez, baïffez les yeux à l'aspect des vertus !
Ah ! ne nous vantez pas vos orgueilleuses villes,
De la corruption contagieux asyles,
Prisons où, pour ramper, on cherche à s'enfermer,
Où l'or contraint, dit on, de haïr & d'aimer,
Où l'homme s'égarant dans de fausses délices,
Sans cesse cherche l'homme & lui donne ses vices.
Conservez, j'y consens, vôtres coupables erreurs ;
Mais, gardant pour vous seuls ces poisons destructeurs,
Ne nous infectez point de votre haleine impure
Sur ces bords innocens où règne la nature.
Quand l'orgueil, l'avarice, en marchant devant toi,
Forcerent l'Océan d'obéir à ta loi ;
Lorsqu'osant apporter un pouvoir tyrannique,
Tu vins me marchander dans les sables d'Afrique ;
Hélas ! tu vis mon pere au bord de son tombeau
Qui caressoit ses fils, penché sur leur berceau ;
Tu vis ma jeune épouse : adorant son ouvrage,
Des pleurs de la nature inonder mon visage.
Eh bien ! tigre ! il falloit leur déchirer les flancs ;
Il falloit me jeter sur leurs corps tout sanglans.
Cet horrible forfait, digne de ta furie,
De la honte du moins n'eût point souillé ma vie.

Ah ! c'en est trop, un jour... un jour, j'en crois mon cœur,
L'Europe enfin verra s'éclipser sa splendeur,
Et tomber de sa main, en forfaits si féconde,
Ce sceptre destructeur qui pese sur le monde.

Par M. Doigni.



LES BEAUX-ARTS *, Poëme qui
a concouru pour le prix de Poësie de
l'Académie Française.

Trahit sua quemque voluptas. VIRG.

FRAPPÉ de mille objets offerts à mes regards,
Je m'avançois un jour vers le Temple des Arts :
Approuvant de mes sens l'ardeur involontaire,
Le Dieu qui m'enflammoit m'ouvrit son sanctuaire,
Dans quel ravissement je vis, de ce séjour,
Les Prodiges divins qu'enfante son amour !
Mortels, écoutez - moi ? je veux vous les décrire,
De l'aven de ce Dieu qui m'embrâse & m'inspire.
Il créa tous vos arts, charme de vos loisirs,
Objet de vos travaux, source de vos plaisirs :
Et c'est lui qui, domptant l'ignorance profonde,
Avec l'homme s'affied sur le trône du monde.

L'ARCHITECTURE.

Il parle, & voit soudain élever jusqu'aux cieux
Et des palais aux Rois, & des temples aux Dieux.
Dans son berceau jadis, la simple Architecture,
Fille de nos besoins imitoit la nature,

* De l'Imprim. de Stoupe, rue de la Harpe.

Et suivant des rochers les informes dessins,
 Assembloit au hasard la pierre sous ses mains.
 Mais l'Artiste, inventant des formes régulières,
 Parut donner la vie à ces masses grossières.
 Il fonda des cités, loin de ces frères rois,
 Qui couvroient nos Ayeux dispersés dans les bois.
 Et l'homme satisfait, aux soins de l'industrie,
 Dut les charmes naissans d'une plus douce vie.

LA SCULPTURE.

Mais tandis que cet art élevoit sous ses lois
 Les temples, les palais & les tombeaux des Rois,
 On vit cet art chéri, qui, dans son imposture,
 Sur d'impassibles corps ranimant la nature,
 Y marquant la persée & jusqu'au mouvement,
 Fit parler à la fois l'ame & le sentiment.
 Le Sculpteur, entraîné par le Dieu qui l'inspire,
 Prend le ciseau, polit, & le marbre respire.
 Le marbre, sous ses mains, au gré de son ardeur,
 Obéit, & reçoit l'empreinte de son cœur:
 Et signalant l'effort de son talent suprême,
 D'une matière brute il fait l'homme lui-même,
 Dont les traits ressemblans nous forçant de l'aimer,
 Nous font sentir le feu qui semble l'animer.
 L'ombre de l'homme enfin vint à tromper la vue,
 L'Amant s'offrit aux yeux de l'Amante éperdue.
 Les peuples enchantés, & plus religieux
 Dans leurs Temples voyoient descendre tous les Dieux.

Et cédant librement aux vœux d'un Statuaire,
 Ils trembloient à l'aspect du Maître du tonnerre ;
 Fléchissant le genou pour Junon & Pallas,
 D'une feinte Vénus encensoient les appas.
 De séduire à son gré l'Artiste étoit le maître.
 Des marbres de Paros, par-tout il fit renstre
 Les Sages, les Guerriers, les Rois, les demi-Dieux ;
 Sa gloire, avec leurs noms, s'éleva jusqu'aux cieux.

LA PEINTURE.

O sculpture ! cessons de vanter ton honneur,
 Ma muse veut chanter ta rivale & ta sœur.
 Elle vit, comme toi, le monde en son enfance,
 Et des soins de l'Amour, prit, dit-on, sa naissance.
 La peinture bientôt, portant son vol aux cieux,
 Inspira ces mortels favorisés des Dieux,
 Dont le suprême instinct, créé pour les prodiges,
 Enchanté l'Univers par les plus doux prestiges.
 Le monde fut surpris de voir sous leurs pinceaux
 Les objets plus flatteurs revivre en leurs tableaux,
 Ressortir tout-à-coup d'une plane surface,
 Ou d'un champ si borné fuir au loin dans l'espace.
 Enfin, par le combat des ombres & des jours,
 L'art même offrit à l'œil la forme & les contours.
 Et ce mensonge adroit, par son charme suprême,
 En imposa souvent à l'Artiste lui-même.

Tout prit du mouvement: le soleil radieux
 S'éleva sur ce monde embelli de ses feux.
 On crut voir s'enfoncer des cieux la voûte pure,
 Les arbres revêtir leur robe de verdure:
 Des hameaux, des palais se perdre en des lointains,
 Et s'étendre des champs les spectacles divins:
 Mais l'homme, plus surpris, regarda son image,
 Qui l'attira soudain par son muet langage.
 Attendri par les traits de ceux qui n'étoient plus,
 Son cœur rendit hommage aux talens, aux vertus:
 A ses yeux le Héros conserva son empire,
 La Beauté, ses attraits & son art de séduire.

Tel fut du Peintre heureux le pouvoir enchanteur.
 Et celui qui du ciel ressentit la faveur,
 S'élança noblement sur la trace immortelle
 D'Aristide & Zeuxis, de Timante & d'Appelle,
 Surpassant la nature & saisissant le beau,
 Comme eux du vrai génie il imprima le sceau.

• • • • • • •
 • • • • • • •



LA MUSIQUE.

Que ne puis-je chanter, Muses, sur votre lyre
 Un art dont les humains chérissent tous l'empire ;
 Le charme des ennuis & l'enfant du loisir ,
 L'interprète du cœur & l'écho du plaisir.
 Le chant aimé des Dieux, le chant & l'harmonie
 Aux premiers jours du monde ont répandu la vie.
 La musique des airs, les concerts du printemps ,
 Par un charme invincible éveilloient tous les sens.
 Les chants de mille oiseaux sortant de la verdure
 Et montant jusqu'aux cieus, enchantoient la nature.
 A ces sons ravissans qui passoient dans son cœur ,
 L'homme éleva sa voix pour bénir son Auteur :
 Et, près de sa compagne, il fut ravi d'entendre
 De plus doux sons formés par une voix plus tendre.
 Tous deux ivres de joie, à ces nouveaux concerts,
 Ils marchoient leurs chants aux chants de l'Univers.

.

O chant ! le monde entier adora ton pouvoir :
 Tu fais plaisir, charmer, attendre, émouvoir ;
 Et ces chants divins, que ton délire enflamme,
 Maîtres des passions, peuvent tout sur notre âme.
 Ils y versent ce feu, qui, par l'attrait des sons,
 Imprime & laisse en nous des sentimens profonds.
 Timothée aux combats fait voler Alexandre ;
 Un Peuple ému s'apaise aux accords de Terpandre :
 Des Tyrans sont calmés, où charme la faveur :
 Et l'Enfer près d'Orphée a perdu son horreur.



Tout vit par l'harmonie aux lieux les plus sauvages,
 Aux fêtes des hameaux tout rit sous les ombrages
 Des voix, des instrumens l'accord mélodieux,
 Qui charme les cités, semble fait pour les Dieux.

L A P O E S I E.

Toi qui le sceptre en main & le front radieux,
 Dans le sein des beaux-arts te présente à mes yeux ;
 Fille auguste du ciel, que le monde révere,
 Viens répandre sur moi les traits de ta lumière ;
 Ranime mes esprits, réchauffe mes transports,
 Et, pour chanter ta gloire, inspire mes accords.
 Que ne puis-je, empruntant les ailes du génie,
 Te suivre dans les cieus, fille de l'Harmonie,
 Ivre de tes beautés, & brûlant de tes feux ;
 Retracer aux humains tes miracles heureux !

C'est toi qui, par la voix des généreux Alcées,
 Donnas de l'ame aux sons & du corps aux pensées,
 Peignis en traits de feu les mouvemens du cœur,
 Et les marquis du sceau d'une sainte fureur,
 Alors de son organe anoblissant l'usage,
 Tu fis parler à l'homme un sublime langage,
 Un langage céleste & seul digne des Dieux ;
 Et l'homme osa porter son essor jusqu'aux cieus ;
 Y puisa cette ardeur, cette divine flamme,
 Qui saisit les mortels des transports de son ame,
 Et, maître des esprits par le charme de vers,

Il jouit du bonheur d'instruire l'Univers.
 Des sentimens heureux qu'inspiroit la nature,
 Dans l'ivresse, il traça la touchante peinture;
 Et, de l'aveu des cieus, chantant les Immortels,
 Il entraîna le monde aux pieds de leurs autels.
 La vertu, par sa voix, devenant plus aimable.
 En tous lieux étendit son empire adorable;
 Ornant la vérité des plus belles couleurs,
 Il conduisit au bien par des routes de fleurs.

Céleste poésie, heureuse enchanteresse,
 Tu vis dans leurs beaux jours l'Aufonie & la Grece;
 Un Dieu même sorti des éternels palais;
 Sur le Pinde chercher le silence & la paix;
 Et puisant dans tes bras une ivresse nouvelle,
 Oublier les plaisirs de la troupe immortelle.

.

AUX AMANS DES BEAUX-ARTS.

Vous, qui, nés sous les feux d'un astre favorable,
 Reçutes des talens le germe inestimable:
 Vous, que, dans leur amour, la Nature & les Dieux
 Comblèrent à l'envi de leurs dons précieux:
 Favoris de Minerve, enfans du vrai génie,
 Dans la cour des beaux-arts signalez votre vie.
 Sachez que, des humains la gloire & la splendeur,
 Les beaux-arts dans leurs jours font naître le bonheur:
 Epris de leurs beautés, parcourant leur carrière,
 Répandez dans leur sein votre ame toute entière.

Aux autels des neuf Sœurs, élèves généreux,
 Consacrant votre amour, vos sermens & vos vœux,
 Dans la lice rentrez, brûlans de leur ivresse.
 Pour vous rendre immortels, il faut créer sans cesse,
 Sans cesse rapprocher, de vos regards surpris,
 L'âge de Péricles, d'Auguste & de Louis,
 Où les arts adorés & de Rome & d'Athene,
 Dans toute leur splendeur régnerent sur la scene;
 Où jaloux d'un grand nom, nos illustres Aïeux
 Ont d'immortels lauriers ceint leurs fronts glorieux.

Par M. de Vollange.



*EPITRE sur les avantages des Femmes
de trente ans * ; Piece qui a concouru
pour le prix de l'Académie Françoisé.*

*Sume superbiam
Questam meritis. HOR.*

OUI, je pense, Daphné, qu'une femme à trente ans,
Ne doit point regretter les jours de son printemps;
Et que cet âge heureux, loin de nuire à ses charmes,
Ajoute à leur éclat & leur prête des armes.

Je fais que la jeunesse a de puissans attraits;
Qu'un brillant coloris anime tous ses traits;
Tu ne m'entendras pas, au doux plaisir rébellé;
Calomnier Hébé, pour défendre Cybele;
Mais, Daphné, suffit il d'unir à la beauté
La fraîcheur du jeune âge & sa naïveté:
Crois-moi, pour que le sexe allume dans notre ame
Un amour plus durable, une plus forte flamme,
Il faut que, parcourant un cercle moins borné,
Son esprit, par les arts & les talens orné,
Mette dans tout son jour cette raison féconde
Que l'âge développe & que mûrit le monde.

* A Paris, chez D. C. Couturier pere, Impr. Lib.
aux Galeries du Louvre.

Mais si quelque beauté montre, dès son printemps,
 Ces dons, presque toujours les fruits tardifs du temps,
 Bientôt, voyant l'écueil où l'on peut la conduire,
 Craignant d'être séduite, en cherchant à séduire,
 Cette beauté timide immole à son devoir
 Le plaisir dangereux de les faire valoir.
 Souvent de ce combat son jeune cœur s'honore.

Dans un cercle brillant voyez Eléonore.
 Lisés, que vingt rivaux tâchent de supplanter,
 Lui présente une harpe, & l'invite à chanter.
 Il fait que, de tous temps, sensible à l'harmonie,
 Sa Maîtresse s'orna des dons de Polymnie;
 Il croit flatter son goût; mais dans ses yeux confus
 La jeune Eléonore a fait lire un refus.
 Elle craint que tous ceux qui desireroient l'entendre,
 Si sa voix leur paroît voluptueuse & tendre,
 N'imputent à l'amour, qui regne sur ses sens,
 La mollesse que l'art mettrait dans ses accens;
 Et que de ce désordre, interprète fidele,
 Prenant, avec dessein, son trouble pour modèle,
 Lisés, l'heureux Lisés, ne cherche à l'assurer
 D'un feu qu'elle soupçonne & voudroit ignorer.
 Enfin tout l'inquiete & même la louange.
 Cependant le temps vole & le théâtre change.
 Ce n'est plus cette belle aux timides regards,
 Laisant cette contrainte & tous ces vains égards,
 Que l'on n'exige plus après l'adolescence;
 Sage, sans être austère, & libre avec décence,
 Elle ose alors sur-tout s'expliquer hautement.
 D'où peut venir chez elle un si grand changement?

Le temps seul a tout fait ; l'Amour & l'Hyménée
Ont au sort de Lisis uni sa destinée.

Ces deux jeunes époux, l'un de l'autre contents,
Vécurent pour eux seuls dans ces premiers instans.

Ils crurent que leur flamme, à loisir épurée,
De leurs tranquilles jours rempliroit la durée ;

Mais, lorsque revenus de cet enchantement,
Ils purent calculer la lenteur d'un moment,

L'ennui, qu'ils ignoroient, visita leur demeure.

Pour tromper son pouvoir & lui ravir une heure,

On vit Eléonore unir à ses appas,

Des talens que chez elle on ne soupçonnoit pas :

Elle n'étoit que belle, elle devint aimable ;

Elle eut alors, elle eut ce charme inexprimable,

Cette aisance de mœurs & cette urbanité,

Qu'on ne peut acquérir sans la société ;

Et de ce plan nouveau, chaque jour satisfaite,

Ce ne fut qu'à trente ans qu'elle devint parfaite.

Mais ce n'est pas assez de plaire & de charmer ;

Il faut joindre à ces dons un cœur qui sache aimer.

Oui, malgré la jeunesse & les jours que l'on vante,

Oui, c'est dans l'art d'aimer qu'à trente ans plus savante ;

Bien sûre d'elle-même & de ses sentimens,

Une femme est fidèle au plus doux des sermens.

C'est à trente ans, Daphné, qu'une femme qui m'aime ;

M'offre enfin la douceur d'être aimé pour moi-même.

Et ne préfère pas, quand elle peut choisir,

A des jours de bonheur des momens de plaisir.

Alors dans la vertu, par les ans affermie,
 Notre amante devient notre meilleure amie.
 Alors, en nous parlant d'un bonheur à venir,
 Sa voix, des maux passés, endort le souvenir.

Pour donner du relâche au chagrin qui nous tue ;
 Elle fait prodiguer à notre ame abattue ;
 Ces secours précieux & ces tendres discours,
 Plus doux, plus consolans encor que les secours ;
 Et déployant son zele, en ressources fertile,
 Prouve qu'elle nous aime en se rendant utile.

Par M. de Marville.



LES PHILÉNIENS ou le Patriotisme*,
Poème qui a concouru pour le prix de
l'Académie Française.

Le Pere des Philéniens leur adresse la parole.

LA guerre est allumée, & les Cyréniens
Disputent la frontiere à nos concitoyens.
Il s'agit de borner le lieu de notre aîle,
Où vous rencontrerez les élus de leur ville ;
Là feront cimentés les termes du pays ;
On veut des Députés, & vous êtes choisis.
Deux élus de Cyrene, & vous deux pour Carthage ;
On connoît leur ardeur comme votre courage.
Je fus toujours jaloux de ces honneurs guerriers ;
Je vais offrir des vœux & cueillir vos lauriers.
Pour un si noble emploi j'ai craint votre jeunesse ;
Le Sénat bienveillant l'accorde à ma vieillesse.
Mais j'exige un serment qui comblera nos vœux.
C'est celui de l'hymen ; j'ai choisi pour vos nœuds
Les filles d'un vieillard, dont le bras, les lumieres,
Guident également le Sénat & nos guerres ;
Ces modestes beautés régneront sur vos cœurs.
Les freres feront unis aux deux charmantes sœurs.

* Chez Lesclapart, Lib. sous le quai de Gênes.

Un hiver se passa dans l'amoureuse ivresse,
 Amour pur, sentiment, paternelle tendresse;
 Mais le printemps qui naît commande aux Députés,
 Philine & Théanor quittent les voluptés:
 Ils soupirent; mais vains de leur noble vaillance,
 Ils vont servir leurs Dieux, leur Sénat, leur Puissances;
 Ils vont se dévouer pour le maintien des loix.
 Qu'heureux sont les mortels dignes d'un si beau choix!
 La piété, la foi, dans nos cœurs doivent naître
 Mais si ces dons du ciel, qui font notre bien-être,
 Nous étoient refusés, nous devons soutenir
 Qu'il est des Dieux, des loix pour qui l'on doit mourir;
 Lorsqu'à les devancer les Envoyés s'appréhendent,
 Ils les ont surpassés: c'est ici qu'ils s'arrêtent;
 On veut les repousser, leurs corps semblent un mur;
 Le cœur, pour la patrie, est un rempart bien sûr.
 Ceux de Cyrene en vain disputent la victoire;
 Les frères généreux veulent toute la gloire;
 Ils ne céderont point les bornes de leurs champs:
 On leur propose enfin d'être enterrés vivans...
 Nous acceptons la mort... Qu'ici l'on nous enterre.
 Ils devinrent ainsi les termes de leur terre.
 Ce courage indomptable est encore imité,
 Et Fontenoi, si cher à la postérité,
 A, dans ses Généraux, vu ces vertus sublimes,
 Et des Rois dévoués, & cent mille victimes.
 C'est ainsi que la gloire a fait des Immortels;
 A nos Carthaginois on dresse des autels;
 Leurs épouses aux Dieux consacrent leur jeune âge.

A leurs époux aimés tout viendra rendre hommage ;
 Elles ornent de fleurs & parfument d'encens
 L'image des époux qui régnoient sur leurs sens.
 Cheres au bon vieillard, pour leurs ames paisibles ;
 Il est encor, par fois, quelques plaisirs sensibles.
 Lui, dans des jours mêlés d'amour & de douleurs,
 S'écrie, en confondant sa joie avec ses pleurs,
 Mort plus belle cent fois que la plus belle vie,
 Quand on meurt pour les Dieux comme pour la patrie.

Par Madame Guibert.

LES TRACASSERIES.

Proverbe Dramatique.

PERSONNAGES.

M. D'ALMONT.

Madame D'ALMONT.

LUCILE. leur fille.

SUZETTE, femme-de-chambre de M^{de}
 d'Almont.

DORANTE, } Amans de Lucile.
 DURVAL, }

44 MERCURE DE FRANCE.

DU FAUSSET, *Musicien chanteur.*

ARISTON,
GRIBOUILLET, } *Auteurs.*

M. CALCUL, *homme à projets.*

UN LAQUAIS.

*La Scène est dans la maison de M.
d'Almont.*

S C E N E I.

M. D'ALMONT *seul.*

AH! qu'est devenu le temps où je n'avois que peu de bien, point de femme, point d'enfans, point d'emplois, point d'amis, point de flatteurs! je vivois tranquille. Maintenant je suis riche, je suis marié, je suis pere, je suis homme en place, homme d'importance, & je n'ai pas un instant de repos. Ma femme a de l'esprit & veut trop en avoir: ma fille est jolie; elle commence à le soupçonner, & trop de gens s'empressent de le lui apprendre: mon fils a d'heureuses qualités & tous les défauts de son âge:

je n'ai pas un ami & j'ai mille courtisans : j'ai encore un plus grand nombre d'envieux : j'ai encore quelques procès : rien ne me manque de ce qui peut tourmenter ma vie. En vérité, je suis plus las de mes avantages, que tant d'autres ne le font de m'en voir jouir.

S C E N E II.

M. D'ALMONT, SUZETTE.

SUZETTE. Eh ! Monsieur ! à quoi pensez-vous donc ?

M. D'ALMONT. A bien des choses.

SUZETTE. Ne savez vous pas que Madame tient assemblée aujourd'hui ?

M. D'ALMONT. Peu m'importe.

SUZETTE. Que nous aurons cinq à six Beaux Esprits ?

M. D'ALMONT. C'est beaucoup.

SUZETTE. Deux ou trois Savans ?

M. D'ALMONT. C'est trop.

SUZETTE. Nous aurons aussi quelques-uns de ceux qu'on appelle, je crois, des... des... des *Métaphoriciens*.

M. D'ALMONT. Que veux tu dire ?

SUZETTE. Oui ! de ces gens qui raisonnent sur ce qu'on ne voit pas, & qui déraisonnent sur ce qu'on voit.

M. D'ALMONT. Ah! tu veux dire des Métaphysiciens ?

SUZETTE. C'est cela ; mais ce n'est pas tout. Il nous vient ; ne vous en déplaît , un de ces hommes qui veulent tout réformer , excepté leur maison , leurs travers & leurs petites habitudes. Vous entendrez , si vous le voulez bien , la lecture d'un projet qui peut changer la face de l'Europe , comme on change d'un coup de baguette celle du Théâtre de l'Opéra.

M. D'ALMONT. J'ai grand pitié de toutes ces rêveries. Il semble à tous ces Messieurs qu'on peut gouverner le monde comme une petite métairie ; qu'ils ne sauroient pas même régir ; mais , dis-moi , que fait mon fils ?

SUZETTE. Ma foi , Monsieur ! s'il est chez lui , il ne fait rien ; & s'il est dehors , il fait je ne fais quoi.

M. D'ALMONT. Et ma fille ?

SUZETTE. Elle est belle comme un ange & cent fois mieux coëffée.

M. D'ALMONT. Eh ! qu'elle se coëffe comme il lui plaira , pourvu que ce ne soit pas de Dorante !

SUZETTE. Mais , Monsieur...

M. D'ALMONT. Eh bien !

SUZETTE. Ce Dorante là en vaut bien

un autre. Il a de l'esprit & ne fait jamais l'esprit. On entend tout ce qu'il veut dire. Il le dit bien, sans paroître y songer. Il est poli, même envers ceux qu'il commande. Il est riche, & ne parle jamais de ses possessions, de ses chiens, ni de ses chevaux. Il a le talent d'être libéral, magnifique même, & de ne point se ruiner.. Je vous l'avouerai, Monsieur, si j'étois née pour lui, je ne conseillerois pas à aucun autre de songer à moi.

M. D'ALMONT. Comment donc ! voilà des peintures, des sentimens ! où diantre as-tu pris tout cela ?

SUZETTE. Monsieur, Monsieur ! quoi qu'on ne soit qu'une femme de-chambre, on a un cœur : & puis ne savez vous pas que je suis moins la femme de-chambre de Madame que sa lectrice ?

M. D'ALMONT. Oui, je fais que tous les Romans t'ont passé par les mains & te trotent dans la tête ; mais ne me parle jamais de Dorante. Il existe entre sa famille & la mienne une aversion que rien ne peut adoucir. Son aïeul a ruiné mon pere.

SUZETTE. Hé bien ! Dorante restituera à Mademoiselle votre fille ce que son aïeul vous a pris. Madame approuveroit

assez cet arrangement, & je pense que Mademoiselle Lucile ne s'en éloigneroit pas.

M. D'ALMONT. Je le pense comme toi. C'est même par complaisance pour la mere que je souffre ici quelquefois la présence de Dorante. Je permets qu'il soit son convive; mais je ne souffrirai pas qu'il devienne mon gendre.

SUZETTE. On dit, mais personne ne peut le croire, on dit que vous lui préférez Durval.

M. D'ALMONT. Eh! d'où vient ne le croiroit-on pas?

SUZETTE. On vous connoît trop sage. On fait trop que Durval n'est pas vôtre fait; qu'il est trop léger, trop vain, trop épris de lui-même. Il se préfère à tout, &, après lui, c'est à sa meute qu'il donne la préférence. On dit même qu'il seroit fort heureux de n'avoir que ces défauts;

M. D'ALMONT. Excusez du peu. Eh! que peut-on lui prêter de plus?

SUZETTE. On le croit dangereux, perfide, homme à tout entreprendre, à se jouer de tout, & à traiter tout cela de bagatelle.

M. D'ALMONT. Suzette!...

SUZETTE. Monsieur... Mais voila Ma-

SCENE

SCENE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, Madame
D'ALMONT.

MADAME D'ALMONT. Savez-vous, Monsieur, quel est notre nouveau plan ? Nous allons passer une journée délicieuse.

M. D'ALMONT. Il est rare que vous me fassiez part de vos arrangemens, & plus rare que je m'en informe.

Mde D'ALMONT. Nous avons une société choisie, quoique très-nombreuse. Je rassemble ici des modèles & des rivaux de toute espèce. Nous ne manquerons ni d'épigrammes, ni de vers nouveaux, ni de raisonnemens profonds, ni même de projets lumineux. Nous allons présider à la réforme de l'État...

M. D'ALMONT. Je connois une réforme bien plus urgente, Madame.

MADAME D'ALMONT. Quelle est-elle, Monsieur ?

M. D'ALMONT. Celle de ces grands réformateurs ; celle de cette société si nombreuse, quoique si bien choisie. On peut s'amuser de toutes ces choses ; mais s'en occuper exclusivement...

D

Madame D'ALMONT. J'oublois de vous dire que nous aurons comédie ce soir.

M. D'ALMONT. Fort bien!

Mde D'ALMONT. Chacun de nos Acteurs possède complètement son rôle. Lucile sera délicieuse dans le sien.

M. D'ALMONT. Mais, Madame..

Mde D'ALMONT. Nous aurons même au sortir de table un petit concert en miniature, qui charmera les oreilles les plus délicates.

M. D'ALMONT. Encore une fois, Madame...

Mde D'ALMONT. Avez-vous vu nos décorations nouvelles? J'en ai moi-même tracé le dessin...

M. D'ALMONT. Vous oubliez, Madame, que j'ai à soutenir un procès des plus fâcheux. J'attends ici mon Procureur, cinq Avocats & deux Notaires.

Mde D'ALMONT. Tant mieux! Monsieur; nous leur ferons voir la comédie. Je vais leur faire marquer une place... (*Elle rit*). Ha! ha! ha! En vérité tout réussit au mieux. Ce sera pour l'assemblée un spectacle de plus. Il y a même certains traits dans ma pièce...

M. D'ALMONT. Dans votre pièce,

Madame? Est-ce une de vos productions qu'on va représenter?

MADAME D'ALMONT. Certainement, Monsieur. En augureriez vous mal?

M. D'ALMONT. Je sais que vous ne manquez pas d'esprit.

MADAME D'ALMONT. *L'éloge est assez mince.*

M. D'ALMONT. Point de chicane là-dessus, Madame. Je vous accorde autant d'esprit que vous voudrez; mais, de grâce, daignez en vouer une partie à des objets essentiels; votre fille a des droits réels sur vos soins. Elle est en âge d'être pourvue; il faut y songer. Il faut en même temps éloigner d'elle certaines personnes qui pourroient d'ébranler mes vus. Par exemple, ce n'est qu'à regret que je souffre ici Dorante.

MDE D'ALMONT. Dorante, Monsieur! Dorante m'est essentiel. C'est mon premier Acteur.

M. D'ALMONT. Il porte un nom que je ne puis souffrir.

MDE D'ALMONT. Si vous sàviez comme il excelle dans son rôle!... Vous en jugerez.

M. D'ALMONT. Belle solution!

MDE D'ALMONT. J'ai donné à Durval

un rôle de tracassier , d'ami faux , de fourbe avantageux... Il le rend avec une vérité!... Vous diriez que c'est la chose même.

M. D'ALMONT. Durval a du mérite.

Mde D'ALMONT. Il a du moins celui-là.

S C E N E I V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS. M. le Marquis Dorante, Madame.

Mde D'ALMONT. Qu'il entre.

M. D'ALMONT. Je lui cède la place.

LE LAQUAIS. Monsieur, c'est vous que M. le Marquis a demandé.

M. D'ALMONT. Moi? Eh! que peut il me vouloir?

Mde D'ALMONT. Sans doute il veut vous donner un échantillon de son talent.

M. D'ALMONT. Je l'en tiens quitte. Je connois trop celui de son aïeul.

Mde D'ALMONT *au Laquais*. Dites à Dorante qu'il peut entrer.

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, DORANTE.

MADAME D'ALMONT à Suzette. Faites venir ma fille. (*Suzette sort*).

DORANTE. Pardon! Madame. C'étoit M. votre Epoux que je cherchois dans l'instant.

Mde D'ALMONT. Vous venez très à propos. J'ai fait dire à Lucile de se rendre ici.

M. D'ALMONT. Quant à moi, Monsieur, je ne présume pas y être bien nécessaire.

DORANTE. Pardonnez-moi, Monsieur, il est très important que vous m'accordiez la grâce de m'entendre. (*Il tire un papier de sa poche*).

Mde D'ALMONT. Eh! Monsieur! un peu de complaisance! vous serez enchanté, vous dis-je.

DORANTE. Monsieur, si vous ne jugez point à propos de m'écouter, daignez au moins prendre lecture de cet écrit.

M. D'ALMONT. Monsieur... rien ne presse... Je vous entendrai au théâtre, si je puis.

DORANTE. De grâce! Monsieur,
Mde D'ALMONT. à son mari. Vous
êtes bien peu complaisant!

M. D'ALMONT. *prenant le papier.*
Quelle persécution!

Mde D'ALMONT à Dorante. Au
fond, cela n'étoit pas bien nécessaire.

M. D'ALMONT à Dorante, après avoir
lu une partie de l'écrit qu'il tient. Quoi?
Monsieur! des cessions, des restitutions,
un abandon de vos droits!... Ceci forme,
sans doute, un lambeau de votre
rôle. On ne voit gueres ces beaux sacrifices
que dans les comédies.

DORANTE Non, Monsieur: cet acte
est bien réel, & je ne regarde point
comme un sacrifice une restitution légitime.

Madame D'ALMONT. Comment! comment
donc? de quoi s'agit-il?

M. D'ALMONT. Voyez, Madame.
(Il lui donne le papier).

DORANTE. Je suis instruit, Monsieur,
des circonstances qui ont fait passer dans
ma famille des biens dont la vôtre doit
se croire injustement dépouillée. Je ne
puis douter que, dans cette occasion,
les Juges ne se soient mépris. L'opinion
des plus habiles Jurisconsultes me con-

ferme dans cette idée, & ma délicatesse ne me permet point de profiter d'une telle erreur. Je puis disposer de ce qu'on a cru pouvoir vous ravir, & j'en dispose pour vous le rendre.

Mde d'ALMONT. Eh mais! voilà qui est admirable! Je voudrois bien qu'il y eût dans ma pièce une pareille situation.

M. d'ALMONT. Je sens, Monsieur, tout le prix d'un tel procédé; mais ce que vous faites me prescrit ce que je dois faire. Ce qui est été de la part de votre aïeul un acte de justice, n'est plus de la votre qu'un acte de générosité, je pourrois dire de bienfaisance. Dès lors je ne puis accepter vos offres. J'ai pu réclamer, mais je ne dois point recevoir.

DORANTE. Mais, Monsieur, c'est pousser la délicatesse beaucoup trop loin. Ce n'est pas un don que je prétends vous faire. Vous ne recevez que ce qui est à vous.

M. d'ALMONT. Il fait partie de votre héritage.

MADAME d'ALMONT. J'approuve mon Epoux, mon cher Dorante. Votre démarche est si noble, qu'il y auroit de la bassesse à ne point s'y refuser. Jouissez d'une fortune dont vous faites si bon

usage. La nôtre est assez grande pour nous ôter toute envie de l'accroître.

DORANTE. La mienne me suffiroit, malgré cette restitution. (*à M. d'Almont.*) De plus, Monsieur, vous avez un procès, & le résultat de tout procès est toujours bien douteux. Votre adversaire est puissant; il est vivement secondé, & vous, vous êtes lâchement trahi.

M. D'ALMONT. Trahi! Monsieur? Eh! par qui?

DORANTE. Dispensez-moi de vous le nommer dans ce moment: j'espère vous en rendre bon compte par la suite.

SCENE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LUCILE,
SUZETE.

SUZETTE *à M. d'Almont.* Monsieur, un gros homme court, noir & assez brusque, demande à vous parler.

M. D'ALMONT. Ah! c'est mon Procureur! Il devance l'heure indiquée: y auroit-il quelque chose de nouveau? (*Il sort.*)

MADAME D'ALMONT. Voilà Lucile; je vous quitte. J'ai quelques ordres à don-

ner. Occupez vous à répéter votre rôle; car, en dépit des procès, il faut jouer notre comédie.

SCENE VII.

LUCILE, DORANTE, SUZETTE.

DORANTE. Ce rôle m'est bien précieux, belle Lucile: ce qu'il me fera dire, mon cœur l'éprouve depuis longtemps. Il me servira beaucoup mieux que ma mémoire.

LUCILE. Je n'ose absolument compter sur la mienne. (*En souriant & regardant Dorante.*) Cependant, j'espère ne pas rester court.

SUZETTE. Dorante vous soufflera.

DORANTE. Que je suis à plaindre, votre estimable pere ne se permet d'être injuste qu'envers moi. Rien ne peut vaincre en ma faveur l'aversion qu'il a vouée à ma famille. Il veut m'enlever jusqu'à la satisfaction de réparer les torts de mon aïeul. Non, je ne puis plus me flatter de l'adoucir! Et, dès-lors, que devient mon amour; que devient mon espoir? que deviens-je moi même!

LUCILE, d'un ton de sentiment. Nos

cœurs auroient dû prévoir tous ces obstacles.

DORANTE. Ne m'abandonnez pas, ma chère Lucile ! J'espère encore. Un amour tel que le mien ne se décourage pas si facilement.

LUCILE. Il est vrai que ma mère...

DORANTE. Vous m'avez permis d'obtenir son aveu. Elle peut beaucoup : elle approuve nos sentimens ; elle a sur l'esprit de son époux l'ascendant le plus marqué. Notre sort n'est point désespéré tant qu'elle daignera y prendre quelque intérêt.

LUCILE. Hélas !

DORANTE. Vous soupirez, belle Lucile ! entrevoyez-vous quelque autre obstacle ?

LUCILE. Vous savez, ou, pour mieux dire, vous n'imaginez pas à quel point mon père est prévenu en faveur de Durval.

SUZETTE. Oh ! c'est à un point désespérant ! M. d'Almont est bien le meilleur homme, & M. Durval le meilleur fourbe...

DORANTE. Je le fais ; mais s'il ne parvient à persuader que M. d'Almont, cette faveur ne sera pas de longue durée.

LUCILE. Comment ?

DORANTE. Je ne puis m'expliquer encore.

LUCILE. Mon frere porte la prévention encore plus loin.

DORANTE. Votre frere le connoitra aussi.

LUCILE. J'apperçois Durval... De grâce, dissimulez !

DORANTE. Je ne dissimule que pour prendre le fourbe dans ses propres filets.

S C E N E V I I I.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, DURVAL,

DURVAL., à Lucile & à Dorante.
Comment donc ? On diroit que vous êtes en scene ? Peut être suis-je venu mal adroitement couper le dialogue. Mais, qu'importe ? l'action n'en fera que plus vive.

DORANTE. Je parlois à Mademoiselle du dénouement.

DURVAL. Il me semble un peu prévu. On dit que c'est un défaut : mais j'espere n'être pas du nombre des frondeurs.

DORANTE. Et moi, je crois la piece mieux conduite que vous ne l'imaginez.

SUZETTE. Je voudrois bien y faire au moins quelque petit rôle.

DURVAL. (*Il rit*). Ha ! ha ! ha !... A propos de pièce, je vous dirai, pour soutenir notre ton figuré, qu'il s'en joue une maintenant des plus singulieres.

SUZETTE. Monsieur en est sans doute l'Auteur. Je ne doute pas qu'elle ne soit, comme on dit, bien tissue.

LUCILE. Ne pouroit-on pas en savoir quelque chose.

DURVAL. Vous saurez tout... à peu près pourtant... mais le trait est impayable !

DORANTE à *Lucile* & d'un air d'intelligence. Tout s'éclaircira.

DURVAL (à *Lucile*). Je ne vois point ici Madame votre mere. Pour notre cher d'Almont, je n'en suis pas étonné ; il a toujours une petite dent contre Dorante... (à *celui ci*) Mais je veux vous réconcilier ; laissez moi faire.

DORANTE, d'un ton ironique. Je vous fais gré de l'intention. J'espere, toutefois, n'avoir pas besoin de médiateur.

DURVAL. Pardonnez-moi. Il y a certaine vieille histoire, certain vieux procès... Entre-nous, il sera bien difficile de le tirer de là!.. Et puis, n'y aura-t-il

pas beaucoup d'imprudence de ma part?..
Vous m'entendez?

SUZETTE. Oh! vous vous garderez
bien d'avoir peur!

S C E N E IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, DU FAUSSET.

DURVAL, en appercevant de loin du
Fausset. Comment?... Eh! c'est notre
Orphée, notre cher du Fausset!

DORANTE à Lucile. Une affaire im-
portante m'appelle ailleurs. J'y cours, &
je reviens avec la même promptitude. (*Il
sort, & Lucile paroit vouloir aussi se retirer*).

DURVAL à Lucile. Mademoiselle,
nous aurions aussi quelque répétition à
faire.

LUCILE. Je fais mon rôle, & je ne
doute pas que vous ne possédiez parfaite-
ment le vôtre. (*Elle sort*).

S C E N E X.

DURVAL, DU FAUSSET.

DURVAL. Hé bien? qu'as-tu fait?
DU FAUSSET. Des merveilles! Votre

coquette est prise pour dupe, & les deux rivaux sont, je crois, bien fots dans ce moment.

DURVAL. Tu crois que tout à réuffi ?

DU FAUSSET. N'en doutez pas ; je fais aussi bien mener une intrigue que filer un son.

DURVAL. Après tout, je n'ai pas trop à me plaindre de Céphise. Je la néglige un peu, depuis que j'ai des vues sur Lucile. Mais elle me quitte avant que de bien savoir si elle est quittée. Cela mérite, au moins, une légère avanie.

DU FAUSSET. Ma foi, vous êtes trop bon. J'aurois fait cent fois pis, moi qui vous parle.

DURVAL. C'est fort bien vu ; mais tu fais que je dois au moins sauver les apparences. Il faut que je me venge sans paroître me venger. Nous ferons mieux une autre fois. Dis moi seulement les mesures que tu as prises pour mettre à fin notre délicieux projet.

DU FAUSSET. Rien de plus simple. Vous m'aviez instruit de l'heure à laquelle Damon devoit se rendre chez Céphise. J'en ai, à mon tour, instruit Valsan, qui croyoit Céphise à la campagne. Vous m'aviez informé que Damon devoit s'in-

roduire chez elle par la porte du jardin. J'en ai informé Valsan. Il prétend, dit-il, faire usage de la découverte. Ainsi, vous voyez que Céphise, au lieu d'un simple tête à tête, aura chez elle un petit comité.

DURVAL. Que je t'embrasse, mon cher! Tu es un homme charmant. Je n'aurois pas mieux fait. On me l'avoit toujours bien dit: tu fais plus que ta gamme & ta tablature.

DU FAUSSET. Bon! je ne chante que pour me faire écouter. On voit tant de femmes qu'il faut prendre par les oreilles. Tout le monde s'accorde à dire que je fais les délicés des soupers; mais si l'on ne dit rien de plus, c'est que je fais me taire moi même.

DURVAL. (*à part*) Le fat! (*haut*) On parle pourtant, mon cher Orphée, de certain mari cerbere, que tes chants ne purent adoucir.

DU FAUSSET. C'est un brutal.... Mais, enfin, le cerbere a été pris pour dupe.

DURVAL. Et cet Anglois si fier, si riche, & si peu au fait de nos usages, qui te trouva à certaine heure dans un lieu où il avoit la bonté de croire devoir être seul admis; que fit-il? que dit-il?

& comment parvins-tu à te tirer de ses mains.

DU FAUSSET. Ma foi, j'ai tenu ferme, & tout s'est fort bien arrangé.

DURVAL. Tu me rappelles une chose sur laquelle je n'avois point assez réfléchi.

DU FAUSSET. Bon! est ce qu'on réfléchit? Mais de quoi s'agit il?

DURVAL. Damon & Valsan pourront bien se comporter en rivaux; & Damon est frere de Lucile.

DU FAUSSET. Je fais bien que vous avez des vues sur Lucile; mais, ce que je ne conçois pas, c'est que, voulant devenir le gendre de M. d'Almont, vous travaillez à le faire dépouiller de son bien. Vous lui avez suscité un procès qui peut le ruiner. Avez vous la noble ambition d'épouser *la vertu toute nue*?

DURVAL. Je conçois bien, moi que tout cela passe ton intelligence; mais ne fais-tu pas que Madame d'Almont est entichée de Dorante? quelle veut lui faire épouser sa fille? que le bon d'Almont n'a point de volonté, pour peu que sa femme en ait une; J'ai pris mes précautions; j'ai suscité à d'Almont un procès qui entamera violemment sa fortune,
s'il

s'il vient à le perdre; & il le perdra, avec les précautions que j'ai prises.

DU FAUSSET. Tout cela m'étonne & me déroute de plus en plus.

DURVAL. Pauvre esprit! ne vois-tu pas que si d'Almont est une fois ruiné, sa femme sera trop heureuse que je veuille bien encore devenir son gendre.

DU FAUSSET. Je commence à entrevoir... Convenez pourtant que si d'Almont est une fois ruiné, sa fille ne fera rien moins que riche.

DURVAL. Je serai alors le maître de lui restituer sa fortune. L'adversaire de d'Almont est un homme à moi, qui dépend absolument de moi, une machine que je fais mouvoir.

DU FAUSSET. Ah! je vois clair maintenant.

DURVAL. Il n'y a plus que l'affaire de Damon & de Valsan qui m'inquiète tant soit peu.

DU FAUSSET. Que vous importe? on ne saura pas...

DURVAL. Tu as raison... Je crains pourtant d'avoir fait une étourderie... Mais, quoi? j'entends là-bas du bruit & des injures.

DU FAUSSET. Ce n'est rien, ce n'est

E

rien. Ce sont deux Beaux-Esprits qui conversent.

DURVAL. Eloignons-nous un peu. Nous jouirons plus à notre aise de cette scène amusante.

SCÈNE XI.

ARISTON, GRIBOUILLET.

(Durval & du Fauffet sont placés de manière qu'ils ne peuvent être aperçus par les deux Interlocuteurs.)

ARISTON *examinant une brochure.* Tu n'es qu'un sot, mon pauvre Gribouillet; &, malgré tous mes soins, tu ne seras jamais autre chose.

GRIBOUILLET. Que voulez-vous que j'y fasse? Je fais de mon mieux.

ARISTON. Tant pis!

GRIBOUILLET. J'ai calqué mes idées sur les vôtres.

ARISTON. Il ne falloit point calquer.

GRIBOUILLET. J'ai suivi nom par nom votre liste. J'ai donné à chaque Auteur le rang que vous lui assignez.

ARISTON. C'est quelque chose. Ce n'est pas encore assez.

GRIBOUILLET. J'ai loué tous vos amis & les miens, & vous-même.

ARISTON. Bien entendu!

GRIBOUILLET. J'ai fait plus; j'ai loué quelques Auteurs que vous n'aimez pas; & le tout pour en humilier d'autres que vous aimez encore moins.

ARISTON. Pas mal! pas mal.

GRIBOUILLET. Oh; pour le coup, vous allez admirer. C'est une découverte des plus heureuses dans l'art de vilipender son prochain. Et cette découverte... elle est à moi, à moi seul!

ARISTON. Voyons.

GRIBOUILLET. Ecoutez, & battez des mains. S'agit-il d'un de ces Auteurs que nous voulons noircir, & cet Auteur a-t-il fait quelque ouvrage que le Public ait accueilli, je ne dis pas un mot de cet ouvrage; je lui en attribue qu'il ne songe pas même à faire, & je juge mon homme.

ARISTON. Mais on t'accusera d'ignorance ou de mauvaise foi.

GRIBOUILLET. Bagatelle! bagatelle!

ARISTON. Tu as raison; & tout cela feroit merveilleux, si l'ouvrage étoit moins mauvais.

GRIBOUILLET, *vivement*. Hé bien! faites mieux.

ARISTON. Mon lot n'est pas d'être plaisant. J'ai du génie, comme tout le monde le fait; mais j'avoue franchement que je n'ai point d'esprit. Pour toi, pauvre diable, tu n'as ni esprit, ni génie.

GRIBOUILLET. Voilà un partage un peu brusqué. Vous vous appropriez, sans façon, le génie, & vous ne me laissez pas même l'esprit. Croyez-moi, passez-moi l'un, si vous voulez que je vous passe l'autre.

S C E N E XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, M. CALCUL.

M. CALCUL. Eh! quoi, Messieurs? On dirait que vous vous querellez?

GRIBOUILLET. Point du tout. Nous causions.

M. CALCUL. Ah! oui; vous parliez littérature. C'est bien de cela dont nous avons besoin! Vive les plans de mon invention. En voici un qui enrichiroit pour jamais l'Etat, sans appauvrir personne.

ARISTON. Cela doit être curieux!

M. CALCUL. Je promets-tout, pourvu qu'on ne me chicane point sur mes résultats.

ARISTON. Hé! hé!

M. CALCUL. Je pars d'un principe qu'on ne me disputera point.

ARISTON. C'est ce qu'il faudra voir.

M. CALCUL. J'établis mes calculs sur une base...

ARISTON *l'interrompant & cherchant dans ses poches.* Bon! j'aurai oublié mon élégie en prose.

M. CALCUL. Je suppose que la France renferme...

ARISTON. Bien des fots, & ce n'est point une supposition. (*à part*) Il est inutile que je cherche mon élégie; ce bavard maudit occupera toute la séance.

M. CALCUL. Oui, la France renferme vingt-huit à vingt-neuf millions d'habitans.

ARISTON. Combien de gens qui ne vous liront pas!

M. CALCUL. Je n'en rabattrois pas même le très-petit, petit nombre de ceux qui vous lisent.

ARISTON. Apprenez Monsieur du Calcul qu'on lit un Auteur qui fait pleurer, & qu'on rit d'un Fabricateur de projets sans même daigner le lire.

S C E N E X I I I .

LES ACTEURS PRÉCÉDENS , DURVAL &
DU FAUSSET , *s'avancant sur la scène.*

DURVAL. Courage ! Messieurs : l'action s'engage.

ARISTON. Comment, Messieurs ? prétendre qu'on ne me lit pas ?

GRIBOUILLET. On me lit bien, moi !

M. CALCUL. Cela me paroît moins sûr que mes résultats.

GRIBOUILLET. M. du Calcul, je vous donnerai place dans mon *Temple de Mémoire.*

M. CALCUL. C'est une excellente place pour être oublié.

S C E N E X I V .

LES ACTEURS PRÉCÉDENS , M. D'AL-
MONT , Madame D'ALMONT.

Mde D'ALMONT. Tout va à merveille. Je suis enchantée de mon nouveau théâtre. J'en ai moi-même été l'Architecte. Et cette machine ! elle vaut les meilleures de l'Opéra. Voyez comme elle vient

d'enlever votre Procureur qui représentoit Vulcain?

M. D'ALMONT. En vérité, Madame, il faut qu'ici tout obéisse à vos fantaisies; jusqu'à mon Procureur que vous métamorphosez en Comédien,

Mde D'ALMONT. Il est charmant! c'est le Vulcain le plus laid que j'aie encore vu.

M. D'ALMONT. Je crains fort que mon procès ne se ressentie des distractions où vous le jetez.

Mde D'ALMONT. Et vous, Messieurs les Beaux-Esprits, êtes-vous prêts? commencerez vous bientôt?

ARISTON. Madame, on ne me prend jamais au dépourvu.

GRIBOUILLET, *en lui offrant une petite brochure.* Madame, daignez agréer l'hommage d'un petit essai, qui est en même temps mon coup d'essai.

Madame D'ALMONT, *en parcourant la brochure* Ah!... *Le Temple de Mémoire...* Je vois que vous y réglez les rangs; mais ne faudroit-il pas en avoir un soi-même pour bien assigner ceux des autres?

GRIBOUILLET. Madame, je n'ai gueres que quarante-cinq ans; &, comme

le dit certain proverbe: *en forgeant, on devient forgeron.*

MADAME D'ALMONT. Pour forgeron, passe!

DURVAL. Madame, voici tout ce que cela veut dire: M. Gribouillet a bâti une petite chapelle & s'en est fait le Bédeau.

(*Tandis que Durval parloit, un Laquais a remis une lettre à M. d'Almont.*)

M. D'ALMONT, après avoir lu la lettre. Je suis perdu!

Mde D'ALMONT. Comment donc ? Monsieur.

DURVAL, avec un feint empressement. De quoi s'agit-il ?

M. D'ALMONT. On m'écrit que la perte de mon procès est inévitable. Mon Rapporteur l'a dit à la Comtesse.

DURVAL. (*à part*) Je m'en doutois bien.

Mde D'ALMONT. Mais, Monsieur, pour perdre un procès, il faut des raisons....

M. D'ALMONT. Eh! Madame! On m'écrit que c'est faute de raisons que je vais le perdre. Je n'y conçois rien. Cette dernière pièce..., vous le savez, Durval! Elle est décisive.

DURVAL. Très-décisive!

M. D'ALMONT. Est-il possible que mon Rapporteur paroisse n'y faire aucune attention?

DURVAL. Rien n'est moins possible. Vous verrez qu'il a dissimulé avec la Comtesse.

M. D'ALMONT. Ne pourriez-vous pas les revoir?

DURVAL. Très-volontiers.

Mde D'ALMONT. Et notre comédie? Le Rapporteur attendra: Mais notre pièce ne peut attendre.

M. D'ALMONT. Au nom de Dieu! Madame...

SCENE XV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, SUZETTE qui arrive hors d'haleine.

SUZETTE. Au secours! au secours!...

M. Damon...

Mde D'ALMONT. Hé bien?... mon fils!...

M. D'ALMONT. Que dis-tu?... Parle...

SUZETTE. Ah!..., je ne puis parler!... Votre fils... est peut être mort à présent.

Mde D'ALMONT. O ciel!..., ah! que

je suis malheureuse!... Où est-il?... parle donc!

SUZETTE. Il est allé se battre...

M. D'ALMONT. Tout m'accable à la fois!

Mde D'ALMONT. Mene moi... mene-moi où est mon fils!...

M. D'ALMONT. Dis-moi donc où je puis le trouver!

SUZETTE, toujours à demi évanouie. Il n'est pas loin. Dubois l'a aperçu qui marchoit fort vite avec un autre. Ils se menaçoient des yeux... Ils ont mis l'épée à la main, & il est accouru pour me le dire.

M. D'ALMONT. Où est Dubois? qu'il me conduise...

Mde D'ALMONT. Je me meurs! je ne puis me soutenir! mais qu'on me porte, qu'on me traîne vers eux.

DURVAL. Je cours les séparer.

DU FAUSSET. Et moi aussi. (*Ils sortent tous deux fort vite*)

ARISTON. Demeurez, Madame. Nous allons...

Mde D'ALMONT. Ah! l'on ne remplace point une mere.

S C E N E X V I.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *excepté*
Durval & du Fauisset. LUCILE *fon-*
dante en larmes.

Mde D'ALMONT. Viens ; ma fille !
 aide-moi à chercher, à secourir... Hélas !
 il n'est peut-être plus temps !

LUCILE. Ah ! Dieu !

M. CALCUL. Madame, tout bien comp-
 té, deux habiles escrimeurs peuvent...

M. D'ALMONT. Maudit calculateur !..
 mais où courir, & de quel côté tourner ?

S C E N E X V I I.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, DORANTE.

DORANTE. Rassurez-vous, Madame.
 Votre fils est hors de tout danger, &
 cette affaire n'aura aucune suite.

M. D'ALMONT. Eh ! où est mon fils ?..
 Que fait-il ?

DORANTE. Il est occupé à donner
 quelques soins à Valsan, qui est légère-
 ment blessé. J'ai eu le bonheur d'arriver
 à temps pour interrompre un combat qui
 devenoit furieux.

Mde d'ALMONT. Que ne vous dois-je pas, mon cher Dorante!

M. d'ALMONT, *embrassant Dorante.*
Non, Monsieur, vous n'etes point de ces hommes que l'on peut haïr. Puisse mon amitié vous dédommager des effets d'une injuste prévention.

DORANTE. Elle me sera bien précieuse cette amitié; je l'ai trop désirée pour ne pas sentir tout ce qu'elle vaut.

M. d'ALMONT. Mais, qui a pu attirer à mon fils cette cruelle affaire?

DORANTE. Les traçasseries d'un perfide, qui s'est joué de sa confiance & de la vôtre.

M. d'ALMONT. Qui?... seroit-ce...

DORANTE. J'espérois le trouver encore avec vous... mais, vous le connoîtrez bientôt. Quoi qu'il en soit, les deux rivaux sont réconciliés. Un mot d'explication a suffi. Ils ne comptent plus avoir d'autre ennemi que le traître qui les avoit armés l'un contre l'autre.

M. d'ALMONT. Eh! quel est-il donc? quel est-il?

DORANTE. Ce n'est pas tout, Monsieur; votre procès étoit perdu sans ressource, votre fortune entièrement renversée, si le hasard ne m'eût fait décou-

vrir, depuis quelques jours, qu'on vous trahissoit. Votre adversaire n'est que le prête-nom d'un adversaire plus dangereux. C'est lui qui le fait mouvoir; c'est à lui qu'il a remis le papier dont la soustraction entraînoit votre ruine.

M. D'ALMONT. Ah! me voilà trop instruit! c'est Durval!

DORANTE. J'aurois rougi de prononcer son nom; mais il n'est plus à craindre pour vous. J'ai moi-même quelque ascendant sur l'homme qu'il faisoit mouvoir. Il m'a révélé une partie de l'intrigue & m'a laissé entrevoir le reste. Je l'ai ému, & peut-être intimidé. Enfin, il m'a remis cet acte essentiel. Il renonce à ses prétentions, & s'en rapporte entièrement à vous sur quelques points de discussion qu'il croit justes. Par là, vous devenez le juge de votre adversaire même. Il ne me reste plus qu'à vous réitérer mes instances...

M. D'ALMONT. Moi, Monsieur? que je vous dépouille de votre fortune quand vous me conservez la mienne? quand vous me conservez jusqu'à mon fils? que ne puis-je au contraire l'affermir & l'accroître!

DORANTE. Elle me suffit, Monsieur;

mais si mon bonheur vous intéresse, vous avez de quoi mettre le comble à mes vœux.

M. D'ALMONT. J'y consens; & maintenant que vous avez le suffrage du pere, je ne suis pas inquiet pour vous de celui de la mere & de la fille.

Mde D'ALMONT. Le mien lui est assuré depuis long temps.

M. D'ALMONT. Tu ne dis rien, Lucile?

DORANTE. Il ne me manque plus que votre aveu.

LUCILE. *en souriant.* Rien ne vous manque, Monsieur, depuis que mon pere vous a donné le sien.

DORANTE. Que je suis heureux!

GRIBOUILLET. Je vais préparer un égithalame.

ARISTON. Que j'ai de regret de ne pouvoir être que pathétique!

M. CALCUL. Rassurez vous. Je lirai mon plan de reforme. Il fera les plaisirs de la fête.

Mde D'ALMONT. Vous oubliez ma comédie, je pense? (*à Ariston & à Gribouillet*) Vous, Messieurs, vous ferez les rôles que Durval & du Fauffet devoient faire. (*à M. Calcul*) Vous, M. Calcul,

J'y en joindrai un qui pourra vous convenir.

(On apporte une lettre à M. d'Almont.)

M. D'ALMONT. Qu'y a-t-il encore de nouveau?... Mais quoi? je reconnois la main de ce malheureux Durval... Voyons ce qu'il ose m'écrire.

(Il lit à haute voix.)

„ Vous ne me pardonnerez rien,
 „ Monsieur; je le sens, & je l'approuve.
 „ Daignez seulement regarder ce qui s'est
 „ passé comme l'effet d'une étourderie
 „ qui hasarde, & non comme celui d'une
 „ perfidie qui combine. Je pars à l'instant
 „ même pour voyager, & je présume
 „ que mon voyage sera long”.

(Après avoir lu.)

Puissent tous ceux qui pensent & qui agissent comme lui, prendre avec lui la poste & s'établir, à demeure, aux Terres Australes! Mais, au moins, m'en voilà débarrassé. Il faut pourtant bien s'attendre encore à quelques tracasseries; (il regarde en souriant sa femme & sa fille) les avantages traînent à leur suite les in-

convéniens; &, comme l'a dit fort sagement certain proverbe: *Qui terre a, guerre a.*

Par M. de la Dixmerie.

INSCRIPTIONS pour mettre au bas des
*Portraits des Princes & Princesses de la
Famille Royale, exposés au Salon 1775.*

*Pour le Roi LOUIS XVI, surnommé
Auguste.*

Le François le bénit & l'Etranger l'admire;
Le bien de ses Sujets est sa suprême loi:
Si l'Univers entier n'étoit qu'un seul Empire;
Auguste, par l'amour, en seroit nommé Roi.

Pour LA REINE.

Le Ciel qui la forma pour le plus grand des Trônes,
Lui fit présent d'un cœur digne de nos tributs;
Et la plus belle des couronnes
Est encore au-dessous de ses rares vertus.

Pour

*Pour Monseigneur le COMTE DE
PROVENCE.*

Voici de la candeur la plus fidèle image ;
On voit dans tous ces traits respirer la bonté,
Si l'encens, des mortels devenoit le partage,
Provence au rang des Dieux seroit bientôt montée.

*Pour Madame la COMTESSE DE
PROVENCE.*

La noblesse en son air est peinte trait pour trait ;
O vous qui chérissez la sensible Provence,
Approchez, & mettez, au bas de son portrait,
C'est celui de la Bienfaisance.

Pour Monseigneur le COMTE D'ARTOIS.

Le beau sang des Bourbons pétille dans ses yeux,
Ils peignent sa douceur & son mâle courage :
Le talent d'enchaîner les cœurs sur son passage
Est le premier des dons qu'il a reçus des Cieux.

Pour Madame la COMTESSE D'ARTOIS.

L'aimable Reine de Cythere,
 De ses plus doux trésors se plut à la parer ;
 Mais, sans eux, son esprit, son cœur tendre & sincère,
 Auroient suffi pour la faire adorer.

*Par M. T. Rousseau, Secrétaire de M.
 le Président de la Briffe, Abonné au
 Mercure.*

SUR la beauté de la récolte de cette année.

TANDIS que nous voyons Louis, par ses bienfaits,
 Se montrer le garant du bonheur de la France,
 Le Ciel; fécondant nos guérêts;
 Semble y verser la joie & l'abondance.
 Nous pourrons donc enfin ouvrir à l'espérance
 Nos cœurs, trompés long-tems dans leurs stériles vœux,
 Et le Ciel & Louis; pour faire des heureux,
 Sont aujourd'hui d'intelligence.

Par M. Imbert, de Clermont Ferrand.

VERS A M. LE GROS.

Pour ravoir son Epouse, Orphée, aux sombres bords,
Fit entendre sa voix. A ses divins accords,
L'enfer s'entr'ouvre : on lui rend Euridice.
Qu'il jouit peu de ces moments si doux !
Cette faveur fit bientôt son supplice.
Il la Perd pour jamais ; le Tartare jaloux
Ne s'ouvre plus à sa douce harmonie :
Mais, s'il eût chanté comme vous,
Deux fois il eût rendu son Epouse à la vie.

..... de Nismes

A UNE PRUDE.

QUAND ta cruauté, chaque jour,
Me fait un crime de l'Amour,
Je ris de l'humeur qui t'anime ;
Car pourrois-tu me faire voir,
Qu'il soit beaucoup plus légitime ?
D'en donner que d'en recevoir ?

Par M. D. L. P.

EPIGRAMMES.

POUR vouloir trop être, Lycas,
 Plat singe d'un sot Petit Maître,
 Est toujours tout ce qu'il n'est pas,
 Et jamais ce qu'il pourroit être.

Par le même.

A ***.

L'AVEU de ton insuffisance,
 Damis, pourra tourner à bien;
 Car le comble de l'ignorance,
 C'est d'ignorer qu'on ne fait rien.

Par le même.

LE mot de la première Enigme du volume précédent est *les deux Souliers*; celui de la seconde est *Vent*; celui de la troisième est *Cire d'Espagne*. Le mot du première Logogryphe est *Bise*, où se trouvent *bis*, *si* & *Bei*; celui du second est *Poisson*, où l'on trouve *poisson* d'Avril & *poison*.

É N I G M E.

DANS ce siècle, où tout est vapeur,
 Je devrois bien être de mode ;
 Pourquoi faut-il que mon odeur
 Me rende par fois incommode ?
 J'aime si fort à m'attacher !
 Je suis presque toujours visible ;
 Mais, quoiqu'épaisse, me toucher
 Est vraiment la chose impossible :
 Jouet des plus légers Zéphirs,
 Je suis l'emblème des Plaisirs ;
 A ces traits tu dois me connoître ;
 Je ne puis me désigner mieux ;
 Hélas ! en ce moment, peut-être,
 Lecteur, je te creve les yeux.

*Par M. Houllier de Saint Remy,
 à Sezanne.*



A U T R E.

QUE chez toi, souvent sans pitié,
 Tu viennes me fouler au pié ;
 Je ne m'en plains point, c'est la mode ;
 Et son empire est rigoureux ;
 Je conviens même, si tu veux,
 Que je ne suis pas fort commode :
 Mais, beau sexe, que pour m'avoir
 Tu fasses du matin au soir,
 Chez les Grands, humble reverence ;
 Voilà... voilà l'inconséquence.

Par le même.

A U T R E.

JE naquis pour un double usage
 Et ma double figure a le même visage ;
 Mais leurs faits sont bien différens.
 Tantôt, je suis un meuble en hiver nécessaire,
 Lorsqu'à mon ennemi, dont je fais les tourmens,
 On me fait déclarer la guerre,
 Il faut voir comme je m'y prends !
 Quoique ferré comme une mule,

Dans le fort du combat moi même je recule
 Par la raison souvent que mon mattre a de fuir ;
 Mais c'est le comble de ma gloire ;
 Car, si je fuis, alors j'ai toute la victoire ,
 Et suis, dès qu'il le faut, tout prêt à revenir.
 Tantôt... mais pour le coup je suis un téméraire,
 J'attaque en un fongueux transport,
 Et souvent sans raison, tel ou tel adversaire,
 A qui je fais un mauvais sort.
 Ainsi crains de m'avoir, & n'ose jamais faire
 Un don de moi, Lecteur ; il peut causer la mort.

Par M. de la Vonte le jeune, Peintre à Vire.

LOGOGRYPHE.

DABOUT je fais le diable à quatre
 Dans les bois, au milieu des monts,
 Et jusques au fond des vallons ;
 Que de têtes, Lecteur, souvent j'y fais abattre !
 Mais ne vas pas me renverser ;
 Car si tu me frappais, je pourrais te blesser.

Par le même.

A U T R E.

Je suis le porte clef des villes qu'on assiege,
 J'aide, avec mes cinq pieds, à forcer un rempart ?
 De ces mêmes cinq pieds, si vous changez le siège,
 Je vous offre en musique une des clefs de l'art.

Par M. D. V. A. M. D. R. D. N.

A U T R E.

COMMENT, mon cher Lecteur, t'exprimer qui je suis ?
 Quelquefois, en causant, tu m'a pu donner l'être :
 Te dis vert, on dit jaune, on se trompe & tu ris ;
 A ces traits-là peux-tu me reconnoître ?
 Pas encor ; mais, vraiment, tant-pis ;
 Puisqu'il faut nettement qu'à toi je me présente,
 Mets donc une voyelle entre deux animaux,
 Qui tous deux par la voix bruiante,
 Et tu verras qui je suis en trois mots.

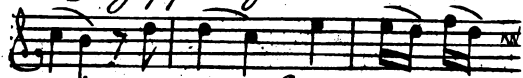
Par M. le Clerc de la Mothe, Chey. St Louis

PÉTRARQUE dans le Tombeau de la
belle LAURE.

Parodie de la Romance
de l'Amitié à l'épreuve,
de M. Grétry.



Quel supplice j'en dure! .. Je



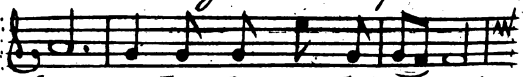
vois, Je vois sous cet-te



voûte obscu--re, Tout ce que la na-



tu-re Fit ja-mais de plus



beau. Ombre chère & plainti-ve!

90. *Mercur de France.*



Tout veut que je te sui...re,
Jusqu'à l'inferna-te ri...re, Et
que mon feu sur-vi...re avec
cendres du tom...beau! avec
cendres du tom...beau.

Oui, mes accens funèbres
Des temps perceront les ténèbres;
Et je rendrai célèbres:
Nos constantes amours.
Laure, ma chère Laure!

Toi, que mon cœur implore;
Qui, du Couchant à l'Aurore,
Ce beau nom que j'adore
Retentira toujours.

Cette pâle lumière.
Amour, est l'astre qui m'éclaire
Dans la sombre carrière
Où va finir mon sort.
Parque, ô Parque cruelle!
Rend ma douleur mortelle!
Viens joindre un Amant fidèle
A celle qui l'appelle
Dans le sein de la mort!

Par M. D. L. P.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Le mauvais Négociant, Comédie en trois actes en vers; brochure in-8°. prix 1 liv. 10 s. A Paris, chez Monory, Lib. rue de la Comédie Française.

CLÉON, le principal personnage de ce Drame, n'est point un Négociant sans lumières ou qui spécule mal, mais un homme avide de gain, & peu scrupuleux sur les moyens de faire fortune. Ainsi le titre de Négociant fripon ou de mauvaise foi, conviendrait mieux à ce Drame que celui de mauvais Négociant. Ce Cléon, accoutumé à calculer les bénéfices, ne voit dans le mariage qu'il se propose de faire avec Julie, fille très-riche, & niece d'un certain Chryfologue, qu'un moyen de plus d'augmenter sa fortune; mais cette Julie a donné son cœur au chevalier de Kerlon. Cléon, pour parvenir à ses fins, captive l'amitié de Chryfologue, oncle de Julie. Cet homme nous est ici représenté comme le Grec de Juvénal, voulant se mêler de sciences, de littérature, de poésie, des

beaux arts, & ne se connoissant à rien ;
 d'où vient, lui dit sagement un de ses
 amis, que non content du fade person-
 nage,

Soit dit sans offenser, de rabacheur de vers,

Vous vous jetez encor dans vingt autres travers ?

Prétendez-vous, du siècle adoptant la manie,

Faire de votre tête une Encyclopédie ?

Par quelle autre raison, debout avant le jour,

Ouvrir ; monter, descendre, & prendre-tour-à-tour

Archet, compas, pinceau, plume, ciseau, navette ;

Mon vieux Concitoyen, quelle ardeur indiscrette !

Répondez ; entre nous, croyez-vous donc pouvoir

Embrasser d'un coup-d'œil la sphere du savoir ?

Je vois que je vous parle une langue étrangere,

Parmi tout ce concours, cet amas mercénaire

De gens de tout état, qui chez vous introduits,

A l'heure du dîner sont toujours vos amis,

D'exposer le miroir aucun n'a le courage.

Moi, je vous aime trop pour vous voir davantage

Le jouet des écarts d'un tel aveuglement.

Croyez moi, mon ami, suivez tout simplement

Le vœu de la nature. Un bien considérable,

La santé, du repos, un caractère aimable.

Voilà qui doit suffire à votre ambition.

Hé ! n'est-il donc d'heureux que Voltaire ou Newton ?

Chryfologue, comme tous les gens de cette espece, se laisse duper par ceux qui s'abaissent à louer ses prétendues connoissances. Le Négociant, qui connoist son foible, vante beaucoup son génie propre aux spéculations, lui emprunte de l'argent dont il se sert pour faire un commerce illicite, & captive enfin si bien la confiance de Chryfologue, que ce vieillard lui destine sa niece, déjà promise au Chevalier de Kerlon. Ce Chevalier arrive de l'Amérique, où demeure le pere de Julie, dont il apporte le consentement pour son mariage. Cléon, qui a ses vues, persuade à cet Amant qu'avant de se présenter devant Chryfologue, il est nécessaire de prévenir l'esprit bizarre & chagrin du vieillard, de lui montrer enfin l'écrit du pere de Julie. Kerlon remet cet écrit à celui qu'il regarde comme l'ami & l'associé de Chryfologue. Cléon s'en sert pour faire croire à Julie que son Amant inconstant renonce à tous les droits qu'il avoit sur elle. Dans ce même temps le Chevalier reçoit

une lettre de son Colonel, qui lui mande que les Anglois se disposent à faire une descente sur les côtes de Bretagne. Il part sans prendre congé de sa Maîtresse, pour s'épargner des chagrins, & parce qu'il espere que cette absence ne fera point longue. Cléon se fait encore de la circonstance de cette absence pour achever de perdre cet Amant. Cependant comme les ennemis se présentent en grand nombre pour faire une descente, tous les Bretons en état de porter les armes, & Cléon, comme les autres, sont appelés pour s'opposer à cette descente; mais Cléon n'est rien moins que brave, & malgré l'aveu de Julie, qui lui déclare qu'elle ne consentira jamais à lui voir remplacer le Chevalier, s'il ne se joint aux combattans, il ne peut se résoudre à partir. Chryfologue, qui possède tous les secrets imaginables, lui en donne un pour le rassurer. Autrefois, dit-il,

J'ai lu dans je ne fais quel Auteur d'un grand poids,
 Qu'un Guerrier prudemment, dans un cas tout semblable,
 Avait mis en usage une ruse admirable:
 Il portoit à la main un fort morceau d'aimant ;

Vous savez sur le fer l'effet de cet agent.

Or, voici tout son art : l'ennemi tiroit, zeste,

Notre homme promptement vous faisoit ce seul geste ;

Les balles s'écartoient, le coup étoit paré ;

Et l'action finit sans qu'il fût effleuré.

Ce secret puisé dans *Rabalais*, qui est l'Auteur de poids ici cité, ne rassure point Cléon. Il prend le parti de se cacher pendant le combat, & de reparoitre avec les vainqueurs ; mais cette poltronnerie, comme on s'y attend bien, lui réussit mal ; il est reconnu pour ce qu'il est, pour un lâche & un fripon. Le Chevalier de Kerlon, précédé par la renommée, qui publie son courage & sa bravoure, se présente devant Julie. Cette Amante, au comble de ses vœux de retrouver le Chevalier fidele aux loix de l'honneur & de l'amour, lui fait don de sa main. Chrysologue se retire un peu confus d'avoir été quelque temps la dupe de celui qu'il regardoit comme son ami. Il dit qu'il renonce désormais à recevoir chez lui des Négocians, & ce trait acheve de caractériser ce personnage qui a une très-mauvaise tête, & ne fait jamais

jamais se renfermer dans les bornes que dicte la prudence.

Cette petite Comédie est un simple essai, qui annonce cependant un talent qui n'a besoin que d'être exercé pour réussir.

Dictionnaire de la Noblesse, contenant les généalogies, l'histoire & la chronologie des Familles nobles de France, l'explication de leurs armes, & l'état des grandes Terres du Royaume aujourd'hui possédées à titre de Principautés, Duchés, Marquisats, Comtés, Vicomtés, Baronnies, &c. par créations, héritages, alliances, donations, substitutions, mutations, achats ou autrement. On a joint à ce Dictionnaire le Tableau Généalogique, Historique, des Maisons Souveraines de l'Europe, & une notice des Familles étrangères, les plus anciennes, les plus nobles & les plus illustres. Par M. de la Chenaye-Desbois. Seconde Edition. Tome IX. A Paris, chez Antoine Boudet, Libraire Imprimeur du Roi, rue Saint Jacques. 1775. Avec Approbation, & Privilège du Roi.

G

Ce neuvieme Volume du Dictionnaire de la Noblesse, qui commence à LIA & finit à ME exclusivement, étoit promis pour le courant de Janvier, & n'a été retardé que d'un mois. On y trouvera, comme dans les précédens, les Généalogies des grandes Maisons connues; plusieurs aussi d'ancienne race, nobles de nom & d'armes, qui n'ont point encore paru, redigées sur les titres originaux communiqués & vérifiés; d'autres, moins anciennes dont la date de l'anoblissement est connue, quelques *notices* sur un grand nombre de Familles qui n'ont rien envoyé, & dont il est parlé dans les différens Armoriaux des Provinces; enfin la suite de l'historique de toutes les terres titrées.

Le dixieme Volume, qui est sous presse, contiendra le reste de la lettre M, & je pense, les lettres N & O. C'est à ceux qui ont des *Mémoires* sur ces lettres, à les envoyer *francs de port* soit au Libraire, soit à l'Auteur, & si les titres originaux sont communiqués, on en fera mention, comme il a été fait dans ce volume & les précédens. On compte enfin que les Tom. XI, XII, XIII, & XIV, compléteront tout l'Alphabet.

Les Souscripteurs , à qui il manque des Volumes jusqu'au neuvieme , sont priés de les faire retirer aux conditions de la Souscription. Elle est toujours ouverte, sur le pied de 12 livres 12 sols par Volume , relié en carton , chez Boudet , Libraire Imprimeur , rue Saint Jacques. On n'admet point à soucrire pour un ou quelques Volumes seulement , mais pour tout l'Ouvrage.

Prospectus des Sermons du P. Charles de Neuville , dédiés au Roi.

Il paroît inutile , disent les Editeurs , de faire ici l'éloge d'un Prédicateur aussi connu : il a eu la plus grande célébrité ; c'étoit presque une mode de le suivre , mais ce n'en étoit pas toujours une d'applaudir à son talent ; & dans le concours qu'il attiroit à ses sermons , il y avoit des critiques comme des admirateurs.

Le Public va être en état , plus que jamais , de l'apprécier , & de lui assigner le rang qu'il doit occuper parmi les Orateurs chrétiens.

Ce recueil de sermons , en huit vola-

mes, comprendra un Avent, un Carême, des Myſteres, des Panégyriques.

On commencera à imprimer dès qu'il y aura un nombre ſuffiſant de ſouſcriptions pour fournir à la dépenſe d'une entrepriſe de cette nature.

Le format ſera in-12, ſur beau papier d'Angoulême.

On ne recevra des ſouſcriptions qu'à Paris, chez Mérigot jeune, Libraire, quai des Auguſtins au coin de la rue Pavée.

On les recevra pour Paris juſqu'au 1^{er} Octobre, & pour la Province & le Pays étranger juſqu'au 1^{er} Novembre de cette année 1775.

Le prix de chaque volume en feuilles ſera de 2 liv. 5 ſ. pour les Suſcripteurs, & de 3 liv. pour ceux qui n'auront pas ſouſcrit.

On donnera en ſouſcrivant 12 liv. & en recevant les huit volumes à la fois, on donnera 6 liv.

Ils paroîtront vers le milieu de l'année prochaine, & même pour Pâques, ſi les ſouſcriptions donnent la facilité de commencer promptement.

Les Economies Royales de Sully, nouv. édition, par M. l'Abbé Baudeau;

Contenant le texte original, avec des discours préliminaires à chaque volume; des sommaires généraux à tous les chapitres, & des sommaires particuliers aux numéros de ces mêmes chapitres; des dissertations & des notes critiques, historiques & politiques; des tables particulières & une table générale.

Douze volumes in-8°. proposés par souscription aux conditions suivantes:

De payer, en souscrivant, 12 liv.; en retirant chaque vol. 1 l. 10 s.

Au total, 30 liv. par exemplaire en feuilles, pour les Souscripteurs.

Le prix pour les autres sera de 4 l. par volume ou 48 liv. par exemplaire, aussi en feuilles.

Le premier volume paroîtra au mois de Novembre 1775.

N. B. Les Mémoires de Sully, qu'on a imprimés dans les derniers temps, ne font point le vrai texte original des Economies Royales.

Les Lyriques sacrés; in-12. prix 45 s. rel. A Orléans, chez Couret de Ville-

neuve fils, Libr. ; & à Paris, chez Saillant & Nyon, rue St Jean-de Beauvais ; Vincent, rue des Mathurins ; Delalain, rue de la Comédie Française, & Ruault, rue de la Harpe.

L'Éditeur s'est proposé de réunir dans un petit volume les plus beaux monuments de la poésie lyrique sacrée, les cantiques de l'immortel Racine, les chœurs d'Esther & d'Athalie, les odes les plus sublimes de Rousseau, quelques unes de Racine le fils, une de Malherbe, & les plus belles de MM. le Franc, de Reyrac & de Bologne. Ce recueil fait honneur à la fois à la Religion & à la Littérature ; il peut être mis au nombre des livres classiques ; il paroît destiné particulièrement à inspirer aux jeunes gens le goût de la piété & de la poésie. Nous citerons cette belle ode de M. l'Abbé de Reyrac, tirée du Pseaume C.

Portrait d'un Roi juste & religieux.

Au comble des honneurs du souverain pouvoir,
 Sur le Trône où ta main daigne me faire asseoir,
 C'est toi seul, ô mon Dieu, que je sers & que j'aime !
 J'ai mis tout mon espoir en ton nom glorieux.

Des grandeurs l'appât dangereux,
L'image des plaisirs, l'éclat du diadème,
De toi, de ta bonté suprême,
Jamais, Dieu tout-puissant, m'ont détourné mes yeux.

Dans ta justice & ta science
J'ai trouvé le repos du cœur,
Et je n'ai vu de vrai bonheur
Que dans l'amour de l'innocence.

C'est elle qui rend l'homme heureux ;
Toujours pure, toujours aimable,
Des jours les plus délicieux
Elle est la source inépuisable.

De lâches publicains, de bas adulateurs,
De la raison des Rois avides corrupteurs,
Ont essayé, mon Dieu, de graver dans mon ame
Le mépris de ton peuple & de la vérité.

De ces monstres d'iniquité
J'ai percé les détours, j'ai dévoilé la trame ;
Et, dans le zèle qui m'enflamme,
J'ai puni leur orgueil & leur impiété.

Sous mes yeux une langue obscène
N'ose insulter à la pudeur ;
Et mon front n'offre au vil flatteur
Que de l'horreur & de la haise.

Je ne peux voir qu'avec effroi
 La médifance & l'injustice ;
 L'impoſteur pâlit devant moi ,
 Et mon mépris fait ſon ſupplice.

Hélas ! à quels malheurs ſont expoſés les Rois !
 Que d'ennemis ſans nombre à combattre à la fois !
 D'exécrables flatteurs , ardens à les ſéduire ,
 S'emparent de leur cœur , corrompent ſes penchans.

Eſclaves de mille brigands ,
 Ils jettent dans leurs mains les rênes de l'Empire ;
 A les pervertir tout conſpire ,
 Miſérables roſeaux , jouets de tous les vents.

Ah ! que ta clémence infinie
 Eloigne de moi ces malheurs ,
 Seigneur , & que toute ma vie
 Soit l'éloge de tes faveurs !

Qu'il t'aime toujours , qu'il te craigne
 Ce Roi , ſelon tes ſentimens ?
 O Dieu ! qu'aimé des bons , ſon regne
 Ne ſoit en horreur qu'aux méchans.

*Les Devoirs du Prince réduits à un ſeul
 principe , ou diſcours ſur la Juſtice ;
 dédié au Roi ; volume in-8°. A Ver-
 failles , de l'Imprimerie du Roi , dé-*

partement des Affaires Etrangères; & à Paris, chez Moutard, Libr. rue du Hurepoix.

On ne peut pas concevoir un plan d'instruction plus utile à un Prince, que de faire sortir de l'Histoire même les leçons de morale, de politique & de droit public qu'on lui destine. Il y a long-temps qu'on l'a dit, que ce n'étoient pas des systêmes, mais des faits, qui formoient la véritable constitution des Etats; & que ce n'étoit que dans l'histoire des Nations que l'on pouvoit appercevoir les causes des loix primitives, auxquelles elles se sont soumises; aussi ne convient-il guere qu'à ceux qui ont approfondi notre bistoire avec un esprit de critique & sur-tout d'impartialité, de nous donner des leçons sur le droit public.

Rien de plus digne d'un Citoyen éclairé & ami de sa Patrie, que de puiser dans l'histoire, & de rendre sensible cette vérité précieuse aux Princes, que le gouvernement ne peut jamais être arbitraire, parce qu'il est essentiellement assujetti aux loix que les hommes n'ont point faites; que toute puissance, quel que soit l'agent qui l'exerce, a, dans sa

nature & dans sa destination, ses bornes & sa regle; & qu'il est aussi impossible à l'homme de se soustraire à l'empire de l'ordre moral, qu'il lui est impossible de s'affranchir de l'ordre physique.

En effet; l'ordre physique est nécessairement invariable. Nulle créature ne peut l'enfreindre. L'harmonie que Dieu a mise dans la Nature, pour diriger tous les effets que le mouvement doit produire, ne peut être dérangée, interrompue ou suspendue que par lui seul.

L'ordre moral oppose beaucoup plus de force aux corps par lesquels on voudroit l'anéantir. Il ne cède pas même à la cause qui l'a produit. Le premier de ces ordres est l'ensemble des êtres visibles; dont l'adorable harmonie nous impose le tribut d'un hommage continuel: mais ces êtres visibles peuvent rentrer dans le néant à la seule voix de l'Être Suprême, qui les en a tirés. Le second; au contraire, est l'empire absolu & éternel de la justice, qui n'est pas plus destructible que l'Être Suprême, dans le sein duquel elle est assise comme sur son vrai trône. L'ordre, considéré sous ce dernier rapport, a précédé la formation

des sociétés; son origine & sa durée sont éternelles. Les idées immuables & la volonté de la cause universelle en sont l'unique source. Les Souverains, comme le moindre de leurs Sujets, sont également soumis à cette justice universelle, antérieure à tous les siècles & à l'établissement de toutes les Républiques. L'histoire générale de l'Univers suffit seule pour démontrer l'empire de cette justice qui s'étend sur tous les hommes, sans distinction de climat.

L'Auteur de l'Ouvrage que nous annonçons a cherché, sur-tout dans les Fastes de l'Empire des François, les preuves les plus sensibles de la nécessité & de l'immutabilité de cette justice, sans laquelle les Chefs des sociétés ne peuvent remplir aucune des obligations qui leur sont essentielles; & ce sont ces obligations, elles-mêmes qui sont le principe des engagements des Sujets. Si le Roi est obligé, dit cet Auteur, de nous défendre contre notre propre licence, nous devons lui fournir les armes dont il se sert pour la combattre, les liens qu'il emploie pour l'enchaîner; &, dans cette communication mutuelle de bienfaits & de services, de protection & de secours;

la jouissance la plus douce est toute entière pour la Nation, le travail le plus pénible tout entier pour l'autorité.

C'est en envisageant l'autorité sous ce rapport, que l'on conviendra que, loin d'être un joug accablant, elle n'est véritablement qu'une puissance bienfaisante, qui n'est occupée qu'à nous rendre heureux. Or, le principal moyen que l'autorité puisse employer pour remplir cette noble destination, consiste dans l'observation religieuse des formes qui préservent les Rois de la séduction, & qui inspirent aux Peuples l'amour & la confiance. Ces formes précieuses éclairent la loi dans sa naissance, disent les Jurisconsultes patriotes, la conservent dans sa durée, & l'affermissent dans tout le détail de l'exécution. Et d'on a dit plus d'une fois que l'intérêt invariable du Trône est si évidemment attaché à l'observance des formes & des loix salutaires qui les prescrivent, qu'il est rare de voir les Princes se porter d'eux mêmes à les éluder. Cette corruption vient toujours des Sujets, dont les uns veulent se soustraire aux loix, & les autres aspirent à dominer sur elles.

Le discours sur la justice ne respire que l'amour des loix & des formes, qui,

seules peuvent mettre les Rois à l'abri de la séduction. Si cet Ouvrage n'a point pour objet de développer l'origine du gouvernement François, il sert au moins à nous en faire connoître les ressorts actuels; & prouve souvent, avec une éloquence lumineuse, que la justice seule leur communique à tous ce mouvement réglé, dont l'action invariable garantit au Souverain la durée de sa puissance, & aux Peuples la perpétuité de leur bonheur. Plus on cherche à dénaturer cette vertu si essentielle au bonheur des sociétés, & à altérer les principes de la subordination, qui fait l'essence du gouvernement; plus il est important de ramener les esprits aux saines maximes. Le même esprit de curiosité & d'indépendance a voulu interroger, & la Divinité sur ses mystères, & la Royauté sur la nature de ses droits. L'Auteur du discours sur la justice, persuadé que la Religion ne peut être regardée comme étrangère à l'homme, & que la soumission à l'autorité est nécessaire au bonheur des sociétés, a cru qu'il ne pouvoit faire un meilleur usage de ses talens, que de les consacrer à la défense des droits de l'Autel & du Trône. Cet Ouvrage em-

brasse les objets les plus importants, & renferme cette morale sublime, qui seule conduit l'homme au bonheur de la vie présente & de la vie future. Nous nous bornerons à mettre sous les yeux du Lecteur quelques extraits de cet Ouvrage, dont l'Auteur a donné lui-même l'analyse dans le premier chapitre. Voici comme il présente au Prince l'ordre dont Dieu est l'auteur, & dont l'observation est un devoir imposé à tous les hommes. „ Cet „ ordre, dit-il, est tout dans l'Univers. „ Appliqué aux êtres matériels, il est le „ ressort qui les meut & la loi qui les „ conserve; apperçu par les esprits, il „ est la vérité; senti par nos ames, il est „ la raison; agissant dans le fond de nos „ cœurs, il est la conscience*; mis en „ pratique par notre volonté, il est la „ justice.

„ Tels sont, Monseigneur, les pou- „ voirs auxquels vous fûtes soumis en „ naissant. Suivre les loix de la nature, „ & jouir tranquillement des bienfaits „ du Créateur, voilà la liberté, voilà „ les droits de l'homme, maintenir l'exé-

* Peut-on confondre la conscience qui est sujette à erreur & qui a besoin d'être réglée, avec l'ordre qui est la règle universelle & immuable ?

„ cution de ces loix saintes, protéger
 „ conserver, étendre la jouissance des
 „ biens qu'elles nous assurent, voilà la
 „ dette des Rois.

„ La justice, Monseigneur, est donc
 „ le premier Souverain de l'Univers ;
 „ son sceptre entre les mains du Prince,
 „ est le gage le plus sûr & de l'obéissance
 „ des Peuples & de la durée de l'Empire.
 „ L'histoire vous prouvera quelque jour
 „ que les Rois n'ont perdu leur autorité
 „ que lorsqu'ils se sont revoltés contre la
 „ justice”.

L'Auteur insiste sur une vérité qu'il
 regarde comme l'unique base de la mo-
 rale. „ Portez vos yeux, Monseigneur,
 „ sur tout ce qui vous environne, & par-
 „ courez tous les êtres dont la nature vous
 „ offre l'admirable assemblage. Il n'en
 „ est aucun qui n'ait sa fin, aucun dont
 „ la destination ne soit marquée. Le Créa-
 „ teur a gravé sur tous ses ouvrages l'em-
 „ preinte de sa sagesse ; & ce mouve-
 „ ment, imprimé à tout l'Univers, non-
 „ seulement désigne à toutes ses parties
 „ la place qui leur convient, mais fixe
 „ l'usage pour lequel elle leur fut assignée.
 „ Cette doctrine des causes finales n'a
 „ pu être niée par les impies : leur blas-

„ phême eût été trop voisin de l'absur-
 „ dité. Ce soleil qui paroît rouler dans
 „ les cieux, & qui, si loin de nos têtes,
 „ a cependant, par rapport à nous, des
 „ effets si sensibles & présens, à sans
 „ doute bien des destinations qui nous
 „ sont inconnues. Mais peut-on nier
 „ qu'il ne soit destiné à nous éclairer, à
 „ nous échauffer, à rendre nos terres
 „ fertiles, à élever jusqu'à la surface de
 „ l'air ces nuées fécondes qui se chan-
 „ gent en pluies, & coulent ensuite dans
 „ des canaux, aussi anciens que la ter-
 „ re? Est-ce par un effet du hasard que
 „ les vents poussent ces eaux & les distri-
 „ buent dans les plaines de l'air, au-
 „ dessus de tous les lieux qu'elles doivent
 „ rafraîchir ou arroser? Ce ruisseau qui
 „ les reçoit & les rassemble, n'est-il pas
 „ fait pour étancher la soif des hommes
 „ & des animaux? Ces arbres qui défen-
 „ dent les uns & les autres des injures de
 „ l'air, & qui se couvrent de fruits pour
 „ leur nourriture, ne remplissent-ils pas
 „ la fin pour laquelle Dieu les fait croî-
 „ tre sur la terre? Oui, Monseigneur,
 „ tout dans l'Univers a son usage; il
 „ n'est point d'être qui n'ait avec les au-
 „ tres êtres des rapports d'utilité; il n'est
 „ rien

rien dont les loix de la nature n'aient
indiqué & l'usage & la fin.

„ L'homme, supérieur à tout ce qu'il
apperçoit autour de lui, l'homme, à
qui tout fut donné, qui connoissant au
moins une partie des avantages qu'il
peut tirer des autres créatures, a décou-
vert quelques-unes de leurs destina-
tions, seroit-il le seul qui n'en auroit
aucune? ,

„ Il ne nous reste qu'à chercher quelle
est cette destination de l'homme, pre-
miere & véritable cause de ses devoirs.
Je ne vous parlerai point ici de sa fin
derniere, de ce bonheur ineffable qu'il
doit mériter, & pour la possession du-
quel son ame fut faite à l'image de la
Divinité : cette destination est le motif
de ces devoirs de religion, que Dieu
lui-même a bien voulu lui révéler. Je
parle, Monseigneur, d'une destination
plus prochaine & plus immédiate, sur
laquelle il suffit à l'homme de consul-
ter sa raison, & qui étant le principe
de tout ce qu'il doit à ses freres, est
certainement l'unique & solide base
de toute la morale.

„ Examinez l'homme, étudiez les dif-
férences qui le distinguent des autres

H

„ animaux, & cherchez-y les indications
 „ de la fin qui lui est particuliere; tout
 „ vous convaincra qu'il est destiné pour
 „ la société, c'est-à-dire, pour vivre avec
 „ ses semblables, pour réunir ses forces
 „ avec les leurs, en un mot, pour les se-
 „ courir, en être secouru, augmenter
 „ sans cesse, par ce moyen, ses connois-
 „ sances, perfectionner ses facultés, se
 „ procurer un bien-être infiniment au-
 „ dessus de celui qui est destiné aux
 „ bêtes, & régner, pour ainsi dire, sur
 „ toute la nature, par son intelligence &
 „ par sa volonté. . . .

„ Interrogerez-vous des Conseils ?
 „ Monseigneur ! oubliez dans ce mo-
 „ ment que ceux dont vous consulterez
 „ les lumières sont des Sujets qui vous
 „ doivent la plus parfaite obéissance ; &
 „ plutôt à Dieu qu'ils pussent même vous
 „ faire oublier qu'ils sont hommes ! la
 „ vérité ne vient-elle pas de Dieu ? N'est
 „ ce pas à lui que tous les bons Rois ont
 „ demandé la sagesse, Que sont, dans ce
 „ moment, ou plutôt que doivent-être
 „ ces personnages éclairés, auxquels un
 „ Roi communique ses plus importantes
 „ affaires & ses plus précieux secrets,
 „ Organes de la raison & de la vérité,

„ s'ils remplissent leurs devoirs, je les
 „ regarde, non comme les Ministres du
 „ Prince; mais comme ceux de Dieu
 „ même; & je révere en eux, s'ils sont
 „ justes; une espece de sacerdoce qui
 „ doit les rendre sacrés & pour le Sou-
 „ verain & pour la Nation. Hélas! puis-
 „ sent-ils eux-mêmes n'en jamais pro-
 „ faner la dignité, en apportant à vos
 „ conseils & leurs intérêts & leurs pas-
 „ sions! Laissez donc à leurs réflexions
 „ la plus entiere liberté; mais conservez
 „ toujours le droit de les peser. Sachez
 „ discerner l'homme juste & sévere qui
 „ vous dit son avis les yeux fermés, du
 „ flatteur qui cherche à lire dans les vô-
 „ tres. Confrontez le témoignage de
 „ l'homme à celui de votre conscience,
 „ & défiez-vous de ceux dont les opi-
 „ nions ambiguës semblent plutôt vous
 „ consulter que vous répondre. Sur tout;
 „ Monseigneur, foyez digne que la vé-
 „ rité vous approche à tous les instans,
 „ & souhaitez vous même que l'amitié
 „ vous la présente. Heureux les Rois chez
 „ qui elle entre comme chez elle, sans
 „ avoir besoin ni d'art, ni de parure; &
 „ qui n'ont jamais changé de visage à son
 „ aspect! Heureux Henri IV qui ne se

„ sentit qu'une fois importuné par Sully,
 „ & qui fut assez grand pour s'en repen-
 „ tir”.

Nous voudrions pouvoir pousser plus loin l'extrait de cet Ouvrage. La seule indication des matieres qui y sont traitées, ne peut qu'exciter la curiosité des Lecteurs: principes fondamentaux de la justice; avantages & caracteres de la justice; la justice du Prince comparée à celle des particuliers; étendue & multiplicité des obligations qu'elle impose au Monarque; gouvernement intérieur des Etats; abus que les Princes peuvent faire du zele même qu'ils ont pour la justice; droits que l'homme tient de la nature, & que le Gouvernement est destiné à maintenir & à protéger; formes nécessaires au Gouvernement pour assurer à chacun ses droits; formes de législation: formes d'administration; formes de la juridiction. Un Ouvrage qui renferme tant de points aussi délicats & aussi importants, ne peut être bien apprécié que par des Jurisconsultes & des Publicistes éclairés.

* *Hymnes de Callimaque, nouvelle édi-*

* *Article de M. de la Harpe.*

tion, avec une version françoise & des notes. A Paris, de l'Imprimerie Royale.

Cette traduction, ouvrage d'un Académicien des Belles-Lettres très-versé dans l'étude de l'antiquité, qui possède supérieurement la langue grecque, & qui écrit dans la sienne avec beaucoup d'élégance & de goût, doit intéresser les Amateurs de la poésie ancienne. Ceux qui la connaissent bien, sont seuls en état d'apprécier le travail de M. du Theil, en comparant sa version avec l'original. Quant au plus grand nombre des Lecteurs à qui les Ouvrages de Callimaque sont inconnus, c'est encore M. du Theil, quoique Traducteur, qu'ils peuvent consulter, dans le jugement éclairé & impartial qu'il porte sur son Auteur.

„ Parmi les différentes productions de
 „ l'antiquité, qui paraissent avoir été jus-
 „ qu'à présent aussi négligées par les Lec-
 „ teurs superficiels, qu'estimées des vé-
 „ ritables Amateurs de la langue grec-
 „ que on distingue sur-tout les Hymnes
 „ de Callimaque. Tandis que les travaux
 „ multipliés d'une foule de Commenta-

„ teurs, qui se font attachés à éclaircir
 „ le texte de cet Auteur, & le grand
 „ nombre d'éditions qu'ils en ont données
 „ successivement, semblent annoncer le
 „ cas que l'on doit faire de ces hymnes ;
 „ la plupart de nos Littérateurs les regar-
 „ dent comme de simples généalogies
 „ des Dieux du Paganisme, comme des
 „ especes de litanies mythologiques,
 „ qui ne pouvaient intéresser que les
 „ Grecs.

„ J'avoue qu'en général on ne voit
 „ dans ces petits poëmes, ni la richesse
 „ des compositions d'Homere, ni le feu
 „ des odes de Pindare ou des chœurs des
 „ Tragiques ; mais j'ose dire aussi que
 „ Callimaque, dont le principal mérite
 „ ne consiste, si l'on veut, que dans une
 „ élégance continue, & dans la variété
 „ des détails qu'il fait placer à - pro-
 „ pos, montre quelquefois assez d'éléva-
 „ tion & de force, pour que le jugement
 „ d'Ovide, qui lui refusait entierement
 „ le génie & ne lui accordait que l'art,
 „ paroisse au moins trop sévere.

„ D'ailleurs, la lecture de ses hymnes
 „ qui, comme pieces de poésie, ont
 „ droit de nous intéresser, doit nous at-
 „ tacher encore plus par l'utilité dont elle

„ est pour la parfaite intelligence de la
 „ fable & de l'histoire ancienne,,

Les détails sur la vie de Callimaque ,
 rassemblés par le Traducteur , sont cu-
 rieux , intéressans & ornés d'un style tou-
 jours élégant & agréable.

„ Callimaque , fils de Battus & de
 „ Mésatma , était né à Cyrene en Lybie.
 „ Le nom de son pere a fait présumer
 „ qu'il était de la race du fameux Battus ,
 „ autrement nommé Aristote , fondateur
 „ de cette capitale de l'Afrique ; & le
 „ rang distingué que sa famille tenait
 „ dans sa patrie , semble autoriser cette
 „ conjecture. Lui même , dans une épi-
 „ taphe qu'il avait faite pour orner le
 „ tombeau de son pere , & où , pour le
 „ dire en passant , il se vante assez naï-
 „ vement d'être au-dessus de l'envie ,
 „ nous apprend que son grand-pere , qui
 „ se nommait , comme lui , Callimaque ,
 „ avait commandé les armées de sa Na-
 „ tion. L'usage était , chez les Grecs ,
 „ que les enfans portaissent le nom de
 „ leur grand-pere plutôt que celui de leur
 „ pere ; ce qui , dans une succession gé-
 „ néalogique , produisait une suite alter-
 „ native des mêmes noms , comme on
 „ le voit par la généalogie des Callias ,

„ célèbre famille Athénienne, dont parle
 „ Aristophane.

„ Il serait difficile de savoir précisé-
 „ ment l'année où naquit Callimaque.
 „ Si les vers insérés sous son nom au
 „ III^e Livre de l'Anthologie (épig. 10,
 „ pag. 313), étaient effectivement de
 „ lui, & que ce fût de lui-même qu'il
 „ eût voulu parler; on en pourrait con-
 „ clure que sa naissance précéda de peu,
 „ ou suivit de près la mort d'Alexandre.
 „ Le poëte, ou le personnage qu'il in-
 „ troduit dans cette épigramme, s'y ex-
 „ prime en homme fort âgé; & Calli-
 „ maque, comme on le fait d'ailleurs,
 „ ne mourut que dans les premières an-
 „ nées du regne de Ptolémée Evergete,
 „ plus de quatre-vingts ans après la mort
 „ du Roi de Macédoine. Mais outre
 „ qu'il est fort incertain que Callimaque
 „ soit réellement l'Auteur de l'épigram-
 „ me dont il s'agit, il paraît clair que le
 „ Poëte, quel qu'il soit, n'y a point pré-
 „ tendu parler en son nom, & l'on peut
 „ s'en convaincre par la lecture de la
 „ pièce même.

„ Quoi qu'il en soit, Callimaque flo-
 „ rissait vers cette époque où la Grece
 „ fatiguée, pour ainsi dire, par les